This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06829095 0

ZMTY
Arnauld
d'Andilly

[redacted]

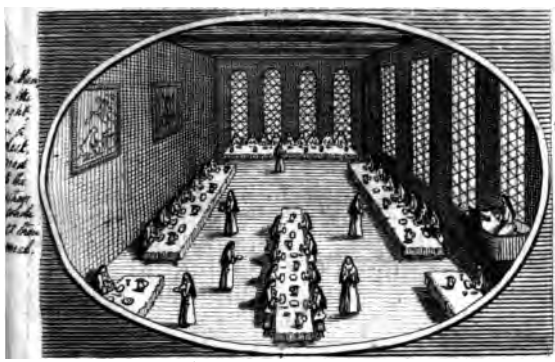
[redacted]

A

By the celebrated Mother Angelique
abbess of Port Royal des Champs.

At p. 429 begins a Treatise by
Jacqueline Pascal, sister of the illustrious
Blaise Pascal. "on the death of our Lord
Jesus Christ"

ENTRETIENS
OU
CONFERENCES
DE LA REVERENDE MERE
MARIE-ANGELIQUE ARNAULD,
Abbeſſe & Réformatrice de PORT-ROYAL.



A BRUXELLES,
Et ſe trouve A PARIS,
Chez ANTOINE BOUDET, Imprimeur du Roi, rue S. Jacques, à la Bible d'or.
MDCCLVII.

AVERTISSEMENT.

C'Est avoir fait l'éloge & la recommandation de cet Ouvrage, que d'avoir nommé la Reverende Mere *Marie-Angélique*. On y reconnoîtra aiſément ſon eſprit : cet eſprit de foi, d'humilité, de ſoumiſſion à Dieu : cet amour des ſouffrances & de l'abnégation : cette confiance inalterable : ce zéle, &c. dont les grands Mémoires de l'Hiſtoire de Port-Royal rapportent tant d'exemples. Dans le Tome III. (de ces Mémoires, imprimés à *Utrecht* en 1742.) pag. 200, il eſt dit un mot des *Entretiens* ou *Conférences* que l'on donne

aujourd'hui au Public pour la premiere fois ; & l'on ſçait que dans le Monaſtère de Port-Royal on avoit ſubſtitué des Conférences familieres & inſtructives, aux recréations qui ſe prennent ailleurs entre les repas : chaque Religieuſe y propoſoit ſes doutes, communiquoit ſes réflexions, interrogeoit la Mere.

On a lieu de croire que ces Entretiens ont été écrits par la Mere Angélique de S. Jean, niéce de la R. M. *Marie-Angélique* ; au moins voit-on qu'ils commencent la même année qu'elle ſe mit à dreſſer & à raſſembler les Mémoires de ſa reſpectable tante, en 1652. Mais ces deux Dames n'étoient pas toujours enſemble ; l'une

réſidoit quelquefois au Monaſtère des Champs, pendant que l'autre étoit à celui de Paris; c'eſt pour cela ſans doute qu'il y a des années dont on n'a point les diſcours que la Mere Marie-Angélique fit en Conférences. La preuve d'ailleurs qu'il ne manque rien dans l'Ouvrage que l'on préſente au Public, c'eſt que la Copie faite ſur un ancien Manuſcrit trouvé en Province, a été exactement collationnée ſur l'Original même de Port-Royal. Ainſi l'on n'a pas lieu de préſumer ce qui eſt arrivé à pluſieurs autres Ouvrages de cette illuſtre Maiſon, qu'on puiſſe voir un jour une Edition plus complette de ces Entretiens, que celle que l'on donne aujourd'hui.

Toutes les perſonnes qui aiment les vérités ſalutaires de la Religion, recevront ſans doute ce Volume avec empreſſement. Les diſcours de la R. M. *Marie-Angélique* vont au cœur, parce que l'on ſent que c'eſt le cœur qui parle. Plaiſe au Seigneur de verſer ſa bénédiction ſur cet Ouvrage, afin qu'il produiſe les fruits qu'on a eſperés de ſa publication !

ABREGÉ
DE LA VIE
DE LA REVERENDE MERE
MARIE-ANGELIQUE ARNAULD,

Abbeſſe & Réformatrice de PORT-ROYAL.

LA Mere *Marie-Angelique de Sainte Madelaine Arnauld*, Réformatrice du Monaſtère de Port-Royal des Champs, Ordre de ſaint Bernard, en fut Abbeſſe titulaire l'eſpace de 27 ans, & l'on peut dire qu'elle en fut une ſeconde Fondatrice. Le peu de Religieuſes qu'elle y trouva à ſon entrée, y menoit une vie aſſez douce ; & quoiqu'elles n'obſervaſſent pas les principales régles de leur Inſtitut, elles étoient

cependant des plus régulieres de l'Ordre.

A dix-ſept ans reforme Maiſon.

N'étant encore âgée que de dix-ſept ans, la Mere Angelique fut la premiere dans un ſi grand Ordre, qui penſa à en faire revivre le premier eſprit. Pour réuſſir plus efficacement dans ce projet, digne de ſa piété & de ſon zéle, elle introduiſit d'abord dans ſon Monaſtère deux choſes abſolument néceſſaires à la vie religieuſe, une exacte clôture & une parfaite communauté de biens. Guidée par cet eſprit de douceur & de charité, qui eſt la baſe de notre ſainte Religion, & qui dirigeoit toutes ſes demarches, elle propoſa à ſa Maiſon des pratiques encore plus ſéveres; mais ce fut toujours avec tant de ſageſſe & de prudence, qu'elle paroiſſoit bien moins vouloir contraindre, que chercher à perſuader. Ce pieux deſſein, & le moyen dont elle ſe ſervit pour le faire goûter, eurent le ſuccès qu'on en devoit raiſonnablement atten-

dre. Toutes les Religieuſes ſe porterent avec joie à cette réforme, & les plus anciennes furent les premieres à embraſſer ces nouvelles Régles, quoiqu'accoutumées depuis long-temps à un genre de vie tout oppoſé.

Attentive à ne rien exiger de ſes filles, dont elle ne leur eut donné l'exemple, & à ne leur impoſer aucune obligation, ſans qu'elles s'y portaſſent volontiers; elle fut la premiere à porter un habit fort pauvre & fort ſimple, & garda ſeule aſſez long-temps l'abſtinence de viande, avant que d'introduire ces pratiques dans la Communauté.

Dès le commencement que Dieu la toucha, ce qui arriva lorſqu'elle n'avoit encore que ſeize ans, ſçachant qu'elle étoit entrée dans ſon Abbaye contre les régles de l'Egliſe, elle eut deſſein de la quitter, pour ſe rendre ſimple Religieuſe dans quelque Maiſon bien réglée. Elle en communiqua avec des perſonnes

Reſolu quitter Abbaye.

bien éclairées, qui jugerent par les ſaints mouvemens que Dieu lui inſpiroit, qu'elle feroit beaucoup mieux de demeurer, afin d'établir dans ſon propre Monaſtère la régularité qu'elle vouloit chercher ailleurs. Elle ſe rendit à leurs avis, ou plutôt elle céda à la difficulté invincible qu'elle avoit trouvée à obtenir de ceux dont elle dépendoit ſelon le monde, la permiſſion de ſe démettre. Mais, ſi elle fut obligée de retenir ſon Abbaye, elle ne prit d'autre part à ce qu'il y avoit d'attaché à ſa dignité, que d'en remplir toutes les obligations ; & ce ne fut qu'en conſervant toujours un déſir ardent & ſincere d'abdiquer, comme elle fit de tout ſon cœur, lorſque le temps que Dieu lui avoit marqué pour cela fut arrivé.

les vertus & foi dans la ovidence.

Ayant dès-lors une parfaite idée de la vertu religieuſe, elle en inſpira peu-à-peu l'eſtime & l'amour à ſes filles ; & bien-tôt par ſa charité, ſon zéle, ſa douceur, elle

s'attira leur tendreſſe, leur reſpect, leur vénération. Preſque continuellement occupée à procurer à ſa Communauté tout le néceſſaire, elle n'avoit pas moins d'attention à ce que la pratique de la pauvreté n'y fût pas négligée. Sa charité envers les pauvres étoit ſans bornes ; & peut-être auroit-elle été contre la prudence que l'on doit avoir pour ne pas excéder, ſi Dieu n'avoit autoriſé ſa foi & ſes largeſſes par des ſecours particuliers qu'elle recevoit de ſa Providence. Cette même charité lui a fait prendre des peines & des ſoins infinis, pour procurer de l'aſſiſtance à certaines perſonnes qui étoient dans le beſoin, & lui a fait tourner vers cet objet toute la faveur qu'elle avoit auprès de ceux qui pouvoient les aſſiſter.

Son zèle le ſalut d ames.

Encore plus ſenſible aux beſoins ſpirituels du prochain, elle eut un zéle infatigable à ſecourir ceux qui s'adreſſoient à elle, ſoit en intéreſſant des perſonnes éclairées &

vertueuſes de ſa connoiſſance à les aider, ſoit en leur donnant elle-même tous les conſeils dont elle étoit capable; & elle l'étoit infiniment, puiſqu'elle paſſoit pour un prodige d'eſprit, de ſcience & de vertu. Elle étoit cependant bien éloignée de dominer ſur les eſprits, & de vouloir moiſſonner dans le champ d'autrui. Au contraire, ſon humilité la portoit toujours à ſe renfermer dans les bornes de ſes obligations, qu'elle croyoit ne devoir étendre, qu'à conduire les ames dont Dieu lui avoit confié le ſoin. Mais la charité trahiſſoit ſouvent ſon humilité, en paſſant les limites que celle-ci lui preſcrivoit; & le zéle qu'elle avoit pour le ſalut de tout le monde, lui faiſoit oublier quelquefois qu'elle n'étoit chargée que de la conduite d'un Monaſtère. Ce zéle joint à l'amour de Dieu, dont ſon cœur étoit tout enflammé, rendoit ſes paroles ſi efficaces, qu'elles faiſoient une impreſſion vive & ſalutaire ſur les

ames, & que l'on ne pouvoit s'empêcher de reconnoître en elle un don particulier, propre à toucher les cœurs ; don qui lui attiroit l'eſtime & la confiance de tous ceux qui avoient recours à elle.

A peine la réforme qu'elle avoit *établie* en ce Monaſtère fut-elle connue, que l'Abbé de Cîteaux Général de l'Ordre, la chargea d'en faire autant à Maubuiſſon, en lui donnant pouvoir ſur le ſpirituel & le temporel de cette grande Abbaye. Chargée de cette commiſſion, & munie d'un Arrêt du Parlement, qui lui permettoit de recevoir juſqu'à cinquante filles, elle en reçut trente preſque toutes gratuitement, pendant cinq ans qu'elle y demeura. Elle prit un ſoin extrême de les bien inſtruire de l'eſprit & des devoirs de leur état, & de porter les anciennes Religieuſes de la Maiſon à embraſſer ſérieuſement une vie plus réguliere. La tendreſſe qu'elle leur témoignoit, les bons offices qu'elle

Réforme Maubuiſſon

leur rendoit en toute occaſion, l'onction de ſes diſcours, & ſa conduite ſage & déſintéreſſée, donnerent à ſon pieux deſſein une aſſez heureuſe réuſſite. Elle eut la conſolation de voir que les Religieuſes agréerent enfin le bon ordre qu'elle mit dans ce Monaſtère, qui devint bientôt en auſſi bonne odeur par leur piété, qu'il avoit été d'abord un ſujet de ſcandale par leur relâchement.

Comme elle étoit attentive à profiter de tout, pour s'avancer de plus en plus dans la perfection religieuſe, & ſur-tout pour ſatisfaire ſon humilité ; elle ne manqua pas de ſe ſervir de la commiſſion, qui l'avoit tirée de ſa propre Abbaye, pour exécuter le deſſein qu'elle avoit dès long-temps de la réſigner ; mais elle ne put en venir encore à bout. Seulement on lui permit de ſe choiſir une Coadjutrice, qu'elle préféra toujours à elle-même en tout ce qu'elle pouvoit, quoique ce fut ſa ſœur puînée, diſant qu'elle étoit

appellée à la dignité d'Abbeſſe plus légitimement qu'elle-même ne l'avoit été.

Ce fut pendant le ſéjour qu'elle fit à Maubuiſſon, qu'elle fit la connoiſſance de S. François de Sales, Evêque de Genêve, qui étoit alors *en France* pour des affaires importantes. Auſſi-tôt elle ſe mit ſous ſa conduite, & lui donna un pouvoir ſi entier ſur ſon ame, que ce ſaint Prélat l'a toujours regardée comme l'une de ſes plus cheres filles, & lui a continué ſes aſſiſtances juſqu'à la mort, ſoit par ſes viſites, lorſqu'elle étoit à portée, ſoit par ſes lettres dans ſon éloignement. Ce fut auſſi par la connoiſſance de cette grande ame, qu'il la lia très-étroitement avec la bienheureuſe Mere de Chantal, Fondatrice de la Viſitation, dont ce Prélat étoit l'Inſtituteur; en ſorte que ces deux très-reſpectables Meres ne faiſoient entr'elles qu'un cœur & qu'une ame: ce qui dura juſqu'à la mort de cette

Se lie av S. François Sales & la bienheureuſe de Chantal.

illuſtre Fondatrice.

Trait de la généroſité la plus héroïque.

Notre pieuſe Réformatrice étant ſur le point de revenir en ſon Monaſtère, après que l'Abbaye de Maubuiſſon eut paſſé à une nouvelle Abbeſſe, elle donna, avant que d'en ſortir, un exemple éclatant de la foi la plus vive & de la généroſité la plus chrétienne. Les filles qu'elle y avoit reçues, dont il y en avoit vingt & une encore Novices, ne pouvant ſe réſoudre à ſe voir ſéparées d'une ſi tendre Mere, lui demanderent, avec toute ſorte d'inſtances, de vouloir bien ne les pas laiſſer orphelines, mais de les mener avec elle. Tirer un ſi grand nombre de filles, qui étoient ſans dot & ſans penſion, d'une Maiſon où il y avoit un grand revenu, pour en charger un autre Monaſtère déja rempli, qui ne ſubſiſtoit qu'avec peine, c'étoit une choſe qui paroiſſoit contre toute prudence. Cependant la Mere Marie-Angelique, pleine de confiance en Dieu, & tou-

chée des larmes de ces filles, qu'elle avoit déja placées dans ſon cœur, paſſa généreuſement ſur toutes les difficultés. Elle écrivit à la Communauté de Port-Royal, afin de ſçavoir ſi elle auroit aſſez de foi & de charité pour faire part de ſa pauvreté à ces Novices. Comme elle avoit toujours appris à ſes filles à ne point conſidérer l'intérêt temporel, elle n'eut aucune peine à obtenir le conſentement qu'elle demandoit. Ainſi, bien loin de craindre que les vingt & une Novices ne fuſſent à charge au Monaſtère, la Communauté les y reçut avec une joie extrême.

Au bout de huit mois, neuf autres Religieuſes de la même Abbaye de Maubuiſſon, que la Mere Angelique y avoit reçues Profeſſes, obtinrent du Général de l'Ordre de venir ſe réunir à leur chere Mere, & elles y demeurerent juſqu'à ce que la Mere Marie des Anges Suireau, en ayant été tirée pour être Abbeſſe de Maubuiſſon, les y ramena avec

elle. Tout cela n'empêcha point la Mere Angelique de recevoir encore huit autres Religieuſes Bernardines, qui déſirant de vivre plus réguliérement qu'on ne faiſoit dans leur Monaſtère, choiſirent Port-Royal pour y embraſſer la réforme.

Fonde Port-Royal de Paris.

Le Monaſtère ne pouvant plus contenir ce grand nombre de filles, qui étoit de plus de quatre-vingts, on conſeilla à la Mere Angelique de bâtir à Paris une ſeconde Maiſon, pour ſervir de décharge à celle des Champs. Afin cependant de ne rien entreprendre témérairement, elle fit faire en commun des prieres pendant l'eſpace d'un an, pour connoître la volonté de Dieu, qui la manifeſta en inſpirant à Madame Arnauld, Mere de notre Abbeſſe, d'acheter une maiſon au Fauxbourg S. Jacques, & de la donner pour ce deſſein. Mais n'ayant pu obtenir de Meſſire Jean-François de Gondi, alors Archevêque de Paris, de former une ſeconde Maiſon, parce qu'il

jugeoit plus à propos de faire une tranſlation entiere, on fut obligé de transférer toutes les Religieuſes à Paris, où elles furent pluſieurs années fort mal logées. Cette incommodité porta la Mere Marie-Angelique à entreprendre par le conſeil d'une perſonne, pour qui elle avoit alors une parfaite ſoumiſſion, le bâtiment d'un grand Monaſtère : ce qui ne ſe put exécuter, ſans prendre à rente une ſomme conſidérable d'argent, à laquelle il étoit preſque impoſſible de ſatisfaire. La crainte extrême où étoit cette Abbeſſe, qu'il n'en arrivât du ſcandale, ſi l'on venoit à manquer *aux* créanciers, lui faiſoit répandre beaucoup de larmes. Mais enfin Dieu diſſipa ſes peines, en inſpirant à une perſonne d'une piété éminente *, la volonté de choiſir ſa demeure dans ce nouveau Monaſtère, qu'elle délivra preſqu'entiérement de l'accablement où il étoit.

* Madame la Marquiſe d'Aumont.

Remet ſa Maiſon ſous l'Ordinaire & ſe demet de l'Abbaye.

Les ſoins infatigables que la Mere Angelique ſe donna pour les affaires temporelles de ſa Maiſon n'empêcherent point qu'elle ne penſât encore davantage aux moyens les plus propres à y confirmer le bien ſpirituel. L'un des premiers qu'elle crut devoir prendre, fut de mettre le Monaſtère ſous la juriſdiction de l'Ordinaire, parce que l'on ne trouvoit plus alors dans l'Ordre de Cîteaux, les ſecours dont on avoit beſoin, pour ſe maintenir dans une exacte réforme. Dans cette vûe, elle s'adreſſa à N. S. P. le Pape Urbain VIII, qui lui accorda favorablement ſa requête. Prévoyant encore, que la régularité s'altère aiſément dans le changement de conduite, par l'introduction des Abbeſſes qui viennent des Monaſtères étrangers, elle travailla de tout ſon pouvoir à obtenir le droit d'élection, qui lui fut accordé par la bonté du Roi Louis XIII. Alors ſe trouvant dans la liberté, à la-

quelle elle aſpiroit avec tant d'ardeur depuis plus de vingt ans, de ſe démettre de ſa dignité, elle le fit avec une joie incroyable; & l'on élut à ſa place une Religieuſe de grande vertu * qu'elle avoit reçue à Profeſſion, & à laquelle elle ſe *ſoumit*, comme ſi elle fût tout nouvellement entrée dans le Cloître.

Quelques années après ſa demiſſion, elle fut nommée par le Pape, pour fonder un nouveau Monaſtère, que la Princeſſe Louiſe de Bourbon, Ducheſſe de Longueville, vouloit fonder en l'honneur du très-ſaint Sacrement. Munie de la permiſſion de ſon Archevêque, elle y alla avec trois autres Religieuſes de ſa Maiſon & quelques Poſtulantes. Ce fut là qu'elle entra dans une nouvelle ferveur, & dans un eſprit de pénitence & de mortification, qui faiſoit connoître qu'en

Fondation d S. Sacrem nt ſans ſuccès.

* La Mere de S. Auguſtin le Tardif.

quelque degré de vertu que l'on ſoit, l'on peut toujours augmenter, & qu'il n'y a point de bornes dans la perfection chrétienne & réligieuſe. Ce renouvellement de grace ſe répandit auſſi ſur les Sœurs & les autres filles qui habitoient cette nouvelle Maiſon ; de ſorte que cette petite Communauté qui n'étoit que de douze perſonnes, donnoit de l'émulation aux Religieuſes du grand Monaſtère, qui ne pouvoient aſſez admirer une ſi abondante bénédiction.

Ces heureux commencemens n'ayant pas eu néanmoins une parfaite réuſſite, tant à cauſe des obſtacles qui arriverent du dehors, que parce que la fondation n'étoit point ſuffiſante pour faire ſubſiſter la Maiſon, la Mere Angelique & les autres la quitterent par l'ordre de M. l'Archevêque, & revinrent à Port-Royal. Mais comme cette Mere avoit dans le cœur un ardent amour pour la dévotion au très-

int Sacrement, elle obtint du ape Innocent X, que l'obligaion de cet Inſtitut, qui conſiſte à dorer nuit & jour ce divin Sacrement, ſeroit transférée au Monaſtère e Port-Royal, & qu'on en prenroit l'habit & le titre.

Elue Abbeſſe malgré elle.

Pendant la pourſuite de ce proet, les Religieuſes qui avoient oujours regardé la Mere Angeque comme leur vraie Mere, nnuiées de ne plus ſe voir ſous a conduite, l'élurent pour Abbeſſe, douze ans après qu'elle ſe fut démiſe de cette dignité, & la continuerent quatre triennaux de ſuite, après en avoir eu la permiſion de leur Supérieur. Elle ſe trouva donc obligée contre ſon gré de reprendre le gouvernement de la Maiſon : ce qu'elle fit en ſe revêtant d'un eſprit tout nouveau, & en redoublant ſes ſoins, ſa douceur, ſa charité & ſon zéle à porter les ames à la perfection de leur état.

Ce fut alors que l'on reconnut en elle plus que jamais, un talent particulier pour toucher les cœurs & leur faire aimer la ſévérité de la vie religieuſe. Sa nouvelle dignité fit briller en elle les qualités éminentes d'une parfaite Supérieure & d'une Réformatrice la plus zélée & la plus diſcréte; & elle ſe ſervit de l'autorité que lui donnoit cette place pour affermir à jamais ces excellens réglemens qu'elle avoit déja établis dans ſa Maiſon, & ſur-tout ce déſintéreſſement ſi louable à l'égard de la reception gratuite des filles dans le Monaſtère; banniſſant pour toujours d'une action ſi importante & la faveur du monde & la conſidération des perſonnes puiſſantes: déſintéreſſement qui étoit fondé ſur un retranchement général de tout ce qui n'étoit pas abſolument néceſſaire, & ſur un véritable & ſincere amour de la pauvreté. Mais, de crainte que l'on ne détruiſît d'un côté ce qu'elle vouloit établir de l'autre, et

Reception des filles gratuite.

Bel exemple inconnu aux Religieuſes.

le retrancha des ornemens de l'Egliſe tout ce qu'il y avoit de riche & de précieux, pour les réduire à une ſimplicité religieuſe. Il eſt pourtant vrai qu'elle ne pouſſa pas là-deſſus ſon zéle auſſi loin qu'elle eut voulu, & qu'elle ne put ſuivre en tout les premiers Statuts de Cîteaux, comme elle l'auroit fort ſouhaité.

Sa charité pour toutes ſes filles en général & pour chacune en particulier, ne connoiſſoit point de bornes. Leurs beſoins ſpirituels & corporels lui étoient toujours préſens ; & le plus ſouvent elle les prévenoit, avant même que les Sœurs les connuſſent. Lorſqu'elle les exhortoit en commun, c'étoit avec une ſi grande effuſion de cœur & des manieres ſi pathétiques, que chacune étoit auſſi pénétrée qu'elle-même des ſaintes vérités qu'elle leur annonçoit ; ſes avertiſſemens, quoique ſéveres à la nature, étoient toujours reçus avec joie, parce qu'ils étoient inſpirés par la charité, &

exprimés avec cette bonté & cette douceur qui ont tant d'empire ſur les cœurs nés pour la vertu. Mais ce que je dis ici ne peut qu'affoiblir la vérité ; on en jugera beaucoup mieux par la lecture de ſes Entretiens.

Son amour pour les malades.

C'étoit ſur-tout dans les maladies, & les grandes maladies, qu'elle faiſoit paroître toute l'étendue de ſa charité. Appliquée à ſervir de ſes propres mains les malades, à les ſoulager & à les veiller juſqu'à leur mort, on auroit dit qu'elle ſeule étoit chargée de pourvoir à tous leurs beſoins, & qu'elle n'avoit d'autre occupation que de les leur fournir elle-même. Son zéle & ſon affection à aſſiſter les ames foibles & chancellantes, n'étoient ni moins grands ni moins perſévérans. Elle s'y appliquoit avec un ſoin infini, ſans regretter le temps qu'il falloit dérober à ſes autres occupations, pour vaquer à celle-là, & ſans ſe rebuter pour les peines & les embarras qu'elle entraîne tou-

urs après elle.

Pendant ſon ſecond Triennal, ant ſçu que M. l'Archevêque, an-François de Gondi, qui n'a- it pas voulu permettre qu'il de- eurât aucune Religieuſe en l'Ab- ıye des Champs, n'étoit plus dans même ſentiment où il avoit d'a- ırd été à ce ſujet, elle lui pré- ıta une Requête qu'il reçut fa- ırablement; & après en avoir ob- nu permiſſion de former de nou- au en cette Maiſon champêtre un lonaſtère, qui ſeroit dépendant : celui de Paris, elle l'exécuta en ınnée 1648, ſix mois après qu'on ıt embraſſé l'Inſtitut du ſaint Sa- ement. Elle affectionna beaucoup tte nouvelle Communauté, tant cauſe du petit nombre de per- nnes qui la compoſoient, que ırce que le lieu étant plus de- rt, les viſites des gens du mon- : y étoient moins fréquentes qu'à ıris. Son inclination la lui auroit it choiſir pour ſa demeure ordi-

Son goût, préférence pour les Champs.

naire, ſi ſa qualité d'Abbeſſe ne l'eut engagée à ſe partager entre les deux Maiſons; ce qu'elle fut obligée de continuer même après être ſortie de charge. C'étoit encore à qui des deux Monaſtères la poſſéderoit. Toutes les Religieuſes lui étoient ſi fort attachées, que celles de Paris auroient voulu la retenir, & que celles des Champs ne pouvoient être ſans elle.

Elle étoit dans cette chere ſolitude, lorſqu'elle apprit les injuſtes deſſeins que l'on avoit de troubler la Communauté de Paris. Auſſitôt elle s'offrit à la Mere Abbeſſe pour s'y rendre, ſi le Supérieur & elle le trouvoient bon; parce qu'elle jugeoit bien que les premieres tentatives ſe formeroient contre la Maiſon de la Ville. Comme on ſçavoit que ſa préſence y ſeroit d'un grand ſecours, on la pria de ne point différer ſon voyage. Mais avant ſon départ elle crut néceſſaire de conſoler ſes filles de ſon

abſence, & de les fortifier contre tous les renverſemens qui pourroient arriver : ce qu'elle fit avec la charité, la force d'eſprit, la grandeur de courage, qui étoient ſes dons particuliers.

A ſon arrivée à Paris, elle trouva toute la Communauté en larmes, enſuite des premiers coups que l'on avoit déja portés. Sa préſence & la tranquillité d'eſprit avec laquelle elle apprit tout ce qui étoit arrivé, inſpirerent une nouvelle reſignation & un accroiſſement de patience. Mais quoiqu'elle en eût plus que les autres, elle ne pouvoit étouffer au fond de ſon ame les cris de ſa tendreſſe, qui lui faiſoit ſouffrir un déchirement de cœur, en voyant ce grand nombre de filles qu'elle avoit élevées avec tant de ſoin & d'affection, expoſées à une perſécution, qui lui étoit d'autant plus ſenſible, qu'elle étoit plus aſſurée de leur innocence.

Son cœur dans les maux.

Ces vifs ſentimens de douleur joints aux fatigues qu'elle prit pour mettre ordre à toutes choſes, augmenterent beaucoup ſes infirmités, & la mirent en tel état qu'elle ne croioit pas avoir un jour aſſuré de vie. En effet, peu de temps après elle ſe trouva ſi mal, qu'elle demanda l'Extrême-Onction & le ſaint Viatique, & qu'elle perdit preſque auſſi-tôt l'uſage de la parole. Elle reçut ces derniers Sacremens avec une préſence d'eſprit & une attention édifiantes qu'elle témoigna par ſignes. Cette extrémité, qui lui venoit d'une grande oppreſſion, lui dura trois heures, après quoi elle ſe trouva un peu ſoulagée, & l'uſage de la parole lui revint.

Sa maladie.

Mais la douleur qui s'étoit diminuée dans ſon corps, ſe redoubla dans ſon eſprit, aux impreſſions qu'il reçut de l'état où l'on ſe trouve à la mort par la vûe des jugemens de Dieu. Quoique toute

ſa vie elle en eût eu une idée terrible, & qui ne ſe fût pas accordée avec la foi, l'amour & la confiance qu'elle avoit en Dieu, ſi le ſaint Eſprit, qui modère toutes choſes d'une maniere auſſi ſuave que puiſſante, n'eut allié enſemble des diſpoſitions qui paroiſſent contraires; elle nous diſoit que les craintes & les frayeurs qu'elle en avoit eues auparavant, n'étoient qu'une image de celles qu'elle reſſentit en cette occaſion. Elle en fut ſi frappée, qu'elle entra dans un profond ſilence, comme une perſonne qui n'eſt plus de ce monde, & qui ne prend plus de part à rien.

Vûe terrible des jugemens de Dieu qui l'effraye.

Au bout de trois ſemaines, elle eut une autre attaque, qui lui fit demander une ſeconde fois le ſaint Viatique. Elle vécut neanmoins encore ſix ſemaines, qu'elle paſſa dans des peines d'eſprit & des douleurs de corps qu'on ne peut bien exprimer. Enfin quand on vit

approcher ſon dernier moment, on lui porta pour la derniere fois le ſaint Viatique, qu'elle reçut avec une entiere liberté d'eſprit & la ferveur d'une ame religieuſe, qui brûle du déſir d'aller à ſon époux céleſte. Après quoi ſes filles interrompirent un moment leurs pleurs pour lui faire d'inſtantes prieres de leur donner ſa bénédiction. Elle le fit avec les marques d'une tendreſſe de mere, & d'une humilité de vraie pénitente qui ſe voit mourir. Bientôt après elle perdit la parole, & tomba dans l'agonie, où elle fut deux jours & demi, ſans perdre entierement la connoiſſance que quelques heures avant ſa mort arrivée le ſixiéme jour d'Août 1661. Elle étoit âgée de ſoixante & dix ans, & en avoit paſſé cinquante-quatre à travailler infatigablement & ſans rélâche pour la gloire de Dieu, l'honneur de l'Egliſe, la réforme de ſon Ordre, la perfection de ſes filles & ſa propre ſanctification.

Elle benit ſes filles & meurt.

ſon corps eſt inhumé dans l'a-
ıt-Chœur de la Maiſon de Pa-
avec la premiere des deux Epi-
hes ſuivantes; & ſon cœur fut
ɜ dans l'Egliſe de Port-Royal des
amps, au bas de la Chaire de
erce de la Mere Abbeſſe avec
ıtre Epitaphe.

EPITAPHES.

I.

ici repoſe le corps de la Mere MARIE-
ıGELIQUE ARNAULD, qui a été
ans Abbeſſe titulaire de ce Monaſtè-
, où elle a mis l'étroite réforme. Elle
t demiſe du titre d'Abbeſſe l'année
ɜo, ayant obtenu du Roi que l'Ab-
ɣe ſeroit élective. C'eſt par ſon zéle
par ſes ſoins que la Maiſon a été re-
ſe ſous la juriſdiction de l'Ordinaire,
que l'Inſtitut du ſaint Sacrement y a
ɜ établi. Elle eſt morte le 6 Août 1661,
ée de 70 ans.

Requieſcat in pace.

II.

Hic ſitum eſt cor Re-
ɜendæ Matris MA-
Æ-ANGELICÆ AR-
ıULD, *in quo do-*

Ici repoſe le cœur de la
Révérende Mere MARIE-
ANGELIQUE ARNAULD,
qui y porta toujours cette

maiſon, & qui contribua beaucoup plus à ſon établiſſement devant Dieu, que ceux mêmes qui la fonderent. Cœur fidéle à ſon époux, & capable par ſon étendue de comprendre non-ſeulement un Monaſtère, mais l'Egliſe entiere, pour laquelle elle croioit qu'il ſuffiſoit de vivre pour bien vivre; n'ayant jamais fait conſiſter ſes propres avantages qu'en ce qui lui paroiſſoit avantageux à cette épouſe de J. C. Cœur dont tous les ſujets de crainte ont été pour l'Egliſe, comme l'Egliſe a fait tous les ſujets de ſa joie. Elle a fondé le Monaſtère de Paris, a rétabli celui-ci; & ce qui eſt encore plus grand, elle a engendré & formé pour J. C. la Mere Agnès, l'une de ſes Abbeſſes par excellence. L'ardeur de ſa charité qui ſe répandoit au-dehors comme au-dedans, en a fait une inſigne Bienfaitrice de pluſieurs Maiſons de différens Ordres. Mais quelque choſe que Dieu ait faite par ſon miniſtère, tout ce qu'elle a fait, eſt cependant moindre que ce qu'elle a été.

mum hanc geſtavit, quam magis extruxit coram Deo, quàm quæ prima ejus fundamenta fecerant. Cor fidele ſponſo, non ſolùm unius Monaſterii ſed Eccleſiæ capax, cui tantùm vivere benè vivere eſſe credidit: nihil aliud unquàm commodum ſibi rata, quàm quod illi utile duceret: cum aliquo timore perculſùm, Eccleſiæ timuit, & cùm gaviſus eſt, ab illâ habuit undè gauderet. Monaſterii Pariſienſis Fundatrix, hujus reparatrix fuit; & quod præcipuum eſt, ipſius in Chriſto Mater Agnetis. Plures domos nec unius Ordinis magnis affecit beneficiis caritatis ardor extrà intràque diffuſus. Sed cum multa Deus per eam præſtiterit, minus eſt tamen quod geſſit, quàm quod ipſa fuit.

Par M. HAMON, *Medecin.*

CONFERENCES

ONFERENCES

DE LA REVERENDE MERE

ARIE-ANGELIQUE ARNAULD,

bbeſſe & Réformatrice de PORT-ROYAL.

---

retiens de l'année 1652, pendant la (ſeconde) guerre de Paris.

I. ENTRETIEN.

A Mere Angelique nous a ſouvent dit pendant ce temps-là, qu'il n'arriveroit rien de tous les maux qu'on craignoit, que qu'il plairoit à Dieu. Et une Sœur lui nt demandé ſi c'étoit la volonté de eu, que tant de perſonnes, apparemnt innocentes, ſouffriſſent tant de mi-

féres, elle répondit que Dieu ne voulo
Nul innocent devant Dieu. pas la malice de ceux qui faiſoient c
maux, mais qu'il en vouloit l'accompliſſ
ment pour ceux qui les enduroient; qu'
ne falloit point les appeller innocens
qu'il n'y en avoit aucun qui fût innocer
devant Dieu; qu'il avoit trouvé de la co
ruption dans ſes Anges, & que le moir
dre péché veniel mérite plus que tous l
maux de la terre; qu'elle admiroit con
ment les Eccléſiaſtiques qui ont le fon
des vérités, ſont ſi lâches dans leur co
duite, & qu'un Docteur avoit prêché a
Idée du péché veniel. trefois ici, que de commettre un péch
veniel volontairement, c'étoit faire co
me ſi l'on voyoit notre Seigneur, & qu'o
lui crachât au viſage, qu'on lui donn
des ſoufflets, des coups de pied, & qu'o
ſe mocquât de lui. A quoi elle ajouta
De quelle punition ſeroit digne une pe
ſonne qui en uſeroit de la ſorte envers
Roi, qui ne lui voudroit pas ôter la vie
mais qui le traiteroit injurieuſement? I
ce que c'étoit donc que de faire quelq
choſe contre la volonté de Dieu & deva
Dieu: que le moindre péché veniel m
ritoit naturellement l'Enfer, ſi Dieu no
jugeoit dans la rigueur de ſa Juſtice,
que c'étoit par une grande miſéricor
qu'il ſe contentoit de le punir de pein
temporelles.

Une Sœur lui ayant demandé dans le temps où l'on étoit dans les plus grandes frayeurs de la guerre, ſi elle ne craignoit pas beaucoup, & ſi l'inquiétude ne lui donnoit pas quelquefois de mauvaiſes nuits ; elle répondit, qu'elle n'avoit jamais été plus aſſurée, parce qu'elle ſçavoit que nous étions entre les mains de Dieu, & que tous les ſoirs elle ſe couchoit dans la penſée que c'étoit peut-être pour la derniere fois, & que le matin en s'éveillant, elle diſoit : *Voici encore un jour que Dieu nous donne pour le mieux ſervir.*

Remede contre la peur des maux.

Quelques Sœurs l'ayant priée de faire une cache de ce qu'il y avoit de plus beau à la Sacriſtie, elle n'y voulut jamais conſentir, diſant que tout cela n'étoit rien, & qu'elle livreroit volontiers toutes les clefs aux Gendarmes, & leur donneroit tout elle-même, afin qu'ils ne reſtaſſent guères dans la maiſon ; qu'elle ſeroit bien fâchée qu'on leur eut donné ſujet d'y demeurer un moment davantage, pour chercher ce qu'ils ne trouveroient point ; qu'il falloit que nous puſſions dire à Dieu comme S. Paulin : „ Seigneur, que je ne „ ſois point tourmentée pour l'or & pour „ l'argent ; car vous ſçavez où j'ai mis „ mon tréſor. „

Riche détachement.

Elle nous diſoit auſſi, que nous devions toujours communier en viatique, atten-

Vain ſujet de frayeur.

dant tous les jours la mort, mais qu'il ne falloit pas laiſſer de travailler & de faire les mêmes actions que de coutume ; que cependant il les falloit faire avec un eſprit de componction, d'humilité & de pénitence ; que l'eſprit malin avoit toujours attention à nous faire éluder par des vaines frayeurs, tout ce qui nous pouvoit toucher ; que pour elle, elle n'avoit point peur des armées, mais qu'elle avoit peur de ce qu'on ne s'amandoit point ; que Dieu nous avoit déja donné des avertiſſemens pour nous corriger par la premiere guerre (de 1649,) & qu'elle croyoit que s'il nous pardonnoit encore & nous donnoit la paix, ſans que nous en fiſſions un meilleur uſage, il ſeroit tellement irrité qu'il ne nous ménaceroit plus, mais nous feroit périr tout d'un coup.

Terrible endurciſſement.

Sur ce qu'une Sœur lui parloit de la guerre d'Attila, qui ſe faiſoit nommer le *Fléau de Dieu*, elle nous dit que c'étoit une choſe épouvantable de voir que ce *Fléau de Dieu*, à qui il avoit fait voir en viſion des Juges aſſis ſur des Trônes qui les condamnoient, & lui ôtoient la puiſſance qu'il lui avoit donnée, ne s'étoit pas pour cela converti, & n'en avoit pas été touché ; que c'étoit un aveuglement & un endurciſſement terrible. Et ſur cela, elle nous dit qu'elle craignoit beaucoup d'être

l'endurciſſement. Comme l'on s'éton- Marques de
de ſa penſée, elle demanda ſi nous ce vice.
)ellions point endurciſſement de n'ê-
)oint touchée de tant de miſéres &
'uautés que nous entendions raconter
les jours, que nous les écoutions
me ſi cela s'étoit paſſé il y a cent ans;
les cris de tant de pauvres affligés
)ient point dans notre cœur, & que
:onſéquent les nôtres ne feroient point
ndus de Dieu; que cela l'épouvantoit
'oir l'indifférence où l'on étoit, qu'on
)it touché de rien; qu'on n'avoit point
harité, & qu'ainſi elle n'eſpéroit point
)aix; qu'il falloit la faire avec Dieu
ıt que d'attendre qu'il nous la donnât,
ue comme on l'avoit irrité en rem-
ant la meſure des crimes & des pé-
, il falloit pour l'appaiſer remplir la
ıre des bonnes œuvres par une vraie
itude de charité.

II. ENTRETIEN.

NOus devons toujours nous regarder
devant Dieu comme un néant. J'ai Retour vers Dieu dans ſes fautes.
)de dévotion à ces paroles de David, *Pſ.* 38.
quam nihilum ante te. Nous devons re-
)oître que vraîment nous ne ſommes

rien & ne pouvons rien, & cela dans
ſilence & la paix du cœur, ſans inquiét
de & ſans réflexion ; & je crois que ſi
ſe tournoit vers Dieu avec une véritab
ſimplicité, après même avoir péché,
ſeroit le meilleur moyen d'en obtenir
rémiſſion : mais on ſe trouble, on s'i
quiéte, on craint d'être accuſée, on crai
d'être repriſe & corrigée, ou bien on
décourage. Il n'y a rien qui me ſoit pl
inſupportable que quand j'entens dire
„ *Je ſuis toute découragée ;* Pourquoi êt
„ vous découragée ? c'eſt parce que vo
„ êtes bien orgueilleuſe, & que vous
„ pouvez ſouffrir de vous voir ſi imparf
„ te, ni que l'on vous applique les rem
„ des qui ſeroient néceſſaires pour vo
Modéle dans S. Pierre. „ guérir. „ Saint Pierre avoit commis
grand péché ; il pleure parce que Jeſu
Chriſt le regarde. Sans ce regard, il ſer
demeuré dans l'endurciſſement. Après
la il ne ſe décourage point, il ne ſe tro
ble point, parce qu'il eſt vraîment hum
lié. Il retourne avec les autres Apôt
ſans faire réflexion ſur ce qu'ils pou
roient dire de lui d'avoir renoncé ſ
Maître, après avoir tant fait le courage
Et il eſt auſſi bien remarquable, que
autres ne le mépriſent point, & ne lui
prochent point ſon infidélité.

J'admire toujours ce que S. Benoît

dans notre Régle du Prieur. Il ſuppoſe que ce ſoit un ſi ſaint homme qu'il aura été choiſi par l'Abbé & les Freres comme le meilleur de tous ; & cependant il ſuppoſe auſſi qu'il peut faillir, & que ce ſaint homme peut s'oublier tellement, qu'il mérite d'être repris publiquement & juſqu'à trois fois, ſans pour cela être dépoſé, & ſans que les Religieux le mépriſent, ni ſe diſpenſent du reſpect & de l'obéiſſance qu'ils lui doivent. Mais ce qui eſt encore plus étrange, c'eſt qu'il ſuppoſe enfin, qu'il pourra arriver qu'il ne ſe corrige point pour la répréhenſion, & qu'on ſera contraint de le dépoſer, & même de le chaſſer : ce qui nous doit faire trembler, voyant que les plus juſtes ſont toujours en péril de tomber ; & nous ne devons pas être ſurpriſes, ni nous troubler, quand il nous arrive de faire des fautes, regardant Dieu avec ſimplicité. Mais il arrive ſouvent qu'on imite plutôt l'exemple de Judas que celui de ſaint Pierre. Judas ſe repent, il confeſſe ſon péché : *J'ai livré le ſang du Juſte*, il fait même quelque ſatisfaction, il rapporte l'argent, c'eſt une pénitence, mais elle eſt imparfaite ; il ne perſévere pas, il ſe décourage, il ſe déſeſpere. C'eſt comme on fait ſouvent : on reconnoît ſa faute, on s'en accuſe, on veut bien même qu'on nous en faſſe faire péni-

Comme on imite Judas.

Matt. 27.

tence ; mais ſi on nous ordonne quelque choſe au-delà de ce que nous nous propoſons, ſi on nous veut obliger à quitter cette attache, cette occaſion, on ne peut s'y ſoumettre, on ſe décourage, on ſe déſeſpere, & on créve d'orgueil comme Judas.

egarder u en tout.

On doit toujours regarder Dieu ſimplement ſans ſe troubler & ſans s'inquiéter, ſoit dans nos chutes, ſoit dans toute ſorte d'évenemens. L'inquiétude vient toujours de l'orgueil, & ne peut remédier à rien ; par exemple, dans les maladies de nos amis, comme dans celle de M. de Saint Cyran qu'on laiſſa mourir preſque ſans remédes, ſans ſecours de médecin. Eh bien ! Dieu l'a permis, il en faut demeurer en paix. Ce n'eſt pas qu'il ne faille appeller les Médecins, & qu'il ne faille mettre tout l'ordre qu'on peut aux choſes ; mais quand les choſes ſont arrivées, ou qu'elles ne dépendent pas de nous, il faut regarder Dieu, l'adorer, & n'en dire pas un mot.

Tout de même préſentement, on ne ſçait à quoi ſe réſoudre à cauſe de la guerre : il y a du péril par-tout. On craint d'être ſurpriſes par les gens de guerre, ſi nous demeurons au Fauxbourg ; & ſi nous entrons dans la Ville, on craint quelque ſédition. Il faut prendre conſeil des gens de Dieu, & le ſuivre avec ſimplicité &

ſans réflexion, quelque ſuccès qui en arrive, quand même il en arriveroit le plus grand malheur que nous craignons, dont j'eſpere que Dieu nous préſervera. Mais je dis quand il arriveroit, non, il n'en faudroit pas faire une plainte ni une réflexion volontaire, pour penſer que cela ne ſeroit pas arrivé ſi on fût allé ailleurs; mais il faudroit regarder Dieu qui l'auroit permis, & l'adorer en ſilence.

Pourque eſt-il dit Saül ne re que deux a

Saül étoit un enfant d'un an quand il commença à regner. Il étoit ſi humble, qu'il ſe cacha quand on voulut le faire Roi. Les enfans de Belial le mépriſerent. Voilà comme font les méchans, ils murmurent toujours. Ils avoient demandé un Roi, & après que Dieu le leur a accordé, ils le mépriſent en diſant: *Celui-là ne nous fauvera pas de nos ennemis.* Saül diſſimula de les entendre; mais l'Ecriture dit qu'il ne regna que deux ans, quoiqu'il ait regné quarante ans, parce qu'il ceſſa d'être enfant, & qu'il ne vêcut que ces deux ans dans la ſimplicité, l'humilité, & la ſoumiſſion à Dieu. Il commence auſſitôt à faire le Roi, à élever un arc triomphant, à publier ſes victoires; il commençe à être reprouvé de Dieu pour une faute qui paroît bien excuſable. Il attend ſept jours le Prophéte Samuël, & voyant qu'il ne vient point, que les ennemis approchent,

I. Reg. 27.

& que le peuple ſe retire d'avec lui, il offre le ſacrifice, ce ſemble, innocemment, & par néceſſité. Samuel lui dit : *Vous avez fait follement ; ne ſçavez-vous pas que ne pas obéir c'eſt comme idolâtrer, & ne pas acquieſcer, c'eſt commettre un péché qui eſt comme une eſpece de magie. Si vous euſſiez obéi au Seigneur, il auroit affermi votre regne ; mais maintenant il vous a rejetté, afin que vous ne ſoyez plus Roi.* Il confeſſe bien qu'il a péché, mais il ne veut point être humilié. Il veut bien faire pénitence en ſecret, mais il dit : *Honorez-moi devant mon peuple.* Voilà comme on fait ; on veut bien faire pénitence dans ſon cœur, on veut bien être repriſe en ſecret ; mais ſi on nous reprend devant les autres, ſi on nous parle trop haut, cela nous deshonore, on ne le peut ſouffrir : toute notre pénitence eſt fauſſe, ſi nous n'aimons l'humiliation.

Reg. 13.

15. 30. uſſe péni-ce.

L'autre péché de Saül, c'eſt d'avoir épargné le Roi Agag. Mais c'étoit la perſonne d'un Roi, & il l'avoit pris priſonnier, il ne l'avoit pas tué ſelon le commandement de Dieu. Il en eſt de même des troupeaux qu'il avoit conſervés ; il ne s'en cache point, & quand le Prophéte lui dit : *Qu'eſt-ce que j'entens ?* il répond : *Ce ſont des bêtes que j'ai réſervées pour offrir en ſacrifice.* Ces péchés paroiſſent bien légers.

Au contraire David commet des crimes horribles ; quoiqu'il eût pluſieurs femmes, il enleve celle d'un de ſes bons ſerviteurs, il le fait tuer. Cependant il en obtient le pardon, & Saül ne l'obtient pas, quoiqu'il diſe comme David : *J'ai péché ;* c'eſt qu'il n'étoit pas véritablement touché. Vraie pénitence.

M. de Saint Cyran m'a dit autrefois, qu'il y avoit des péchés veniels qui étoient plus de conſéquence, & qui avoient une ſuite plus dangereuſe que certains péchés mortels. Par exemple, un homme eſt emporté d'un mouvement ſubit de colere, parce qu'on l'a offenſé, & qu'il eſt ſurpris de quelque grande frayeur, & il tue un homme ſur le champ. Ce péché peut n'avoir point de ſuite, parce que n'ayant point de racine dans le cœur, on peut en faire ſans délai une parfaite pénitence ; au lieu qu'il y a des péchés veniels qui ſe font avec délibération par un propre ſens, un arrêt, un propre jugement : cela a une racine dans le cœur. On ſe défend là-dedans ; & il eſt plus difficile de revenir de cette ſorte de péchés, parce qu'on ſort de ſa voye. C'eſt le péché de Saül. Dieu vouloit qu'il fût Roi ; mais il vouloit auſſi qu'il ne laiſſât pas de demeurer dans la ſoumiſſion, & qu'il obeït au Prophéte Samuël. Il ne veut point ſe ſoumettre, il ſort de la voie. Le Prophéte lui dit : *Dieu* Péchés v niels, occ ſion de c mes ſans tour. Image deux péni ſont oppo

vous a rejetté afin que vous ne ſoyez plus Roi, &c. Il ſçait que Dieu a choiſi David pour régner, qu'il a commandé à Samuël de l'oindre, il ne le peut ſouffrir, & ne veut point ſe ſoumettre à cet ordre de Dieu, & il cherche toujours les occaſions de faire mourir David. David au contraire fut vraîment pénitent. Le Prophéte Nathan lui annonce de la part de Dieu tous les maux dont il le devoit punir, il lui dit que le glaive ne ſortiroit point de ſa maiſon, & il répond : *Peccavi Domino.* Il ſe ſoumet à tout, de ſorte que voyant que ſon fils s'étoit élevé contre lui criminellement pour ſe faire Roi, & ſçachant bien qu'encore que Dieu permît cette injuſtice, Abſalom ſon fils ne laiſſoit pas de faire un grand péché, & de violer toutes les loix, il le ſouffre avec une telle humilité & ſoumiſſion, que lui-même l'appelle Roi, & dit à un homme de qualité qui le vouloit ſuivre : *Allez plutôt avec le Roi.* Comparons ces deux Princes. Saül ne ſe peut ſoumettre à l'ordre de Dieu, David ſe ſoumet à la méchanceté d'un homme. Il ſçavoit qu'il avoit mérité auſſi-bien que Saül, que Dieu le rejettât, il ne veut point de faveur, on le voit en toute rencontre. *Si le Seigneur me dit : Vous ne me plaiſez pas, ſa volonté ſoit faite.*

Reg. 15.

Orgueil de Salomon.

Salomon ne l'a pas imité ; auſſi ç'a été

cauſe de ſa perte, s'il eſt vrai qu'il ſoit erdu comme on en doute : c'eſt qu'il ne eſt pas ſoumis à l'ordre de Dieu, & qu'il a pas voulu accepter la pénitence que ieu même lui impoſoit, en déclarant l'il vouloit donner une partie de ſon oyaume à ſon ſerviteur, quoique ce ne it pas de ſon vivant. Il ne le veut point uffrir, & il cherche à mettre la main ur cet homme. Au contraire, David oyant Abſalom uſurper ſon Royaume & e perſécuter, quoiqu'il ſçût bien que ce 'étoit pas Dieu qui lui eût donné la oyauté, le ſouffre néanmoins, parce que 'étoit un vrai pénitent, & qu'il ne recherhoit pas ſi on le traitoit injuſtement, car ne regardoit que Dieu. Les vrais pénins ne regardent point auſſi ſi on a droit e les faire ſouffrir, mais ſeulement qu'ils ıérítent bien les ſouffrances. Il n'y a point e plus mauvaiſe marque que quand on e peut ſouffrir la correction, & d'être onduite fortement.

On demanda à la Mere, ſi on croyoit ue Salomon étoit réprouvé : elle répondit u'elle ne ſçavoit point s'il l'étoit, mais ue la ſainte Ecriture en parloit d'une maiere bien douteuſe & terrible ; & que uand il ſeroit ſauvé, c'étoit toujours une rande humiliation pour lui, de ce que le aint-Eſprit nous a voulu laiſſer dans une grande incertitude de ſon ſalut.

Incertitude du ſalut de Salomon.

de Notre Seigneur. Ces paroles nous doi
vent fort toucher ; car c'eſt une choſe in
faillible, que ſi nous déſirons avoir pa
à la gloire de Jeſus-Chriſt, il faut ſouffri
avec lui. S'il ſe trouve quelque perſonn
qui ſe veuille exempter des ſouffrances
elle renonce à la promeſſe de jouir de l
félicité éternelle. Il faut pâtir en cette vi
pour être heureux en l'autre : c'eſt à qu
on ne penſe point. Car dans ce temps
ſaint, qui eſt dédié plus particuliéreme
que tous les autres à la Paſſion de Not
Seigneur Jeſus-Chriſt, l'on croit l'hon
rer de jeûner exactement & de faire d'a
tres choſes ſemblables ; mais l'on ne pen
point à mortifier l'eſprit, & l'on ne tr
vaille point à ſe dégager de la préſom
tion, de l'attache aux richeſſes, aux ho
neurs, aux grandeurs, & à tout ce q
l'on ſçait qui déplaît à Dieu. Il ne fa
pas croire que ce ſoit être dévote à
Paſſion de Notre Seigneur que d'y penſ
tous les Vendredis, que de répandre d
larmes lorſqu'on y penſe, ou qu'on
entend parler. C'eſt très-peu de choſe
l'on ſe contente de cela. Car c'eſt bi
quelque choſe que d'avoir ces ſentimen
& ce ſeroit une très-grande ingratitu
de ne pas adorer Jeſus-Chriſt dans
ſouffrances, & de n'y pas penſer très-ſo
vent. Mais il faut que ces bons ſentime

roduiſent de bons effets, en nous donant le déſir de participer à ſes ſouffrances pour jouir de ſes promeſſes. Nous ſçaons que la Paſſion de Jeſus-Chriſt n'eſt as encore accomplie, & qu'il faut qu'elle s'accompliſſe tous les jours en nous, nous voulons être du nombre des Elus. n'eſt pas tant en faiſant de grandes uſtérités corporelles que nous devons ous acquitter de cette obligation, qu'en ouffrant toutes les petites afflictions qu'il laît à Dieu de nous envoyer. Chacun le oit faire ſelon la condition, l'âge, l'état ù l'on ſe trouve. Par exemple, une perſonne eſt infirme, ſa dévotion doit être de ſouffrir ſes infirmités humblement & atiemment : c'eſt ce que l'amour-propre veut point entendre. Car il arrive ſouent que l'on tombe dans des inquiétus, craignant d'être à charge, de demeurer inutile, & de perdre même l'aour & l'eſtime que l'on a pour nous. faut renoncer à toutes ces choſes ; & e perſonne que Dieu a réduite en cet t, doit s'eſtimer heureuſe : je dis même and effectivement elle verroit qu'elle oit mépriſée, & qu'elle feroit peine à ut le monde ; & quiconque demeurera ns la paix & la tranquillité d'eſprit, aiant cet état comme venant de Dieu, oit croire avec certitude qu'il jouira de promeſſe.

Quelles ſont les meilleures ſouffrances.

Amour de la pauvreté. Il faut aimer la pauvreté, & prendre plaiſir de manquer de quelque choſe pour avoir plus de ſujet de ſouffrir pour Dieu.

Maladie, pénitence excellente. La maladie porte avec elle ſa pénitence : car ſouvent il arrive que l'on voudroit ſe promener, & il faut demeurer dans un lit. L'on déſire même la ſanté pour faire de bonnes œuvres, & l'on s'en croit incapable. S'il faut jeûner, on a faim ; & s'il faut prendre de la nourriture, on eſt dans le dégoût : l'on ne trouve que de l'amertume dans les remédes. Enfin l'on eſt dans un état de ſouffrances, que l'on doit aimer pour jouir de la promeſſe de Dieu. Si l'on ſe trouve avec une perſonne de mauvaiſe humeur, & qui fait bien de la peine à ſupporter, il en faut bénir Dieu, & déſirer d'y demeurer toute ſa vie, afin de pouvoir ſouffrir ; car il n'y a rien qui faſſe plus avancer dans la vertu, comme on le peut voir par pluſieurs exemples.

Je me ſuis ſouvent étonnée de ce qu'il plaiſoit à Dieu me laiſſer ſi long temps ſur la terre ; mais je crois que c'eſt qu'il veut attendre à m'en retirer, afin de me laiſſer avancer dans un âge décrepit, & alors perſonne ne ſera plus affligé de ma mort, & l'on dira : *Hélas ! qu'elle eſt heureuſe ! elle ne ſervoit plus de rien en ce monde.* Je crois que c'eſt le deſſein de Dieu

Déſir pieux de la Mere Angelique.

& s'il lui plaît de l'accomplir, il me donnera lieu d'eſpérer de jouir de ſes promeſſes ; car à préſent je ne ſouffre rien. Tout le monde me témoigne de l'affection, parce que l'on croit que je ſuis utile à quelque choſe ; mais quand je ſerai dans l'incapacité d'agir, & que je ne ſerai que radotter, on me laiſſera, & on ne ſe ſouciera plus de moi.

Une Sœur lui ayant dit : Quoi ! ma Mere, croyez-vous que nous vous ſoyons ſi ingrates, que d'oublier ce que nous vous devons toutes ? Elle répondit : Il n'eſt pas queſtion d'entrer en diſpute ſur ce ſujet, il ne le merite pas ; mais quoi qu'il en ſoit, ſi Dieu permet que cela arrive, ce ſera pour moi un effet ſingulier de ſa miſéricorde : je n'en ſuis pas digne, je l'avoue. Je ne dis pas que l'on manquera de charité pour m'aſſiſter, comme on en auroit pour une autre, quoique je ne le mérite pas : je ſçai qu'on me fera toujours trop de bien, mais alors ce ſera purement pour l'amour de Dieu, puiſqu'il n'y aura rien qui y puiſſe humainement obliger. Mais puiſque l'on veut croire que cela ne pourra point arriver, parce qu'on n'a pas deſſein, dit-on, d'être ingrates, je veux bien me le perſuader. Mais pour faire entendre ma penſée, je veux ſuppoſer auſſi, que Dieu permettra plutôt que l'on tombe

Son hurlité.

dans l'aveuglement pour me faire ſouffrir quelque choſe. Hélas ! mon Dieu, mon Sauveur, cela ne ſe pourroit appeller aveuglement, mais plutôt juſtice. Car quoique je faſſe ce qui eſt en mon petit pouvoir, ce n'eſt pas à moi que la reconnoiſſance en eſt dûe, mais c'eſt à vous qui vous ſervez de qui il vous plaît pour accomplir vos deſſeins. Je vois qu'il vaut mieux que je ne parle pas davantage ſur ce ſujet, puiſque ce diſcours ne plaît pas. Dieu ſçait tout, & je ne déſire en ce monde ni en l'autre, que ce qui lui ſera plus agréable.

IV. ENTRETIEN.

Le Dimanche des Rameaux.

5 Avril.

LEs Myſtères que l'Egliſe célébre cette Semaine parlent d'eux-mêmes, & à moins que d'être inſenſible, l'on a toujours quelque bon ſentiment. Il y a des Myſtères de Notre Seigneur qui ne touchent pas ſi ſenſiblement, comme le Myſtère de l'Aſcenſion ; & auſſi ne nous convient-il pas ſi bien, comme la Naiſſance & la Paſſion, parce qu'il n'eſt pas le tems d'être glorifié, mais bien d'être ſacrifié.

Dès l'âge de ſept ans, je liſois la Paſſion avec tant de ſentiment, qu'elle me faiſoit toute fondre en larmes ; & je la comprenois comme à préſent. Je la trouvois admirable, & j'y prenois grand plaiſir. Sa dévotion dans l'enfance.

Nous ne devons pas nous étonner de voir un ſi grand changement en ce peuple qui reçut Notre Seigneur avec tant d'honneur, & qui trois jours après crie qu'on le crucifie. Nous faiſons pis que cela. Car étant à l'Egliſe nous chantons les louanges de Jeſus, & après en être ſorties nous le crucifions. Nous ne crions pas, Crucifiez-le ; mais nous le crucifions nous-mêmes, puiſque c'eſt le péché qui a attaché Notre Seigneur à la Croix.

V. ENTRETIEN.

Sur le détachement que l'on doit avoir des créatures & même des plus ſaintes.

Le 13 Avril.

IL eſt certain que l'attache que nous avons aux créatures eſt le plus grand empêchement que l'on puiſſe mettre à l'avancement de la perfection. Il faut s'attacher à Dieu ſeul. Qu'elles aillent ou

qu'elles viennent, Dieu eſt immuable & il demeure toujours. L'on a pour l'ordinaire une grande crainte de ſe voir l'heure de la mort en l'abſence du Confeſſeur, parce que l'on y met ſa confiance c'eſt bien fait, & cela ne peut être très-bon; mais il faut que tout cela ſelon l'ordre de Dieu : & pourtant on le fait pas de cette ſorte, mais on tom dans l'inquiétude & dans le trouble ſemble que tout ſoit perdu, ſi ce que l croit utile manque; & tout cela vient ce qu'on ne met pas aſſez toute ſon eſp rance en la ſainte providence de Dieu. l'on y avoit une véritable confiance, l trouveroit aſſurément que l'on n'aur jamais manqué de rien.

Je n'ai jamais perdu perſonne de ce de qui je recevois de l'aſſiſtance, q Dieu ne m'ait donné mieux. Je me ſ trouvée une fois à l'extrémité lorſque Confeſſeur étoit abſent, & je ne m mettois nullement en peine. Car je diſo Quand il ſeroit préſent, il ne me pou roit ſervir ſi Dieu ne lui en faiſoit la gr ce; & puiſqu'il a permis qu'il n'y fût pa c'eſt qu'il ne lui plaît pas de m'aſſiſter p cette voie. Il le peut faire par une infin d'autres qui me ſont inconnues. Je m bandonne à lui : car il a deſtiné de tou éternité tout ce qui doit arriver à ſes Elu

ous aſſure que l'on ne peut pas s'ima-
r combien l'on retarde ſon avance-
t en l'arrêtant ainſi aux créatures, qui
s tout ne ſont rien ſans Dieu. Si l'on
igne des créatures, l'on s'approche
Dieu ; en s'approchant de Dieu, la
iance croît, l'accroiſſement de la
iance ſert à acquérir le vrai amour ;
poſſéde l'amour, poſſéde Dieu même ;
a Dieu, a tout, & ſans Dieu tout n'eſt
. En Dieu l'on trouve tous les vrais
is, & hors de Dieu l'on ne peut rien
ver de bon. C'eſt ce qui nous devroit
ger à ne nous attacher qu'à lui ſeul,
ſque c'eſt un bien ineſtimable qui ne
t nous être ôté.

Dégrés de l'attachement à Dieu.

i l'on avoit en vûe l'éternité, l'on ne
oit jamais ſurpris de la mort de qui
ce ſoit. Car enfin, c'eſt une perſonne
doit finir quand il plaît à Dieu. Nous
ons être toujours diſpoſés à partir,
ſque nous ne ſçavons ni l'heure ni le
ps. Tout ce qui ſe paſſe dans le monde
s Dieu, ne nous devroit point tou-
r. O bonté infinie ! que l'on ſeroit
reux ſi l'on pouvoit regarder toutes
ſes en Dieu ; car ce ſeroit le moyen
re toujours en repos, & jamais en in-
iétude.

Vûe de l'éternité. Ses effets.

VI. ENTRETIEN.

Sur les deux Diſciples d'Emma

Le 14 Avril.

J'ESTIME ces deux Diſciples ; m
j'ai de la peine de ce qu'ils n'attend
pas en patience l'effet de la promeſſe
Jeſus-Chriſt leur avoit faite. Il me ſe
ble que ç'auroit été ma dévotion de
tenir dans la retraite. Mais pourtant il
à croire que Notre Seigneur, qui l
a bien voulu apparoître, les a portés
faire ce voyage. C'eſt peut-être la fig
de ce qui nous arrive très-ſouvent. C
nous voulons bien écouter la parole
Dieu & les promeſſes qu'il nous fait ; m
après, nous laiſſons aller notre eſprit
bien des ſortes de diſſipations. Jeſus-Chr
s'eſt voulu ſervir de la maniére d'agir
ces deux Diſciples pour faire réuſſir
deſſein qu'il avoit de les gratifier de
apparition ; & de même Dieu ſe ſert
nos foibleſſes & de nos imperfections po
accomplir ſes deſſeins ſur nous, lors m
me que nous n'y penſons pas. Si l'on f
ſoit un peu de réflexion ſur la condu
de Dieu, l'on verroit des choſes admi
bles.

Avis important.

La Mere ayant dit cela, l'on chang
d

de diſcours, & comme on vint à parler de la guerre, elle dit : Dieu ſeul a la puiſſance de nous délivrer de tous les maux dont nous ſommes menacés. Convertiſſons-nous à lui, & eſpérons en lui. Il faut avoir recours à la pénitence ; c'eſt la plus puiſſante défenſe que nous puiſſions trouver, pour nous délivrer de tous les malheurs que nos péchés attirent ſur nous. Je ne m'étonne pas de voir tant de calamités, puiſque l'on ne s'amende point. L'on continue toujours de pécher, & Dieu continue auſſi de nous châtier. Quand on ſe voit ménacé de quelque affliction, il ne faut point s'amuſer à penſer ce que nous ferons ; mais il faut nous remettre à la providence de Dieu. Nous devons être aſſurés que rien ne nous peut arriver, ſi Dieu ne le permet, puiſqu'il a dit : Un ſeul cheveu de votre tête ne tombera point ſans la permiſſion de votre Pere céleſte. Nous ne devons donc point nous mettre en peine, puiſque notre vie eſt ſans comparaiſon de plus grande importance que n'eſt un ſeul de nos cheveux. Nous devrions toujours penſer que nous dépendons continuellement de la providence de Dieu. Cela nous ſerviroit à nous faire avoir toujours le cœur & l'eſprit élevés vers lui : nous n'aurions recours qu'à lui, & ce ſeroit le moyen de nous déli-

Conduite dans les malheurs.

vrer de toute ſorte d'inquiétudes, & d'une infinité de fautes que ces vûes humaines font commettre. Humilions-nous, & Dieu aura pitié de nous. S'il permet que nous ſoyons affligés, ce ſera pour nous ſauver. L'on eſt toujours ſi effrayé quand on ſe voit menacé de quelque affliction, & on ne penſe point qu'il faut mourir. Pour moi, rien ne m'effraye tant que la penſée de la mort. Puiſqu'il faut mourir, qu'importe-t-il de quelle façon, pourvû qu'on ſoit à Dieu. Il faut laiſſer tout cela entre ſes mains. Il eſt très-certain que l'humble acceptation des fléaux de Dieu ſert de martyre. Car Dieu eſt ſi bon, qu'il nous impute à mérite les châtimens qu'il nous envoye, lorſque nous les recevons avec humilité. Cet anéantiſſement, cette immerſion que nous faiſons de nous-mêmes en Dieu, pour recevoir toutes les peines & toutes les afflictions qu'il lui plaira de nous envoyer, lui eſt plus agréable que tout ce qu'on pourroit imaginer. Car rien ne plaît tant à Dieu, que cette diſpoſition qui eſt vraîment humble, & l'on peut dire que cela ſert davantage que ne feroit un Jubilé, qui ne ſe peut gagner, ſi on n'eſt pas dans ce ſentiment.

VII. ENTRETIEN.

LE 21 Avril, elle répondit à la demande qu'on lui avoit faite, quels ſont les péchés qui déplaiſent le plus à Dieu.

L'on a grande horreur, dit-elle, des vices les plus groſſiers, mais on n'en a pas aſſez de ceux de l'eſprit; & au contraire, il ſe trouve quelquefois que l'on y a de la complaiſance. L'on ne fait point difficulté de dire: Pour moi, graces à Dieu, je ne ſçai ce que c'eſt que les péchés groſſiers, & j'ai même une très-grande averſion de les voir dans les autres. Il eſt vrai que j'ai l'eſprit un peu haut, & que j'aime l'honneur, mais je n'y ſçaurois que faire. Cet orgueil, que l'on compte pour rien, eſt ſi abominable devant Dieu, qu'il le déteſte davantage que tout ce qui fait horreur. La raiſon en eſt, que cela met l'ame en pire état, que ne fait une choſe qui choque ces eſprits délicats, parce que pour l'ordinaire les choſes viſibles humilient, au lieu qu'on ne ſe met point en garde contre ces péchés, qui ſe cachent dans les replis du cœur; on ne les connoît pas même. C'eſt à peu-près comme les voleurs, dont il y a de deux ſortes; les premiers ſont ceux des grands chemins, les ſeconds ſont les voleurs pu-

Vice plus que les péchés groſſiers.

blics, qui paroiſſent honnêtes gens, & qui ſont pourtant des vraies ſangſues qui tirent tout le ſang du pauvre peuple. Il eſt certain que ceux-ci ſont ſans comparaiſon pires que les autres, & plus criminels devant Dieu : car l'on peut dire de ceux-là que la néceſſité les contraint en quelque ſorte d'exercer ce malheureux métier, & que l'état miſérable où ils ſont, les fait entrer dans cette impiété déteſtable. Cependant on les fuit, on s'en défend, on s'en donne de garde ; mais il eſt comme impoſſible de ſe défendre des autres. C'eſt une choſe honteuſe de voir de quelle maniere on agit à préſent & parmi les perſonnes de condition même. Je puis dire ce qui m'eſt arrivé à moi-même.

Vol ſort diminué.

Une perſonne de condition vint me prier de lui faire vendre un jardin pour le prix de ſeize mille livres, me promettant deux mille livres de gratification & d'aumône, ſi je le faiſois. Je lui dis que je commettrois un larcin ; & m'ayant répondu que je n'aurois garde d'en commettre un, puiſque ce ſeroit un don, je lui repartis, Puiſque vous voulez bien débourſer dix-huit mille livres, ſçavoir ſeize mille livres pour le prix & deux mille livres pour moi, c'eſt donc à dire que le bien vaut cela : ce qu'ayant avoué, je lui dis, N'eſt-il pas viſible que c'eſt dérober deux

mille livres, puiſque le propriétaire de ce bien ne les recevroit pas ? Et je crois que tous ceux qui font ainſi des plaiſirs, à condition de recevoir du profit, dérobent aſſurément. Cela eſt à préſent aſſez ordinaire.

Trait d'une ame grande

Une autrefois on me promit 30 ou 40 mille livres, ſi je voulois faire recevoir quelque avis par M. le Chancelier, auprès duquel j'avois du crédit en ce temps-là. Je le refuſai tout-à-fait ; & comme on m'alléguoit beaucoup de raiſons pour m'y faire condeſcendre, je leur dis que je croirois dérober cela au Public. On m'aſſura que non, que cela ne feroit tort à perſonne. Je répartis, S'il eſt vrai que ce bien ne ſoit pas à quelque particulier, & que cela ne ſe prenne point ſur le peuple, il faut donc que ce ſoit au Roi ; & ſi on l'ôte au Roi, il faudra qu'il le leve encore ſur ſon peuple, par conſéquent c'eſt voler le Roi & le peuple. Et quoiqu'ils continuaſſent à m'alléguer beaucoup de raiſons, jamais ils ne me purent gagner, quoiqu'en ce temps-là j'avois grand beſoin d'argent ; mais je m'eſtimois heureuſe dans la pauvreté. Je choiſiſſois plutôt de mourir de faim, que de faire la moindre choſe qui pût bleſſer ma conſcience & me faire offenſer Dieu. Il n'eſt pas néceſſaire de beaucoup conſulter dans ces rencontres ; car, comme dit

Moyen d'éter le péché.

M. de S. Cyran, ſi on n'a point de cupidité, on ne fera point de péché, & je l'ai éprouvé. Quand on cherche Dieu de tout ſon cœur, les biens ne touchent point du tout, & il nous conduit lui-même, & ne permet pas que nous faſſions autre choſe que ſa ſainte volonté.

Parlant un jour à des Religieuſes, j'appris d'elles qu'elles avoient reçu dans leur Maiſon des perſonnes qui n'étoient pas comme il falloit. Je leur dis avec une grande fermeté : Je n'aurois pas choiſi un Ordre qui m'obligeât à demander l'aumône, parce que ce n'eſt pas mon inclination, & Dieu auſſi ne l'a pas choiſi pour moi ; mais s'il arrivoit que je tombaſſe dans une telle pauvreté que je n'euſſe pas de pain, j'aimerois cent fois mieux l'aller demander bien humblement de porte en porte, que de faire aucune choſe qui pût offenſer Dieu ou diminuer ſa gloire.

VIII. ENTRETIEN.

Que la foi de ſainte Madelaine n'a pas été tout-à-fait éteinte au temps de la Réſurrection.

IL ſemble que ſainte Madelaine ayant perdu la foi avoit conſervé la charité,

noiqu'il n'y ait point de véritable charité ſans la foi ; de ſorte que l'on peut dire ue ces vertus ont été dans l'ame de cette ainte comme un feu nouvellement éteint, t qui fait encore ſortir de la fumée ; ce ui eſt cauſe qu'il eſt rallumé en un moent : de même ſa foi étant éteinte, reut en un moment ſa premiere vigueur. Depuis qu'elle en eut rendu témoignage ux Apôtres, elle demeura dans un coninuel ſilence, & s'occupa toute ſa vie lans la contemplation de Jeſus-Chriſt reſſuſcité.

Une Sœur ayant demandé pourquoi on ne chante point les hymnes ordinaires au emps de Pâques, elle répondit : Je crois Raiſon de l'*Alleluia*. ue la cauſe pour laquelle l'Egliſe les met pendant le temps de Pâques, c'eſt u'elle eſt comme en extaſe de la granleur de ce Myſtère, ce qui fait qu'elle éduit tous ſes cantiques à l'*Alleluia*, qui ignifie une infinité de choſes myſtérieuſes, & qui n'en dit pourtant qu'une ſeule ui les comprend toutes. Cette Octave tant paſſée, comme ſi elle étoit revenue le ſon raviſſement, elle commence à exprimer ſon admiration & ſa joie par des cantiques.

IX. ENTRETIEN.

Sur le ſujet de Corneille.

Le 16 Avril.

TOUT ce qui vient de Dieu lui eſt agréable ; tout ce qui lui plaît lui eſt poſſible, & tout ce qui eſt fait par ſon eſprit eſt efficace. On le peut voir en la perſonne de Corneille qui étoit Gentil, & qui n'étant pas du peuple de Dieu, étoit au moins très-agréable à Dieu. On n'en peut point donner d'autre raiſon, que de dire que l'eſprit de Dieu n'eſt point lié, & qu'il ſouffle où il veut ; & quand il lui plaît de convertir une perſonne, le déſir que cette perſonne a d'être à lui, lui eſt agréable, parce que c'eſt lui-même qui le lui a donné. Et quant à ce que l'on dit qu'une ame étant en péché mortel ne peut rien faire qui lui puiſſe obtenir la grace de ſe convertir, cela eſt vrai tant que Dieu la laiſſe en cet état ; mais quand il lui plaît d'avoir pitié d'elle, il la touche par ſa miſéricorde, & lui donne le déſir de ſortir de ce miſérable état, & en cela elle plaît à Dieu, parce que c'eſt lui qui lui a donné ce déſir. Ce n'eſt donc point l'homme qui ſe convertit ſoi-même, mais c'eſt Dieu qui

Comment le pécheur plaît à Dieu.

ſeul peut changer le cœur de l'homme.

Quand il plaît à Dieu de faire en faveur d'une ame quelque choſe d'extraordinaire, cela l'oblige de ſe ſoumettre avec encore plus de fidélité à toutes les regles ordinaires, comme il ſe voit en la perſonne de Corneille, qui ayant reçu viſiblement le Saint-Eſprit, ne laiſſa pas de ſe faire baptiſer ; & s'il eût négligé le Baptême, l'infuſion du Saint-Eſprit, dont Dieu l'avoit gratifié, lui auroit été inutile ; car quand une ame que Dieu honore de quelque grace extraordinaire, néglige de faire tout ce qui eſt ordinaire pour l'acquerir, parce qu'elle croit qu'il n'eſt pas néceſſaire de ſe rabaiſſer à ſuivre le commun, puiſque Dieu l'éleve au-deſſus, cette ame mérite que Dieu l'abandonne comme une orgueilleuſe & une ingrate.

Suivre regles.

X. ENTRETIEN

De la Foi qui ſurmonte le monde.

Le 27 Avril.

SAINT Jean dit que c'eſt par la foi que l'on ſurmonte le monde, ce qui nous apprend que c'eſt la créance que nous avons aux vérités de l'Evangile, qui nous fait vaincre la chair, le monde, & le diable. Par exemple, nous ſçavons que

Jeſus-Chriſt a dit qu'il faut renoncer à toutes choſes pour le ſuivre. Si nous avons une vraie foi de ces paroles, nous ne pourrons permettre que notre cœur s'attache à rien du monde ; mais nous l'aurons toujours élevé vers les promeſſes qu'il a faites à ceux qui ont tout quitté pour le ſuivre. La foi nous apprend qu'il y a une éternité bienheureuſe pour les bons & une malheureuſe pour les méchans, de ſorte que nous faiſons le bien afin de recevoir la récompenſe de la vie éternelle, & nous fuyons le mal pour éviter la mort éternelle. Et c'eſt en ce ſens que nous ſurmontons le monde par la foi, puiſque c'eſt la créance certaine que nous avons de ces vérités qui nous fait faire le bien ; & de-là il eſt aiſé de voir que ceux qui ne menent pas une vie conforme à l'Evangile, n'ont pas une foi vivante : ils ne ſurmontent pas le monde, mais ils ſont ſurmontés par le monde ; ils le ſuivent, & ils ſeront condamnés avec lui.

XI. ENTRETIEN.

LE 28 Avril, jour auquel on fait l'Office de S. Pierre Dominicain, Martyr, elle répondit à la demande qu'on lui avoit faite, ſi ce n'étoit pas un ſujet de très-grande peine aux Religieux qui

étoient du même Ordre que ce Saint, de voir parmi eux le meurtrier qui l'avoit cruellement maſſacré.

Je crois que ce leur étoit plutôt un ſujet de joie, en conſidérant l'infinie miſéricorde de Dieu, qui a converti un ſi grand pécheur. Cela fait voir qu'il ne faut point ſe mettre en colére contre les plus grands pécheurs, parce que l'on croit que leurs péchés ſont énormes, à cauſe qu'ils attaquent des perſonnes ſaintes & fort eſtimées, qui après tout ſont hommes; mais il faut exercer notre courroux contre nous-mêmes, en conſidérant que nous avons bien la hardieſſe d'offenſer Dieu même : & ſi l'on a une grande horreur d'un homme qui a fait perdre la vie à un autre, pourquoi n'en aurons-nous pas de nous-mêmes ? puiſque, ſelon ſaint Paul, celui qui peche volontairement, après avoir connu la vérité, crucifie de nouveau Jeſus-Chriſt. Il le faut croire, ſi l'on veut être ſauvé. L'on trouve que c'eſt une choſe ſi difficile de pardonner à ceux de qui l'on a reçu quelqu'outrage; je crois que ſi l'on penſoit aux rigueurs des jugemens épouvantables de Dieu, & à ce qu'il a dit : *Si vous remettez il vous ſera remis*, l'on s'eſtimeroit trop heureux de pouvoir pardonner, afin d'engager Dieu par ſes propres paroles à nous

Enormité de péché.

pardonner les péchés que nous commettons à toute heure contre lui. Il faut avouer que l'on n'a point de foi : car ſi l'on vivoit ſelon la lumiere de la foi, on ſeroit heureux dès cette vie. L'on va comme en dormant à la mort du corps, & ce qui eſt pire à celle de l'ame.

XII. ENTRETIEN.

Jour de S. Robert.

Le 29 Avril.

CE Saint n'a point cherché la commodité dans les bâtimens. Il étoit bien éloigné d'en aimer la beauté.

Une Sœur dit à la Mere Angelique qu'il étoit bien difficile d'aimer ce qui déplaît ; mais qu'encore que la nature ne l'aime pas, on fait ce qu'on peut pour la ſurmonter, & qu'il faut être bien parfait pour aimer ce qui eſt déſagréable.

Effets d'une vraie vocation.

Ma Sœur, répondit-elle, une perſonne qui a reçu l'eſprit de Dieu, n'a pas beſoin qu'on ſe ſerve de beaucoup d'inductions pour la porter à embraſſer tout d'un coup ce qu'elle connoît qu'il demande d'elle. Elle s'y porte dès le commencement, & il ne faut pas croire qu'il faille être bien parfaite pour cela ; car le progrès eſt renfermé dans le principe, la fin

dans le commencement, & les fruits dans la racine, de ſorte qu'une perſonne qui a reçu vocation pour la religion, a reçu en même temps vocation pour la pauvreté, pour l'humilité, pour la mortification, & enfin pour tout le reſte qui eſt néceſſaire pour être une vraie Religieuſe; & ſi elle n'a point aſſez de grace pour toutes ces choſes en particulier, elle n'a point de vocation, puiſqu'elle n'a point les vertus qui ſont eſſentielles à la religion. Ce n'eſt pas à dire que l'on n'ait quelquefois des foibleſſes, mais il ne faut pas qu'elles ayent de ſuites. Il faut que ces diſpoſitions ſoient tellement dans le cœur, qu'elles paroiſſent auſſi-tôt que la tentation ſera diſſipée. Ce n'eſt pas le voile qui fait que l'on eſt Religieuſe, mais c'eſt la crainte & l'amour que l'on a pour Dieu. Il n'y en a que trop qui ont l'habit de Religion, & qui ſont devant Dieu de vraies Apoſtates.

Affoiblissement dont elle ſe plaint

Je vous dis qu'il n'y a preſque plus d'eſprit de pauvreté dans la plûpart des Religions: car ſi on nous voyoit vivre encore comme nous avons vêcu, & être vêtues comme nous l'étions, je ne crois pas qu'on le pût ſupporter; cependant on ne faiſoit rien de trop, mais on ne fait pas aſſez à préſent. Si vous aviez vû la premiere robbe que je me fis moi-même au

commencement de la Réforme, elle vous auroit ſemblé ridicule. Elle étoit d'une groſſe étoffe ſi jaune & ſi graſſe, qu'elle en étoit toute poiſſée : je la trouvois ſi belle, & je l'aimois tant, que je craignois d'y avoir trop d'attache. Maintenant on ne veut rien que de bien joli : on ſe feroit ſcrupule de déſirer de riches étoffes, parce que ce ſeroit contre la pauvreté ; mais on croit que ce n'eſt rien de vouloir une robbe bien blanche, bien faite, &c.

ttelnte con- : la pau- eté.

Mon Dieu ! il n'y a rien qui me ſoit inſupportable, comme d'entendre parler qu'une Religieuſe déſire quelque choſe de joli. Quoi ! Eſt-ce où elle doit mettre ſon affection ? Eſt-ce là comme elle pratique la pauvreté qu'elle a vouée à Dieu ? Cela eſt indigne d'une ame qui a renoncé aux biens de la terre pour acquérir ceux du ciel. Véritablement c'eſt une grande pitié de voir que l'on ſe ſoit privé des biens du monde, & que l'on court riſque d'être encore privé de ceux du ciel : car comment penſez-vous que Dieu traitera ces perſonnes qui ſe jouent ainſi de leurs vœux ? Il y en a bien qui ont fait vœu de pauvreté, qui ſont plus riches devant Dieu que ne ſont d'autres qui poſſédent de grandes richeſſes, & qui n'y ont point d'attache.

XIII. ENTRETIEN.

LE 30 Avril, elle répondit à la demande d'une Sœur, ſur ce qu'il falloit faire pour ſe délivrer des penſées inutiles :

Il faut employer tout notre temps à conſidérer ce que Dieu eſt, ce que nous ſommes, & ce que nous devons être ; ce que Dieu demande de nous, ce que nous ſommes obligées de lui rendre, ce qu'il a fait & ſouffert pour nous, & ce que nous devons faire & ſouffrir pour lui. Remède d penſées inu les.

XIV. ENTRETIEN.

LE 3 Mai, elle répondit à la demande qu'on lui avoit faite, ce que c'étoit que la grace de l'Evangile.

La grace évangélique eſt la pratique de l'Evangile même, comme la grace de la Regle de S. Benoît eſt la pratique de la même Regle. La grace de l'Evangile a paru dans les Apôtres au jour de la Pentecôte, lorſque le Saint-Eſprit les fortifia en ſorte qu'il les rendit inébranlables à toute ſorte d'événemens. La grace de l'Evangile, c'eſt de vivre comme les premiers Chrétiens ont vêcu. Qu'eſt-ce qu'ils ont fait ? Ce que les Apôtres leur avoient appris. Ce que c'e que la gra de l'Evan gile.

Et qu'eſt-ce que les Apôtres leur ont appris ? ce qu'eux-mêmes avoient appris de Jeſus-Chriſt : " Si vous voulez être „ parfait, allez, vendez tout ce que vous „ avez, donnez-le aux pauvres, & me „ ſuivez. „ C'eſt ce qu'ils ont parfaitement pratiqué : car après avoir mis tout le prix de leurs biens aux pieds des Apôtres, ils vivoient dans l'unité d'un cœur & d'une ame, & dans la fraction du pain. Voilà ce que c'eſt qu'être parfait Chrétien, & c'eſt ce que tous les Chrétiens doivent faire, s'ils veulent être ſauvés. Il n'eſt plus temps à préſent de vendre tout ſon bien, parce que la plûpart ont leur famille à entretenir, & on ne vit plus à cette heure en commun comme anciennement ; mais les Chrétiens ſont obligés d'être pauvres d'eſprit, c'eſt-à-dire, de n'avoir point d'attaches à leurs richeſſes, de ſorte qu'en les poſſédant ils ne les poſſédent point. La grace de l'Evangile, c'eſt de renoncer à ſoi-même, de porter tous les jours ſa croix, & de ſuivre Jeſus-Chriſt. Qu'eſt-ce que ſuivre Jeſus-Chriſt ? C'eſt vivre comme il a vêcu dans une continuelle conformité à la volonté de ſon Pere, de ſorte qu'il faut être dans un anéantiſſement continuel de ſa propre volonté, & c'eſt ce que l'on ne veut point entendre : car chacun a ſon propre juge

Matt. 19. 21.

ment. On a bien de la peine à obéir quand il faut, & on ne fait point difficulté de préférer ſes ſentimens à ceux des autres. Enfin on ne ſe veut point quitter ſoi-même. On en rencontre aſſez qui veulent bien jeûner, & qui font même des auſtérités exceſſives ; mais il eſt très-rare de trouver des perſonnes ſans propre volonté. Il faut néceſſairement que ce ſoit un effet de la grace de l'Evangile, & il n'y a que cette grace victorieuſe qui nous faſſe courageuſement renoncer à nous-mêmes, qui nous délivre de ces voies qui ſemblent bonnes, & qui néanmoins mènent aux enfers.

Voies de l'enfer.

On lui demanda quelles ſont ces voies ; elle répondit, que c'eſt tout ce qui ſe fait par propre volonté, quoiqu'il ſoit bon en apparence, & qu'une perſonne qui n'a point de volonté eſt toujours d'accord avec tout le monde.

On lui demanda encore, ſi une perſonne qui eſt d'une humeur naturellement douce & facile peut mériter ; elle repartit : Non, ſi la grace ne la fait agir : car tout ce qui vient de la nature, n'eſt point agréable à Dieu, ſi la grace ne l'anime, d'ailleurs cela eſt très-rare. Je crois qu'il ne s'en trouve point qui par nature veuillent céder à tout le monde. Et comment la nature pourroit-elle détruire cette in-

La nature porte à ne point céder.

clination qui eſt ſi enracinée dans le cœur, puiſque nous avons beſoin d'une grande grace pour la ſurmonter. L'on a toujours je ne ſçai quelle bonne eſtime de ſoi, qui fait qu'on ne céde pas volontiers aux autres. Je n'ai jamais vû perſonne qui fût plus dans l'anéantiſſement de ſoi-même, que M. de Geneve *. C'étoit là ſa grace d'être ſans propre jugement. Il préféroit tout le monde à lui-même ſans tant de diſcernement. C'étoit là ſa voie de marcher ſans réflexion, & il entendoit parfaitement bien cette pratique. Que l'on ſeroit heureux, ſi l'on vivoit de la ſorte! Tout le monde ſeroit en paix, la charité regneroit dans les cœurs, & on ne verroit plus tant de malheurs & de miſéres, qui ne viennent, pour la plûpart, que de ce que l'on ne veut point céder l'un à l'autre.

Une Sœur lui dit qu'on ne peut commettre de grandes fautes ſur ce ſujet en Religion, mais que l'on ſe fait aſſez ſouvent de la peine les unes aux autres, à cauſe de la diverſité des humeurs, qui ne ſe rencontrent pas.

L'humilité, ource de ix.

La vraie humilité de cœur, répondit-elle, délivre de tout cela; car ſi une perſonne eſt vraîment humble, elle préfére toutes les autres à elle-même. Si une autre ſe veut élever, elle eſt d'accord

* S. François de Sales.

avec elle, parce qu'elle ne cherche qu'à s'abaiſſer. Si on lui parle d'une façon mal gratieuſe, elle ne s'en apperçoit pas ſeulement, ou ſi elle le voit, elle croit que c'eſt de cette ſorte qu'il la faut traiter. Si une telle perſonne ſe trouve avec une autre qui ſoit douce & humble, elle n'a garde de la contredire : car ſi elle veut une choſe, l'autre s'y accorde, & il eſt impoſſible qu'il y ait jamais de picque entre deux perſonnes humbles, puiſque ſi l'une dit, Cela eſt à moi ; l'autre dit, Prenez-le. C'eſt comme ces bons Hermites qui ne purent ſe diſputer.

Le Paradis eſt le Royaume de la paix. Travaillons pour y entrer, & nous n'aurons plus rien à ſouffrir. Toutes ces diverſités d'humeurs ne s'y trouveront plus : on n'aura qu'un ſeul objet, & par conſéquent qu'un ſeul déſir. Cependant il faut travailler à détruire peu-à-peu ce qui fait commettre tant de fautes.

Comme on entre d le ciel.

Une Sœur lui demanda, ſi ces fautes n'étant pas volontaires, on ne devoit pas eſpérer que Dieu nous les pardonnera. Elle répondit : oui, mais il faut qu'elles ſoient purifiées par le feu. C'eſt comme du bois & de la paille qu'on jette ſur l'or qui eſt la charité, il faut que tout cela ſoit conſumé, & l'or purifié pour trouver une charité parfaite. Mais, hélas !

c'eſt encore une choſe bien épouvantable, quand il faut que tout brûle : car quand il n'y a point de charité, il n'y a que du bois & de la paille, de ſorte qu'il ne demeure plus d'eſpérance de ſalut, & c'eſt alors que tout eſt perdu. Si l'on s'examinoit ſur les vérités de l'Evangile, on ſeroit contraint d'avouer qu'on n'a point de foi : car, par exemple, Notre Seigneur a dit : *Si quelqu'un laiſſe quelque choſe pour l'amour de moi, il en recevra cent fois autant.* Qui eſt-ce qui fait paroître par ſes œuvres qu'il croit cela ? Si une perſonne riche & puiſſante diſoit à un pauvre qui auroit un écu vaillant, *Mon ami, donnez-moi cela, & je vous en rendrai cent pour un*, il n'y a point de doute qu'il le donneroit auſſi-tôt. Eh quoi ! Dieu n'eſt-il pas infiniment plus riche & plus puiſſant que tous les hommes du monde, & cependant il ſemble que l'on ne s'oſe fier à ſes promeſſes, qui ſont auſſi éternelles que lui-même.

Sur le ſujet de l'Invention de la Sainte Croix, dont on faiſoit l'Office.

POURQUOI penſez-vous que Dieu ait permis que la Sainte Croix ait été cachée l'eſpace de trois cens ans, & que

hrétiens de ces trois premiers ſié-
, qui ſçavoient qu'ils avoient été ra-
ès par la mort de Jeſus-Chriſt Notre
neur en la Croix, ſe ſoient ſi peu
en peine de chercher l'inſtrument de
ſalut, afin de l'honorer ? On ne voit
de cela durant tout ce temps, &
ne trouve point que l'on ait bâti d'E-
: en l'honneur de la ſainte Vierge,
me vêcut que quinze ans après la mort
Notre Seigneur. Il me ſemble qu'il
ı a deux raiſons : la premiere, parce
l falloit établir avant toutes choſes
oration d'un ſeul Dieu & le myſtère
a ſainte Trinité, parce qu'en ce temps-
es hommes étoient ſi portés à l'idolâ-
, qu'ils adoroient tout ce qu'on leur
poſoit à honorer, & ils rendoient aux
ıtures un culte qui n'eſt dû qu'à Dieu
l, de ſorte qu'il étoit à craindre qu'ils
tombaſſent dans ces déſordres, ſi la
ıte Croix leur étoit manifeſtée.

La ſeconde raiſon pourquoi Dieu ne ılut pas découvrir la Croix, c'eſt qu'il toit pas néceſſaire, parce que les pre-ers Chrétiens, étant eux-mêmes cruci-ı, ils portoient vraiment la croix, ils voient gravée dans leur cœur, & leur : n'étoit qu'une croix continuelle. L'on pandoit le ſang de tous ces nouveaux ırétiens, qui étoient tous comme des

Premiers Chrétiens crucifiés.

brebis prêtes à être égorgées : & c'éto
le ſang ſi fraîchement répandu ſur l
Croix qui opéroit ſi fortement dans le
cœur, que cette vertu leur faiſoit co
rageuſement répandre le leur & perd
leur propre vie. C'étoit vraîment ceu
là qui portoient la croix ſans l'avoir ja
mais vûe. Ce temps de perſécution éta
paſſé, & la paix ayant été donnée à l'E
gliſe, les Chrétiens ſe ſont relâchés, d
ſorte qu'ils ne menoient plus une vie cru
cifiée, mais dépravée. Dieu qui a tou
jours pitié du monde, voulut par ſa gran
de miſéricorde manifeſter la Croix, afi
de réveiller les Chrétiens par cet objet,
qui leur apprenoit ce qu'ils devoient fair
pour régler leurs mœurs, & auſſi pou
les exciter d'embraſſer la Croix, qui leu
a ouvert le ciel. La créance d'une ſeul
divinité étoit fortement établie, & l'i
dolâtrie n'étoit plus à craindre. Car à
préſent que l'on adore la Croix d'une
adoration ſuprême, ce n'eſt pas elle qu
l'on adore, c'eſt le myſtère qui a été opé
ré en elle, c'eſt Jeſus-Chriſt Homme
Dieu, qui eſt mort ſur la Croix.

Prieres exaucées de Dieu dans ſa colére.

On lui demanda pourquoi Dieu avoi
autrefois accordé aux Juifs une autre
nourriture que la Manne, puiſqu'ils l'o
fenſoient en la lui demandant, & qu'i
les en devoit punir après. Elle répondit à

A cauſe de la dureté de leur cœur. Il arrive ſouvent que Dieu nous accorde nos demandes en ſa colére, quoiqu'elles ne ſoyent pas conformes à ſa volonté, & enſuite il nous châtie très-rigoureuſement, afin que cela nous faſſe reconnoître & entretourner à Dieu, & ce ſont des châtimens de miſéricorde; car Dieu afflige toujours ceux qu'il veut ſauver. Et c'eſt ce qui ſe voit en la perſonne des Juifs; car après qu'ils eurent vû les ſerpens & ſenti leurs morſures, ils eurent recours à Dieu, & ce fut alors qu'il commanda à Moyſe d'élever le ſerpent d'airain.

Une Sœur lui dit qu'il y a ſujet de s'étonner de ce que Nicodéme qui n'oſoit ſe déclarer diſciple de Jeſus-Chriſt durant ſa vie, le fit hardiment après ſa mort, où il ſemble y avoir eu plus de danger, puiſque durant ſa vie il n'y avoit que de la gloire à le ſuivre.

Celui qui par ſa puiſſance, (répondit-elle) fit fendre les pierres, changea ſon cœur, de ſorte que de timide qu'il étoit il le rendit courageux. C'eſt ce que fait le Saint-Eſprit dans les ames où il habite: ce qui ſe peut voir en la perſonne des Apôtres, qui bien loin de craindre la mort en confeſſant Jeſus-Chriſt, ſe réjouiſſoient au contraire d'avoir été trouvés dignes de ſouffrir pour ſon nom. Effet du changement de cœur.

On demanda ſi Nicodéme n'entendoit pas ce que Notre Seigneur lui dit qu'il falloit naître une ſeconde fois.

La réponſe qu'il fit, dit-elle, fait voir qu'il ne l'entendoit pas. C'eſt une choſe difficile à comprendre, & encore plus à pratiquer. Notre Seigneur nous a dit à tous tant que nous ſommes : *Si vous n'êtes convertis & faits comme de petits enfans, vous n'entrerez point au royaume du Ciel.* Il n'y a rien de plus contraire à la raiſon humaine, qui veut toujours paroître ſage. Cependant il ſe faut perdre, & n'avoir plus de raiſonnement ni de diſcernement, & par ce moyen nous rentrerons dans le ventre de la ſainte Egliſe notre mere ; nous n'agirons que par ſon mouvement, & par conſéquent par celui du Saint-Eſprit qui l'anime. Un enfant qui eſt dans le ventre de ſa mere n'a point de propre jugement, il va où ſa mere le conduit & il n'agit que par elle, il ſe laiſſe tranſporter par-tout où il lui plaît, & de même il ſe tient dans le repos avec ſa mere ; enfin il n'a point d'autre volonté que celle de ſa mere. Voilà un parfait exemple de ce que nous devons être : car nous devons nous laiſſer tellement conduire par la ſainte Egliſe notre bonne mere & par nos Supérieurs qui ſont ſes Miniſtres, que nous n'ayons point d'au-

Matt. 18. 3. Moyen de renaître en Jeſus-Chriſt.

tre

volonté que la leur, & par ce moyen ıs pouvons eſpérer que nous obtien- ›ns le Royaume du Ciel qui eſt promis : enfans, c'eſt-à-dire, aux humbles aux petits.

XV. ENTRETIEN.

Sur le Jubilé.

PAR la miſéricorde de Dieu le Jubilé nous eſt ouvert. C'eſt à nous à le bien ier qu'il nous diſpoſe à recevoir ſon ſet.

On lui demanda, s'il eſt vrai que l'on oit droit dans le Ciel ſans paſſer par le ırgatoire, s'il arrivoit qu'on mourût ıſſi-tôt après avoir fait le Jubilé. Elle pondit : On dit qu'oui ; mais il faut :voir bien fait & l'avoir gagné. Et ı'eſt-ce que d'avoir gagné le Jubilé ? 'eſt d'en reſſentir les effets, c'eſt-à-dire, re tellement changé qu'on ſoit tout au- :. Par exemple, ſi l'on étoit orgueil- ux, qu'on devienne humble après avoir it le Jubilé : ſi l'on étoit ſujet à beau- up parler, on gardera le ſilence dé- rmais : ſi l'on étoit impatient, on ſera ux & poſé, & de même de toutes les ıtres imperfections auxquelles nous ſom- es ſujets. Nous voulons que Dieu chan-

Comment on gagne le Jubilé.

ge, n'eſt-il pas raiſonnable que
changions auſſi, c'eſt-à-dire, nous
mandons à Dieu qu'en faveur du Ju
que l'Egliſe nous préſente de ſa part
nous accorde la rémiſſion de toutes
dettes, pour leſquelles nous ſommes
redevables à ſa Juſtice, & pour leſq
les nous avons mérité d'être rigoure
ment punis, (car il ne s'en trouvera p
être pas une parmi nous, qui ne dût
un très-grand nombre d'années dan
Purgatoire, & Dieu nous remet to
nos dettes par ſa ſeule libéralité,) il
donc nous mettre dans un état, qu
nous en faſſe plus contracter de nou
les, au moins de celles qui ſont vo
taires, & que toutes nos imperfec
meurent en vertu d'une ſi grande gr
car c'eſt là le fruit que nous en de
recueillir.

Commandement de s'aimer les uns les autres.

Si nous voulons connoître ſi nous
mes en état de gagner le Jubilé,
devons nous examiner ſur la charité
nous avons pour le prochain; & c'eſt
choſe admirable que d'entendre ce
dit notre Seigneur, *C'eſt ici mon*
mandement, (elle répéta par trois fois
admiration ces paroles, *mon Comma*
ment, & ajouta) Quoi? mon Dieu,
tre Commandement! tous les autre
ſont-il pas auſſi de vous? Il ſemble

e Seigneur veuille dire, C'eſt le ſeul
je vous donne par moi-même. Les
es ſont auſſi de Dieu, qui les donna
oyſe pour les faire connoître aux hom-
. Dieu parla dans l'ancienne loi aux
mes par un homme, & en la loi de
:e il parle lui-même. Dieu fait hom-
enſeigne les hommes : *C'eſt* donc, dit *Joan.* 15. 11
'e Seigneur, *mon commandement*, le
mandement d'amour & de charité :
'ous donne un nouveau commandement,
de vous aimer les uns les autres comme
'ous ai aimé, & en cela on connoîtra
vous êtes mes diſciples. Que cela eſt
nirable ! car notre Seigneur ne dit pas,
'ous jeûnez, ſi vous faites des œuvres
nirables, mais, Si vous vous aimez les
: les autres. Je vous laiſſe à penſer,
s Sœurs, ſi la charité nous doit être en
nde recommandation. Cependant il
ible que ce ne ſoit rien de dire : J'ai
n de la peine à ſupporter l'humeur
ne telle Sœur, elle m'eſt un ſujet de
ine, & je n'aime pas à avoir affaire à
e. Quoi ? on n'aime pas à être avec
e Sœur, parce que ſon humeur ne plaît
s, & Dieu n'aimera pas auſſi d'être
ec celles qui auront ces ſentimens ; &
elles ne peuvent ſouffrir leur Sœur,
ieu ne les ſouffrira pas ; car il eſt dit
ns l'Evangile : *Vous ſerez meſurés de la* *Matt.* 7. 2

même meſure que vous meſurerez les autres. Demandons à Dieu la charité ; ſans elle il n'y a point de Jubilé.

Notre Mere ayant dit ceci, on lui vint dire qu'une perſonne qu'elle faiſoit panſer par charité, s'en étoit allée de crainte qu'on ne lui fit une inciſion. Sur quoi elle dit : Mon Dieu ! on voit dans le corps l'image de ce qui arrive aux ames ; on veut bien être guéri, mais on ne veut que des remedes doux, & qui ne faſſent point de peine. Cependant il n'y a point de guériſon aſſurée ſi l'on n'a ſouffert la peine du remede. Mais hélas ! c'eſt bien pire ; l'on ne ſe met pas tant en peine de l'ame que du corps. Il s'en trouve ſi peu en comparaiſon davantage qui ſe réſolvent à ſouffrir plus de douleur pour la guériſon du corps que pour celle de l'ame. Il ſemble que cela ne touche en rien. Et pourquoi y a-t-il tant de perſonnes qui ſe réſolvent à ſouffrir que le fer & le feu ſoient appliqués ſur leur mal ? c'eſt qu'ils craignent la mort ou la corruption. Mais pour ce qui eſt des playes de l'ame, on n'a point toutes ces précautions. L'on s'y rend inſenſible, & même quand on les reſſent, on en fuit les remedes. Cependant tous les maux qu'on ſe réſoud de ſouffrir pour la guériſon du corps, ſont ſoufferts dans l'incertitude, car on n'eſt point aſſuré

On ne déſire point la guériſon de l'ame.

e tout cela guérira. Mais il eſt tout au ntraire des maladies de l'ame : car on it croire comme un article de foi que us ceux qui feront une ſincere péniten- , & appliqueront ſur les playes de ırs ames les remedes qui leur ſont né- ſſaires, guériront infailliblement.

XVI. ENTRETIEN.

loyen pour ſe délivrer des diſtrac- tions.

'I vous n'êtes pas fidéle à Dieu, com- ment voulez-vous qu'il vous conſole ? ɔur être délivré des diſtractions, il faut oir le cœur pur, les intentions ſaintes ferventes, & l'on éprouve enſuite la rité de ce que l'Ecriture nous apprend, ıe Dieu honore ceux qui l'honorent. eſt un grand honneur que Dieu nous it quand il daigne nous regarder, lorſ- ıe nous nous préſentons devant ſa Ma- té, & ſi nous voulons avoir une preuve ce regard favorable, c'eſt l'attention ıe nous recevons de lui-même en ſa pré- ıce.

XVII. ENTRETIEN.

Diſpoſitions pour le Jubilé : garde le ſilence.

Le 11 *Mai.*

IL n'y a perſonne d'entre nous, mes Sœurs, qui ne déſire de gagner le Jubilé ; mais je ne ſçai ſi vous ſçavez ce qu'il faut faire pour cela. Je viens de lire dans l'Epître de S. Jacques une parole fort conſidérable. Il dit que *Si quelqu'un ne reprime point ſa langue, ſa religion eſt vaine*, c'eſt-à-dire, qu'il n'a point de religion. S'il n'y a point de religion, il n'y a point de Jubilé, puiſque nous ne gagnons le Jubilé qu'en faveur de ce que nous ſommes de l'Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine.

Jac. 1. 26.

Pour réprimer la langue, il faut 1°. réprimer le cœur ; car ſi le cœur étoit bien réglé, ſi toutes les paſſions & tous les mouvemens de la nature corrompue étoient détruits, & qu'ils ne dominaſſent plus dans le cœur, il ſeroit aiſé de bien garder ſa langue. Car pourquoi parle-t-on, ſi ce n'eſt parce que l'on a des mouvemens de colére, de vanité, de curioſité, d'orgueil, &c. qui ſont les cau-

Péchés de la langue. Leur ſource.

ſes du déréglement de la langue. Car il eſt très-facile de ne point parler quand on n'en a point d'envie, d'être toujours de bonne humeur, pourvû que l'on ne nous diſe rien qui nous déplaiſe, de ne ſe point excuſer pourvû que l'on ne ſoit point repris ; de ne ſe point plaindre quand on ne manque de rien, de faire tout l'ouvrage que l'on voudra pourvû que l'on ne ſoit point las, & ainſi de toutes autres choſes.

Nous ſommes accablés de notre propre corruption, qui eſt une très-dangereuſe tentation ; car toutes ces miſeres ſont autant de tentations. Il y a diverſes ſortes de tentations ; il y a des perſonnes qui ſont tentées pour leur bien comme Job, qui trouva dans ſa tentation ſa pénitence, ſon épreuve, ſa perſévérance, ſa couronne & ſa gloire. Mais il n'en eſt pas ainſi de nous ; car quand nous ſommes tentés, c'eſt pour l'ordinaire nos paſſions déréglées qui nous font la guerre, de ſorte que ſi nous ne nous humilions, nous ſuccomberons infailliblement. Car *Dieu réſiſte aux ſuperbes, & donne la grace aux humbles.* Sur-tout il faudroit prendre à tâche de ne s'excuſer jamais de quoi que ce ſoit que l'on nous accuſe. Il faut néanmoins dire toujours la vérité ; mais il y a de certaines rencontres où il n'eſt pas néceſſaire *Jac. 4.*

de parler, par exemple, ſi l'on eſt accuſé d'avoir dit quelque parole que l'on aura entendue dans un autre ſens qu'on n'a eu deſſein de la dire, ou qu'on n'a pas même dite, il faut ſupporter cela avec douceur & humilité, conſidérant que ce n'eſt rien en comparaiſon de ce que l'on a mérité.

Comparaiſon humiliante.

Mon Dieu! j'ai tant de fois penſé à ces pauvres criminels, qui après avoir été entre les mains de la Juſtice, ont obtenu grace. Il ſemble que chacun a droit de leur faire des reproches, & leur avantage eſt de ne rien répondre, & de ſouffrir tout cela dans la honte & la confuſion. L'on ne voit point que des hommes deſtinés au gibet, ſe plaignent de ce qu'on leur fait de la confuſion, & pourquoi? parce qu'ils ſe reconnoiſſent coupables. Mais je vous prie de conſidérer ſi nous ne devons pas être comme cela. Car pourquoi fait-on tant d'ignominies à ces pauvres miſérables? C'eſt à cauſe qu'ils ſont voleurs, homicides, &c. Ne devons-nous pas croire que nous leur ſommes ſemblables? Car ſi nous n'avons pas commis ces mêmes crimes, nous en avons la racine dans nous-mêmes. Voyez ce pauvre Adam que tout le monde appelle malheureux, quoiqu'il ſoit néanmoins bienheureux, l'on dira cela de lui juſqu'à la fin du monde: pourquoi? parce que

Concupiſcence, principe de tout mal.

par un ſeul péché, il a attiré dans lui-même une concupiſcence qui le rendoit capable d'en commettre une infinité d'autres. Nous avons hérité tous tant que nous ſommes de cette malheureuſe ſucceſſion, de ſorte que nous devons nous reconnoître coupables de toute ſorte de péchés, quoique nous ne les ayons pas commis, parce que nous en portons dans nous-mêmes la ſource & la racine, qui eſt la concupiſcence. Conſidérez quelle penſée a un homme condamné à la mort, & que l'on conduit au ſupplice. On ne le voit point s'amuſer à regarder ou demander ce qui ſe paſſe. Il n'a point d'autres penſées que ſa miſére, & il ne parle que pour émouvoir à compaſſion, afin que l'on ait pitié de lui, & que l'on prie pour lui.

Une Sœur dit qu'il étoit bien difficile d'être dans ces ſentimens; à quoi notre Mere répondit: Cette difficulté vient de ce qu'on n'a point d'humilité. La Sainte Vierge a été toujours dans ces penſées. Car comme elle avoit une grande connoiſſance de Dieu, elle avoit en même-tems une parfaite connoiſſance de la grande miſéricorde qu'il lui avoit faite, de la délivrer entierement de tous péchés, & ce privilége dont Dieu l'a honorée, n'a ſervi qu'à la rendre plus humble; Vertu SainteV

parce que voyant les péchés dont Dieu l'avoit préſervée, elle s'humilioit comme ſi elle les eût commis, parce qu'elle ſe conſidéroit comme étant tirée de cette maſſe corrompue d'Adam, qui la rendoit capable de commettre toute ſorte de péchés, ſi Dieu n'en eût arrêté le cours. Il ne faut pas s'étonner de ce que la Sainte Vierge a été dans cette diſpoſition, puiſque notre Seigneur, qui étoit la pureté même, & incapable par ſa nature de pécher, a bien voulu qu'on le crut & qu'on le traitât comme le plus grand pécheur de la terre ; & il a été traité comme le plus criminel de tous les hommes, parce qu'il s'étoit chargé de tous leurs crimes. Ce qui manque à la Paſſion du Fils de Dieu doit être ſuppléé par notre correſpondance. C'eſt pourquoi ſi nous voulons jouir du fruit de ſa mort, & en recevoir l'effet, il faut que nous lui ſoyons ſemblables. Il faut entrer dans ſes ſentimens, & cela nous ſervira pour gagner parfaitement le Jubilé, n'y ayant point de Jubilé pour ceux qui ne ſont point dans cette diſpoſition. Car qu'eſt-ce que le Jubilé ? C'eſt la rémiſſion de tous nos péchés. Préſuppoſez donc qu'aujourd'hui l'on ait reçu cette rémiſſion, & que demain l'on commette encore les mêmes péchés qui nous ont été remis, il faudroit

devoit ef- tiel.

donc encore un nouveau Jubilé pour purifier ces nouveaux péchés ? Il eſt donc viſible que c'eſt le changement de vie qui fait recevoir le pardon des péchés, la ferme réſolution de ne les plus commettre, & d'en faire pénitence le reſte de ſa vie. Mais pour accomplir cela, il faut avoir un grand ſentiment de l'extrême miſére où l'on eſt, & demander à Dieu de n'être plus ce que l'on étoit : par exemple, ſi l'on étoit impatient, il ne le faut plus être. Quand je dis qu'on ne le ſera plus, ce n'eſt pas à dire néanmoins qu'il ſe faille décourager ſi l'on commet encore quelques fautes contre la patience, ou contre la vertu oppoſée au vice dominant qui eſt en ſoi ; (car chacun a le ſien) puiſque l'on n'eſt pas jugé impatient pour une faute qui n'a point de ſuite, & que l'on répare auſſi-tôt. Etre impatient, c'eſt ne pouvoir rien ſouffrir, ou commettre des fautes très-fréquentes contre la patience ; ce qui vient d'un mauvais principe, & c'eſt là où eſt le mal. Remède contre ſes fautes.

On lui dit qu'on voudroit ne commettre que de ces fautes involontaires qui n'ont point de mauvais principe, mais que l'on ne ſçait ſi cela eſt vrai. Il ne faut pas auſſi, répondit-elle, ſçavoir le bien que l'on a, c'eſt aſſez que Dieu le

ſçache, & qu'il eſt certain qu'auſſi-tôt qu'on croit avoir une vertu, on peut s'aſſurer que l'on ne l'a pas. C'eſt comme ce Phariſien qui croyoit n'être pas comme les autres. Il eſt vrai qu'il ne l'étoit pas, mais il étoit bien pire : il étoit plus coupable que ce pauvre Publicain qui étoit l'objet de ſon mépris. Il fut condamné pour ſon orgueil. *Je jeûne*, dit-il, *deux fois la ſemaine ;* l'on veut bien jeûner, & faire encore quantité d'autres bonnes œuvres ; mais on ne veut point ſouffrir de confuſion : tout le monde s'en défend du mieux qu'il peut. Il n'y a rien pourtant à quoi l'on ne ſe voulût ſoumettre, pourvû que cela ne durât que quelque temps, parce que l'on eſpére ſe récompenſer après. L'on a ſi peur d'être reconnue pour telle que l'on eſt, qu'il n'y a rien que l'on ne faſſe pour ne pas être mépriſée ni recevoir de confuſion. Saint Auguſtin dit qu'il n'y a point de pénitence ſans confuſion. C'eſt la principale partie de la Pénitence, & ceux qui ont ſi peur d'être reconnus pour tels qu'ils ſont, ne ſont point pénitens. La véritable pénitence fait que l'on ſe croit digne de toute ſorte de mépris ; & comme l'on ſe croit criminel, on n'a point de peine d'être eſtimé & traité comme tel, parce que c'eſt la vérité. Il faut être toujours

Luc. 18. 10.

Diſpoſitions du Pénitent.

dans cette diſpoſition, ſi l'on veut avoir le pardon de ſes péchés ; & il ne faut pas s'imaginer que ce ſoit beaucoup faire que de perſiſter dans ſes réſolutions, puiſque Dieu pour l'amour duquel nous le faiſons, eſt éternel ; & que la récompenſe qu'il nous promet, eſt auſſi éternelle. Car qu'eſt-ce que vingt, trente, ſoixante années en comparaiſon d'une éternité ? Il faut donc que le déſir que nous avons de ſervir Dieu & de lui plaire, ſoit éternel ; autrement il n'eſt pas digne de lui, car il ne regarde que l'éternité. Belle ſentence.

XVIII. ENTRETIEN.

De la Pénitence de toute l'année.

Le 20 Juin.

LE temps de Pâques étant paſſé nous rentrons dans la pénitence. Il me ſemble que l'on peut proprement appeller ce temps-ci, le temps de la pénitence des Juſtes.

On demanda en quoi conſiſte cette pénitence, notre Mere répondit : Tous ceux & celles qui demandent en quoi conſiſte la pénitence, ne la feront jamais, parce que c'eſt-à-dire qu'ils ſont bornés dans

Pénitence ns bornes, omme l'a- ioar.

le deſſein de la faire. Ces bornes que l'on ſe donne ſont capables de ruiner tout ce qui pourroit être bon. La pénitence n'a point de bornes, non plus que l'amour; & comme perſonne ne s'aviſe de dire: J'aime Dieu en cette occaſion & non en cette autre, de même il ne faut pas croire être pénitent ſi on ne l'eſt toujours. La pénitence s'étend généralement ſur toutes les actions de notre vie; & elle ne conſiſte pas ſeulement à faire quelques auſtérités, qui ne ſervent le plus ſouvent qu'à tromper ceux qui les font. Il ſe trouve des perſonnes qui croyent être auſtéres, & qui font difficulté de prendre une médecine quand il le faut, à cauſe qu'elle eſt amére. N'eſt-ce pas ſe mocquer, de vouloir chercher des inventions pour faire pénitence, & ne la pas faire quand l'occaſion ſe préſente. On peut faire pénitence, & on la doit faire en toute ſorte de condition & d'état. Une perſonne qui aura deſſein de la faire n'en pourra être détournée par quoi que ce ſoit. Car tout ce que l'on pourroit faire pour l'en empêcher, ce ſera cela même qui la lui fera accomplir. Tout conſiſte dans une volonté ſincere de ne ſe point épargner. Il y en a qui diſent: Je voudrois parler à une perſonne qui m'apprit comment il faut ſe mortifier. Mortifiez-vous préſen-

, il n'y a rien qui rende ſi ſçavant
xpérience.

IX. ENTRETIEN.

Sujet du peuple d'Iſraël qui demanda un Roi.

Le 21. Juin.

I demanda à notre Mere ce que ſi-
nifie que le peuple d'Iſraël, ayant
dé un Roi, Dieu le lui accorde, &
ſit lui-même avec tant de merveil-
uoique cette demande lui déplût.
épondit : Dieu accorde cette de-
aux Juifs pour les punir, puiſqu'il
roit d'eux en quelque ſorte. Car
uple étoit extrêmement ſuperbe ; Sageſſe dan
recherchoit que les choſes grandes les déſirs.
atantes. Auparavant ils n'avoient
es Juges, mais ils voulurent avoir
i par vanité, & ce qui eſt plus éton-
c'eſt que Dieu fait des miracles en
onnant ce Roi. Il arrive ſouvent,
nous doit faire trembler, que Dieu
[redacted]e en ſa colére ce que nous lui
idons en penſant avoir bonne in-
n. Il y a quelquefois des perſonnes
ſent : Si une telle choſe arrivoit, je
trop heureuſe, ce ſeroit un miracle

pour moi. Hélas ! ce ſeroit peut-être
tre perte éternelle. Il n'y a rien de
que de ſuivre Dieu, & de ſe laiſſer
duire par lui. Mon Dieu ! il me ſe
qu'il n'y a rien qui doive faire plus ap
hender les grandes dignités que l'exe
de ce Roi qui, avant que d'être éle
cette grandeur, étoit le plus doux
plus humble de tous, & qui eſt de
depuis le plus ſuperbe & le plus préſ
tueux. Il étoit au commencement re
de l'eſprit de Dieu, & à la fin il eſt
ſedé du diable : il étoit le plus vailla
le mieux fait de tout le peuple, & i
vint ſi lâche qu'il ſe donna la mort d
propres mains. Il eſt vrai que cette
duite de Dieu fait trembler, mais
faut adorer.

Miracle dont on peut abuſer.

Je vous ai parlé autrefois du corp
ne Religieuſe qui étoit demeuré i
ruptible. M. de S. Cyran m'a dit
c'étoit une tentation, & une épreuv
Dieu envoyoit à ſon Monaſtère, &
ſi les Religieuſes en étoient excitées p
miracle à imiter les vertus de celle q
les honoroient, qui n'étoient autres q
profonde humilité, puiſqu'il n'y a
de ſainteté ſans cette vertu, ce ſeroi
bonheur. Mais que ſi au lieu de cela
s'amuſoient à déſirer d'être viſitée
monde par des vûes toutes humaines

it une très-dangereuſe tentation & un
acle qui leur ſeroit très-dommagea-

)n lui demanda pourquoi on ne cano-
point des Saints, ſans avoir des preu-
certaines qu'ils ayent fait des miracles:
répondit : Ce ſont des ſignes qu'il
t à Dieu de donner, mais il eſt bon
ıe les pas déſirer. Et pour moi je vous
ıe que je ne voudrois pas faire un pas
r faire canoniſer un Saint, ſi je n'étois
-aſſurée que Dieu le veut. Mais quand
eſt, il fait lui-même tout ce qui eſt
ɛſſaire.

)n lui demanda s'il ne ſeroit pas per-
d'employer tout ſon pouvoir pour
: canoniſer un Saint qui auroit été per-
té pour la vérité, puiſqu'en cela on
rde moins le particulier que l'honneur
ɛſt dû à la vérité, & que l'on ne dé-
que ceux qui l'ont défendue ſoient ho-
ːs, qu'à cauſe que la gloire en retour-
à Dieu.

lle répondit : Hélas ! qui ſommes- La foi Dieu tout puiſſant.
ɜ, qui prétendons avoir du zéle pour
érité ? Dieu a-t-il affaire de nous pour
ire reconnoître, ou a-t-il beſoin de
e ſecours pour la défendre ? N'eſt-il
aſſez puiſſant pour faire ceſſer en un
nent toutes les calomnies que l'on fait
ɾir à ſes ſerviteurs ? Le peut-on ac-

cuſer d'injuſtice, lorſqu'il tarde à faire voir ſa puiſſance? ne ſçait-il pas l'heure & le moment qu'il a deſtiné pour cela? Nous n'avons rien à faire qu'à nous repoſer en Dieu, & lui abandonner tout le reſte, ſans avoir d'autre déſir que d'accomplir ſa ſainte volonté. C'eſt là croire que Dieu eſt tout-puiſſant: par ce moyen on eſt toujours dans la paix & dans le repos. C'eſt une choſe pitoyable de voir que la corruption s'eſt gliſſée par-tout; & que dans les choſes les plus ſaintes on ne cherche plus que l'éclat & la magnificence. Cependant il eſt certain que ce devroit être tout le contraire, puiſqu'il faut toujours retourner au principe & à la ſource. Conſiderez, je vous prie, l'Egliſe dans ſon commencement: dans quel abaiſſement, dans quelle pauvreté, dans quelle petiteſſe étoient les Chrétiens? toute leur grandeur & leur gloire ne conſiſtoit qu'à être menés au ſupplice & à être égorgés. Ils ſouffroient comme des brebis innocentes, ils étoient perſécutés, endurant la faim, la ſoif, la nudité, & mille autres incommodités, *eux dont le monde n'étoit pas digne*, comme dit ſaint Paul. Ils étoient ſi éloignés des honneurs & des grandeurs, qu'ils ne pouvoient pas croire que les Rois, les Princes & les Grands du monde puſſent aiſément ſe ſauver: & c'eſt

Premiers Chrétiens. Leur caractère.

Hebr. 11. 38.

te que la ſainte Egliſe nous fait dire dans une Oraiſon le jour de la fête d'un ſaint Empereur. Elle dit à Dieu, comme une merveille de ſa grace, qu'il ne fait point acception des perſonnes ni des conditions. Ces Saints étoient vraîment les membres de Jeſus-Chriſt, & ils vivoient vraîment de ſon eſprit; mais à préſent il ſemble que cette divine chaleur ſoit tournée en glace, & quoique les Chrétiens de ce temps-ci faſſent profeſſion de la même foi, & qu'ils ayent le même Evangile, on peut dire qu'ils ſemblent avoir une diſpenſe pour ne le pas ſuivre. Il ſemble qu'ils ſoient comme choqués de l'humilité de Jeſus-Chriſt, & quoiqu'ils honorent par leurs paroles ſon anéantiſſement prodigieux, cela n'opere rien néanmoins dans leur cœur. C'eſt pourquoi nous avons grand ſujet de craindre que Dieu ne diſe de nous ce qu'il diſoit des Juifs par un de ſes Prophétes : *Ce peuple m'honore des lévres, mais leur cœur eſt bien loin de moi.* N'eſt-ce pas s'éloigner de Jeſus-Chriſt que de mener une vie toute contraire à celle qu'il a voulu choiſir ?

Ceux temps ſent.

Iſai. 29. 1

Si Notre Seigneur nous avoit demandé conſeil ſur le ſujet de ſa naiſſance, ſans doute la plûpart lui euſſent donné avis de naître du plus grand Roi de la terre, dans le plus magnifique Palais du monde, &

avec toutes les commodités de la vie. Les ſages du monde lui auroient dit : Si vous choiſiſſez un état pauvre, perſonne ne croira en vous, les grands vous perſécuteront, & le peuple ne croira point ce que vous lui enſeignerez : Jeſus-Chriſt a fait tout le contraire, choiſiſſant la pauvreté, les miſéres de la vie, & pour parler ainſi, l'entier anéantiſſement de ſa grandeur, afin de nous apprendre que c'eſt là le vrai chemin, & que tous ceux qui ſuivent aveuglément le contraire vont à leur perte éternelle.

iracles. Une Sœur lui dit qu'elle déſiroit voir l'invention d'un corps ſaint à cauſe des miracles qui s'y font ; elle répondit : Il faut déſirer de trouver l'humilité & la patience des Saints, & il faut demander à Dieu cette grace. S'il nous l'accorde, nous verrons des miracles fort utiles & d'autant plus grands que l'ame eſt plus que le corps.

iſions. Une fille qui ſe trouva préſente lui ayant demandé s'il n'étoit pas permis de déſirer des viſions, elle répondit : Quelles plus belles viſions peut-on déſirer que l'incarnation de Notre Seigneur Jeſus-Chriſt, & quelle révélation plus certaine que tout ce que Dieu a révélé à ſon Egliſe ? Pour moi je m'en tiens à celles-là, & je n'en déſire point d'autres, puiſqu'elles

t infaillibles, au lieu qu'il y a bien vent de la tromperie dans les autres.

XX. ENTRETIEN.

Sur la déſobéiſſance de Saül.

Le 26 Juin.

ON lui demanda ſi la déſobéiſſance de Saül n'eſt point excuſable, puiſque la néceſſité preſſante l'a obligé de ſacrifier. Elle répondit : Il n'étoit preſſé aucune néceſſité que de ſa propre volonté, puiſque le Prophéte lui avoit dit qu'il viendroit au temps qu'il faudroit. Il devoit attendre, quand tout auroit dû périr. Les vrais obéiſſans n'ont point de réflexion. Il devoit ſe confier en Dieu comme Abraham, qui eſpéra contre l'eſpérance, lorſque Dieu lui commanda de ſacrifier ſon fils, & il ne dit point : Seigneur, vous m'avez promis que le Meſſie naîtroit de cet enfant : bien loin de cela, il avoit une telle foi de ce que Dieu lui avoit promis, qu'il crut que ſa promeſſe s'accompliroit, encore que ſon fils eût été ſacrifié.

Caractère de l'obéiſſance.

XXI. ENTRETIEN.

Matt. 11. 29. *Sur ces paroles :* Apprenez de moi que je ſuis doux & humble de cœur.

Le 27 Juin.

NOTRE Seigneur ne nous a parlé en des termes ſi preſſans que pour nous porter à nous aimer les uns les autres. C'eſt comme une ſuite néceſſaire qu'il faut aimer le prochain, pour le traiter avec douceur : car il eſt impoſſible d'aider & ſupporter le prochain, ſi la charité ne ſurmonte tout ce qui peut déplaire en lui.

Sur un autre ſujet.

IL faut chercher la vraie lumiere, qui eſt Jeſus-Chriſt, qui éclaire nos ames pour nous faire marcher dans la voie droite, c'eſt-à-dire, par l'humilité, par la pauvreté, & par tout ce qui eſt contraire à l'eſprit du monde. Il faut fuir les vraies ténébres, qui ſont toutes les œuvres qui ne ſont point faites par ſon eſprit.

Elle dit à une Sœur, qui avoit inclination à donner beaucoup : Il ne faut en rien ſatisfaire la nature pour ſuivre ſa

Générosité à donner fort à craindre.

linations. Il faut renoncer pour l'amour Jeſus-Chriſt à tout ce qui donne quelſatisfaction. Il n'y a rien qui ſoit plus réable à une perſonne généreuſe comme donner, & les perſonnes qui ont du urage ſelon le monde, ne craignent n tant que de demander. C'eſt le proe des riches de donner, & c'eſt le deir des pauvres de demander. Si nous mmes véritablement ce que nous devons re, c'eſt-à-dire, pauvres d'eſprit, nous déſirerons point d'avoir quelque choſe donner, mais au contraire nous ſerons en aiſe de nous voir obligés à tout deander : néanmoins il faut prendre garde e ne demander que ce qui eſt abſoluent néceſſaire ſans ſe flatter, prenant laiſir à pratiquer la pauvreté en tout ce ui ſe peut.

ur le ſujet de celles qui chercheroient les commodités, & méme la bienſéance dans leurs cellules.

Recherc des comm dités.

JE vous prie de me dire ce que l'on doit de voir des Religieuſes qui rechertheroient toute ſorte de commodités pour elles, & qui laiſſeroient leur Abbeſſe dans une étable, ſans avoir autre choſe pour ſe repoſer que la litiere des bêtes. Les Sœurs répondirent qu'elles ne croyoient

pas qu'il s'en trouvât au monde qui puſſent ſouffrir une telle choſe, à moins qu'elles n'euſſent perdu l'eſprit.

Notre Mere continua : Si cela eſt de la ſorte, je vous ſupplie de conſidérer, ſi l'on ne peut pas dire que celles qui recherchent toutes leurs commodités manquent de jugement. Il ne faut que faire réflexion ſur l'état où Notre Seigneur s'eſt voulu réduire, pour en avoir une preuve. Qui peut penſer ſans trembler qu'il s'eſt voulu réduire à naître dans une étable parmi les bêtes ? Qu'eſt-ce qu'une Supérieure en comparaiſon de Dieu ? & cependant on ne pourroit pas ſouffrir qu'elle demeurât en un tel lieu, & du moins l'on voudroit demeurer avec elle. Hélas ! celles qui ont ſi peur de n'avoir pas toutes leurs commodités ſont bien éloignées de vouloir imiter Jeſus-Chriſt dans cet abaiſſement prodigieux ; & comment déſireroient-elles la pauvreté de l'étable de Bethléem, puiſqu'elles ont tant de crainte de n'avoir pas toutes leurs commodités ?

De la maniere dont Saül reçut la repréhenſion que Samuël lui fit de la part de Dieu.

Le Prophéte parle d'une maniere terrible à Saül, pour obéir à Dieu qui le faiſoit

oit parler de la ſorte. Saül reconnut péché, mais il ne s'humilia point ; contraire il pria Samuël de l'honorer rant le peuple. Il eſt proprement l'ima- de ceux qui ne ſont que de fauſſes pé- ences, ſe couvrant d'un faux prétexte ur ſe diſpenſer de ſatisfaire à Dieu par voye de l'humiliation & de la confu- n. Cependant c'eſt une mocquerie de ire qu'on peut faire pénitence ſans paſ- par là. L'on cherche néanmoins aucoup d'excuſes pour s'en exempter. y en a qui diſent : C'eſt la charge où je s qui fait que j'ai de la peine à me idre à cela : c'eſt la crainte que j'ai de ndaliſer les autres, & que Dieu ne ſoit shonoré. Toutes ces vûes ſont humai- s, & ne naiſſent que de l'amour-pro- e. Si votre humiliation eſt véritable, ſe pourra faire que dans le commence- ent Dieu ne ſera pas honoré de tous, à uſe qu'il ſe trouve des perſonnes qui ne erchent qu'à médire ; mais ſi l'on per- ére, il n'en pourra arriver que du bien, iſqu'une véritable pénitence édifie les ns, & condamne les méchans, qui ne ulent pas la faire. Eh ! pourquoi trou- ns-nous étrange qu'il y ait quelques per- nnes qui blâment notre conduite, lorſ- ue nous embraſſons la pénitence pour ſa- sfaire à Dieu, puiſque lui-même veut

Image de fauſſes péni tences.

bien ſouffrir d'être blaſphémé tous les jours, lorſqu'il punit les pécheurs, & qu'il fait ſouffrir les Juſtes pour châtier les méchans.

unitions dignes.

Nous pouvons rapporter un exemple tout récent de cette conduite de Dieu, par les malheurs qu'il a permis que les guerres ayent cauſé dans des Maiſons Religieuſes, & qui ſont tels qu'on n'y peut penſer ſans horreur. Combien de perſonnes ſe ſont-elles mocquées des promeſſes que Dieu a faites à ceux qui ont tout quitté pour le ſervir, en voyant des filles, qui s'étoient vouées & conſacrées à Dieu, réduites à une telle infamie ? Combien de parens ont-ils fait ſerment de ne permettre jamais qu'aucune de leurs parentes fuſſent Religieuſes, à cauſe qu'ils craignoient de les voir dans une telle extrémité ? Combien y en a-t-il qui ont dit qu'il n'étoit pas vrai que Dieu eût un ſoin ſi particulier de ceux qui ſe donnoient à lui, & qu'il valloit mieux ne s'y pas fier ? Cependant Dieu a fait cela, s'il eſt permis de le dire, afin de punir l'infidélité de quelques-unes qui ſe ſont jouées de leur profeſſion. Car quoiqu'il puiſſe être vrai de dire que dans le grand nombre de Religieuſes, il y en ait quelques-unes qui ſoient tombées en de mauvaiſes mains, comme il eſt arrivé autrefois à de ſaintes

vierges, qui ſouffroient par là un plus cruel tourment, que n'eût été celui que les plus violentes douleurs leur euſſent pû faire endurer, il eſt certain néanmoins qu'à parler généralement & ſelon la régle ordinaire de la bonté de Dieu, cela n'arrive point; & on peut dire de celles qu'il auroit permis qui fuſſent abandonnées en cet état, & qu'il auroit ſoutenues, que comme ces ſaintes martyres, elles auroient trouvé leur couronne où les autres trouvent leur perte. Toutes ces choſes ſont dans le ſecret de Dieu; c'eſt à nous à l'adorer, & à nous reveiller un peu de notre tiédeur. Car combien penſez-vous que nous offenſons Dieu, lorſqu'étant dans une Maiſon bien réformée nous y menons une vie toute contraire à l'opinion qu'on a de nous. Par exemple, il y a des perſonnes qui s'imaginent que céans on eſt toutes ſaintes: cela eſt vrai en un ſens, puiſqu'on travaille à ſe faire quitte de tout ce qui empêche de l'être; néanmoins il ne faut pas croire que l'on ne trouve rien d'imparfait dans une Maiſon qui eſt en réputation d'être bien réglée, car cela ne peut être; mais il y a des perſonnes mieux inſtruites, & qui ſçavent mieux diſcerner les fautes d'infirmité d'avec celles qui viennent de la volonté, qui ne trouvent pourtant pas ce qu'elles cherchent parmi

Imper
tions dan
plus fai
Maiſons

nous, parce que l'on remarque quelquefois de petits éloignemens qui tiennent plus de la volonté que de l'infirmité, des attaches à ſon propre ſens, & le reſte. Toutes ces choſes tiennent lieu dans les Maiſons bien réglées, de déſordres, & par conſéquent cela malédifie celles qui cherchent le contraire; de ſorte qu'il arrive de deux choſes l'une : ou que celles qui ſont entrées en cette-Maiſon n'y trouvant pas ce qu'elles cherchent, elles en ſortent & vont décrier celles qu'on eſtimoit tant : ce qui néanmoins eſt le meilleur pour elles & la Religion; ou bien il arrive que ces perſonnes y demeurant, laiſſent l'exemple de celles qui tâchent de s'avancer, & ſuivent les tiedes; ce qui eſt aſſurément la ruine de leurs ames & celle de la Religion. Car c'eſt de cette ſorte que s'introduit le relâchement : des petites choſes l'on paſſe aux grandes, & le nombre des imparfaites venant à croître, ce n'eſt plus une aſſemblée de perſonnes qui cherchent Dieu, mais elles ſe mettent elles-mêmes à la place de Dieu, en ſe ſuivant & ſe recherchant au lieu de lui, & c'eſt le plus grand mal qu'on puiſſe faire. Voyez donc ſi les fautes qu'on eſtime petites ſont de ſi peu d'importance.

Mauvais effet de ce défaut.

XXII. ENTRETIEN.

Sur la charité & l'humilité.

Le 28 Juin.

UNE Sœur lui demanda comment il falloit accorder ce que dit S. Paul : Qu'il n'y a point de plus grande vertu que la charité, avec ce qu'on dit d'ailleurs, que l'humilité eſt la plus grande de toutes. Elle répondit : Si l'on conſidére ce que c'eſt que la charité & l'humilité, on trouvera que l'un & l'autre eſt vrai. Car la charité n'eſt autre choſe que l'amour de Dieu, & l'amour de Dieu eſt un véritable déſir qu'il régne en tout & par-tout, que toutes les créatures s'anéantiſſent & reconnoiſſent ſa ſuprême grandeur & ſa majeſté infinie, qui comprend tout, & ne peut être compriſe, qui eſt ſeule digne d'être, & en comparaiſon de laquelle tout eſt un néant. L'humilité eſt un profond abaiſſement, & une véritable connoiſſance de ſon néant, un dépouillement entier de tout ce que l'on poſſéde, pour le perdre tout en Dieu. L'humilité s'abyſme dans la grandeur de Dieu, & la charité n'a point d'autre objet que cette même grandeur ; de ſorte que la charité éleve

Comment combinent charité & l'humilité

l'ame juſqu'à la transformer en Dieu par l'amour, & l'humilité l'anéantit afin de mieux aimer.

On peut dire en un autre ſens que l'humilité extérieure eſt quelquefois plus néceſſaire que les actions de charité. Par exemple, c'eſt une œuvre de charité de faire l'aumône; mais ſi une perſonne reconnoît qu'en faiſant cette bonne œuvre ce lui eſt un ſujet d'élevation à cauſe qu'elle eſt encore foible, cette perſonne fera peut-être mieux de ne pas faire ces bonnes œuvres extérieures, pour ne pas expoſer ſa foibleſſe, ou ce ſeroit encore mieux fait de ſe cacher, & de faire faire ſes charités par d'autres, parce qu'en effet l'humilité ſe cache toujours, & elle met toutes les autres vertus à couvert. Une perſonne qui eſt humble a auſſi la charité : car l'humilité fait qu'elle préfére toutes les créatures à elle-même, & elle ne ſe préfére jamais aux autres, ſi ce n'eſt en ce qui eſt pénible & humiliant; & je crois que c'eſt en ce ſens que la charité bien ordonnée commence par ſoi-même, parce que l'on prend pour ſoi la meilleure part qui conſiſte dans les peines, les afflictions, & les humiliations : car ce ſont là les moyens que Dieu nous donne pour acquerir les vrais biens. Les perſonnes du monde corrompent ce proverbe, comme

Effet de la charité bien ordonnée.

ls ſont toute autre choſe, & ils diſent qu'il faut travailler pour ſe mettre à couvert de toute ſorte d'infortune, & que quand on aura fait pour ſoi on penſera aux autres. Dieu nous apprend & nous commande le contraire.

L'on dit à notre Mere qu'un enfant trouvoit étrange que S. Paul ſe loue lui-même. Elle répondit : Une perſonne qui pourroit dire avec S. Paul, *C'eſt par la grace de Dieu que je ſuis ce que je ſuis, & la grace n'eſt point demeurée inutile en moi*, pourroit bien dire ſans riſque toutes les graces qu'elle a reçues de Dieu. C'eſt proprement un exemple de ce que je viens de dire que l'humilité ne s'approprie rien, mais elle voit dans elle-même comme dans les autres les graces de Dieu, parce que la connoiſſance qu'elle a de ſon néant fait qu'elle ne peut ni ne veut s'attribuer le moindre bien ; car elle ſçait qu'elle n'a d'elle-même que le menſonge & le péché. 1. Cor. 15.

On lui demanda lequel eſt le plus grand de S. Pierre ou de S. Paul, elle répondit : Pour ſçavoir lequel eſt le plus grand, il faudroit avoir pénétré le ſacré conſeil de Dieu, puiſqu'il s'eſt reſervé de donner ſelon ſon bon plaiſir les divers dégrés de béatitude. La meſure de la ſainteté eſt la meſure de l'amour que l'on a pour Dieu, Dieu ſe connoît la différence des Saints

& du mépris que l'on a pour ſoi-même. C'eſt là véritablement la marque d'une vraie ſainteté. Il n'y a que Dieu qui connoît les cœurs, & par conſéquent les ſaints. C'eſt pourquoi il ne faudroit point parler de cela, puiſqu'au lieu d'en avoir plus de dévotion, cela ne ſert d'ordinaire qu'à cauſer des diſtractions. Arrêtons-nous à imiter les vertus des Saints, & non pas à vouloir ſçavoir leur rang & leur grandeur.

XXIII. ENTRETIEN.

Jour de St. Pierre & de S. Paul.

Le 29 Juin.

SAINT Pierre a été le chef de l'humilité, comme il a été le chef de l'Egliſe & le Prince des Apôtres. Il a tellement excellé dans l'humilité, qu'on le peut appeller un Saint d'humilité par excellence. Son humilité a été ſi grande, que les hérétiques prennent delà ſujet de dire que le Pape ſucceſſeur de ſaint Pierre n'eſt pas le chef de l'Egliſe, parce que ſaint Pierre a uſé de ſon autorité avec tant de retenue qu'elle ne paroiſſoit pas. Cela devroit beaucoup confondre ceux qui n'étant que baſſeſſe veulent s'élever, puiſ-

L'humilité de S. Pierre, écueil des hérétiques.

ſaint Pierre s'eſt tant abbaiſſé dans ſa ıdeur. Saint Paul a été un ſaint tout nour & de ferveur, qui a tant aimé u, qu'il dit de lui-même que ce n'eſt ı lui qui vit, mais Jeſus-Chriſt qui vit ui. C'eſt une preuve de ſa grandeur, ſque l'amour change celui qui aime en hoſe qu'il aime. Ce Saint a tant aimé rochain qu'il ſouhaitoit être anathême ır ſes freres. On ſçait le ſens de ces oles, & comme l'amour de Dieu & ıi du prochain comprennent toutes ɔſes.

XXIV. ENTRETIEN.

ur de la Viſitation de la Sainte Vierge.

Le 2 Juillet.

CETTE fête eſt proprement la fête de ceux qui après avoir été ſanctifiés r la grace de Dieu croiſſent comme le eil en ſa divine préſence, comme parle criture. Les imparfaits y trouvent néanɔins dequoi ſe conſoler, & ils doivent préſenter à Jeſus-Chriſt, lui expoſant ır miſére qui les retient dans les liens péché, comme S. Jean y étoit, avant ıe Jeſus-Chriſt l'en eût délivré. Il n'a

Remed dans ſes gueurs.

pas moins de pouvoir dans le Saint Sacrement qu'il en avoit dans le ventre ſacré de ſa mere. Il faut attendre de ſa grande miſéricorde quelque partie de la grace abondante qu'il communiqua à S. Jean. C'eſt la premiere ſanctification que Jeſus-Chriſt a faite, & il l'a voulu faire par l'entremiſe de ſa mere. C'eſt donc à elle qu'il faut s'adreſſer, pour obtenir la délivrance de tant de langueurs. La fête de la Viſitation eſt une fête de charité & d'humilité, mais d'une humilité qui s'anéantit pour aimer.

Sur le ſujet de David & de Saül : Différence de l'un & de l'autre.

Tous ceux qui regardent humainement l'Ecriture ne la peuvent entendre. *C'eſt la lettre qui tue, mais l'eſprit vivifie.* Qui n'admirera de quelle maniere Dieu conduit David ? Il combat contre Goliath & il le fait mourir : il étoit déja Roi par l'onction, quand il fit ce chef-d'œuvre, pour nous apprendre qu'il n'appartient qu'à des ames qui ſont vraîment de cette race royale & de ce peuple ſaint, de ſe rendre victorieuſes de Goliath, c'eſt-à-dire, de l'orgueil. Qui conſidérera la vie de David & celle de Saül, trouvera des choſes bien étranges,

2. Cor. 3. 6.

mais fort différentes. Ils ſont tous deux choiſis de Dieu, ils commencent tous deux par l'humilité, & même on peut dire que Saül paroît plus humble que David dans ce commencement. L'on voit dans cette Hiſtoire le juſte & le coupable, l'innocent & le pénitent, l'humble & l'orgueilleux. C'eſt une choſe étonnante que le péché de Saül ne paroît pas ſi grand que celui de David, & néanmoins Saül a trouvé ſa perte dans ſa chûte à cauſe qu'il ne s'eſt point humilié, & David a trouvé le pardon & la grace dans ſon humilité. Sa chûte l'a rendu ſaint, parce qu'elle a ſervi à lui faire paſſer le reſte de ſa vie dans l'humilité & dans les larmes. L'humilité rend les coupables innocens, & l'orgueil rend criminels ceux qui paroiſſent innocens. Saül commença par un petit péché en apparence, & il arriva au comble de toute malice. L'on commence par une petite déſobéiſſance, & l'on arrive enſuite à la préſomption. David étoit Roi avant la mort de Saül, mais il ne devoit faire aucune fonction royale, parce que ce n'étoit pas la volonté de Dieu. Saül au contraire régnoit non comme un Roi, mais comme un Tyran. Il ne régna légitimement que deux ans, pendant leſquels il fut obéiſſant à la volonté de Dieu. Il lui déſobéit enſuite, & Dieu lui ôta ſon

Effets de l'orgueil & de l'humilité.

Royaume ; mais il voulut régner malgré Dieu ; c'eſt pourquoi Dieu le réprouva.

La pénitence efface les grands péchés, & l'impénitence fait croître les petits. Il vaudroit mieux être tombé dans un grand péché, & s'en humilier par la pénitence pendant le reſte de ſa vie, que de n'en commettre que de petits & de demeurer dans l'impénitence. Il y a des fautes qui paroiſſent très-grandes, & qui ne font pas tant de tort à l'ame, parce qu'elle les reconnoît & qu'elle s'en humilie, que d'autres qui paroiſſent petites, dont on ne veut point s'humilier.

Notre Mere ayant dit ceci, recommença encore à parler de la fête de la Viſitation, & ſur le verſet du Magnificat, *Eſurientes implevit bonis, &c.* elle dit : Avoir faim & ſoif de la juſtice, c'eſt déſirer avec ardeur la correction, la confuſion, & l'humiliation ; car c'eſt ainſi que nous accompliſſons toute Juſtice, qui ſelon S. Auguſtin veut dire toute humilité.

Eminente rtu de S. an-Baptiſte.

On lui demanda ſi S. Jean n'avoit pas vû Notre Seigneur dans ſon enfance ; elle répondit : L'Evangile n'en parle point, & il eſt à croire que non. Car Notre Seigneur s'eſt communiqué à S. Jean d'une maniere toute divine & toute particuliere, & S. Jean l'a connu d'une maniere ſi extraordinaire & ſi ſuprême, qu'ils n'a-

voient pas beſoin de le voir. Si d'autres veulent croire le contraire, qu'elles le croyent : pour moi je ne veux rien croire ni rien ſçavoir que ce que Dieu a révélé à ſon Egliſe. Puiſqu'il n'a pas révélé cela, c'eſt une marque qu'il ne veut pas qu'on le ſçache ; & ſi cela ne lui plaît pas, je ne le veux pas ſçavoir. Je ſuis de même de toute autre choſe.

XXV. ENTRETIEN.

Sur la Dédicace de l'Egliſe dont on faiſoit la fête.

Le 6 Juillet.

C'Eſt une choſe admirable de voir combien on fait de cérémonies pour dédier les pierres d'une Egliſe, qui ne ſont que les figures des vraies pierres vivantes. Tout cela ſe fait afin de nous faire voir avec quel reſpect nous y devons être. Quand il n'y auroit que ce que nous chantons dans l'Office de cette fête, *Terribilis eſt locus iſte, &c*, cela nous devroit faire trembler, & nous donner une grande attention pour n'y point entrer que nous ne ſoyons bien diſpoſés à paroître devant Dieu.

Il y en a bien qui ne ſe dédient pas à Dieu, mais à elles-mêmes, qui ne cher- Vice ſo commun.

chent pas Dieu, mais qui ſe cherchent elles-mêmes, & qui ne déſirent pas tant la gloire de Dieu que la leur propre.

On vint à parler enſuite de Saül. Une Sœur dit à notre Mere qu'il y avoit des endroits de ſon hiſtoire, où il lui faiſoit grande compaſſion, elle répondit : Quelle pitié peut-on avoir d'un homme qui eſt toujours méchant, & qui a l'audace de réſiſter à Dieu ? Si Saül eut voulu ſe ſauver, il devoit tout quitter auſſi-tôt que le Prophéte lui eût dit que Dieu lui ôtoit le Royaume. Il devoit laiſſer ce Royaume, & paſſer le reſte de ſa vie dans la pénitence ; mais il fit tout le contraire ; il voulut régner malgré Dieu, il a fui l'abaiſſement, ne s'étant point voulu humilier, & Dieu l'a abandonné ; car il n'y a rien qui ſoit ſi inſupportable à Dieu que l'orgueil. Il eſt écrit que Dieu réſiſte aux ſuperbes, & cela ſe dit parce qu'il n'y a que l'orgueil qui oſe s'attaquer à Dieu ; tous les autres vices diſparoiſſent en ſa préſence, & ils n'ont pas la hardieſſe de s'élever contre ſa majeſté. Il n'y a que l'orgueil qui va trouver Dieu juſques dans ſon trône, & lui veut ravir l'honneur & la gloire qui n'eſt dûe qu'à la ſeule Divinité. C'eſt le vice du démon, c'eſt le péché de Lucifer que Dieu a tant en horreur, & contre lequel il exerce ſur-tout ſa juſtice. L'hiſtoire

L'orgueil ſeul attaque Dieu.

de Nabuchodonoſor en eſt une preuve.

Ce Roi étoit extraordinairement puiſſant, il avoit des richeſſes immenſes, de ſorte que ſe voyant dans une telle proſpérité, il s'enfla d'orgueil; mais Dieu permit que ſon peuple le méconnut & le chaſſa de ſon Royaume, juſques-là qu'il fut contraint de s'enfuir dans les bois, où il vivoit de la nourriture des bêtes & marchoit comme elles. Il demeura ſept ans en cet état, & ce temps étant paſſé, l'Ecriture dit qu'il leva les yeux au ciel, & qu'il reconnut qu'il y avoit un dominateur qui gouvernoit toutes choſes. Après cela il retourna en ſon Royaume, & Dieu le rétablit dans tous ſes Etats comme auparavant. Peut-on voir une plus grande preuve de la puiſſance que l'humilité a ſur le cœur de Dieu, puiſqu'il pardonne à un ſi grand pécheur qui s'humilie devant ſa face. Mais d'autre part il combat avec une puiſſance terrible contre les ſuperbes. Il eſt parlé dans les Actes des Apôtres d'un Roi Hérode qui avoit beaucoup d'éloquence; & comme il parloit un jour, le peuple s'écria : *C'eſt un Dieu qui parle, & non pas un homme.* Il s'enfla de vanité pour cette louange, & auſſi-tôt un Ange le frappa d'une ſi horrible maladie qu'il ſe déchiroit lui-même, & mourut rongé de vers & de pourriture. Il plaît

Comment eſt confond

Act. 12. 2.

Horrible peines des perbes.

quelquefois à Dieu de donner des exemples ſenſibles, afin que l'on connoiſſe de quelle ſorte il réſiſte aux ſuperbes ; mais ce qui eſt plus horrible eſt que ces malheureux ne font que commencer leur enfer en cette vie, pour le continuer éternellement en l'autre. Il n'y en a point de plus tourmentés dans l'enfer que les ſuperbes. Et comment le diable traite-t-il ces ſuperbes, qui ont tant fui la confuſion & le mépris, qu'ils ont plutôt choiſi de ſe damner que de s'humilier ? Qu'il inſulte de bon cœur à ces orgueilleux qui ont tant craint le mépris, qu'ils ont voulu changer une confuſion paſſagere en une honte éternelle, qu'ils ſouffriront à jamais : car il n'eſt plus temps de s'en dedire. Il faut être ſaint ou être damné ; il n'y a que les Saints qui entrent dans le ciel, il n'y a point de ſainteté ſans humilité.

Une Sœur lui dit que Dieu ne pardonne rien, & qu'il faut que ſa Juſtice ſoit ſatisfaite en ce monde ou en l'autre. Elle répondit : Il eſt vrai que Dieu ne laiſſe rien d'impuni, & néanmoins il eſt auſſi vrai qu'il pardonne tout. Hélas ! que deviendrions-nous ſi Dieu vouloit peſer le moindre de nos péchés au poids de ſon équitable Juſtice ? Dieu ne pardonne rien à ceux qui ne veulent point faire pénitence, & qui ne la font point ; mais il par-

nne tout à ceux qui embraſſent de tout
ır cœur la pénitence ; & au lieu de l'en-
que nos péchés ont mérité, il nous
nne le Paradis, quand nous les avons
ɛurés. Il nous donne une éternité bien-
ureuſe pour un peu d'affliction que l'on
ut ſouffrir pour lui ſatisfaire. Et que ſe-
it-ce que la plus grande pénitence, ſi
ɛu n'uſoit de ſa miſéricorde infinie ?

XXVI. ENTRETIEN.

E 7 Juillet elle répondit à une queſ-
tion qu'on lui fit, ſi les Saints de
ncien Teſtament avoient connoiſſance
myſtère de l'Euchariſtie, & ſuppoſé
'ils l'euſſent, s'ils n'avoient pas une
ande douleur de ſe voir privés d'un ſi
and bien.

Dieu a diverſes communications, & il
communique aux ſiens en la maniere
'il lui plaît. Ce n'eſt pas à nous à les
uloir borner par la baſſeſſe de nos pen-
ɛs.

On lui demanda ſi l'uſage de raiſon oit été donné à S. Jean pour les choſes dinaires du monde, comme pour celles Dieu, elle répondit : Il eſt certain ıe non, & qu'il n'avoit aucune connoiſ-nce des choſes prophanes, mais ſeule- Trait remarquable.

ment divines. Il ne faiſoit aucun uſage de ſes ſens dans le déſert, mais tout étoit occupé en Dieu. La grandeur des Saints en ce monde conſiſte à s'approcher de la béatitude du ciel. Or il eſt certain que dans le ciel on ne déſire point de parler & de ſatisfaire ſes ſens.

XXVII. ENTRETIEN.

Sur l'Evangile du V. Dimanche après la Pentecôte : Je vous dis que ſi votre juſtice n'eſt plus pleine & plus parfaite que celle des Docteurs de la loi & des Phariſiens, vous n'entrerez point dans le Royaume du Ciel.

Matt. 5. 20.

Le 8 Juillet.

LEs Phariſiens étoient comme les Prêtres d'à préſent, des gens zélés pour la loi, & qui la ſçavoient ; mais à cauſe de la dureté de leur cœur, il ne leur étoit pas défendu de haïr leurs ennemis. Ces perſonnes qui, à l'extérieur, avoient des vertus apparentes, manquoient de charité & d'humilité. C'eſt pour cette raiſon que dans l'ancienne loi il étoit défendu de tuer ; mais que depuis que Dieu

Perfection Chrétienne.

eſt deſcendu ſur la terre pour nous apprendre lui-même la loi d'amour, il n'eſt plus permis de ſe fâcher. Celui qui dira à ſon frere, Raca, qui n'eſt qu'un geſte qui fait paroître du mépris, mérite qu'on délibere de quel châtiment on le punira. Celui qui appellera ſon frere fou, ou qui le traitera comme tel, ſera puni dans la gêhenne du feu éternel, ou du moins par celui du Purgatoire, s'il ne ſe reconnoît & fait pénitence. Ce qui ſuit eſt étonnant, de dire que quand on ſe va préſenter devant Dieu, ſi on ſe ſouvient d'avoir donné le moindre mécontentement à ſon frere, ſoit même qu'il ait pris la choſe mal à propos, interprétant l'intention d'une autre façon, on eſt obligé de diſſimuler le tort qu'il a, pour prendre ſur ſoi toute la faute, afin de l'appaiſer; & c'eſt en cette maniere qu'on gagne ſon frere.

Eſprit de la priere commune.

L'Epître de ce jour nous apprend ce qu'il faut faire pour pratiquer l'Evangile; il faut être tout d'un conſentement en oraiſon par une parfaite union; c'eſt-à-dire, n'avoir qu'une ame & qu'un cœur, conſerver les uns pour les autres une amitié de freres & une bonté compatiſſante; c'eſt-à-dire, embraſſer les intérêts les uns des autres, s'entre-aimer, s'entre-ſoulager, & ſupporter en toutes choſes, comme dit ſaint Paul, les charges les uns des

autres ; afin d'accomplir la loi de notre Seigneur, c'eſt-à-dire, la loi de charité qu'il nous a laiſſée comme ſon teſtament.

Joan. 13. 34. *Je vous donne un nouveau Commandement*, dit-il, *c'eſt de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés.* Il nous a aimé lorſque nous étions ſes ennemis, & que nous croupiſſions dans les péchés que nous commettions contre ſa divine majeſté ; & il ne nous a pas aimés d'une charité médiocre, mais juſqu'à ſouffrir tout pour nous ; & enfin il a donné ſa propre vie pour nous ſauver. Ce qui nous apprend que pour ſuivre l'exemple qu'il nous a laiſſé, ce n'eſt pas aſſez d'aimer notre prochain de parole, mais que nous devons être préparés à beaucoup ſouffrir pour lui, & à expoſer même notre vie pour ſon ſalut. C'eſt une choſe étrange, que Dieu ne veut établir ſon jugement que ſur la charité du prochain. Il ſemble qu'il veuille comme oublier ce qui le regarde lui-même, pour examiner ce qui touche notre prochain. Hélas ! que ferons-nous quand nous en ſerons là ? Avec quelle ardeur déſirerons-nous d'avoir rendu la charité à toutes les perſonnes à qui nous ſommes redevables par l'union qu'il nous a donnée avec elles ? C'eſt une choſe difficile de prendre toujours ſur ſoi le tort & la peine des autres, mais il faut paſſer par là pour aller

Caractères de la charité, pour aller au ciel.

iel. Et pour moi je vous assure qu'il
a rien de plus doux que de vivre de la
e ; car si tout le monde déchargeoit
utres, il n'y auroit personne de char-
& si tous cherchent la paix, il n'y
a rien qui fasse la guerre. Par consé-
nt il n'y a point de meilleur moyen
r n'avoir point de peine, que d'avoir
ntion soi-même à n'en faire à per-
ne. Il faut chercher la paix. Peut-être
dira-t-on, je la cherche, mais les per-
nes avec qui je suis ne me la donnent
, & elles me font souvent des choses
ne tendent pas à la paix. Ce n'est pas
z que de la chercher, il faut la pour-
re, comme dit le Prophéte, *persequere* *Ps.* 33. 15[a]
; c'est-à-dire, surmonter par la dou-
r & l'humilité tous les obstacles qui s'y
ontrent ; & il ne faut point douter
près cela on ne remporte la victoire.
st là le plus court moyen pour devenir
nt. Toute autre chose ne nous sanctifiera
nt, si nous manquons de cette charité ;
sque saint Paul nous apprend que *quand* 1. *Cor.* 13. 3.
ne on livreroit son corps aux flammes, cela
ert de rien sans la charité. Dieu a deux
es de regards ; il regarde les bons dans
niséricorde, pour les aider & les ré-
mpenser ; & les méchans en sa colere,
ur les châtier.

XXVIII. ENTRETIEN.

Sur le Sujet de l'obéïſſance.

ON ne penſe pas aſſez combien il eſt important d'obéir avec ſimplicité. Il n'y a rien qui mette l'ame dans un plus grand repos, qui conſerve plus les Maiſons Religieuſes dans l'obſervance, & qui les rende plus ſaintes.

Une Sœur lui dit qu'on ne voudroit pas faire une déſobeiſſance formelle ; mais qu'il arrive quelquefois qu'on ſouhaiteroit que ce qu'on veut ſe pût accorder avec l'obéiſſance. Elle répondit :

L'amour n'aime qu'à obéir.

C'eſt proprement déſirer que tout ce qu'on veut faire ne puiſſe être un péché : comme, par exemple, une perſonne ſuperbe voudroit bien que Dieu n'eût point commandé de s'humilier. On dira que c'eſt en des rencontres qui ne ſont point importantes, mais ces petites choſes font voir que nous n'avons point d'amour pour Dieu ; car quand on aime bien une perſonne, on ne s'aviſe point de penſer à faire ce qui lui déplaît, & on n'a point de plus grande ſatisfaction que de la contenter en toute choſe. C'eſt une choſe étrange que de voir qu'on n'a pas un pareil ſoin de

re tout ce qu'on ſçait qui eſt agréable Dieu : & cependant il n'y a point tant choſe à faire ; car nous n'avons qu'à ſuie l'obéiſſance, & nous ſommes aſſurés lui plaire. Il faudroit avoir dévotion ne faire aucun pas, ſi ce n'eſt par obéiſnce ; car ſi Dieu nous fait rendre compte es paroles inutiles, combien plus des ctions, qui ſont plus importantes que les aroles.

XXIX. ENTRETIEN.

Sur.

LE 9 Juillet, une jeune fille ayant entendu ce que notre Mere avoit dit le our précédent, lui demanda en celui-ci i la charité eſt néceſſaire en un ſi haut égré, parce que ſi cela eſt, il n'y auroit nc perſonne de ſauvé.

Notre Mere répondit : On peut dire de a ce que notre Seigneur dit des riches, *il eſt très-difficile qu'ils entrent au royaume des Cieux ;* & cette difficulté vient de qu'il eſt néceſſaire qu'ils renoncent à rs richeſſes, pour le moins, d'affection : qui ne ſe peut faire naturellement, rce que les hommes ont une ſi forte ination pour l'honneur & pour le bien, il n'y a que Dieu qui puiſſe faire ce angement par ſa grace toute-puiſſan-

Changement que fait la grace.

te ; car ce qui eſt impoſſible aux hommes eſt facile à Dieu, qui peut tout ce qu'il veut. De même il eſt vrai que c'eſt une choſe très-difficile d'aimer ceux qui nous déſobligent toujours, de pardonner de tout notre cœur à ceux qui nous offenſent, de traiter avec douceur ceux qui nous diſent des injures, de faire ce que dit l'Evangile, étant frappé ſur une joue de préſenter encore l'autre. Toutes ces choſes, humainement parlant, ſont impoſſibles ; mais tout eſt poſſible à Dieu, qui nous donne la bonne volonté & le pouvoir de mettre en exécution nos bons déſirs. La grace fait que l'on s'humilie devant ceux qui s'élevent injuſtement ; que l'on parle avec douceur à ceux qui parlent mal gracieuſement ; & enfin Dieu fait des miracles pour ſauver ceux qui le veulent ſuivre & qui déſirent de lui obéir. Il ne faut donc point perdre courage quand vous entendez dire des choſes ſemblables, dans la vûe de la difficulté qu'il y a de les pratiquer ; mais il faut vous adreſſer à Dieu, & faire comme quand vous déſirez beaucoup de faire quelque choſe qui ne dépend point de vous : car vous avez beſoin pour le faire d'avoir une permiſſion, & ce qui eſt ſouvent de plus fâcheux, c'eſt que vous craignez qu'on ne vous accorde pas cette permiſſion. Néanmoins ſi vous en avez

Courage dans les difficultés du ſalut.

en avez un grand déſir, vous ne vous découragez pas pour ces difficultés, mais vous dites: Je demanderai une telle choſe, & ſi on me la refuſe, je prierai & je ſupplierai tant, que j'obtiendrai ce que je déſire. Nous avons beaucoup plus de ſujet de nous comporter ainſi lorſque nous déſirons obtenir les graces de Dieu; car premierement nous ſçavons que notre demande lui eſt fort agréable, lorſque nous lui demandons l'humilité & la charité, & nous ſommes comme aſſurés qu'il ne nous refuſera pas, puiſqu'il a dit: " Deman- *Matt* 7.7.
„ dez, & vous recevrez; cherchez, &
„ vous trouverez; frappez, & on vous
„ ouvrira. „ Ce ſont les paroles de Jeſus-Chriſt: qui eſt-ce qui pourra craindre d'être trompé, puiſque c'eſt Dieu même qui parle, & qui nous enſeigne comment nous le devons prier avec confiance & perſévérance? C'eſt ce que lui-même nous veut encore apprendre par la parabole de ce Juge qui fit juſtice à une pauvre veuve, quoiqu'il ne craignît ni Dieu ni les hommes; car il la conclut, en diſant: " Si un *Luc.* 18.7.
„ méchant homme ſe laiſſe vaincre à
„ l'importunité, que n'accordera point
„ votre Pere céleſte à ceux qui ne ceſ-
„ ſent de le prier? „

Jeſus-Chriſt nous dit encore: " Si vous *Luc.* 11.13
„ qui êtes méchans, ſçavez donner à vos

„ enfans de bonnes choſes, combien plus „ votre Pere céleſte donnera-t-il le bon „ eſprit à ceux qui le lui demandent ? „ Le bon eſprit c'eſt l'eſprit d'humilité, c'eſt l'eſprit de charité ; voilà ce qu'il faut demander à Dieu avec perſévérance. Je ne crois pas qu'on puiſſe dire : J'ai demandé une vertu à Dieu ſans me laſſer, & il ne me l'a pas accordée : cela eſt impoſſible ; car Dieu eſt fidéle en ſes promeſſes. Il faudroit avoir dévotion de prendre une vertu à tâche, comme l'humilité, qui les comprend toutes, & la demander tous les jours au Pere éternel, lorſque l'on voit élever le ſacré corps de ſon Fils à la ſainte Meſſe, & le ſupplier en l'honneur & par la vertu de ce Sacrifice, qui lui eſt ſi agréable, qu'il nous accorde ce que nous lui demandons. Si l'on pratiquoit cela fidélement, il ſeroit comme impoſſible d'être refuſé, nous adreſſant à Jeſus-Chriſt, & par lui à ſon Pere. Il faut lui dire : Mon Dieu, vous me commandez d'aimer mon prochain, aidez, s'il vous plaît, ma foibleſſe ; car je vois qu'elle eſt très-grande, & que je ne puis, ſans une aſſiſtance particuliere de votre bonté, faire du bien à ceux qui ne me veulent que du mal ; traiter avec reſpect ceux qui me traitent avec mépris ; & ainſi de toutes les autres choſes qui nous paroiſſent impoſſibles.

Ce que c'eſt ue le bon ſprit.

Vraie dé- otion.

Il ne faut donc point ſe décourager quand on entend dire qu'il faut avoir une parfaite charité pour être ſauvé ; mais il faut remercier Dieu, qui nous fait la grace de connoître ce qu'il demande de nous, reconnoiſſant qu'il nous fait en cela plus de miſéricorde qu'aux gens du monde, qui s'imaginent n'être obligés à rien, & qui ſont dans une telle ignorance, qu'ils ne ſçavent pas les moyens de faire leur ſalut. Mais pour nous qui le ſçavons, il ne nous reſte que de demander à Dieu avec inſtance la grace de pratiquer fidélement ce qu'il nous fait connoître par ſa bonté.

Remercier Dieu au lieu de ſe décourager.

On lui demanda s'il étoit néceſſaire d'une plus grande grace pour jeûner que pour prier. Elle répondit :

Il faut avoir grace pour tous les deux ; mais il ſemble que ce ſoit aſſez de connoître que nous ne pouvons rien ſans la grace, pour nous la faire demander ; & quand on a reçu le don de prier, on peut demander celui de jeûner. Mais pour réſoudre cela, il ne faut pas parler généralement, il ſuffit de dire que c'eſt par l'oraiſon qu'on obtient la grace du jeûne.

On lui demanda quel profit il revient au Démon de faire du mal aux hommes ?

Rien autre choſe que le ſurcroît de ſon ſupplice ; mais cela ne lui importe, pourvû

qu'il trouve de quoi contenter ſa malice. Mais ce qui eſt plus effroyable, c'eſt qu'il y a des perſonnes qui le ſuivent, & qui prennent plaiſir de faire du mal à leur prochain, quoiqu'ils n'ignorent pas quelles ſont les peines que Dieu leur prépare. Ils ſont les enfans du Démon, & ils imitent ſa malice.

Imitateurs démon.

XXX. ENTRETIEN.

Jour de la Tranſlation de S. Benoît.

Le 11 *Juillet.*

UNE Sœur lui dit que les grands du monde ont bien du mal ; & elle répondit : Ce ne ſeroit rien, ſi ce mal n'étoit que temporel ; c'eſt-à-dire, s'ils ne faiſoient pas de péchés qui méritaſſent les maux éternels. Il n'y a que le péché que l'on doit craindre : toutes les plus grandes afflictions ne ſont pas comparables à un ſeul péché. Il n'y a que cela ſeul qu'il faille appréhender.

Une autre Sœur lui dit qu'elle s'étonnoit de ce que Dieu avoit permis la ruine du Monaſtère que ſaint Benoît avoit bâti, & où il y avoit tant de ſaints Religieux. Elle répondit :

Dieu a voulu les ſanctifier par ce moyen, & particulierement ſaint Benoît, qui mérita beaucoup en ſe ſoumettant aux jugemens équitables de Dieu. Il adora cette volonté ſuprême & cet arrêt de Dieu, ſans qu'il eût voulu faire la moindre choſe pour empêcher un ſi grand malheur, parce qu'il ſçavoit que Dieu l'avoit ordonné. Pour moi je ſuis bien éloignée de la vertu de ce grand Patriarche : mais il me ſemble que je puis dire que ſi j'étois aſſurée qu'un ſemblable renverſement dût arriver à cette maiſon, je me ſoumettrois à la volonté de Dieu, qui a ſes voies pour ſauver qui il lui plaît. C'eſt peu de choſe qu'un bâtiment, pourvû qu'on ſauve ſon ame. Tous les plus grands édifices ne ſont rien devant Dieu, puiſque toutes les créatures paroiſſent à peine devant lui.

Soumiſſion à Dieu dans les maux.

XXXI. ENTRETIEN.

Le 12 Juillet.

ON demanda pourquoi notre Seigneur commandoit à quelques-uns de ceux qu'il guériſſoit de publier ſes miracles, & qu'il défendoit à d'autres d'en parler.

Notre Mere répondit : Lorſque notre Seigneur défendoit qu'on publiât ſes mi-

ir la gloire
ns les bon-
s œuvres.

racles, il vouloit nous enſeigner comment nous devons nous cacher en Dieu, après qu'il nous a fait la grace de faire quelques bonnes œuvres, pour éviter la vaine gloire. Pour ce qui eſt de lui, il ne la craignoit pas, puiſqu'il poſſédoit la gloire eſſentiellement & qu'elle lui étoit perſonnelle, c'eſt-à-dire, qu'elle lui appartenoit, comme étant inſéparable de ſa divinité. Mais pour nous elle ne nous appartient pas, & nous faiſons un larcin de la déſirer, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être. C'eſt pour ce ſujet que l'Egliſe nous fait dire avec le Prophéte : *Non nobis Domine, non nobis, ſed nomini tuo da gloriam.* Nous demandons à Dieu par ces paroles, qu'il lui plaiſe de faire réuſſir toutes choſes à ſa gloire, & qu'il ne permette pas que nous nous l'attribuions à nous-mêmes. Nous reconnoiſſons qu'elle ne nous appartient pas, mais que c'eſt à lui ſeul qu'elle eſt dûe, comme au vrai principe & légitime poſſeſſeur de la gloire.

XXXII. ENTRETIEN.

Sur la chûte de David.

Le 14 Juillet.

DAVID nous fait voir en ſa perſonne la vérité de ce que dit S. Auguſtin, que lorſqu'on commence à ſe repoſer, on périt : car il ſe repoſa, & il périt auſſitôt. C'eſt ce qui arrive à ceux qui croyent avoir aſſez fait, lorſqu'ils ont paſſé quelques années dans la pénitence. Ils ne veulent plus rien faire, & ils tombent miſérablement. Il ne faut point ſe repoſer en cette vie, puiſqu'à l'heure même qu'on ceſſe de combattre, on eſt vaincu. Fuite du pos.

On parla enſuite de la viſion que ſainte Thereſe eut de l'enfer, ſur quoi elle dit : Cette Sainte profita beaucoup de ce qu'il plût à Dieu de lui faire voir des choſes ſi terribles, & de ce qu'il lui fit connoître que la durée éternelle de ces peines les rend encore plus épouvantables qu'on ne peut ſe l'imaginer : car cette vûe fit un merveilleux effet ſur elle. Et il faut que cela nous profite auſſi bien qu'à elle, afin que nous apprenions delà à ne point perdre courage dans les peines & les afflictions que nous aurons à ſouffrir pour ſur- vûe des nes éternes très-salut

monter nos inclinations. Il faut ſe ſouvenir que ces peines ne ſeront pas éternelles, mais qu'elles finiront bientôt ; & que pour un peu de peine que l'on a à ſe ſurmonter, on recevra une gloire éternelle. Au lieu que ceux qui ne veulent point prendre cette peine, en ſouffriront une éternelle dans l'enfer. Il faudroit avoir attention à bien employer toutes les heures du jour, puiſqu'elles ſe paſſent, & qu'il n'eſt plus en notre pouvoir de faire revenir un ſeul moment de ce temps, qui s'écoule ſans jamais revenir. Cela ſerviroit à nous faire bien employer ce même tems, qui ne ſe peut racheter avec tous les biens du monde.

XXXIII. ENTRETIEN.

Sur le ſujet d'Abſalom.

Le 15 Juillet.

ſcipitation
ître recon-
iés.

ABSALOM, ayant obtenu le pardon du Roi ſon pere, rentra dans ſa liberté, mais à condition qu'il ne verroit point la face du Roi. Ne pouvant conſentir à cette propoſition, il dit : Que me ſert-il d'être libre, ſi je ne vois la face du Roi ? & le Roi lui fit encore cette grace. Cependant auſſi-tôt qu'il eut vû

le Roi, il commit de plus grandes méchancetés qu'auparavant, de ſorte que cette grace qui devoit le porter à ſe maintenir en ſon devoir, fit un effet tout contraire. Il eſt en cela une figure de ceux qui ſe veulent précipiter pour être réconciliés, avant que d'avoir ſatisfait à Dieu par une ſérieuſe pénitence ; car après qu'ils ſe ſont approchés de Dieu, & qu'ils l'ont vû, autant qu'on le peut voir en ce monde, ils deviennent pires qu'ils n'étoient auparavant.

XXXIV. ENTRETIEN.

Sur le ſujet de Berſabée.

Le 21 Juillet.

ON demanda à notre Mere, ſi Berſabée eſt bienheureuſe, elle répondit : Il n'en faut pas douter, quoique l'Ecriture ne le diſe pas en termes exprès ; mais elle le fait voir clairement, lorſqu'elle parle de la grande retenue qu'elle eût, quand Adonias ſe fit élire Roi. Elle ſçavoit que le Roi David lui avoit promis que ſon fils Salomon régneroit après lui, & cependant elle voit qu'un autre s'établit Roi, & elle demeure dans le ſilence. Il ne faut qu'une action ſemblable pour faire

Image de l'humilité

voir la ſincérité du cœur, & qu'une perſonne eſt véritablement pénitente. Car il n'y a rien qui ſoit en plus grande recommandation à une mere que la gloire & l'élevement de ſon fils; mais celle-ci n'y penſe ſeulement pas. Elle croit, auſſi-bien que David, qu'elle ne merite que de l'affliction & de l'abaiſſement, & elle demeure tellement dans ces ſentimens, qu'elle ne ſonge point à faire ſouvenir le Roi de ſa promeſſe. Elle ne ſçavoit ſi c'étoit la volonté de Dieu, & il fallut que le Prophéte l'en vint aſſurer. Cela nous apprend une grande vérité, qui eſt qu'une ame vraîment pénitente ne ſe borne point dans l'humiliation, & ne ſe trouble preſque jamais, quand il arrive qu'on l'abaiſſe encore plus qu'on ne lui avoit dit. Elle croit même que tout ſe fait avec juſtice, & dit dans ſon cœur : *Juſtus es, Domine, & rectum judicium tuum.*

XXXV. ENTRETIEN.

Sur le ſujet de ſainte Madelaine.

ſus Chriſt
rée de
x.

UNE Sœur lui dit qu'il étoit aiſé à cette Sainte de ne ſe point mettre en peine du jugement du Phariſien, puiſqu'elle avoit Jeſus-Chriſt pour elle. La foi

nous apprend, répondit-elle, que Jeſus-Chriſt eſt dans notre cœur, pourquoi donc ne demeurons-nous pas dans la paix, comme cette Sainte, quand on nous accuſe, ou que l'on nous blâme, à tort ou à raiſon? Il y a même cette différence, qu'elle voyoit Jeſus-Chriſt homme & mortel, au lieu qu'à préſent nous croyons qu'il eſt Dieu & homme immortel.

Sainte Madelaine a été humble & fervente dans la pénitence, & elle a fait pénitence parce qu'elle aimoit.

Une Sœur lui demanda, s'il étoit néceſſaire de ſpécifier les vertus en les demandant à Dieu, & s'il ne ſuffiſoit pas de lui demander en général l'accompliſſement de ſa volonté. Elle répondit: Dem en déta vertus.

Cela n'appartient qu'à des ames ſi parfaites & ſi élevées, qu'elles n'ont rien dans l'eſprit que Dieu ſeul, qui les occupe de telle ſorte qu'elles ne peuvent pas s'arrêter à autre choſe. Mais pour nous qui ſommes remplies d'imperfections, il eſt bon d'appliquer notre eſprit à demander en particulier à Dieu les choſes qui nous ſont néceſſaires pour lui plaire. Enfin nous ſommes aſſurées que c'eſt la volonté de Dieu que nous ſoyons charitables, humbles, obéiſſantes, & ſilentieuſes. C'eſt pourquoi lorſque nous lui demandons la charité, l'humilité, l'obéiſſance & le ſi-

lence, nous lui demandons l'accompliſſement de ſa volonté.

Moyen de trouver Dieu. Ct. 3. 3. 4. On lui fit une queſtion ſur ce qui eſt dit dans le Cantique des Cantiques, que l'épouſe ſe leva pour chercher ſon bien-aimé ; qu'elle le demanda aux gardes, & que ſans attendre leur réponſe, elle paſſa outre, enſuite dequoi elle trouva ce qu'elle cherchoit. Notre Mere répondit : Elle ne faiſoit pas bien de s'adreſſer aux créatures ; c'eſt pourquoi elle ne trouva ſon bien-aimé qu'après les avoir quittées, pour nous apprendre que nous ne trouverons jamais Dieu, ſi nous ne nous détachons des créatures pour le chercher lui ſeul de tout notre cœur.

Sur le bon Larron.

Grand miſe de la ce. DIEU fait grace à qui il lui plaît. Cela ſe voit en la perſonne du Larron qu'il toucha & convertit dans l'acte du péché. Car au commencement il blaſphémoit auſſi bien que l'autre : cependant l'un eſt pris, & l'autre laiſſé. Jeſus-Chriſt regarde celui-ci par ſa grande miſéricorde pour le ſauver, & il laiſſe l'autre par un effet de ſa juſtice qui le condamnoit. Qu'a fait l'un plus que l'autre, pour mériter le changement de ſon cœur ? C'eſt un miracle de la grace de Jeſus-Chriſt que tout le monde

ne doit pas attendre, comme dit S. Bernard ; mais il me ſemble qu'il n'y a rien qui faſſe voir plus clairement que Dieu fait tout en nous, & qu'il y met tout le bien qui s'y trouve, puiſque de nous-mêmes nous n'avons que le péché & le menſonge.

XXXVI. ENTRETIEN.

Jour de S. Jacques, Apôtre.

Le 25 Juillet.

C'Est une choſe étonnante de voir en quoi S. Paul fait conſiſter la grandeur de Jeſus-Chriſt & des Apôtres. C'eſt en tout ce qui s'appelle miſére ſelon le monde. Jeſus-Chriſt eſt le chef & le fondement de l'Egliſe : il a été dans un entier mépris du monde. Les Apôtres en ſont les pierres, & ils ont ſuivi de près les traces de leur maître, ſouffrant continuellement la faim, la ſoif, la pauvreté, l'ignominie, &c. Ce ſont les plus grands Saints ; & ce ſont auſſi ceux qui ont le plus participé à l'ignominie prodigieuſe de Jeſus-Chriſt. Il ſe trouve des perſonnes qui veulent faire beaucoup d'auſtérités, ſelon qu'il leur ſemble bon, & pour ſuivre leur caprice & leur fantaiſie ; mais

Ce que c'eſt que la vertu du Chrétien

on peut dire qu'il ne s'en trouve pas qui veulent s'humilier avec uniformité & perſévérance, c'eſt-à-dire, en tout temps & en toutes choſes ſans aucune exception. Cependant c'eſt en quoi conſiſte toute la vertu du Chriſtianiſme, puiſque le nom de Chrétien ne nous eſt donné qu'à cauſe de la conformité que nous devons avoir avec Jeſus-Chriſt. Il faut avouer que les Chrétiens ſont étrangement déchus de la pureté des mœurs ; mais puiſque Dieu nous fait la grace de nous retirer du milieu de ces Chrétiens relâchés, penſons un peu à nous-mêmes. Ne devrions-nous pas rougir de honte, en voyant qu'il y a tant de diſproportion entre la vie que nous menons & celle que Jeſus-Chriſt a menée, pour nous donner un modele de celle que nous devions mener, afin de lui être con-
Joan. 13. 15. formes? *Exemplum dedi vobis*, nous dit-il, en ſon Evangile. Nous avons quitté le monde pour le ſuivre & pour l'imiter, & cependant nous faiſons tout le contraire de ce qu'il a fait. Croyez-moi : les Saints n'ont point acquis la ſainteté à ſi bon marché qu'on penſe. Combien de mépris & de ſouffrances ont-ils enduré pour ſe con-
Saints d'à préſent. former à Jeſus-Chriſt? Ceux que l'on eſtime ſaints à préſent, ne ſont que des ſaints de papier en comparaiſon.

On vint à parler à notre Mere de la

crainte qu'on doit avoir d'un chien enragé qui couroit par-tout : ſur quoi elle dit :

Nous ne ſçavons pas combien il y a de dangers qui nous environnent ; les plus inviſibles ſont les plus grands. Toutes les choſes qui arrivent nous devroient enſeigner à nous tenir toujours auprès de Dieu, comme en un lieu de ſauve-garde ; afin de nous attacher à lui ſeul, qui nous peut délivrer de toutes ſortes de périls, & pour nous détacher de toutes les choſes viſibles, qui ne peuvent que nous nuire ſi Dieu ne nous préſerve.

Les vrai dangers.

XXXVII. ENTRETIEN.

Du beſoin que nous avons du ſecours & de l'aſſiſtance continuelle de Dieu.

Le 27 Juillet.

MEs Sœurs, il faut nous imaginer que nous ſommes comme un troupeau au milieu d'un parc, & que les démons, qui ſont ſans comparaiſon plus méchans que les loups, ne ceſſent de tourner à l'entour de nous, afin d'en ſurprendre quelqu'une pour la dévorer. Et de même que quand un loup eſt une fois

Tentation du démon.

entré dans un troupeau, il fait d'étranges ravages ; le Diable fait auſſi de terribles renverſemens parmi nous, lorſqu'il n'y trouve point de réſiſtance. Il s'efforce de reconnoître toutes les inclinations, & enſuite il livre tous ſes aſſauts & ſes tentations. Ce n'eſt au commencement que des choſes qui paroiſſent légeres, mais à la fin tout croît. Il en eſt de même que du ſable qui eſt dans la mer : il n'eſt compoſé que de très-petits grains ; mais quand ces grains ſont multipliés & qu'ils viennent à charger un navire, ils ſont capables de le faire abyſmer au fond de la mer. Auſſi lorſqu'on ne ſe ſoucie point de multiplier les petits péchés, ils appéſantiſſent & affoibliſſent l'ame de telle ſorte, qu'ils la font tomber à la fin dans un état de perdition. On ne peut aſſez comprendre combien il eſt important de veiller continuellement ſur l'extérieur auſſi bien que ſur l'intérieur ; car le Diable obſerve toujours pour reconnoître l'humeur de chacun, & enſuite il tente les perſonnes ſelon ce qu'il a reconnu. Par exemple, ſi on eſt triſte, il tâchera de faire tomber dans des ſoupçons & des méfiances ; ſi on eſt gai, il portera à la curioſité & à la légereté, & de même de tout le reſte. C'eſt pourquoi il faut avoir une grande attention à ſe tenir toujours dans une humeur égale ;

Vigilance ſur les petites choſes.

& quoiqu'il ne ſoit pas facile d'être dans cette égalité, il faut au moins faire bonne mine, afin de le tromper.

On lui demanda ſi quand on eſt diſtrait dans la priere, & qu'on ne laiſſe pas néanmoins de ſe tenir dans une poſture modeſte & humble, cela peut tromper le Démon ; elle répondit : Oui ; car il ne voit point dans notre cœur, & il n'a de pouvoir qu'autant que nous lui en donnons. Il peut bien troubler notre imagination ; mais ſon pouvoir ne va pas plus loin, ſi ce n'eſt par notre faute : ce qui nous oblige de veiller continuellement ſur toutes nos actions, pour ne rien faire qui ſoit cauſe qu'il reconnoiſſe nos inclinations. Par exemple, le Diable tente une perſonne de mépriſer ou d'avoir de la froideur pour quelqu'un ; il ne ſçait point ſi on a reçu la tentation, à moins qu'on ne faſſe quelque geſte, ou que l'on ne diſe quelque parole qui faſſe paroître au dehors ce qu'on a dans le cœur ; car comme il ne ſort jamais, il pouſſe toujours la tentation plus avant, & pour une parole qu'on aura dite, il fera entrer dans un entretien, & de cet entretien il prendra occaſion d'inſpirer de la froideur, du mépris, & enfin de l'averſion. Il n'a garde de nous tenter de commettre tout d'un coup de grandes fautes ; mais peu à peu il y pouſſe

Pouvoir du démon, inutile ſans nous

Ouverture qu'on lui donne, & dégrés des chûtes.

ſans qu'on s'en apperçoive, quand on n'a pas ſoin de veiller ſur ſoi-même. De-là vient qu'on s'affoiblit, & puis on s'accoutume. L'accoutumance produit une néceſſité, la néceſſité nous rend comme impoſſible notre délivrance, ſi Dieu ne fait un miracle; car enſuite on ne fait point de difficulté de fuir les perſonnes pour qui on a de la froideur naturelle, & on recherche au contraire celles qui reviennent à ſon inclination. Par ce moyen la charité ſe refroidit, & enfin on vient à ſe perdre.

Moyen de ſe vaincre.

On lui dit qu'il eſt quaſi comme impoſſible d'aimer également tout le monde, parce qu'on a naturellement plus d'inclination pour les unes que pour les autres. Elle répondit: Il n'eſt pas queſtion de ſuivre ſes inclinations naturelles, puiſque la vertu chrétienne conſiſte à les faire mourir peu à peu; mais pourvû qu'on ne ſuive pas ſes inclinations & ſes averſions, & qu'on tâche de mieux faire aux perſonnes pour qui on a de la froideur, & de leur témoigner en quelque ſorte plus d'affection qu'à celles qui reviennent davantage à notre humeur, cette inclination ne nous nuira pas, s'il eſt vrai que nous n'évitions pas de nous rencontrer avec les perſonnes qui nous pourroient humilier, & même nous contredire par mauvaiſe humeur.

On demanda ſi une perſonne qui ſe reconnoit foible ne peut pas & même ne doit pas éviter de ſe rencontrer avec celles qui ſont de mauvaiſe humeur, de peur d'avoir occaſion de faire des fautes. Les foibles, répondit-elle, ne doivent pas s'expoſer ; car ce ſeroit une témérité ; mais, croyez-moi, quand c'eſt par obéiſſance qu'on ſe trouve dans cet engagement, & qu'on s'y ſoumet, Dieu fait tout réuſſir pour ſa gloire & pour notre ſalut. Ces occaſions ſont bonnes, puiſqu'elles nous ſervent à pratiquer la vertu, & à devenir patients & humbles ; car la vertu ne ſe perfectionne que par l'épreuve. Enfin il faut aimer tout le monde pour l'amour de Dieu, & ſe ſouvenir toujours du grand Commandement que notre Seigneur nous a fait, de nous aimer les uns les autres comme il nous a aimés. Il n'a pas dit : Aimez tous vos freres comme cette perſonne à qui vous portez de l'affection, mais comme je vous ai aimés. Je vous porte un tel amour, que je donne pour vous juſqu'à la derniere goutte de mon ſang : ſoyez donc tout à tous, puiſque je me donne tout à vous.

L'obéiſſance donne la victoire.

On lui demanda ſi l'on ne pouvoit pas appliquer à la rencontre des perſonnes de mauvaiſe humeur, ce que notre Seigneur dit dans l'Evangile : *Si on vous*

perſécute en une ville, fuyez en une autre; puiſque ces ſortes d'humeurs ſont une eſpéce de perſécution. Elle répondit: C'eſt une perſécution pour les eſprits orgueilleux. Mais je vous prie de me dire ſi la perſécution que nos paſſions ſont à notre ame, n'eſt pas plus à craindre que celle que l'on fait à notre amour-propre. Si vous êtes avec une perſonne que vous aimez humainement, ne ſentez-vous pas que votre ame eſt perſécutée par ſa propre paſſion? L'on aime, & parce que l'on aime, l'on prend plaiſir à parler avec ceux qu'on aime. Des diſcours inutiles on paſſe aux paroles de murmure, & enſuite on ſe décharge volontiers l'une à l'autre de ce qui fait de la peine. Et toutes ces choſes ſont des bleſſures à l'ame qui ſont incomparablement plus conſidérables que celles que nous pourroit faire un eſprit orgueilleux. L'on a ſi peur d'être accuſé, & c'eſt néanmoins ce qu'on devroit déſirer; car le Diable fait tout ce qu'il peut afin de nous porter à cacher nos fautes, parce qu'il a peur que nous n'en recevions bien la correction, & que cela ne ſerve à nous faire quitter ſes chaînes, qui nous tiennent captives. Non certes, le Diable ne nous accuſera pas à notre Mere; mais il nous accuſera quelque jour d'une horrible maniere en la pré-

Perſécution la plus à craindre.

Accuſation du Diable à craindre.

ce de Dieu notre Pere, non pour nous e corriger, mais pour nous faire ju- & condamner; car le méchant qu'il ne cherche pas notre bien, mais notre ce éternelle; & cependant nous ſom- ſi abuſés que de le croire, & de ne loir point éviter tout ce qui nous peut e tomber. Or on ne peut douter qu'une onne qu'on n'aime qu'humainement, ſoit une pierre d'achoppement. Au traire, ſi on eſt avec une perſonne en on ne trouve aucune correſpondance mitié, on ne cherche point à parler à ſe ſatisfaire, parce qu'il n'y a rien de mortifiant; mais ſi la nature n'y ive point ſon compte, la grace l'y ive, puiſqu'il y a plus de ſujet de pra- ier la vertu.

XXVIII. ENTRETIEN.

Jour de ſainte Anne.

Le 28 Juillet.

UNE Sœur dit à notre Mere qu'elle s'étonnoit de ce que cette Sainte n'a int été reconnue pour Mere de la ſainte erge pendant ſa vie, & de ce que la ſainte erge n'a rien eu à l'extérieur qui l'ait fait onnoître. Elle répondit :

Pour connoître les Saints, il faut êtr
Les Saints ne ſont point connus. Saint, & pour connoître la ſainte Vierge il eût fallu avoir une vertu égale à la ſier ne ; & tant s'en faut que la ſainte Vierg ait été reconnue à cauſe de ſa grande ſair teté, que cela même étoit un ſujet pou la faire mépriſer & la fuir ; car il fau ſçavoir que la corruption cherche ce qu eſt corrompu. On voit cela naturellement ſi une perſonne a beaucoup de retenue & de modeſtie, ceux qui ne lui reſſemblen point la fuyent & la craignent ; & on voi d'ordinaire que les perſonnes qui ne per ſent qu'à plaire à Dieu, ne plaiſent poin au monde. Notre Seigneur nous appren que nul ne peut ſervir à deux maîtres. I y en a qui veulent accorder Dieu & l monde tout enſemble, & cela n'eſt pa poſſible.

Trois ſortes de perſonnes dans le monde. Il y a trois ſortes de perſonnes dan le monde : les premieres ſont celle qui veulent bien ſuivre Dieu, mais qu ne ſe veulent point quitter, & qui chei chent à ſe contenter avec Dieu. Elle veulent bien donner à Dieu le principal mais elles veulent néanmoins ſe réſerve encore quelque choſe pour elles-mêmes quoiqu'il ſoit vrai que Dieu veut tout ou rien. Les ſecondes ſont celles qui veulen donner peu à Dieu, & ſe réſerver beau coup pour elles-mêmes. Les troiſiéme

ont celles qui ne lui donnent rien du tout, nais qui ſe donnent tout au monde, & :elles-là ſans doute ſont condamnées avec e monde. Il s'en trouve dans la Religion qui ſervent auſſi à deux maîtres, ſans s'en appercevoir. On veut bien aller à Matines, quoique le corps en ſouffre, parce que l'on a réſolu d'offrir cela à Dieu; mais s'il ſe préſente quelque choſe qui paroiſſe de moindre importance, on oublie ce qu'on doit à Dieu pour ſe ſatisfaire ſoi-même, & cela s'appelle ſervir à deux maîtres, à Dieu & à l'amour-propre.

Notre Mere dit encore à une Poſtulante, qui refuſoit une choſe qu'elle croyoit impoſſible :

La charité eſt ingénieuſe, & elle trouve toujours moyen de ſatisfaire à tout, & d'accomplir même des choſes qui paroiſſent impoſſibles. Il faut ſe ſouvenir de ce que dit l'Apôtre : *Ne vous devez rien les uns aux autres, ſinon que vous vous aimiez*, & avec une charité ſi abondante, qu'elle n'ait ni borne ni meſure, & qu'elle ne diſe jamais, *c'eſt aſſez*; mais que vous ayez toujours deſſein de faire même plus que vous ne pouvez, n'ayant point d'autre regret que celui de ne pouvoir aſſez faire pour le prochain, & ne regardant jamais ce qu'un autre doit faire, mais ne penſant qu'à ſe faire tout à tous. Il ne faut point

Force de la charité.

Rom. 13. 8.

craindre d'être accablé de corps ou d'eſprit, puiſqu'il n'y a point de meilleur moyen d'être dans la paix intérieure & extérieure, que d'entrer dans cette pratique. Il n'y a rien qui nous mette plus dans la joie du corps & de l'eſprit, & qui nous rende plus capables de porter le joug de Jeſus-Chriſt, qu'il rend doux à ceux qui le portent. Ne ſeroit-ce pas ſe rendre bien miſérable que de vouloir engager ſon corps dans la peine & dans le travail, ſans mettre ſon ame dans le repos? Il n'y a rien que Dieu reçoive plus volontiers que le ſacrifice de la charité. Ce qui n'eſt point fait par la charité, eſt comme un corps ſans ame. Ce ſont des œuvres mortes, qui ne ſervent de rien à celles qui les exercent, ſi elles ne ſervent à purifier leur cœur. Ne croyez pas que j'aye deſſein de vous ſurcharger pour ſoulager une autre. Dieu ſçait que je voudrois me donner moi-même pour une ſeule d'entre vous, & pour toutes enſemble; que je ne déſire que de vous voir toutes unies dans la charité par le lien de la paix. Je ne cherche qu'à plaire à Dieu, & je me ſoucie ſi peu du reſte, que j'aimerois mieux vous voir périr que de vous voir bleſſer vos ames en la moindre choſe.

Œuvres ſans charité rendent coupables.

XXXIX.

XXXIX. ENTRETIEN.

Sur le ſujet de Salomon.

Le 29 Juillet.

ON demanda à notre Mere, ſi Salomon ſçavoit bien ce qu'il faiſoit, quand il fit bâtir des temples prophanes, & s'il connoiſſoit encore le vrai Dieu. Elle répondit :

Il n'avoit point perdu la connoiſſance du vrai Dieu, mais il avoit perdu ſon amour. Ce qui fait douter de ſon ſalut*, c'eſt qu'on voit qu'il n'a pas bien reçu les châtimens que Dieu lui a envoyés. Une preuve de cela eſt qu'il voulut faire mourir le Prophéte qui prédit à Jeroboam qu'il auroit dix Tribus, & qu'il n'en reſ-

David & Salomon ſi contraires dans leurs fautes.

* Un triſte préjugé contre le ſalut de Salomon, & qui fait douter de ſa converſion, c'eſt que Joſias eſt obligé de profaner les edifices ſacrileges de ce Prince, trois ſiécles après ſa mort. S'il s'étoit converti, les auroit-il laiſſés ſubſiſter ? *Le Roi Joſias*, dit l'Ecriture, *ſouilla auſſi & profana les hauts lieux qui étoient à la vûe de Jeruſalem, à main droite de la montagne du ſcandale, que Salomon Roi d'Iſrael avoit bâtis à Aſtaroth, Idole des Sidoniens, à Chamos l'Idole de Moab, & à Melchom l'abomination des enfans d'Ammon.* 4. Reg. XXIII. 13. [Cette Note a été ajoutée au Manuſcrit original.]

teroit que deux au fils de Salomon. Il fit bien le contraire de David ſon pere, qui étant repris par un Prophéte, reconnut ſon péché ; qui étant perſécuté par ſon propre fils ne lui veut point de mal, parce qu'il ne ſçait ſi ce n'eſt point la volonté de Dieu qu'il régne, & qui étant maudit par un homme de néant, veut qu'on le laiſſe dire, parce que, dit-il, *le Seigneur lui a commandé de maudire David.* Enfin vous le voyez toujours prêt à recevoir toutes ſortes de fléaux avec une profonde ſoumiſſion à la volonté de Dieu. Il eſt aiſé de reconnoître par cet exemple, & par pluſieurs autres de l'Ecriture, que c'eſt un ſigne de prédeſtination, de recevoir humblement toutes les afflictions & les châtimens qu'il plaît à Dieu de nous envoyer. Cela ſe voit encore en la perſonne du grand Prêtre Heli, quand Samuël lui prédit toutes les afflictions qui lui devoient arriver ; il ne dit autre choſe que ces paroles : *Dominus eſt*, & quand on lui dit que ſes deux fils avoient été tués à la bataille, il ne répondit rien, parce qu'il étoit ſi parfaitement ſoumis à Dieu, qu'il ne penſoit point à ſes propres intérêts. Mais quand il apprit que l'Arche de Dieu étoit priſe & que ſon peuple étoit vaincu, il fut ſi ſaiſi de douleur qu'il en tomba tout roide mort.

II. Reg. 16.

I. Reg. 3. 18.

Notre Mere diſoit ceci, ayant un très grand mal de tête; ſur quoi elle dit: Mon Dieu, il faut que tout nous ſerve. Si on penſoit ſouvent aux peines de l'enfer & à leur durée, on en retireroit un grand profit. Hélas! ſi on a de la peine à ſouffrir un mal de tête, ayant tous les ſoulagemens qu'on y peut apporter, que ſera-ce d'être dans des tourmens ſi horribles qu'on ne peut ſe les imaginer? On ne les ſouffrira pas dans un lit, mais dans des flammes dévorantes qui n'auront jamais de fin. Quand on a une grande ſoif, il faut penſer à ce que dit ce malheureux riche: " Pere *Luc. 16.* 1
„ Abraham, envoyez le Lazare, & qu'il
„ trempe ſon doigt dans de l'eau pour ar-
„ roſer ma langue. „ Si on a de la peine à ſouffrir quelque petit mépris, il faut ſe répréſenter les horribles & épouvantables confuſions que ſouffrent ces miſérables qui ont tant fui l'humiliation. Ils ſont à préſent l'objet du mépris & de la mocquerie des démons, qui ne leur font pas de douces reprimandes comme celles qu'ils n'ont pas voulu ſouffrir; mais de cruels reproches, qui leur ſont ſi inſupportables, que cela les fait entrer dans la rage; & après tout, ils n'ont perſonne à qui ſe plaindre,

Vûe de l'enfer rend tout ſupportable

XL. ENTRETIEN.

Sur la Pauvreté.

Le 27 Août.

NOTRE Mere dit que cette vertu renferme toutes les autres, & en comprend la perfection, parce qu'elle humilie & anéantit l'ame plus que pas une autre. Elle fait pratiquer la mortification des ſens en toutes manieres, & un renoncement continuel à ſoi-même & à ſes inclinations. Car nous ſommes portés naturellement à aimer les choſes belles & agréables, & à choiſir dans celles qui ſont pour notre uſage ce qu'il y a de plus propre & de plus commode, au lieu que l'amour de la pauvreté fait choiſir ce qui eſt le plus laid, le plus groſſier, & le plus ſale.

Eſprit de la pauvreté chrétienne.

Une Sœur lui dit que S. Bernard aimoit la propreté. Elle répondit : Il l'aimoit pour n'être pas mal-propre, ce qu'il ne faut pas être ; mais il aimoit ce qui ſe préſentoit de mal-propre & de ſale pour le ſouffrir. Ce que l'on dit être mal-propre s'entend quelquefois des choſes groſſieres, comme par exemple, J'aime une porte que voilà dans notre chambre, qui eſt fort laide, & qui me choque ſi fort la vûe, que je ne ſçaurois la regarder ſans en appercevoir

Effets de cette vertu.

toutes les difformités. Elle eſt toute ſemblable à la porte de nos pauvres gens qui ſont mal à leur aiſe. Néanmoins je l'aime de la ſorte, non pas que j'aye de l'inclination pour les choſes laides & difformes, comme on s'imagine que je les aime, mais c'eſt par l'amour de la pauvreté. Car bien loin de les aimer naturellement, je vous avoue qu'il n'y a perſonne qui aime tant à voir des choſes belles, & que ma vanité & ma curioſité ſont ſi grandes en cela, que je ne trouve jamais rien aſſez beau à mon gré. Mais j'aime par l'eſprit de Jeſus-Chriſt tout ce qui eſt laid, & je le choiſis toujours pour mortifier cette inclination.

XLI. ENTRETIEN.

Le Vendredi 29 Août.

UNE partie de la conférence ſe paſſa à parler de certaines bêtes, qui faiſoient grand dégat en ce temps-là. C'étoit une eſpece de loups qui couroient partout, & juſques dans les Villages & les Bourgs, & qui mangeoient le monde. Sur quoi notre Mere nous dit, que s'il y avoit dans le Monaſtère une de ces bêtes, qui eût dévoré déja pluſieurs perſonnes, on prendroit bien garde de ne ſe pas expoſer au péril, en ſortant de ſa cellule facilement; mais au contraire on s'y tiendroit le plus

Bêtes inviſibles à craindre.

qu'on pourroit. Il eſt néanmoins certain qu'il y a des loups inviſibles, beaucoup plus à craindre que ceux-là, parce que le mal qu'ils font, étant ſpirituel, eſt plus dommageable. On devroit donc autant veiller ſur ſoi-même, pour ne ſe point donner la liberté de ſuivre ſes déſirs, & d'aller où l'on veut, comme ſi on avoit un ſemblable objet de crainte devant les yeux.

On parla du martyre de S. Jean-Baptiſte; ſur quoi notre Mere dit : Je ne vois point dans l'Ecriture un exemple de patience plus grand & plus admirable que celui-là. Il eſt invincible. Et pour moi, je ne comprends pas comment des Chrétiens oſent ſe plaindre de ce qu'ils ſouffrent, quelques injuſtices & quelques outrages qu'on leur puiſſe faire, & quelques peines qu'on leur faſſe endurer, puiſqu'un Prophéte, & le plus grand des Prophétes, dont la naiſſance avoit été miraculeuſe, & qui étoit célébre par toute la Judée, & dont la vie avoit été ſi ſainte, eſt traité ſi indignement, que ſa vie n'eſt pas plus eſtimée que la danſe d'une baladine, à qui ſa tête eſt donnée dans un plat, pour récompenſe du plaiſir qu'elle avoit donné à un Tyran. Et ce qui eſt plus étonnant, c'eſt que Dieu le ſouffre, & que Jeſus-Chriſt, qui étoit préſent,

Injuſtice des plaintes ſur ſes maux.

n'en dit rien ; mais ſe cache, comme s'il avoit peur qu'on ne lui en fit autant. Car l'Evangile dit qu'ayant ſçu cela, il ſe retira dans le déſert.

XLII. ENTRETIEN.

Le Samedi 30 Août.

NOTRE Mere parla à la Conférence d'un Monaſtère célébre, dont les Religieuſes ſe ſont fait diſpenſer de l'abſtinence. Après que pluſieurs de nos Sœurs eurent dit leur ſentiment là-deſſus, la Mere dit : Cela vient de ce que les Religieuſes s'imaginent que c'eſt ce qui fait qu'il ne ſe préſente guères de filles pour être Religieuſes, qui leur apportent ce qu'elles déſirent : que ſi elles en vouloient bien recevoir par charité, elles n'en trouveroient que trop qui n'auroient pas égard aux auſtérités, & qui auroient la force de les garder pour maintenir l'obſervance.

Cauſe la ruine Communautés.

On lui demanda ſi ç'avoit été par la volonté de l'Abbeſſe de cette Maiſon, que l'abſtinence qu'elle y avoit établie, il y avoit tant d'années, avoit été ôtée ; à quoi elle répondit :

Cette Abbeſſe y a conſenti, étant perſuadée par celles qui, ſe trouvant à la vérité trop foibles & trop délicates, ne pouvoient pas garder l'abſtinence ; mais c'eſt

Cauſe du lâchemen

un effet de l'amour-propre qui ne peut ſouffrir de paroître inférieur aux autres en quoi que ce ſoit : ce qui fait que celles que Dieu n'a pas favoriſées de ſanté & de force pour porter l'auſtérité de la Régle, ſont fâchées qu'il y en ait d'autres qui puiſſent faire plus qu'elles ; au lieu qu'on devroit être bien aiſe & remercier Dieu, lorſqu'il envoye des perſonnes qui ont aſſez de force pour garder l'abſtinence & la maintenir.

Il s'éleva enſuite un petit différend à la Conférence, ſur ce que quelques-unes ne trouvoient pas bon que d'autres les avertiſſent qu'elles parloient trop haut ; ſur quoi, on demanda à notre Mere s'il étoit vrai qu'elle eût ordonné qu'on s'entr'avertit de cela. Elle répondit : Il y a pluſieurs maiſons, où c'eſt une coutume qu'on s'accuſe publiquement les unes les autres des fautes qu'on a faites. Si cela ſe pratiquoit céans, je ne ſçais pas comment on le pourroit ſouffrir, puiſqu'on ne ſçauroit ſeulement ſupporter une parole d'avertiſſement qu'on dira à une Conférence. Il faut avouer que cela devroit bien nous humilier. C'eſt fort bien fait d'avertir celles qu'on voit parler trop haut, mais il faut que ce ſoit par forme d'avertiſſement & non de réprimandes ; car il y a bien de la différence entre l'un & l'autre ; & ſou-

vent même il ſuffit de faire un ſeul ſigne pour cela.

Puis répondant à celles qui n'avoient pas trouvé bon qu'on les avertit qu'elles parloient trop haut : Je ne ſçaurois, dit-elle, comprendre comment on a ſi peu d'affection pour ſon bien & pour ſa perfection, que de ne vouloir pas être averti, quand on fait des fautes. On devroit au contraire ſe tenir obligées à celles qui nous font tant de charité. Pour moi, ce me ſeroit une grande joie que d'avoir quelqu'un, qui me voulut avertir quand je parle trop haut ; car il m'arrive aſſez ſouvent de crier comme un archer, (ce ſont ſes termes) & j'en ſuis ſurpriſe quand je m'en apperçois. Que s'il arrive qu'on ſoit repriſe ſans avoir fait de faute, il faut en être bien aiſe, parce qu'on le merite aſſez ſouvent. Et comme on doit beaucoup à Dieu, c'eſt autant de rabattu, quand on trouve l'occaſion de pratiquer la patience; & de plus, on obtient la grace de ne pas tomber aux occaſions, & on l'obtient auſſi pour celle qui a uſé de charité envers nous. Aimer à recevoir des avertiſſemens.

Enſuite parlant pour celles qui diſent qu'elles n'oſent avertir les autres de leur devoir, ſur-tout ſi ce ſont des Sœurs plus anciennes; elle dit : Si on voyoit quelqu'un qui ſe mit, ſans y penſer, en péril

de ſe bleſſer peu ou beaucoup, comme en ſe mettant au hazard de tomber dans l'eau, ou de ſe brûler, quand ce ne ſeroit que le pied ou la main, ou de ſe bleſſer en quelqu'autre maniere, on ne délibereroit point pour l'avertir. Dans ces occaſions-là on eſt aſſez prompt à dire qu'on prenne garde à ſoi; & lorſqu'il eſt queſtion d'empêcher qu'une perſonne ne bleſſe, non pas ſon corps, mais ſon ame, on conſulte auparavant ce qu'on fera, & ſouvent on abandonne la charité qu'on ſe doit les uns aux autres dans pluſieurs petites rencontres, parce qu'on craint de faire un mal en voulant faire un bien: ce qui vient de ce que n'ayant pas par ſoi-même un véritable déſir d'être repriſe & avertie, on croit que les autres ſont de même.

XLIII. ENTRETIEN.

Le Dimanche 31 d'Août.

Exaction des ors religieu-

NOTRE Mere parla à la Conférence de la corruption qui s'eſt gliſſée preſque dans tous les Monaſtères, où l'amour & le déſir du bien fait marchander des filles avant que de les recevoir. Ce fut à l'occaſion d'une aumône qu'on lui vint demander pour une fille dont les parens

ayant été ruinés, ne pouvoient donner ce qu'ils avoient promis quand leur fille entra en Religion, laquelle étant à la fin de ſon noviciat, on refuſoit de la recevoir juſqu'à ce que l'argent fût délivré. Notre Mere dit ſur cela ce que les Canons & les Conciles en ordonnent, & fit voir le relâchement où les Maiſons Religieuſes ſont tombées, puiſqu'il n'y en a plus qui faſſent ſcrupule en ce point de tranſgreſſer ce que l'Egliſe a tant recommandé, que s'il ſe trouvoit des Maiſons où la pauvreté fût gardée, & où on ne cherchât point d'acquérir de l'argent, il y auroit ſujet d'en bien eſpérer. Mais depuis qu'il n'y a plus de pauvreté, ou plutôt qu'on n'aime plus la pauvreté dans une Maiſon, on a ſujet de croire que tout le reſte s'y perdra. Elle dit pluſieurs choſes pour faire voir combien cela eſt important.

Une Sœur lui demanda ſi les Religieuſes ſont compriſes dans l'excommunication que les Papes ont prononcée contre celles qui demandoient du bien aux filles pour leur réception. Elle répondit : Il eſt certain qu'encore que cela ne dépende pas des ſimples Religieuſes, & qu'elles n'en prennent point de connoiſſance, ſi néanmoins elles ont l'amour du bien dans le cœur, & ſouhaitent que leur Communauté ſoit riche, elles ſont coupables de-

vant Dieu comme celles qui tâchent d'en attirer, quand elles le peuvent. Nous ſçavons ce qu'il y a dans l'Evangile, où notre Seigneur dit: qu'*il eſt auſſi difficile qu'un riche entre dans le Ciel, qu'il eſt difficile qu'un chameau paſſe par le trou d'une aiguille.* Sur quoi ſaint Pierre lui dit: *Seigneur, qui pourra donc être ſauvé?* Et néanmoins le nombre des riches eſt beaucoup moindre que celui des pauvres; mais c'eſt parce que devant Dieu il n'y a de pauvres que ceux qui aiment la pauvreté, & tous ceux qui aiment les richeſſes paſſent pour riches, & le ſont de volonté.

Matt. 19. 24.

Qui ſont les vrais pauvres?

On dit à notre Mere que nous n'avions pas grand beſoin de nous faire inſtruire de la maniere de recevoir des filles dans l'eſprit des ſaints Canons, parce qu'ayant le bonheur de n'être point en charge, nous n'avions point de part à cela: elle répondit, qu'il étoit vrai; mais que c'étoit ſon devoir de nous en inſtruire, & qu'elle avoit plus envie de nous l'imprimer dans le cœur qu'elle ne le pouvoit dire.

XLIV. ENTRETIEN.

Le 1 de Septembre.

TOUT l'entretien de la Conférence fut du temps paſſé que les Religieuſes de Dijon étoient ici, pendant que la Mere Agnès étoit à Dijon, & notre Mere dans la Maiſon du ſaint Sacrement. Chacune y prit plaiſir, les unes à raconter ce qu'elles avoient vû, les autres à l'écouter. Il y eut une Sœur ancienne qui demanda à notre Mere s'il n'étoit pas vrai qu'elle eut été tentée d'aller auſſi à Dijon, & elle la pria de lui dire pourquoi. Notre Mere répondit : Je ne m'en ſouviens point; mais cela peut bien être, parce que toute ma vie j'ai beaucoup ſouhaité d'être dans un lieu où perſonne ne me connût; & ſi j'euſſe été là, j'y euſſe été beaucoup plus heureuſe qu'ici.

Racontant enſuite ſa ſortie de la Maiſon du ſaint Sacrement, & comme elle revint ici : M. de Langres, dit-elle, me vint voir le lendemain pour me conſoler, ne ſçachant pas comment l'affaire s'étoit paſſée; * & comme on ne vouloit pas qu'il

* La M. Angelique voyant la méſintelligence & le changement de conduite de ce Prélat, qui étoit l'un des Supérieurs de la Maiſon du S. Sacrement,

le ſçût, je lui dis que je n'avois pas beſoin d'être conſolée, qu'une Religieuſe devoit être contente par-tout ; mais en même tems j'avois envie de rire de ce que cet Evêque admiroit cela, & néanmoins j'étois aſſurée que quand la choſe eût été telle qu'il la penſoit, j'aurois été auſſi contente & auſſi ſatisfaite.

Foi courageuſe.

Une autre fois elle dit : Il me ſemble que ſi on venoit m'arrêter pour me conduire à la Baſtille, j'aurois autant de joie d'y aller que j'en ai quand je vais à Port-Royal des Champs, excepté que j'aurois une conſolation particuliere de la faveur que Dieu me feroit de ſouffrir pour lui. Et comme j'appréhende extrêmement les jugemens de Dieu, je concevrois à cauſe de cela une parfaite confiance en ſa miſéricorde, & je prendrois cela pour un gage de ſon amour envers moi.

Soin des exercices.

Elle dit en une autre rencontre, qu'on devroit dans un Monaſtère avoir un auſſi grand ſoin de ſe rendre au ſon de la cloche, que les Juifs en avoient, lorſqu'il eſt dit qu'en un moment Saül aſſembla auprès de lui plus de mille hommes par

avoit fait ſecretement ſupplier M. l'Archevêque de Paris, ſon Supérieur naturel, de la faire retourner à Port-Royal. On peut voir le détail de cette affaire dans les grands Mémoires de Port-Royal (imprimés en 1742,) ſur-tout aux pages 357. & 443. [*Note de l'Editeur.*]

e ſeul commandement qu'il leur fit de le ſuivre.

On parla de Job, dont on commençoit à lire le livre à Matines, & on demanda à notre Mere pourquoi il eſt dit que Job offroit des ſacrifices, de crainte que ſes enfans n'euſſent maudit Dieu en leur cœur, parce que ce mot paroît bien étrange. Elle répondit : Ce n'eſt pas à dire qu'il craignoit qu'ils euſſent donné des malédictions à Dieu, comme le mot ſignifie d'ordinaire, mais c'eſt pourtant fort à propos que l'Ecriture s'eſt ſervi de ce mot, qui veut dire proprement tout ce qui eſt fait contre Dieu ; car *maudire* vient du mot *mal dire* ou médire. On ne maudit pas Dieu de bouche, mais on ne le fait que trop ſouvent par ſes œuvres, par tout ce qui lui eſt contraire, & tout ce qui l'offenſe ; c'eſt là maudire Dieu, de même que le bénir c'eſt bien faire. Job craignoit donc que ſes enfans n'euſſent maudit Dieu dans leur cœur ; c'eſt-à-dire, qu'ils n'euſſent manqué d'accomplir ſes Commandemens, de ſe ſoumettre à ſes volontés, & de lui rendre l'honneur & le reſpect que la créature doit à ſon Créateur & à ſon Dieu. Et quand Satan diſoit à Dieu : *Job vous craint-il ? Pour le connoître, frappez-le en ce qu'il poſſéde, & vous verrez s'il ne vous maudira pas ;* c'eſt-

Ce que c'eſt que maudire Dieu.

Job. 2. 5.

à-dire, s'il ne murmurera pas : & de même quand ſa femme lui diſoit, *Maudis Dieu*, elle entendoit qu'il murmurât contre Dieu, & qu'il ne craignît point de l'offenſer, en cherchant à ſe délivrer de ſa miſere par des moyens qui ſeroient contraires à la volonté de Dieu.

Notre Mere parla auſſi de l'Evangile des dix Lépreux, ſurquoi elle dit : J'ai penſé que comme de dix il n'y en eut qu'un qui rendît gloire à Dieu & qui le remerciât de ſa guériſon, auſſi parmi un grand nombre de Chrétiens, de dix à peine y en a-t-il un qui reconnoiſſe la grace que Dieu lui a faite. Et même parmi les perſonnes Religieuſes il eſt preſque auſſi rare d'en trouver une entre dix qui ſoit vraîment reconnoiſſante : car cette reconnoiſſance ne conſiſte pas ſeulement dans un ſentiment de gratitude, mais dans une volonté ferme & un déſir de ne pas recevoir en vain les graces de Dieu, comme la reconnoiſſance de ce Lépreux nettoyé le rendit fidéle. Car il eſt dit qu'il vint & adora Jeſus-Chriſt, qui lui dit : *Ta foi t'a ſauvé.* Il faut auſſi que notre reconnoiſſance nous porte à croire en Dieu & à l'adorer, en accompliſſant tout ce qu'il demande de nous.

Luc. 17. 19.

XLV. ENTRETIEN.

Le Mercredi 3 Septembre.

)N demanda à notre Mere pourquoi l'Ecriture rend le témoignage que b n'a point péché par ſes lévres, quoi- 'elle diſe qu'il a maudit ſon jour. Elle)ondit, qu'il a maudit le jour qu'il étoit pécheur. Sur quoi une Sœur dit, qu'elle nſoit que les damnés maudiſſent le jour 'ils ſont nés. Notre Mere répondit :)us naiſſons tous dans la réprobation. n'y a rien de plus horrible que d'être)erbe dans la miſere, & dans une mi- e telle qu'eſt celle du péché. Ce devroit e le ſujet de notre confuſion. Nous ne vrions jamais oublier d'où nous ſom- s ſortis, & le malheur où nous engage re naiſſance. Il y a deux ſortes de con- ions ; l'une *apporte la gloire*, comme dit Sage, & elle eſt produite dans nous la vûe du péché, dont nous ſommes veloppés dès notre origine, & par la e de la corruption qui nous en demeure, i nous porte à nous humilier ſans ceſſe, à nous croire dignes de toute ſorte de aiſſement & de ſouffrances, ſans que us oſions jamais nous plaindre pour elques mauvais traitemens qu'on nous

Deux ſortes de confuſions. *Eccleſ.* 4. 25.

puiſſe faire. L'autre confuſion eſt celle qui vient de l'orgueil, qui fait qu'on ne peut reconnoître que l'on eſt pécheur, de peur de ſe ſentir humilié ſelon que porte cette qualité. C'eſt de là que viennent les déguiſemens & les excuſes. Une perſonne humble ne s'excuſera jamais, quelque petite que ſoit ſa faute, & quelque grande qu'on la veuille faire paroître en exagérant.

Comment on peut s'excuſer.

Une Sœur lui demanda ſi l'on ne devoit point s'excuſer quand il arrive qu'on eſt repris pour une faute qu'on n'a point faite, ou qu'on nous la reproche comme étant grande, lorſqu'elle eſt en effet très-légere. Elle répondit : S'il arrive que nous ſoyons repriſes d'une faute dont nous ne croyons pas être coupables, nous devons par reſpect à notre Supérieure, qu'il faut craindre de fâcher, lui dire humblement ce qui en eſt ; mais pour une circonſtance qui ne fait qu'accroître un peu la faute, on ne doit point s'excuſer, & au contraire on devroit être bien aiſe d'avoir à ſouffrir une humiliation un peu plus grande qu'on ne croit l'avoir méritée ; mais il s'en faut bien qu'on en ſoit là ; car l'amour-propre eſt ſi porté à s'excuſer, que pour un rien, qui ne pourroit pas nous rendre plus coupables, on ne peut s'en empêcher.

Une Sœur demanda ſi lorſqu'il arrive

un différend entre deux perſonnes égales, s'il y en a une qui s'apperçoive qu'elle fait mal, & que néanmoins elle ſoit tellement prévenue de ſa paſſion qu'elle ne puiſſe en étouffer les mouvemens, il n'eſt pas plus à propos qu'elle attende à une autre heure à ſatisfaire à celle qu'elle a pû offenſer, que non pas de le faire ſur le champ, de peur de ne le pas faire comme il faut. Notre Mere répondit : Il ne faut pas conſulter pour s'acquitter de ſon devoir ; il y a une humilité de juſtice, & une de vertu. C'eſt donc une néceſſité de s'humilier quand une perſonne, qui eſt au-deſſus de nous, nous reprend de quoi que ce ſoit, & de faire le même devant une autre que nous avons offenſée, malgré toutes les répugnances, tous les ſentimens de la paſſion & tous les raiſonnemens qu'elle nous peut ſuggérer. Ce n'eſt point hypocriſie de s'humilier extérieurement, lorſqu'on ſent des mouvemens d'orgueil, parce que c'eſt une obligation de la Régle qui l'ordonne. Que ſi on ne pouvoit gagner ſur ſoi de la faire de bonne ſorte, il faudroit attendre à un autre temps, parce qu'un pardon mal demandé offenſe plus que la faute même. Mais il n'eſt pas difficile de ſatisfaire ſur l'heure, puiſqu'il n'y a qu'à ſe mettre à genoux, & que la Régle n'en demande pas davantage, pourvû

Comment on doit ſatisfaire le prochain qu'on offenſe.

qu'on s'y mette pour demeurer dans le ſilence ; car il ſeroit de mauvaiſe grace de prendre une poſture humble, & de ſe défendre encore avec un eſprit de ſuperbe.

On lui demanda ce qu'il faudroit faire dans une occaſion de s'humilier, ſi on ne ſe ſentoit pas avoir aſſez de grace pour le faire comme il faut, dans un véritable abaiſſement & humiliation d'eſprit. Je n'entends pas, dit-elle, ces manquemens de grace. En s'acquittant de ſon devoir on a la grace, & il faut faire ce que nous pouvons & qui dépend de nous, afin d'obtenir par cette fidélité la grace de faire ce que nous ne pouvons pas ; c'eſt-à-dire, que ſi notre devoir nous oblige à faire une des actions de ſoumiſſion & d'humilité, il les faut faire ſans conſulter ſi on a les diſpoſitions intérieures ; car Dieu ne nous oblige pas à ce diſcernement ; il ſuffit que nous nous acquittions de notre devoir, & qu'il voye dans notre cœur un déſir ſincere de lui plaire, qui ſoit le principe de nos actions. Que ſi vous voulez parler d'une action d'humilité qui ſoit de ſurérogation, vous avez raiſon de demander ſi on ſeroit obligée de l'entreprendre, ne s'y trouvant pas diſpoſée par un mouvement particulier de Dieu ; mais pour les choſes à quoi nous ſommes obligées, je ne ſçaurois ſouffrir

Manquer de grace, prétexte ridicule.

que l'on couvre ſa lâcheté, en diſant qu'on manque de grace.

Une Sœur parla ſur ce ſujet d'un certain conte que l'on faiſoit, en diſant que quand on n'avoit pas eu envie d'aller à Matines, on venoit dire: Je n'ai pas été à Matines cette nuit, parce que la grace m'a manqué. Sur quoi notre Mere dit: Si on me faiſoit cette réponſe, je ne la payerois que d'un couple de ſoufflets, ſans craindre d'offenſer Dieu en me mettant en colere. Il y a des temps qu'on doit tout ſouffrir, & des fautes qu'on doit pardonner; mais il y en a auſſi qu'on ne doit point pardonner, & qu'on ne ſçauroit punir trop ſéverement, du nombre deſquelles eſt celle-là, puiſqu'elle va au mépris de Dieu. C'eſt dans ces occaſions qu'il faut ſe ſouvenir de la parole du Prophéte: „ Mettez-vous en colere, & ne péchez *Pſ. 4.* „ point. „ Cette colere eſt un zéle qui eſt agréable à Dieu, & qu'il récompenſe.

Sur le même ſujet de s'humilier, elle dit: Si on croyoit être à la derniere heure de ſa vie, & qu'on fût prête à être jugée pour une éternité, il n'y a rien qu'on ne voulût faire. Il eſt même certain que ſi le plus grand Monarque du monde ſe voyoit au lit de la mort, & qu'il crut avoir offenſé le moindre de ſes valets, il s'humilieroit devant lui, & lui demanderoit par-

Vivre comme on veut mourir.

don, autrement il ne mourroit pas e
Chrétien : or pour vivre chrétiennement
il faut vivre comme on veut mourir. C'e
pourquoi on devroit toujours être comm
ſi on ſe croyoit proche du dernier momer
de ſa vie. C'eſt une choſe étrange de voi
qu'on ſe ſouvienne ſi peu de la mort, é
que ſi on y penſe quelquefois, on en a
ſi peu d'appréhenſion qu'on oſe faire un
action, ou ſe tenir dans une diſpoſitio
dans laquelle on ne voudroit pas que l
la mort nous ſurprît. Il eſt vrai qu'on per
aiſément cette penſée, mais notre lâche
& l'oubli de notre ſalut en ſont cauſe. Qu
ſi nous en avions un fervent déſir, nou
prierions avec ardeur pour obtenir ce qu
nous ne pouvons avoir de nous-mêmes
& Dieu nous exauceroit, puiſqu'il ne r
fuſe rien de ce qu'on lui demande comm
il faut.

L'on vint à parler du Monaſtère de M.
chacune déplora le déchet de l'obſervanc
réguliere dans cette Maiſon, & on de
manda à notre Mere ſi les Religieuſes n'e
étoient pas bien touchées. Elle répondit
Remede des maux ſpirituels d'une Communauté. Si elles euſſent toutes été dans le mêm
déſir de la maintenir, elles auroient plu
fait par leur ſilence & leurs prieres devan
Dieu, qu'elles n'ont avancé par leurs pa
roles. Pluſieurs en ont trop dit, au lie
de ſe taire, comme elles devoient, pou

ıoigner leurs ſentimens par des effets. Le
:ux que la Communauté eût pû faire, ſi
: eût été bien unie, eut été de s'aller jet-
unanimement aux pieds des Supérieurs,
ır les preſſer davantage par leurs lar-
s que par leurs paroles; mais la divi-
n ne leur a pas donné moyen d'agir de
ſorte. Pour moi, ſi j'avois été de leur
mbre, & que j'euſſe été ſeule de mon
ıtiment, je n'aurois rien dit du tout;
ıis je me ſerois réſolue de jeûner au pain
à l'eau trois fois la ſemaine, & ſi on
eut commandé de faire autrement, j'au-
s obéi. La diſpenſe de l'abſtinence n'eſt
s ſans doute le plus grand mal qui ſoit
ivé à M... ce n'eſt qu'une ſuite des
tres relâchemens qui s'y ſont gliſſés, &
i ſont bien plus importans. On voit la
ine des Monaſtères, quand elle devient
ible à tout le monde par le relâchement
térieur, mais bien ſouvent ils ſont rui-
s au-dedans, lorſqu'on les croit encore
bon état. Par les petits relâchemens
i s'introduiſent peu à peu, le principal
ent à tomber tout d'un coup, parce que,
mme il arrive d'un édifice qui com-
ence à ſe ruiner, une pierre qui tombe
nporte l'autre, de même dans les Re-
ıions, la moindre bréche qui ſe fait à
ıbſervance de la Régle, peut conduire
une ruine entiere. Les Religieuſes de

Principe de ruine du bien.

M... ne pouvoient empêcher qu'on leur ôtât l'abſtinence, puiſqu'elles avoient ſouffert qu'on leur permît de ſe pourvoir de leurs néceſſités, & de les avoir en leur particulier, afin de ne plus dépendre de la prudence & de la charité des Supérieures, de qui la Providence veut qu'on reçoive tout. Il eſt vrai que la faute regarde principalement les Supérieures ; mais il eſt auſſi vrai qu'on ne pouvoit contraindre les filles de demander à leurs parens, & ne leur demandant point, il eut fallu qu'on leur eût donné leurs beſoins du bien de la Maiſon. Pour moi, j'aurois beaucoup mieux aimé ſouffrir de manquer de tout, que de demander aux ſéculiers. C'eſt de là qu'eſt venu tout le malheur de cette Maiſon, qu'on voit décheoir tant pour le ſpirituel que pour le temporel, parce qu'il n'y a nul bien ni vertu ſans la confiance en la providence de Dieu.

XLVI. ENTRETIEN.

Le Dimanche 14 Septembre.

UNE Sœur dit à notre Mere qu'elle admiroit beaucoup ce qui eſt écrit, qu'au jour du jugement toutes choſes ſeront manifeſtées, & que même les ſecrets des cœurs ſeront découverts ; & elle lui demanda

demanda comment cela ſe pourra faire. Notre Mere lui demanda ſi elle admiroit que dans un fort grand miroir on y vît un manche de coûteau qu'elle tenoit en ſa main ; que s'il n'étoit point extraordinaire de voir dans un miroir fort grand une choſe ſi petite, il n'y a pas de quoi s'étonner de voir en Dieu toutes les créatures, puiſque comparées à lui, elles n'étoient pas plus que ce petit manche qu'elle tenoit ; que les Bienheureux voyent toutes choſes, non par eux-mêmes, mais en Dieu ; *In lumine tuo videbimus lumen.* Et ſur ce qu'une autre demandoit ſi on n'auroit point de confuſion voyant que tant de mauvaiſes actions qu'on auroit faites en ſa vie, & tant de penſées encore plus mauvaiſes, ſeroient découvertes & connues à tout le monde ; elle répondit : Il n'y a nulle confuſion pour les élûs, mais au contraire toutes choſes contribueront à l'augmentation de leur joie & de leur gloire, parce que comme on n'a que du plaiſir à raconter les grands périls dont on a été ſauvé à une perſonne qu'on aime beaucoup, & qu'on eſt ravi de trouver l'occaſion d'en parler en ſa préſence pour lui témoigner ſa reconnoiſſance. de même auſſi les Saints n'appréhendent point que tout le monde connoiſſe les périls où ils ont été, puiſqu'ils ne ſervent qu'à faire

Pleine manifeſtation au jugement de Dieu.

Pſ. 35. 10.

Vûe que les Elus ont de leurs fautes.

connoître les faveurs qu'ils ont reçûes de Dieu, qui les a délivrés de tant de maux, & leur a pardonné tant de péchés. Car cette vûe fait une partie de leur joie, parce qu'il ne peut y avoir de la confuſion quand la peine & la coulpe ſont pardonnées, puiſque la reconnoiſſance & l'amour ſe mettent à la place, comme il eſt arrivé à Adam qui a fait le premier péché, & celui qui eſt la ſource de tous les autres. Il n'en a à préſent aucune confuſion, & n'en aura jamais, quoiqu'il voie de combien de maux il eſt cauſe. On verra donc en Dieu toutes choſes, afin que ſa bonté ſouveraine ſoit reconnue. Chaque bienheureux verra en lui la gloire de tous les autres avec tous leurs merites, & auſſi tous les tourmens des damnés, dont il ne ſera pas de même. Car la confuſion de leurs crimes ſera une partie de leur enfer, & elle durera autant que l'éternité.

Sur un autre ſujet, elle dit : J'admire ſouvent qu'on ne puiſſe comprendre le beſoin extrême que chacun a du ſecours continuel de Dieu. La miſére où le péché nous a reduits eſt ſi grande, qu'on ne le peut aſſez concevoir. Elle met tous les hommes dans une folie plus véritable que n'eſt celle de ceux à qui une foibleſſe de cerveau fait faire mille extravagances, parce que c'eſt une maladie qui vient de

la nature, qui ne rend pas plus déſagréable à Dieu, au lieu que l'autre eſt haïe de lui, & nous peut rendre ſes ennemis. Elle paroît dans la maniere d'agir de tous les hommes, qui eſt ſi contraire à leur créance & à leur foi. Tous les Chrétiens croient fermement que tout ce qui eſt dans l'Evangile eſt de notre Seigneur Jeſus-Chriſt, qui eſt la ſouveraine & éternelle vérité. Ils mourroient plutôt, au moins à ce qu'ils diſent, que de dire autrement. Lorſque néanmoins ils démentent par leurs œuvres ce que leur bouche confeſſe, ils n'entrent point dans l'eſprit de Jeſus-Chriſt, & ne ſuivent point les maximes de ſon Evangile, puiſqu'au lieu d'eſtimer la pauvreté & d'aimer les ſouffrances, comme il les a choiſies pour lui durant ſa vie, on aime au contraire à jouir des biens de ce monde, & l'on s'exempte autant qu'il eſt poſſible de ſouffrir, encore que l'on ſçache & que l'on croie aſſurément que c'eſt lui qui a dit : " Bienheureux ſont les pauvres „ d'eſprit, car le royaume des cieux eſt à „ eux ; & malheur à vous, riches, & qui „ avez votre conſolation, car vous pleurerez ; bienheureux ceux qui pleurent, „ &c. „ On ſçait auſſi qu'il a encore dit en un autre endroit : " Si l'on vous veut „ ôter votre robbe, laiſſez prendre auſſi „ votre manteau ; & ſi on vous contraint

Œuvres contraires à la foi.

Matt. 5: 3.

Luc. 6. 24.

„ de courir une lieue, allez-en deux : faites du bien à ceux qui vous font du mal, „ & donnez à ceux de qui vous n'eſpérez „ nulle récompenſe. „ Et cependant avec la foi que l'on a de ces vérités, qu'on tient pour des oracles prononcés par la bouche même de la Vérité incarnée, on ne peut gagner ſur ſoi de ceder à perſonne pour un ſujet très-petit & de nulle conſéquence : on a mille excuſes & mille prétextes pour faire croire qu'on a raiſon, & que c'eſt par juſtice qu'on défend ſon droit, de peur que la patience ne donne lieu à la malice d'autrui de s'entretenir. Mais ce qui fait encore mieux voir l'excès de notre miſére, & combien nos réſolutions & nos bonnes volontés, avec leurs efforts, ſont foibles & impuiſſans pour le bien ſans le ſecours de la grace ; c'eſt qu'on voit que même dans le lit de la mort, lorſqu'on regrette plus que jamais les déréglemens de ſa vie, & qu'on voudroit de tout ſon cœur pouvoir racheter le temps de faire pénitence, s'il arrive néanmoins quelque choſe qui déplaiſe, on ſe laiſſe emporter auſſi-tôt à des mouvemens de colére & d'impatience, parce que de nous-mêmes nous ne ſommes capables que du mal, & nous y panchons inceſſamment ſi la grace ne nous ſoutient.

Excès de notre miſére.

Enſuite changeant de diſcours, & par-

lant de diverſes choſes, elle dit : Il n'y a rien qui tourmente plus une ame & qui lui faſſe plus de tort qu'un déſir déreglé de quoi que ce ſoit : il lui ſert d'un bourreau qui la fait ſouffrir ſans ceſſe en toutes les manieres qu'on peut s'imaginer, parce que tout ce qui s'oppoſe à ce déſir lui eſt un tourment, qui excite encore la paſſion qui ſe porte juſqu'au dernier excès.

Elle exagera cela encore bien davantage, & en des termes que je n'oſe écrire : puis elle parla des déſirs ordinaires, qui ſont quelquefois indifférens, c'eſt-à-dire, qui ne ſont point mauvais, qu'elle dit entretenir l'ame dans l'amour d'elle-même, diſſiper l'eſprit, en ſorte qu'au lieu de s'occuper de Dieu, il n'a que des diſtractions, & quand on les exécute, c'eſt autant de temps perdu, & des actions inutiles au bien de l'ame, parce que tout ce qui eſt produit par la cupidité eſt corrompu par ce principe, qui eſt mauvais.

Soumiſſ à Dieu d ſes bons d ſirs.

On lui demanda ſi on devoit donc rejetter les déſirs qui ſont bons, & il y eut des Sœurs qui lui dirent, pour un exemple de ce qu'elles entendoient par ces bons déſirs, qu'elles ſouhaitoient beaucoup, & prioient Dieu tous les jours qu'il les fit mourir avant elle & avant la Mere Agnès. Une autre dit, qu'elle ſouhaitoit extrémement de voir Mr. S . . . mais que

c'étoit parce qu'elle en avoit grand beſoin. Notre Mere lui répondit, que ce déſir n'étoit pas mauvais, pourvû qu'il fut réglé, en ne regardant que Dieu, de qui elle eſpéroit le ſecours & la grace par le moyen de ſon ſerviteur, & qu'il falloit encore que ce déſir fut moderé, enſorte qu'elle pût attendre avec patience & tranquillité le temps qu'il plairoit à Dieu de lui accorder ce qu'elle ſouhaitoit. Pour les autres elle leur dit : Je ne ſçai comment on a ſi peu de foi & de confiance en Dieu : vous ſçavez que c'eſt en lui que ſont les tréſors de la ſageſſe & de la ſcience, & que tout don parfait vient de lui, qui eſt auſſi-bien le Pere des miſéricordes que des lumieres, & qui par conſéquent ne peut abandonner ceux qui ont confiance en lui, parce qu'il les a appellés, & qu'il dit dans l'Evangile qu'il n'a pas perdu un ſeul de ceux que ſon Pere lui a donnés. C'eſt ravir à Dieu l'honneur qui lui eſt dû que de s'arrêter à la créature, & lui attribuer ce qu'elle tient de Dieu, & qu'elle diſtribue par ſon ordre & en la maniere qu'il lui plaît. C'eſt contre l'eſtime qu'on doit avoir de ſa puiſſance, de douter & de craindre qu'il ne puiſſe ou ne veuille vous en donner d'auſſi bonnes que celles qu'il vous a données. Il vous reſerve peut-être de plus grandes graces que celles qu'il vous a faites, &

Motifs de onfiance en)ieu.

peut-être que la perſonne par laquelle il vous les veut faire, n'eſt pas encor née, au moins pour ce Monaſtère.

Ce diſcours ne plaiſant guères, il y eût une Sœur qui dit qu'elle étoit fort contente de ce qu'elle avoit, & qu'elle ne déſiroit rien davantage, pourvû qu'il plut à Dieu de nous les conſerver. Notre Mere la reprit en diſant : Je ne ſçaurois ſouffrir qu'on ſoit ſi peu ſpirituel. Si on ne regardoit que Dieu, comme on devroit le faire, la confiance qu'on auroit en lui, mettroit l'ame dans une paix, qui l'exempteroit de toutes ſortes de craintes. Pour moi, il me ſeroit impoſſible de faire à Dieu de telles demandes, ni d'avoir de telles appréhenſions.

Une Sœur l'interrompit pour dire, que Dieu ne vouloit pas qu'elle y penſât, parce que les prieres de tous ſes enfans s'y oppoſoient. Je ne pus bien entendre la réponſe de notre Mere, parce que le bruit m'en empêcha ; mais je compris ſeulement par quelques mots que j'en entendis, que rien n'étoit capable de la ſurprendre, ni de lui cauſer le moindre trouble, parce qu'elle ſe repoſoit toujours dans le ſein de la bonté de Dieu, qui a plus de ſoin de notre ſalut que nous-mêmes.

Ce qui c: la paix d l'ame.

Une autre Sœur lui dit, que nous ſçavions bien ce que nous avions, mais que

nous ne ſçavions pas ce que nous pourrions avoir. Elle répondit fort haut, qu'elle ignoroit donc que Dieu, qui eſt aujourd'hui, eſt le même qu'il ſera demain & dans tous les ſiécles. Et ſur cela elle rapporta qu'elle avoit ouï dire à S. François de Sales qu'il avoit peu de déſirs; que ce qu'il déſiroit, il le déſiroit fort peu, & que s'il étoit à renaître il ne déſireroit rien du tout. A quoi elle ajouta, que fort ſouvent de pluſieurs choſes qu'elle déſiroit de faire, elle n'en faiſoit pas une. Comme on s'étonnoit de cela, elle en donna une preuve, qui fut que ne pouvant aller communier le jour de la Nativité de la ſainte Vierge, elle eut envie d'écrire à Mr. S... pour le faire ſouvenir que c'étoit le jour de ſon baptême, afin qu'il priât Dieu pour elle, & qu'ayant commencé ſa Lettre, elle penſa que rien n'eſt ignoré de Dieu, qu'il ſçavoit & ne pouvoit oublier quel jour elle avoit été baptiſée, & qu'il connoiſſoit le déſir qu'elle avoit que Mr. S.... ſe ſouvint d'elle au ſaint Sacrifice; que d'ailleurs elle étoit très-aſſurée qu'il le feroit très-volontiers, ſi elle ſe recommandoit à lui; que Dieu pouvoit donc inſpirer à ſon ſerviteur le ſouvenir de ce qu'il ſçavoit déjà, ou ſans cela recevoir pour elle ſes prieres, comme s'il les eut offertes à ſon intention.

Cela me fit ſouvenir qu'une fois elle reprit fortement une de nos Sœurs, qui étant à P. R. des Champs, lui demanda permiſſion d'écrire à la Mere Agnès, qui étoit à P. R. de Paris ; & elle lui dit que ſi c'étoit qu'elle déſirât que la Mere priât Dieu pour elle, qui étoit tout ce qu'elle pouvoit eſpérer de ſa charité, il ne falloit que prier ſon bon Ange, & qu'il l'en feroit ſouvenir.

En cette même Conférence, une Sœur lui demanda s'il ne falloit donc rien déſirer, & lui dit qu'il y a dans un Pſeaume que Dieu exauce le déſir du pauvre. Notre Mere répondit : Il eſt vrai, mais c'eſt du pauvre qui l'eſt vraiment, parce qu'il n'a qu'un ſeul déſir, & qu'il peut dire à Dieu comme David : " Tout mon déſir *Pſ.* 37. 10
„ eſt devant vous, Seigneur. „ Et encore avec le même : " Mon ame ne déſire que *Pſ.* 72. 26
„ vous, mon Dieu, qui êtes tout mon „ bien & mon unique partage, & elle „ vous déſire avec plus d'ardeur que le „ cerf alteré ne déſire la fontaine des „ eaux. „ Il faut demander à Dieu d'avoir de bons déſirs, comme faiſoit le Prophéte, en diſant : *J'ai déſiré de déſirer vos commandemens.* Le meilleur de tous les déſirs, & celui dont on n'eſt jamais fruſtré, eſt de ne ſouhaiter que l'accompliſſement de la volonté de Dieu, parce que *Pſ.* 41. 1. Ne ſouhaiter que la volonté de D

rien ne la peut empêcher & qu'elle s'accomplira toujours malgré tous les obſtacles qu'on y pourroit apporter. L'un des plus grands tourmens des damnés eſt, qu'ils déſireront dans l'éternité les mêmes choſes qu'ils auront déſirées dans ce monde par une paſſion déréglée. Ce déſir leur ſera un bourreau qui les gênera ſans ceſſe, & le déſeſpoir de n'en pouvoir obtenir l'accompliſſement les mettra dans une rage éternelle. Je parlois un jour à M. de S. Cyran d'une perſonne qui avoit un déſir ardent d'une choſe qu'elle ne pouvoit eſpérer, ce qui lui donnoit beaucoup de peine; & je lui demandai s'il n'y avoit point d'eſpérance que cette perſonne fut délivrée de ce déſir; mais il me répondit que non, & me dit qu'il falloit qu'en punition de ce qu'elle avoit entretenu volontairement ce déſir, elle l'eût après malgré elle, & qu'elle en ſouffrît l'inquiétude & la peine.

XLVII. ENTRETIEN.

Octave de la Nativité de la ſainte Vierge.

Le Lundi 15 Septembre.

L'On parla à la Conférence d'une belle lecture qu'on avoit faite à Complies, & on en rapporta quelque choſe à notre Mere; ſur quoi elle dit: Je l'ai lue, & l'ai trouvée admirable. Elle expliqua merveilleuſement ce que c'eſt que la vie cachée de la ſainte Vierge; mais ce n'eſt pas tout, dit-elle, de l'admirer, ſi on ne ſuit ſon exemple, parce que la Vierge, dans ce premier âge, eſt un parfait modele, que Dieu veut que toutes les ames religieuſes imitent. Ce qu'il y a de plus admirable dans la Vierge en ſon enfance, c'eſt qu'elle étoit toujours unie à Dieu, ſans que rien fut capable de la retirer de cette union, ſeulement pour un moment; toutes les créatures lui étant comme rien, c'eſt-à-dire, ne pouvant être touchée que du ſeul amour de Dieu. C'eſt ainſi que devroient être les Religieuſes. Union continuelle de ſainte Vierge avec Dieu

Une Sœur lui dit, que la ſainte Vierge n'avoit point de diſtractions, & que cela lui étoit bien facile, en comparaiſon de

nous qui en avons beaucoup. Elle répondit, qu'il étoit vrai qu'elle n'en avoit point, mais auſſi qu'elle étoit toujours fidéle à Dieu.

iſcretion à ler des nte.

On la pria de répondre à une perſonne, qui diſoit que ce n'eſt pas aſſez honorer la ſainte Vierge que de dire qu'elle a dans le ciel la place qu'y avoit Lucifer ; & elle dit : Je ne vous ferai pas la réponſe qu'on a accoutumé de faire à des choſes qu'on ne peut ſçavoir avec certitude, qui eſt : J'aime mieux le croire que d'y aller voir ; mais je vous dirai bien plutôt, que j'ai beaucoup plus d'envie d'y aller voir que d'en parler. Il eſt certain que la ſainte Vierge a plus de gloire elle ſeule que tous les Saints enſemble. Que nous ſerions heureuſes ſi nous la pouvions voir un jour ! Mais on eſt ſi miſérable qu'on ne le déſire ſeulement pas.

Une Sœur lui dit qu'il y en a qui le déſirent beaucoup. Elle répondit : Si on en avoit un véritable déſir, on aimeroit toutes les choſes qui y conduiſent ; mais on reconnoît au contraire le peu de déſir qu'on en a, par le peu que l'on fait pour y arriver. Ce devroit être tout notre déſir, & c'eſt ce qu'on ne peut trop déſirer.

n doit plus irer ſa pro converſ. que celle autres.

On demanda ſi ce n'eſt pas bien fait de déſirer la converſion de ſes proches ? Elle répondit : Oui, mais on doit déſirer

davantage la ſienne propre. Tous les déſirs que l'on a de les attirer à Dieu ſont inutiles, ſi nous ne travaillons avec ſoin à y être nous-mêmes parfaitement ; car plus nous ſerons à lui, plus nous ſerons capables de ſervir les autres par nos prières, puiſque Dieu fait la volonté de ceux qui l'aiment. Mais avant toutes choſes, il faut régler ſes déſirs ſelon la volonté de Dieu, ſans vouloir prévenir ou qu'il avance le temps qu'il a réſolu de convertir les ames; c'eſt-à-dire, qu'il faut déſirer & lui demander qu'il ne différe pas de leur faire miſéricorde ; mais avec une ſoumiſſion qui nous tienne dans une parfaite tranquillité. Pour moi je ne m'inquiéte pas beaucoup pour mes parens. On lui dit qu'étant tels qu'ils ſont par la miſéricorde de Dieu, elle avoit bien ſujet d'en être en repos. Mais elle dit qu'il ne lui ſembloit pas cela, puiſqu'elle avoit un frere Evêque. Elle parla enſuite ſur l'importance de cette charge, & fit voir combien il eſt difficile de ſe ſauver dans une dignité qui eſt expoſée à autant de périls qu'elle a d'éclat & d'élévation.

XLVIII. ENTRETIEN.

Le Mercredi 17 Septembre.

SUR ce que notre Seigneur dit dans l'Evangile, que le plus grand Commandement eſt d'aimer Dieu, notre Mere dit : Que nous ſerions heureuſes ſi nous ne regardions jamais que ce ſeul Commandement, & en lui tous les autres ; car ce ſeroit le moyen de les accomplir tous parfaitement, au lieu qu'on ne les accomplit qu'imparfaitement en les regardant hors de celui-là, qui eſt le grand Commandement par lequel on accomplit les autres chrétiennement, & ſans lequel on ne les accomplit que judaïquement. La ſeule cauſe du relâchement des Chrétiens n'a été que parce qu'ils ont ceſſé de regarder ce premier & principal Commandement, & d'y tendre comme à leur unique fin ; ce qui fait que les autres leur ont été à charge. C'eſt pourquoi ils ont voulu s'en décharger, comme ſi ce leur eût été un fardeau, parce que tout eſt peſant & inſupportable quand il n'y a point d'amour, comme au contraire l'amour rend toutes choſes douces & faciles.

L'amour fait accomplir la loi.

Caſuiſtes ennemis de ce précepte.

L'on parla de ce que M. Singlin avoit dit au Sermon, ſur ces paroles du Canti-

Cant. c. 2. 15.

que. . . . Notre Mere dit qu'il falloit plus penſer à ces petits renards, qu'il n'en falloit parler ; que tous les bons ſentimens qu'on reçoit des Sermons s'en vont pour l'ordinaire en paroles. Nous ſommes peut-être pour la plûpart du nombre de ces perſonnes que l'Ecriture appelle des fous, parce qu'ils n'ont point gardé leur vigne ; que non-ſeulement nous devons craindre les renards qui démoliſſent les vignes ſecrettement, mais auſſi le lyon rugiſſant, qui tourne ſans ceſſe, comme dit ſaint Pierre, pour chercher quelque proie à dévorer.

Comme on parloit des malheurs du temps, & que notre Mere diſoit quelque choſe de ce que les ennemis de la Maiſon vouloient faire, on lui demanda ſi elle n'en avoit point d'appréhenſion. Sur quoi elle répondit : Je ne crains rien de tout ce qu'on peut faire, quand Dieu le ſçait : que s'il étoit poſſible qu'il ſe fît quelque choſe ſans qu'il le ſçût, je l'appréhenderois ; mais étant impoſſible qu'il arrive aucune choſe ſans ſa permiſſion, & même ſans ſon ordre, je ſuis toujours en aſſurance. Ne pas craindre les hommes.

Une Sœur lui demanda s'il ne falloit point craindre ce que Dieu envoye par châtiment : elle répondit que non, parce que les châtimens que Dieu nous envoye

ſervent à nous purifier, & nous peuvent même ſanctifier par le bon uſage que nous en faiſons.

L'on demanda à notre Mere ce que veut dire ce qui eſt écrit dans le livre de l'hiſtoire de Judith, qu'elle offrit en anathême d'oubli les vaiſſeaux d'Holopherne que le peuple lui avoit donnés. Elle répondit: C'eſt-à-dire qu'elle les a offerts par un renoncement entier de toutes les penſées de complaiſance qu'elle eut pû avoir d'une ſi glorieuſe victoire que Dieu avoit donnée par ſon moyen, & afin d'être oubliée du peuple, & qu'il ſe ſouvint ſeulement que c'étoit la puiſſante main de Dieu qui les avoit ſecouru; & auſſi afin qu'ils lui en rendiſſent des actions de graces continuelles, qui fuſſent d'autant plus pures, qu'ils conſidéreroient moins en cela l'œuvre de la créature. Et c'eſt auſſi un effet de la reconnoiſſance de Judith, qui ayant obtenu de Dieu le ſalut de ſon peuple, qu'elle lui avoit demandé avec tant de perſévérance & d'ardeur, vouloit qu'on en rendît à lui ſeul toute la gloire, & qu'on ne ſe ſouvint pas ſeulement qu'il s'étoit ſervi d'elle pour faire miſéricorde à toute la nation.

Oubli des vaiſſeaux d'Holopherne.

L'on demanda auſſi à notre Mere comment ſaint Paul entendoit ce qu'il dit, qu'il eût voulu être anathême pour ſes

Comment Paul vouloit être anathême.

freres ; ſi cela ſignifie qu'il eût voulu être damné pour eux. Elle répondit : Non, mais il eût voulu ſouffrir pour eux toutes les peines qu'ils méritoient pour leurs péchés, afin de les gagner à Jeſus-Chriſt, & les ſouffrir non-ſeulement dans ſon corps, mais auſſi dans ſon ame.

On lui demanda de plus ſi les Saints, que l'on dit avoir porté l'impreſſion des ſouffrances de Jeſus-Chriſt, ont ſouffert de même des peines ſi différentes & ſi exceſſives. Elle répondit : Ils les ont ſouffertes autant que des créatures en peuvent être capables.

Comme on lui demanda encore s'il y en a beaucoup qui ayent reçû cette faveur en la maniere que l'a reçûe S. François ; elle répondit : Il y en a peu qui ayent porté les douleurs de la Paſſion en cette ſorte ; mais tous ceux qui déſirent vraîment de partager les peines que notre Seigneur a ſouffertes, & d'être crucifiés comme lui, portent véritablement les marques de la Paſſion de Jeſus-Chriſt. Il n'eut de rien ſervi à ces Saints qui les ont portées viſiblement ſur leurs corps, s'ils ne les euſſent eûes davantage imprimées dans l'ame. De même tous ceux qui les portent dans le cœur, ſont auſſi heureux que s'ils en portoient les impreſſions ſur leurs corps. Enfin c'eſt une choſe cer-

Paſſion J. C. dans cœur.

taine, qu'il n'y a point de ſalut ſans ſouffrance & ſans une grande humiliation.

On lui dit qu'il y a eu des Saints qui n'ont pas beaucoup ſouffert, & particulierement des choſes humiliantes ; elle répondit : Dieu n'a que faire de temps pour humilier une ame ; il peut en un moment lui faire porter une plus grande humiliation qu'il n'eſt poſſible de l'imaginer. Comme il eſt infini en miſéricorde, il a auſſi des moyens infinis pour purifier des ames auxquelles il veut faire miſéricorde : & parce qu'elles ne ſont purifiées que par l'humiliation, il permet bien ſouvent qu'elles en ſouffrent d'extrêmes dans le moment de leur mort. Il me ſouvient toujours de la derniere parole que ma Sœur Anne-Eugenie * m'a dite ; car comme je la quittai dans ſon agonie pour aller aſſiſter une autre Sœur qui ſe mouroit auſſi, avant que de ſortir d'auprès d'elle, je lui dis que je m'en allois aſſiſter ma Sœur Françoiſe-Catherine, ** & que cependant elle demeurât avec Dieu, & eût confiance en lui. Sur quoi elle me répondit, (mais dans la plus grande angoiſſe que l'on puiſſe

Dieu ſçait faire ſouffrir pour purifier.

* Ma Sœur Anne-Eugenie étoit la propre ſœur de la Mere Angelique.

** Ma Sœur Françoiſe-Catherine étoit une des Sœurs converſes qui tomba en apoplexie, & mourut pendant l'agonie de ma ſœur Eugenie.

imaginer,) Mais j'ai tant offenſé Dieu. Je vous avoue qu'il n'y a rien qui m'épouvante davantage & qui me faſſe plus voir la grandeur des jugemens de Dieu, que quand je me ſouviens de l'angoiſſe extrême où je vis ma Sœur Anne-Eugenie dans ce moment, elle qui avoit toujours mené une vie ſi pure, ſi ſainte & ſi exemplaire; & la peine que j'eus de la quitter, la voyant ſi proche de ſa fin, fut ſi grande, que je ne puis même encore m'en ſouvenir ſans en reſſentir une douleur ſi extrême qu'elle me perce le cœur. (En diſant cela elle ne pût s'empêcher de pleurer beaucoup, & elle ajoûta :) Je crois que Dieu a permis une telle rencontre, afin que ce me ſoit une affliction pour toute ma vie ; car je ne crois pas m'en pouvoir conſoler : & encore ce qui augmentoit ma douleur, c'eſt que ma préſence ne ſervit de rien à ma Sœur Françoiſe-Catherine, qui avoit déja entierement perdu la connoiſſance avant que je fuſſe arrivée auprès d'elle.

Notre Mere ayant dit ceci, tâcha de repouſſer ſes larmes, & ſe voulant ſurmonter, elle continua : Je me reprends de ce que je viens de dire, que je ne devois pas quitter ma Sœur Anne-Eugenie. Il le falloit, quoique ma préſence ne fût pas néceſſaire à ma Sœur Françoiſe-Catherine,

éclaira de ſa connoiſſance ; mais ce fut par un conſeil qui nous eſt inconnu, & que nous devons adorer. L'humilité de Jeſus-Chriſt paroît extrême, d'avoir voulu deſcendre d'une race qui avoit été idolâtre, non-ſeulement du côté des hommes qui ont été ſes ancêtres, mais auſſi des femmes ; car quand Abraham voulut marier ſon fils, il fallut qu'il envoyât en ſon pays pour lui chercher une femme. Et Dieu fit voir manifeſtement que c'étoit celle qu'il lui avoit deſtinée, en lui faiſant faire une action extraordinaire parmi des Païennes. Cette femme accomplit par avance ce que dit l'Evangile : Si on vous contraint de courir une lieue, courez-en deux ; car Eliezer ne lui demanda qu'à boire, & elle s'offrit auſſi à abbreuver ſes chameaux. Nous devrions l'imiter, mais nous en ſommes bien éloignées ; car ſi on prie une Sœur de faire quelque choſe, elle répond auſſi-tôt qu'elle ne le peut, parce qu'elle a ſes affaires, & qu'il vaut mieux qu'elle les faſſe. L'on devroit mettre tout ſon plaiſir à faire tout ce que les autres déſirent, & ſe tenir toujours préparée pour rendre ſervice à tout le monde, au-delà même de ce que l'on nous demande, parce qu'il ne faut point mettre de bornes à la charité, & qu'il la faut étendre autant que l'on peut. Dieu toucha le cœur

Humilité de J. C. dans ſes ancêtres.

de Rebecca, parce que c'eſt lui qui opere en nous tout le bien que nous faiſons. Il voulut encore que Jacob allât en ce même pays pour y prendre ſes deux femmes, Rachel & Lia. Elles furent converties & inſtruites par lui ; & néanmoins elles avoient tellement le cœur à l'idolâtrie, que Rachel voulut emporter les Dieux de ſon pere, afin de les adorer en cachette. Il ſemble qu'on peut dire qu'entre toutes ces femmes-là, Sara fut la plus ſage, excepté en ce qu'elle douta de la promeſſe qui lui fut faite, qu'elle auroit un fils, & qu'elle en rit ; mais ce ne fut qu'une choſe paſſagere, & non pas une incrédulité entiere ; & ce qu'elle dit enſuite en niant ce qu'elle avoit fait, ne fut pas un menſonge, mais un déſaveu de ſa faute.

L'on demanda à notre Mere, ſi Noé étoit idolâtre, à cauſe que ſes enfans l'étoient ; elle répondit : Non ; mais parce que les hommes ſont portés comme naturellement à l'idolâtrie, ceux-ci y étoient tombés ; car c'eſt le propre de l'homme de tendre toujours au relâchement, & de décheoir par lui-même du bien où Dieu l'a établi. Nul n'eſt aſſuré de perſéverer juſqu'à la fin que par la confiance qu'il a en la miſéricorde de Dieu, qui ſeul nous peut rendre dignes de cette grace. Sur Noé.

Une autre fois notre Mere dit ſur le ſujet de ſaint André : Il n'y a que ſaint André entre tous les Apôtres, qui ait mérité ſeul, avec ſaint Pierre, d'avoir l'honneur de mourir du même ſupplice dont notre Seigneur eſt mort, parce qu'il ne porta point d'envie à ſaint Pierre & aux deux autres Diſciples que notre Seigneur favoriſoit plus que lui & que tous les autres, les prenant pour témoins de ſes plus grands miracles & des actions ſignalées qu'il faiſoit, encore qu'il fût le premier qui ſe fût mis à ſa ſuite, & celui qui avoit attiré les autres par ſon exemple.

Vice de l'envie.

Il n'y a point de vice qui déplaiſe plus à Dieu que la jalouſie qu'on porte aux autres, parce qu'il n'y en a point où il entre plus d'orgueil ; car l'envie veut ôter à Dieu le pouvoir de diſtribuer ſes graces comme il lui plaît, ce qui eſt le comble du plus grand orgueil, & qui offenſe le plus la ſouveraine ſageſſe de Dieu. C'eſt pourquoi il n'y a point de péché qu'il ait plus ſéverement puni, comme on voit dans l'Ecriture, par le châtiment de Coré, Dathan & Abiron, qui furent engloutis tout vivans en enfer, avec toutes leurs familles, parce qu'ils avoient voulu être honorés de la prêtriſe auſſi bien qu'Aaron, & que par envie ils avoient murmuré contre lui & contre Moyſe.

Dans

Dans l'hiſtoire des Machabées, on voit encore de quelle ſorte Dieu punit les Prêtres qui voulurent donner une bataille contre le deſſein de Judas & de ſes freres, par une ſecrette envie qu'ils avoient des favorables ſuccès que Dieu donnoit à toutes leurs entrepriſes ; car il en coûta la vie à pluſieurs de ceux qui les ſuivirent. Mais s'il n'y a rien que Dieu puniſſe plus rigoureuſement que l'envie, il n'y a rien qu'il récompenſe davantage que la vertu de ceux qui ſe réjoüiſſent des biens du prochain comme des leurs propres. La récompenſe qu'il donne à ces ames, en qui la charité a banni toute approche d'envie, vaut beaucoup mieux que les graces & les faveurs qu'elles pourroient envier, parce que ce ne ſont que des graces temporelles, & les autres ſont éternelles. Il eſt bien juſte que Dieu diſtribue ſes graces comme il lui plaît, puiſqu'elles ſont à lui, & que nous ne les méritons point. " Votre *Matt.* 20
„ œil eſt-il mauvais, parce que je ſuis „ bon? dit notre Seigneur dans l'Evangile.

On demanda à notre Mere, ſi c'eſt une mauvaiſe envie que de ſouhaiter les vertus des autres, comme, par exemple, leur humilité. Elle répondit : Il ne faut rien déſirer que de plaire à Dieu. Bien ſouvent on envie l'humilité des autres, plûtôt pour paroître humble que pour l'être véritable-

ment ; ou bien on voudroit avoir l'humilité, à condition de n'être point abjecte. Car on n'aime point l'abaiſſement & l'humiliation, qui eſt pourtant le fondement de l'humilité ; ce qui montre que l'envie qu'on a de la vertu des autres, ne vient que de l'amour-propre, qui donne une ſecrette jalouſie de ce qu'ils paroiſſent meilleurs que nous. On voit cela par les effets ; car on penſe ſouvent, & même on le dit quelquefois, qu'il n'y a pas de quoi s'étonner ſi une telle paroît ſi humble & ſi patiente, qu'il eſt bien aiſé de l'être quand on nous laiſſe en repos ; mais que ſi elle étoit un peu éprouvée, qu'on lui fit telle ou telle choſe comme à nous, on verroit juſqu'où iroit ſon humilité & ſa vertu pour le ſouffrir. La vraie humilité conſiſte à vouloir être le rebut de tout le monde, à l'imitation de Jeſus-Chriſt, qui a été fait le dernier de tous, & qui a dit de lui-même qu'il étoit un ver & non pas un homme, ayant ſouffert dans cette humilité des outrages continuels durant ſa vie ; car toutes les injures qu'on lui a faites en ſa Paſſion lui ont toujours été préſentes. C'eſt pourquoi quand il n'en auroit point ſouffert d'autres, on pourroit dire que ſa Paſſion a duré depuis le commencement juſqu'à la fin de ſa vie. Mais outre celles-là, il a ſouffert de perpétuelles humilia-

Effet de la vraie humilité.

tions durant ſon enfance ; car il ne pouvoit naître dans une plus grande pauvreté, ni choiſir une condition plus baſſe & plus mépriſable que d'être ſujet à travailler dans la boutique d'un artiſan, & d'être appellé par mépris, fils de Marie, femme d'un Charpentier.

XLIX. ENTRETIEN.

Le 26 Septembre.

L'On demanda à notre Mere pourquoi dans l'Evangile Jeſus-Chriſt maudit le figuier qui n'avoit point de fruit, puiſqu'il dit que ce n'étoit pas la ſaiſon. Elle répondit : Cela nous doit porter à nous humilier beaucoup, & nous doit donner ſujet de craindre, puiſque Dieu, qui eſt toujours juſte, & qui ne fait rien que par une ſouveraine juſtice, châtiera non-ſeulement ceux qui n'auront pas fait uſage de ſes graces, mais condamnera auſſi ceux à qui il n'a rien donné dont ils puiſſent faire uſage, & leur dira, auſſi bien qu'aux autres : *Allez, maudits, au feu éternel.* Matt. 25. Comme il ſe voit par la réprobation de tant de peuples païens, qui ſont repréſentés par cet arbre, qui étant trouvé ſans fruit, encore qu'il ne fût pas la ſaiſon d'en avoir, fut pourtant condamné par notre

Seigneur à être arraché. Car quel fruit peut-on demander aux Païens, que Dieu n'a point plantés dans l'Egliſe, qui eſt la ſeule terre où les ames peuvent porter les fruits du ſalut : puiſque hors de l'Egliſe il n'y en a point, comment pourroient-ils ſervir Dieu, qu'ils ne peuvent connoître ? C'eſt donc ce qui doit beaucoup faire craindre ceux à qui il donne beaucoup, ſa parole étant très-véritable, qu'*on demandera beaucoup à celui qui aura plus reçû.* Luc. 12. 42.

Une Sœur dit que notre Seigneur ayant aſſuré que ſa parole ſeroit prêchée dans toute la terre, la condamnation des Païens peut être une punition du mépris qu'ils en avoient fait eux-mêmes, ou leurs peres. Notre Mere répondit : Ce n'eſt qu'en punition du péché originel ; c'eſt pourquoi ceux que Dieu favoriſe de ſa grace, qu'il donne à qui il lui plaît, par un effet ſingulier de ſa pure miſéricorde, ſeront bien plus criminels s'ils demeurent ſans fruit dans la terre fertile où il les a plantés.

Traitemens mauvais toujours meri-tés.

Sur un autre ſujet elle dit : Je ne ſçaurois comprendre comment il y a des ames qui oſent ſe plaindre des traitemens qu'elles reçoivent de Dieu, ſoit par lui-même ou par quelques créatures. On n'oſe pas ſe plaindre de Dieu, mais on ſe plaint des créatures dont il ſe ſert pour nous affliger, & même de celles qui tiennent

ici ſa place. Quand je vois de ces ames, j'ai de la peine à ne me pas emporter de colere contr'elles, & je voudrois leur faire ſentir ce que mérite l'excès de leur ingratitude & de leur témérité, qui prétend que Dieu leur doit quelque choſe, lui au contraire à qui nous devons tout, & infiniment plus que nous ne ſçaurions jamais faire pour lui. C'eſt beaucoup de miſéricorde que Dieu nous fait de ne nous pas faire abyſmer dans l'enfer, que nous avons tant mérité ; & c'eſt un excès de ſa bonté de nous ſouffrir encore ſur la terre pour le ſervir. On oublie tout cela quand on ſe plaint ; car c'eſt à Dieu qu'on s'adreſſe, puiſque c'eſt par ſa volonté que nous ſommes traités avec injuſtice, quelque grande qu'elle puiſſe être. Il ne veut jamais le mal pour ceux qui le font ; mais il veut toujours abſolument pour nous que nous l'endurions : il n'a pas commandé à ceux qui nous font tort, mais il nous commande de le ſouffrir.

Une Sœur lui propoſa une autre queſtion, ſçavoir pourquoi dans l'Evangile il eſt dit que *l'on donnera à celui qui a déja, & que pour celui qui n'a rien, on lui ôtera même ce qu'il penſe avoir :* elle répondit, que cela nous doit tenir profondément humiliés devant Dieu. Comme elle ne diſoit rien davantage, une autre Sœur dit

Matt. 25. 2.

L'exactitude extérieure ne ſuffit pas.

ſa penſée, qui eſt que celui qui a, c'eſt-à-dire qui a des œuvres pleines par la pureté de ſon intention & par l'ardeur de ſa charité, qui les rend agréables à Dieu, recevra, pour récompenſe du bon uſage qu'il a fait de ſon talent, de nouvelles graces, qui lui feront faire de nouvelles acquiſitions de bonnes œuvres; mais qu'au contraire celui qui n'a rien, ce qu'il a lui ſera ôté, ce qui s'entend de ceux qui ſe contentent de l'extérieur de la vertu ſeulement. Notre Mere répondit: Cette penſée eſt bonne, & très-véritable. Toutes les perſonnes qui ſe contentent de la pratique extérieure de leur Régle, & qui y mettent leur confiance, trouveront que le fruit qu'elles penſoient gagner par cette obſervance extérieure, leur ſera ravi, parce qu'elles ont négligé la piété, qui eſt utile à tout, & ſans laquelle rien n'eſt utile.

Deux manieres de perdre les bonnes œuvres.

Il y a deux ſortes de perſonnes qui gardent la loi fort exactement, & qui n'en recevront nulle récompenſe, mais plûtôt des châtimens. Les unes ſont celles qui ne cherchent pas à la vérité la gloire & la louange des créatures pour le bien qu'elles font, & qui obſervent leur Régle parce qu'elles s'y croyent obligées; mais qui néanmoins conſentent aux louanges qu'on leur donne; & penſant les avoir méritées, elles les reçoivent avec joie. Ces perſonnes

tiennent compte de ce qu'elles ſont pour Dieu, & prétendent que la récompenſe leur en eſt dûe. Les autres ſont celles qui recherchent la louange & l'eſtime des créatures ; & pour celles-là, il eſt certain que ce qu'elles penſoient avoir leur ſera ôté ; mais tout ſera conſervé & augmenté à ceux qui, ayant accompli tout ce que Dieu demande d'eux, ſe croiront ſerviteurs inutiles.

Ruine de Maiſons.

Elle dit ſur un autre ſujet, que la ruine des Maiſons vient de ce qu'on n'aime point la pauvreté, & que depuis que le vice de propriété ſe gliſſe dans une Maiſon Religieuſe, il détruit entierement la régularité & la diſcipline.

Une Sœur dit à notre Mere qu'on avoit lû à la lecture de Complies, que ſaint Bernard avoit ſoutenu par la force de ſon bras le poids de la Diſcipline eccléſiaſtique qui commençoit déja à tomber dans le relâchement, & qu'il avoit été aiſé de reconnoître comment il l'avoit ſoutenue lui ſeul durant ſa vie, puiſqu'auſſi-tôt après ſa mort on y avoit vû un changement notable. La Sœur qui rapportoit cela vouloit faire voir la néceſſité que le monde a que Dieu lui conſerve les perſonnes ſaintes que ſa bonté envoye de temps en temps, pour inſpirer par leur moyen le renouvellement des mœurs, &

Ce qui ſoutient les Maiſons.

combien on perd quand Dieu les retire. Elle vouloit que notre Mere y consentît, & en demeurât d'accord ; mais voici à peu près la réponse qu'elle fit : Les Saints aident beaucoup les ames qu'ils soutiennent, & les conduisent par la grace que Dieu met en eux pour cela, selon le dessein que sa providence a sur eux, en les éclairant & les choisissant pour être d'excellens instrumens, dont il se veut servir pour la conversion & la conduite des ames. C'est un bonheur singulier de posséder de telles personnes ; mais il ne faut pas croire que Dieu ne puisse sans eux continuer & perfectionner l'œuvre de notre salut, qu'il a commencé par eux. Tout dépend de demeurer fortement attaché à Dieu. Cela étant, rien ne sera capable de nous nuire, & quand nous perdrons pour ce monde les personnes dont l'exemple & les instructions nous portoient à Dieu, si nous nous sommes attachés à lui uniquement, ces ames saintes nous deviendront encore plus utiles auprès de sa divine bonté, parce qu'elles nous obtiendront la grace de poursuivre ce qu'elles nous ont aidé à commencer. Il ne faut donc pas dire que le relâchement qui se voit dans presque tous les Monastères, vient de ce qu'ils ont perdu les Saints par qui Dieu les avoit institués, mais bien plûtôt de ce qu'ils ont

quitté Dieu, qui pouvoit ſeul les ſoutenir.

Un autre jour on rapporta à la Conférence ce que dit un Saint, que pour recevoir la ſainte Communion, qui eſt un Pain divin, il faut changer de vie; qu'autrement ce Pain de vie, au lieu de nous vivifier, ſervira pour nous corrompre davantage; ſur quoi on lui demanda ſi ce n'eſt pas à dire qu'il faut s'examiner pour voir le profit qu'on fait de chaque Communion, & ſi on ne doit pas s'en priver, quand on ne reconnoît point en avoir profité, mais plutôt s'être négligée. Elle répondit, qu'il y a encore un autre Saint qui dit la même choſe, & qu'on doit veiller avec ſoin ſur l'uſage qu'on fait de cette Viande divine; qu'il eſt vrai que ceux qui n'avancent point ſont indignes d'en approcher, mais qu'il faut ſuivre le jugement de ceux qui nous conduiſent, & non pas le nôtre. Fruit d'Communi

On lui dit qu'on avoit lu à Complies que les hommes, qui ſont ſujets aux vices de la chair, peuvent bien être guéris par des hommes, que ceux qui ont des fineſſes malicieuſes ne le peuvent être que par des Anges; mais que ceux qui ſont ſuperbes ne peuvent être délivrés de l'orgueil que par Dieu même. Sur quoi elle dit: C'eſt parce que l'orgueil eſt le plus grand de tous nos maux & le plus incurable. Vice le incurable

C'eſt le plus grand de tous les vices, & celui qui produit en nous une ſource inépuiſable de corruption, dont la ſeule puiſſance de Dieu peut arrêter le cours. Mais il eſt bien étrange qu'on ait moins de honte des péchés d'orgueil que de ceux qui ſont groſſiers & charnels, encore que ceux-là ſoient ſi grands & apportent tant de mal à l'ame, qu'il n'y a que Dieu qui la puiſſe guérir des playes qu'ils lui font. Pour ce qui eſt de ceux qui ſont plus groſſiers & plus extérieurs, il eſt certain que, quoiqu'ils ſoient grands, ils peuvent être guéris par les hommes.

Moyen de guérir les péchés groſſiers.

On demanda enſuite de quelle ſorte ils les guériſſent. Elle répondit : C'eſt premierement par les macérations du corps, & enſuite par la privation des objets, qui en peuvent exciter les déſirs. Mais pour les péchés de l'eſprit, ils ſont difficiles à guérir, parce qu'il eſt mal aiſé de les connoître, & les perſonnes mêmes qui y ſont enveloppées, ſont dans un tel aveuglement, que non-ſeulement elles ne connoiſſent pas la grandeur de leur mal, mais qu'elles en prennent un ſujet de vanité & de gloire: car on prend ces ſortes de péchés pour une marque de bon eſprit, & un courage orgueilleux eſt eſtimé une généroſité d'un cœur noble, qui merite plutôt de la louange que du blâme. Il ſe trouve

même peu de perſonnes parmi celles qui ſont profeſſion de vertu, qui s'accuſent des péchés d'orgueil avec une véritable confuſion, & qui n'en auroient beaucoup plus, ſi elles avoient à s'accuſer de quelques péchés groſſiers, quoique devant Dieu ils ſoient beaucoup moindres.

Pourquoi punit plus les péchés corporels que les ſpirituels.

On lui demanda pourquoi donc on ordonne des pénitences beaucoup plus légeres pour ceux de l'eſprit que pour les autres. C'eſt, répondit-elle, parce qu'on ne connoît pas leur grandeur, à cauſe qu'ils ſont tout ſpirituels, & qu'ainſi il n'y a que Dieu qui en puiſſe juger. C'eſt pourquoi auſſi on lui en laiſſe la punition à faire en l'autre monde, & on fait ſeulement ſatisfaire en celui-ci pour ceux qui regardent la chair, parce qu'ils peuvent être bien expiés par les peines qu'on lui fait ſouffrir; au lieu que l'orgueil eſt un ſi grand mal, que, comme il n'y a que Dieu qui le puiſſe guérir, il n'y a auſſi que lui qui le puiſſe punir.

Comme l'Egliſe ſe ruine par elle-même.

Elle parla enſuite des miſéres extrêmes, que les Chrétiens ſouffrent dans l'Irlande, où elle dit que l'Egliſe s'eſt ruinée par elle-même, non pas l'Egliſe qui ne peut décheoir de ſa ſainteté, ni être détruite par ſes ennemis, puiſqu'elle doit durer juſqu'à la fin des ſiécles, mais les membres qui la compoſent, parce que

de pluſieurs Ordres Religieux, qui étoient demeurés dans l'Irlande pour y maintenir la foi qui étoit perdue en Angleterre, ils ſe ſont perdus eux-mêmes, en ſe bandant les uns contre les autres : ce qui a donné occaſion aux Anglois hérétiques de les opprimer, & de les réduire dans la derniere extrémité des miſéres, parce que la parole de notre Seigneur eſt toujours véritable, que tout Royaume qui eſt diviſé contre lui-même ſera déſolé. C'eſt la figure de ce qui ſe paſſe en nous, quand nous ne réſiſtons pas fortement pour maintenir en nous le régne de Dieu, & que nous ſuivons nos inclinations, qui combattent contre la raiſon droite que Dieu nous a donnée, & les mouvemens qui viennent de ſon eſprit. Car nous tombons ſous la puiſſance des démons, qui nous tiennent dans un malheureux eſclavage, parce que nous n'avons pas travaillé pour conſerver les droits de la liberté que Jeſus-Chriſt nous avoit acquiſe.

On demanda ſi ces Catholiques, qui ſouffroient tant dans l'Irlande, n'étoient pas martyrs, en mourant dans les Iſles déſertes où on les envoyoit. Elle répondit, que c'étoit ſelon l'état où ils étoient ; & prenant delà ſujet de parler de la mort, elle dit : Toutes les perſonnes qui meurent ſont ſurpriſes, parce que la plûpart ne

rpriſe or- ire de la t.

l'attendent point, penſant qu'elle eſt encore loin d'eux, lorſque néanmoins elle les pourſuit de près ; & les autres, quoiqu'ils l'attendent & s'y préparent, ne laiſſent pas d'en être comme ſurpris, à cauſe des choſes horribles qui ſe voyent dans ce dernier moment. Car tous les ſignes épouvantables, qui doivent paroître au jour du Jugement, ſe paſſent inviſiblement dans l'ame d'une perſonne mourante, & c'eſt encore pire, quand il faut qu'elle paſſe par la rigueur des jugemens de Dieu, devant qui les Saints mêmes ne ſont pas trouvés Juſtes. On devroit ſans ceſſe penſer à la mort, puiſqu'il y va d'une ſi grande importance. Notre Seigneur ne nous a rien tant recommandé, nous avertiſſant de veiller continuellement, parce qu'il viendra comme un larron, & que nous pouvons être ſurpriſes, lorſque nous y penſerons le moins.

Comment c uſe du plaiſ de la nourr ture.

On dit à notre Mere que les Saints diſent qu'il faut s'abſtenir de tout plaiſir, & que néanmoins on ne peut ſatisfaire aux néceſſités de la nature ſans quelque plaiſir. Elle répondit : Il faut ſuivre la régle que donne S. Auguſtin, de paſſer par le plaiſir, parce qu'on ne peut faire autrement, pour donner à la nature ce qui lui eſt néceſſaire, mais ſans s'arrêter au plaiſir. Il faut donc nourrir ſon corps afin qu'il vive,

& c'eſt pour cela que Dieu a donné le goût, afin qu'il ſervît à l'entretien de la vie : c'eſt pourquoi il s'en faut ſervir pour la fin pour laquelle il nous l'a donné, & non pas pour celle du plaiſir. Car ſi on ne vouloit rien manger qu'on trouvât bon, on viendroit à ne pouvoir plus du tout manger ; mais la mortification conſiſte à ſe contenter de ce que l'on donne, & d'être bien aiſe quand il ne ſe rencontre pas ſelon notre goût.

L. ENTRETIEN.

Jour de ſaint Michel.

Le 29 Septembre.

Crainte des jugemens de Dieu.

PARLANT de la grandeur des peines, qui purifieront les ames dans l'autre vie, & voyant bien l'effroi que cela avoit donné à quelques-unes, elle dit, que ce n'étoit point pour épouvanter qu'elle avoit dit cela, mais afin de nous faire voir la néceſſité de faire pénitence, pour expier nos fautes, pendant que nous avons le temps, & que nous pouvons obtenir miſéricorde ; & combien nous devons appréhender les Jugemens de Dieu, qui ſont toujours juſtes ; qu'elle n'y pouvoit penſer ſans trembler, & qu'elle ne trouveroit pas étrange que le Purgatoire fut

grand & long pour beaucoup d'ames imparfaites, puiſque les ſaints Patriarches, qui avoient été ſi agréables à Dieu, avoient été aux Limbes durant pluſieurs milliers d'années; & Adam même, qui avoit fait la plus auſtère pénitence qu'on puiſſe s'imaginer, & la plus longue que jamais aucun homme ait faite, puiſqu'elle a duré neuf cens ans, durant lequel temps il a porté ſans ſoulagement toutes les miſéres & les peines où le péché nous a engagés, qu'il n'a point fait de maiſon pour ſe garantir des injures de l'air; & dans tout le reſte il n'a point uſé d'invention pour s'adoucir les peines, qui ont été la ſuite de ſon péché: ce qui eſt encore peu de choſe au prix de la patience & de l'humilité extrême, avec laquelle il a porté l'humiliation continuelle qu'il recevoit de ſon péché. Car il a vû de combien de maux il étoit cauſe, tant ſpirituels que temporels, parce qu'il avoit plus de lumieres que jamais homme n'en eût. Il a vû devant ſes yeux la mort d'Abel tué par Caïn, qui ſe rendoit coupable d'un crime; il a vû l'ambition du même Caïn, en édifiant une Cité qu'il nomma du nom de ſon fils, d'où eſt venu la vanité des Seigneuries; & enfin il a vû les œuvres de cette race maudite, & durant tout cela il s'eſt toujours tenu humilié devant Dieu,

Terrible pénitence d'Adam.

dans l'attente & l'eſpérance de ſa miſéricorde.

Foi héroïque des anciens Saints.

Enſuite elle parla en général des vertus héroïques des anciens Patriarches, & nous dit que la foi qui les avoit ſauvés étoit admirable ; que le reſpect & l'appréhenſion qu'ils avoient de la haute majeſté de Dieu eſt inconcevable, & que leur amour n'étoit pas moindre, comme il paroît par l'obéiſſance d'Abraham en immolant ſon fils Iſaac, un fils qui lui étoit ſi cher, & qui étoit l'unique gage qu'il eût des promeſſes de Dieu ; que néanmoins ſans raiſonnement & ſans délai, il ſe met en devoir d'exécuter ce que Dieu lui commande, & le fils y conſent, ſe laiſſant lier comme une victime ſur le bois du ſacrifice ; l'un & l'autre faiſant paroître en cette action la grandeur de leur foi & de leur amour pour Dieu. Enfin, que tous ces Saints de l'ancien Teſtament ont été grands, & ont fait des actions merveilleuſes, pour leſquelles Dieu les a aimés ; que néanmoins ils ont été ſi long-temps dans l'attente d'un bien qu'ils avoient déſiré avec tant d'ardeur pendant leur vie, & dont la privation leur avoit été bien plus pénible dans ce lieu ténébreux des Limbes ; que ſi ces Saints ont eu de ſi ardens

Déſir néceſſaire de l'avénement de Jeſus-Chriſt.

déſirs du premier avénement de Jeſus-Chriſt, toute notre dévotion devroit être

de ſouhaiter le ſecond, comme le ſouhaitent les Saints du ciel ; qu'une ame qui a beaucoup d'amour pour Dieu, le ſouhaite beaucoup, & qu'il eſt juſte qu'une ame qui déſire peu cette gloire conſommée, qui la rendra parfaitement unie à Dieu & joüiſſante de lui pour une éternité, paye dans le Purgatoire la peine que mérite ſon indifférence à l'égard d'un bien qui ne peut jamais être aſſez déſiré, puiſqu'il eſt le bien ſouverain, & qu'elle apprenne dans ce lieu, où les déſirs ſont encore plus ardens que le feu qui les brûle, combien mérite d'être déſiré ce qui ſurpaſſe tous les déſirs.

Elle ajoûta enſuite de quelque choſe qu'on lui dit : Il ne faut point, mes Sœurs, ſouhaiter d'être en Purgatoire, parce que ce déſir vient ſouvent de pareſſe & de lâcheté, qui fait appréhender les violences qu'il faut ſe faire pour gagner le ciel. La vie préſente nous eſt donnée pour travailler, & il faut en être bien aiſe, puiſque Jeſus-Chriſt dit qu'il faut travailler pendant que dure la lumiere, parce que quand les ténébres ſont venues, on ne peut plus rien faire. Ces ténébres c'eſt la mort, qui nous rend incapables de bonnes œuvres. Que ſi l'on ſouhaite de mourir afin de ne plus pécher, c'eſt un bon déſir ; mais il faut faire ce que l'on

Violence qu'il ſe faut faire.

peut pour ſe purifier avant la mort par les exercices de la pénitence. Cette pénitence n'eſt pas d'aller à Matines quand on ſe trouve mal, & que l'obéiſſance le défend; mais de renoncer à ſoi-même, & mortifier ſans ceſſe ſa propre volonté & ſes ſens, qui ſont les organes du péché, & qui donnent l'entrée aux maladies de l'ame, qui ſont les imperfections.

ſuivre Dieu. Le plus court moyen pour plaire à Dieu & pour éviter les peines du Purgatoire, c'eſt de marcher dans les voies que Dieu nous a préparées pour aller à lui. Le bienheureux S. François de Sales dit que notre Seigneur étant ſur la Croix, où il enfantoit tous ſes élûs, leur a préparé à tous les voies & les moyens qui les devoient conduire au ſalut, comme une mere qui prépare des langes & deſtine une nourrice pour l'enfant qu'elle met au monde. Ainſi nous n'avons rien à faire qu'à ſuivre Dieu, & nous devons beaucoup demander qu'il nous conduiſe dans ſes voies, & qu'il nous enſeigne à faire ſa volonté. Il ne faut point déſirer la condition ou la place des autres, ni même les qualités qu'elles ont, tant de la nature que de la grace, parce que chacun doit ſervir Dieu dans ſon don, & c'eſt aſſez pour être parfait de ſuivre fidélement les mouvemens intérieurs que la grace nous donne, & la conduite qu'elle

tient ſur nous. Tous ces vains déſirs ne ſont que des tentations ou des amuſemens de notre ennemi, afin de nous détourner des véritables moyens de nous avancer.

Une Sœur lui demanda ſi l'on ne pouvoit pas bien déſirer pourtant d'avoir certaines graces & vertus qu'on voit dans les autres, & qui ſont néceſſaires à tout le monde, comme en voyant une perſonne bien humble, s'il n'eſt pas permis de déſirer de lui reſſembler. Elle répondit : Il eſt toujours permis de déſirer les vertus, mais non pas en la maniere qu'elles ſont pratiquées par les autres, parce que les dons de Dieu ſont divers. Il ne demande pas à tous le même uſage de la vertu ; par exemple, tous les Chrétiens ſont obligés à l'humilité, mais non pas d'une même ſorte ; car l'humilité d'un ſupérieur ne doit pas être comme l'humilité d'un inférieur, & entre les inférieurs même l'humilité dans la pratique ne peut être ſemblable, parce qu'il faut qu'il y ait de l'ordre ; mais la perfection de chacun conſiſte à faire un fidéle uſage des graces qu'il reçoit de Dieu, & ceux-là ſeront bienheureux, qui pourront dire, comme ſaint Paul, *la grace de Dieu n'a pas été vaine en moi.* 1. Cor. 15

Déſir des vertus doit éclairé.

L'on vint après à parler de l'Evangile

att. 13.7. du jour, où il eſt dit qu'*il faut qu'il arrive des ſcandales ; mais malheur à celui par qui ils arrivent.* Elle repéta ces paroles, & dit : La néceſſité qu'il y ait du ſcandale, c'eſt parce qu'il eſt néceſſaire que les Juſtes ſoient éprouvés, que Dieu ſe ſert de tout, & des méchans même, pour le bien des élûs ; que ſi la perſécution des méchans leur manque, il permet que les Juſtes les affligent, parce que, comme dit Thaulere, Dieu aveugleroit plûtôt quatre-vingts Juſtes, que de manquer à mortifier un élû qui en a beſoin ; & ſelon l'intention que les Juſtes ont, ils n'encourent pas le malheur de ceux qui donnent ſcandale ; mais ceux qui reçoivent ces épreuves doivent prier pour eux, afin que la faveur qu'ils reçoivent par leur moyen ne ſoit pas à leur dommage. C'eſt une grande perte quand le ſcandale arrive, & que perſonne n'en fait ſon profit : il faut gagner où les autres perdent ; & ſi cela eſt, la charité ſera part de ſon abondance à ceux qui nous l'ont procurée. Il y a pluſieurs ſortes de ſcandales : les uns viennent par la malice des méchans, qu'il faut ſupporter en patience, autrement on s'enveloppe dans leur malheur, & on ſe rend coupable avec eux, ſi on rend autant qu'on en reçoit, ſelon la comparaiſon familiere de ſaint Auguſtin, du vent

Néceſſité tre éprou- par les ux.

ivers ſcan- les à diſ- guer.

qui ſort de deux portes ouvertes vis-à-vis l'une de l'autre durant une tempête. Il y a un ſcandale qui n'eſt pas donné, mais qui eſt pris ſans ſujet, qui eſt quand on interprête en mal les actions du prochain par des jugemens téméraires ; le malheur eſt pour celui qui ſe ſcandaliſe lui-même, & non pas pour celui de qui il le prend. C'eſt un autre ſcandale de s'entre mal édifier, encore que ce ſoit en choſes légeres. L'eſprit malin fait tout ce qu'il peut pour tenter les perſonnes les plus exactes à la vertu, & qui ſont un modéle d'édification, parce que ſi peu qu'elles ſe relâchent en quoi que ce ſoit, elles donnent pied aux imparfaites de les ſuivre : par exemple, j'ai remarqué quelquefois des perſonnes qui ont de la joie quand elles en voyent d'autres fort ſilentieuſes & fort ſérieuſes, s'émanciper un peu ; cela donne liberté d'avoir ſoi-même moins de retenue. Il faut pour cela avoir grande attention ſur ſoi-même, tant pour ne point donner ſujet de mauvais exemple, que pour ne le point prendre.

Une Sœur qui n'étoit point venue à la Conférence, vint à deux heures pour dire quelque choſe à la Mere : elle lui demanda d'où elle venoit ; lui ayant répondu qu'elle venoit de l'aſſiſtance, elle dit qu'hormis cela elle ne croyoit pas que Dieu nous

Avantage de ſe trouver en commun.

regardât volontiers ailleurs qu'à la Conférence, à l'heure qu'on la faisoit ; qu'il falloit aimer la société, & ne se point séparer des assemblées communes ; que le souvenir du respect de Dieu nous en devoit donner dans tous les lieux d'assemblée, puisque Jesus-Christ a dit que là où deux ou trois personnes seroient assemblées en son nom, il seroit au milieu d'elles ; que nous sommes toujours assemblées en son nom, où nous sommes bien plus de deux ou trois ; que si on croyoit sa parole, comment pourroit-on négliger de s'y rendre exactement, ou s'y ennuyer ; mais que c'est qu'on a peu de foi, peu d'amour & peu de crainte.

Recevoir les services comme pauvres.

Elle dit sur un autre sujet : Une Religieuse devroit être beaucoup humiliée d'avoir besoin d'être servie, parce qu'elle se doit considérer comme pauvre, à qui rien n'est dû, mais qui est assistée par charité. On oublie quelquefois cela, parce qu'on se croit enfant de la Maison, à qui les secours & les devoirs de la charité sont dûs. Il est vrai que nous sommes les enfans de la Maison, mais pourvû que nous soyons ce que nous devons être, c'est-à-dire, vraîment humbles de cœur & pauvres d'esprit ; car autrement au lieu d'être enfans de la Maison, nous en sommes plûtôt les usurpateurs, parce que nous

occupons indignement des places dans la Maiſon de Dieu, où d'autres le pourroient ſervir fidélement & parfaitement. Si nous voyions qu'un pauvre, qu'on auroit reçû par charité pour le ſervir dans ſes beſoins, ſe rendît fâcheux & difficile, nous croirions avec raiſon qu'il ſeroit indigne de la charité qu'on lui feroit, puiſqu'il en ſeroit ingrat. Nous devons donc nous juger de même, puiſqu'il n'y a point de différence. Car ſi nous ne ſommes vraîment pauvres, nous ne ſommes point Religieuſes; & ſi nous n'avons point les ſentimens d'humilité & de reconnoiſſance qu'auroit un pauvre, nous ſommes indignes de la charité que nous recevons de la Religion.

LI. ENTRETIEN.

Jour de ſaint Jerôme.

Le 30 Septembre.

ENSUITE de quelques autres diſcours, on vint à parler de ce Saint, qui avoit une ſi extrême crainte des jugemens de Dieu: elle dit que c'étoit par l'idée qu'il avoit de la haute majeſté & ſainteté de Dieu, qui dit: *Soyez ſaints comme je ſuis ſaint, & ſoyez parfaits comme* Matt. 5. 48.

votre Pere céleſte eſt parfait. Que cette
Un Chrétien ſt une image ivante de eſus-Chriſt. role la faiſoit trembler, parce que les Chrétiens doivent être des imag vantes de Jeſus-Chriſt; qu'en conſid cette premiere parole, *ſoyez ſaints*, elle avoit penſé que l'intention de Seigneur durant ſa vie, n'avoit poi de faire écrire ſon Evangile en des li mais que ſon deſſein principal étoi les Chrétiens ſe l'appriſſent l'un l'autr la ſainteté de leur vie & de leurs par & qu'on pût apprendre en les voyan vie, les actions & les paroles de Chriſt; que cela étoit ainſi en la prim Egliſe, qu'ils n'avoient point le no Teſtament écrit ſur du papier, au r bien peu l'avoient par écrit; mais qu'ils s'en paſſoient bien, parce qu'i voient ſi bien dans le cœur, qu'on le en eux-mêmes, comme on l'avoit la vie de Jeſus-Chriſt; qu'au lieu lettre ils avoient l'eſprit, & qu'à p il ne reſte que la lettre. Si on veut ſç le nouveau Teſtament, il le faut lir les livres, parce que nous ne repréſe point la vie toute divine du Fils de I nous n'avons qu'une vie charnelle & reſtre.

Une Sœur qui n'étoit pas ven commencement de la Conférence, manda comment ſaint Jérôme avo

de crainte, puiſqu'il aimoit Dieu, & qu'il eſt écrit, que *la parfaite charité chaſſe la crainte ;* elle répondit : La parfaite charité chaſſe la crainte ſervile, mais non pas la crainte filiale ; au contraire, c'eſt elle qui l'introduit dans l'ame, & à proportion qu'on a plus d'amour, on a plus de crainte. C'eſt pourquoi ſaint Jérôme craignoit beaucoup, parce qu'il aimoit beaucoup ; s'il eût moins aimé, il auroit moins craint : il craignoit de n'être pas aſſez pur pour être aimé de celui qu'il aimoit ſouverainement. Cette crainte eſt conforme au ſentiment de ſaint Auguſtin, quand il dit : *Si non amas, time ne pereas ; ſi amas, time ne diſpliceas.* Dieu qui conduit ſes Saints par des voies différentes, & qui en appelle de toutes ſortes, afin que les fidéles puiſſent trouver en eux des modéles de toutes ſortes de vertus, a voulu conduire ce Saint par la voie de la crainte, pour apprendre aux hommes, qui ſont moins innocens que lui, combien ils ont ſujet d'appréhender les jugemens de Dieu, qui ſont ſi rédoutables aux Saints mêmes. Car c'eſt une choſe étonnante qu'un Saint tel que ſaint Jérôme, ſi rempli de charité, qui pratiquoit une pénitence ſi auſtere, qui s'étoit donné au ſervice de Dieu dès ſa jeuneſſe, & qui avoit ſoutenu pour l'amour de lui tant de com-

1. Joan. 4. 18

La crainte ſervile & la crainte filiale.

La crainte des Saints doit faire trembler.

bats, & ſouffert de ſi horribles tentations, paſſe toute ſa vie dans une appréhenſion perpétuelle des jugemens de Dieu, & meure dans une crainte encore plus grande, qui fit que ſa mort fut ſi épouvantable, qu'on ne l'a oſé écrire dans ſa vie. Quelle crainte donc ne doivent point avoir les pécheurs, & ceux qui vivent ſi lâchement dans le ſervice de Dieu, qui ont reçû de lui tant de graces? Car on doit encore plus craindre pour les graces de Dieu reçûes, que pour les péchés commis, & Dieu nous demandera beaucoup davantage qu'aux perſonnes du monde, qu'il n'a pas tant favoriſées que nous. Quand ce ne ſeroit que de nous avoir retiré des occaſions de l'offenſer où les autres ſont expoſés, c'eſt une grace ſi grande qu'elle eſt inconcevable, parce que chacun ſçait aſſez, & l'humilité chrétienne oblige de le croire, que nous ſerions capables de tomber dans les déſordres & les crimes où nous voyons les autres.

De quoi l'on eſt capable.

On vint enſuite à parler des tentations de ſaint Jérôme; la Mere dit que Dieu l'avoit voulu éprouver, & qu'il eſt ſouvent néceſſaire que Dieu éprouve de la ſorte les ames qui ſont à lui, pour fortifier leur vertu en l'établiſſant ſur le fondement ſolide de l'humilité & de la défiance d'eux

mêmes, qui eſt le principal de la vertu, parce que rien n'eſt ſi dangereux que de ſe fier en ſoi-même & en ſa propre force; mais lorſqu'on éprouve ſi ſenſiblement la grandeur de ſes miſeres, & qu'on ne trouve nul appui en ſoi, on eſt contraint de le chercher en Dieu; que c'eſt pourquoi un Saint dit qu'il faut donner du déſeſpoir au pécheur pour le faire eſpérer, parce qu'il faut qu'il déſeſpere entiérement de lui-même pour pouvoir eſpérer en Dieu: que ce n'eſt pas une mauvaiſe marque de la vertu d'une ame que de la voir tentée; au contraire même c'eſt un ſigne qu'elle n'eſt plus dans l'eſclavage du péché & ſous l'empire du Prince des ténébres, puiſqu'il la pourſuit & lui fait la guerre. Car il ne combat que ceux qui lui réſiſtent, & ceux qui lui obéiſſent ſont en paix avec lui: c'eſt pourquoi il ne leur cauſe point de trouble, & ainſi c'eſt une mauvaiſe marque de n'être point tenté.

Utilité tentations.

N'être p tenté, ma vaiſe mar

Une Sœur lui demanda quand la Mere Agnès reviendroit de Port-Royal des Champs, où elle étoit allée faire un voyage. Notre Mere répondit, qu'elle n'en ſçavoit rien. Cette Sœur répartit: Qui le pourra donc ſçavoir? La Mere lui dit que c'étoit Dieu, qu'il étoit le maître, & diſpoſoit abſolument de tous les momens de notre vie, dont nous n'avions que le temps

Curioſi l'avenir b mable.

préſent qu'il nous donne, s'étant réſervé l'avenir, dont perſonne ne peut répondre, & à quoi il ne veut point que nous penſions : que c'étoit faire deux fautes que de prévoir l'avenir ; la premiere, parce que cela nous empêche de nous appliquer au temps préſent pour l'employer & le ménager ſoigneuſement par la fidélité à ſes devoirs ; & en ſecond lieu, c'eſt entreprendre ſur le droit de Dieu, au lieu de le regarder ſans ceſſe pour le ſuivre, & dépendre de lui à tout moment, comme étant notre Seigneur & notre Dieu, qui nous doit conduire comme il lui plaît, par ſon droit légitime ; que bien ſouvent on eſt trompé quand on fait des projets & des deſſeins ſur l'avenir ; & que quand on parle il ne ſe trouve guères qu'on diſe la vérité ; que pour ne point mentir il ne faut point parler. (Ce fut ſa concluſion.)

Une Sœur lui ayant demandé quelque choſe dont il ne me ſouvient plus, elle répondit : La plus grande de toutes les peines de l'enfer & celle qui doit faire trembler les ames qui veulent aimer Dieu, c'eſt que dans ce lieu d'horreur & de ſupplice, il faut que celui-là ſoit ajouté aux autres, d'être éternellement privé d'amour. On ne conſidére pas aſſez ce que c'eſt que l'éternité ; ce n'eſt pas à dire qu'il y faille penſer pour s'en inquiéter,

Peine de l'enfer la plus grande.

puiſqu'il faut eſpérer en Dieu, & demeurer dans la paix que lui-même nous a donnée, en venant au monde pour nous reconcilier avec ſon Pere, qui eſt le ſujet de notre confiance ; mais qu'il faut eſpérer avec tremblement, afin de rendre notre confiance plus certaine. Car *la crainte de Dieu eſt le commencement de la ſageſſe*, & en effet c'eſt elle qui nous retire des folies & des égaremens, où le péché a rendu ſujets les enfans d'Adam. Il eſt dit auſſi que l'eſprit du Seigneur repoſe ſur les humbles & ſur ceux qui tremblent à ſes paroles. Il faut toujours prendre le plus sûr. Ceux qui craignent Dieu, marchent en aſſurance. Qu'on penſe donc quelquefois à l'éternité & à la grandeur de cette perte, d'être privé de Dieu pour jamais.

Pſ. 110. 11

Iſ. 66. 2.

Ceci me fait ſouvenir d'une autre belle parole qu'elle dit ſur une nouvelle, qu'on lui avoit dite, que les Religieuſes qui alloient en Pologne étoient péries ſur mer. Il y eût des Sœurs qui raconterent divers accidens ſemblables, & les périls que l'on court dans les navigations & les voyages. Les ayant écoutées quelque temps, elle dit, qu'il en eſt du moment de la mort comme du flux de la mer ; comme il vient tout d'un coup & emporte tout ce qu'il trouve, qui périt ſans reſſource, auſſi la

Vigilan contre la mort.

mort nous ſurprend en un inſtant, & nous emporte en l'état où elle nous trouve. Il y a ſeulement cette différence, que le flux de la mer eſt réglé à certaines heures, qu'on ſçait qu'il ne paſſe jamais, au lieu que pour ce réflux épouvantable de la mort, il n'y a rien de plus certain que ſon incertitude; que c'eſt pourquoi Jeſus-Chriſt nous recommande tant de veiller, en nous diſant expreſſément : *Veillez, car vous ne ſçavez ni le jour, ni l'heure.* Faiſons donc ce qu'il nous dit : ſoyons toujours comme des ſerviteurs qui attendent leur maître.

Matt. 25. 13.

LII. ENTRETIEN.

Le premier Octobre.

COMME j'entrai à la Conférence, Madame de Crevecœur diſoit à la Mere, qu'elle ne la devoit pas faire ce jour-là, qu'il n'étoit pas raiſonnable qu'elle ſe fatiguât, un jour qu'elle avoit pris médecine à neuf heures, ayant voulu faire le Chapitre auparavant. La Mere répondit, que tout cela en étoit, & qu'il falloit qu'elle fit ſon devoir : & puis elle lui demanda ſi elle eût laiſſé ſes ſervantes à rien faire. Elle répondit que non, puiſqu'elle les gageoit pour la ſervir. La

Faire ſon devoir ſans l'écouter.

Mere répondit, qu'elle étoit auſſi obligée de ſervir, qu'il falloit qu'elle fit ſon devoir, & encore après cela bienheureuſe de n'être pas châtiée.

Elle diſoit l'autre jour, qu'elle penſoit que M. Singlin n'iroit point en Purgatoire, parce qu'il ſe donnoit à tout le monde, & ne faiſoit jamais ſa volonté. On auroit bien raiſon d'en dire autant d'elle.

J'ai oublié le reſte de la Conférence, excepté que ſur la fin une Sœur lui demanda, ſi elle ne penſoit point à Mathathias; elle dit qu'oui, & qu'elle en auroit bien à dire le lendemain. Puis ſe ſouvenant qu'il ſeroit Jeudi, elle dit en abregé les remarques qu'elle avoit faites ſur les Leçons, qui ſont, que Mathathias ſe prépare au combat pour la loi par la pénitence, en jeûnant & mettant la haire; qu'il exhorte le peuple, ſelon l'autorité qu'il avoit étant Prêtre; qu'il déclare aux ennemis la réſolution de mourir plutôt que de tranſgreſſer les loix; qu'il prend la cauſe de Dieu en main; & armé de ſon zéle il fait juſtice, en tuant celui qui avoit obéi au Roi contre le précepte de la loi, & qu'enfin pour être mieux préparé à ſoutenir la cauſe du Seigneur, & à conſerver la loi de ſes peres, il abandonne tous ſes biens & renonce à tout;

1. *Mach.* &c.

Coura pere des chabées.

après quoi il meurt, ayant fait tout ce qu'il devoit faire & tout ce que Dieu avoit deſtiné qu'il fit. Deux heures ſonnerent avec ces paroles, & l'on finit la Conférence.

LIII. ENTRETIEN.

Le Vendredi 3 Octobre.

UNE Sœur ayant témoigné qu'elle avoit été bien importunée du bruit, que faiſoient des ouvriers, qui lui ôtoient l'attention à une lecture ſpirituelle, notre Mere dit, qu'en effet il eſt dit dans le Cantique : *Gardez-vous bien d'éveiller ma bien aimée ;* mais que néanmoins l'épouſe n'eſt pas ſi aiſée à éveiller, c'eſt-à-dire, qu'une ame unie à Dieu, & qui repoſe en lui par une haute contemplation, n'eſt point troublée par les bruits extérieurs ; d'ailleurs cette ame unie à Dieu, a la charité, qui la modere, & la rend conſidérée & aviſée en toutes choſes ; que c'eſt pourquoi elle eſt fort éloignée de ſe fâcher contre ceux qui troublent ſon repos. Car elle ne peut être troublée de ce qui n'offenſe point Dieu, comme eſt le bruit des artiſans ; elle l'aime au contraire parce qu'elle conſidére qu'il eſt néceſſaire qu'ils travaillent pour gagner leur vie, & pour

Cant. 2. 7.

L'union à ieu ſource paix.

les néceſſités que les autres ont de leur travail ; que c'eſt la charité qui donne ce raiſonnement à une ame unie à Dieu, parce que ſon bien-aimé, qui eſt le Roi de gloire, *l'a menée dans ſes celliers, & a ordonné en elle la charité.* Cant. 2. 4

L'on parla de l'hiſtoire des Machabées : notre Mere dit, qu'elle étoit touchée de pitié pour Judas, que Dieu avoit tant élevé par les victoires glorieuſes, qu'il lui avoit fait remporter ſur ſes ennemis, qui l'avoit rendu illuſtre & renommé partout, de ce qu'il cherche l'alliance des Romains, comme s'il avoit eu beſoin de leur ſecours, ayant Dieu pour protecteur, dont il avoit tant éprouvé l'aſſiſtance, par la force de ſon bras qui avoit abbattu ſes ennemis. C'eſt peut-être de là, dit-elle, qu'eſt venue ſa ruine & celle de toute ſa famille ; car il meurt dans un combat, qui n'étoit pas des plus forts qu'il eût ſoutenus ; mais Dieu le laiſſe périr, pour donner exemple à la poſtérité d'avoir plus de confiance en lui qu'aux hommes. Il meurt néanmoins auſſi courageuſement qu'il étoit digne de lui & des actions généreuſes qu'il avoit faites pour Dieu auparavant, parce que ſon cœur n'étoit point changé pour lui, & que ſa faute étoit du rang de celles que Dieu permet dans les Juſtes, afin de les

Confian aux homi funeſte.

en purifier & de ne les leur pas imputer dans ſon jugement. Peut-être même n'a-ce été qu'un exemple, que Dieu a voulu nous donner pour faire voir combien c'eſt une choſe qui lui déplaît, que de chercher l'appui des créatures, quand il a plu à ſa divine bonté prendre ſoin de nous, & qu'il nous a donné des témoignages ſenſibles de ſa protection. Car une ame, qui eſt à Dieu parfaitement, doit être contente de lui, & ne rien vouloir que ce qui vient de ſa Providence ſur elle.

Ensuite on parla de l'hiſtoire d'Eſther; ſur quoi la Mere nous dit : Il y a une merveilleuſe remarque à y faire & auſſi dans l'hiſtoire de Judith, c'eſt qu'elles ne ſe précipitent point pour accomplir leur deſſein, qui étoit ſi important pour le ſalut de leur nation. Judith n'a point peur qu'Holopherne s'éveille, pendant qu'elle fait ſa priere; elle la fait à loiſir, afin que Dieu la ſecoure dans le moment qu'il a deſtiné pour le ſalut d'Iſraël. Eſther attend trois jours pour faire ſa demande au Roi, afin d'avoir encore ce loiſir pour prier & ſe rendre Dieu favorable dans une affaire de ſi grande importance pour ſon peuple : & en effet ce délai lui fit rencontrer une occaſion très-favorable pour ſon deſſein. Car Dieu qui la conduiit de l'eſ-nce en

ſoit, & qui vouloit récompenſer ſa fidélité envers lui, en la rendant la libératrice de ſon peuple, inſpira au Roi de ſe faire lire les Chroniques de ſon Royaume, où il vit l'obligation qu'il avoit à Mardochée, & fut porté à le vouloir honorer & récompenſer, deſorte qu'après cela la requête d'Eſther ne lui pouvoit déſagréer, puiſque c'étoit le moins qu'il pouvoit faire à celui qui lui avoit ſauvé la vie, que de le délivrer de la mort qu'il n'avoit point méritée. Ainſi Mardochée & Eſther reçurent l'effet de leur attente & de leur eſpérance en Dieu. Aman, au contraire, fut puni de ſa téméraire précipitation à exécuter le conſeil de ſa femme, étant pendu au même gibet, qu'il avoit préparé par envie à Mardochée. Ç'a été la vertu principale des Saints de l'ancien Teſtament, que de regarder Dieu ſans ceſſe, & le ſuivre en toutes leurs actions & leurs deſſeins, & n'entreprendre jamais rien ſans l'avoir beaucoup prié auparavant : ce qui étoit un effet de leur foi. Il y a dans Jeremie une parole admirable ; il dit à Dieu : " Vous ſçavez, Seigneur, " que je n'ai point cherché le jour de " l'homme, c'eſt-à-dire, le jour de l'homme précipité, qui ſuit l'activité de ſes déſirs, ſans attendre le moment que la divine Providence a deſtiné de toute

Regard Dieu en & le ſuiv

Jer. 17.

éternité pour l'accompliſſement de ſes œuvres.

L'on demanda l'autre jour à la Mere Angelique ce que c'eſt que les petits Commandemens, dont parle l'Evangile. Elle répondit : Cela veut dire que ceux qui mépriſent les moindres de leurs devoirs, ſeront indignes du Royaume des cieux. Tous les Commandemens de Dieu ſont grands ; celui qui peche en l'un eſt coupable de tous. Il y a d'autres Commandemens, particuliers à chacun, qu'on ne peut mépriſer ſans offenſer Dieu, parce que c'eſt faire injure à ſa grace, qui ne peut ſouffrir le mépris.

alheur du ris des indres de x.

On lui dit qu'il y avoit enſuite, que celui qui les aura faits & enſeignés, ſera grand au ciel ; elle répondit : On enſeigne toujours, quand on fait bien, parce que l'exemple eſt une inſtruction, qui a beaucoup plus d'efficace que celle des paroles qui ſont mortes, ſi elles ne ſont accompagnées. Il eſt vrai pourtant, que ſi ceux qui enſeignent par leur exemple doivent être grands dans le Royaume des cieux, ceux qui inſtruiſent les autres de paroles & d'exemples, y ſeront très-grands, puiſqu'ils auront fait & enſeigné.

nſtruction 'exemple.

LIV. ENTRETIEN.

Le Samedi 4 Octobre.

APRÉS la priere qu'on a fait au commencement de la Conférence, on fit ſouvenir la Mere Angelique de ſaluer les bons Anges ; ce qu'elle fit : puis elle dit, que ſi nous voyions dix ou douze Princes qui fuſſent préſens, on auroit beaucoup de reſpect pour eux, & combien on en devroit avoir pour les Anges gardiens, qui ſont des Princes du ciel plus grands & plus puiſſans incomparablement que ceux de la terre. Reſpect pour les SS. Anges

Ma Sœur Marie de la Nativité étant venue, la Mere la fit approcher d'elle, & lui demanda ce qu'elle penſoit de l'Evangile de ce jour : *Je vous rends graces, mon Pere, de ce que vous avez caché ces choſes aux ſages de la terre, & les avez révélées aux petits.* Elle répondit aſſez bien, mais il ne me ſouvient plus de ſes paroles. La Mere lui dit, qu'elle diſoit bien, & qu'il falloit être petit pour être digne des ſecrets de Dieu, qu'il ne communique qu'aux humbles, parce que, lui dit-elle, il n'aime que les humbles, qui croyent vraîment être petits en toutes manieres, & qui aiment leur petiteſſe ; car *Matt.* 11. 2

Les humbles ſeuls aimés de Dieu.

après que Dieu leur a fait part de ſes lumieres & les a fait grands devant lui, en les honorant de ſa grace & de ſa familiarité, il faut qu'ils demeurent encore petits ; & c'eſt auſſi l'effet de la grace de faire davantage humilier l'ame par la vûe de ſa baſſeſſe, que cette divine lumiere lui fait connoître. Le plus grand des ſecrets que Dieu cache aux ſages & prudens du monde, c'eſt cela même ; c'eſt-à-dire, la néceſſité & l'excellence de l'humilité, qu'il faut être petit pour plaire à Dieu, & être de ceux à qui le Pere manifeſte ſes ſecrets, & qu'il faut encore devenir plus petit pour conſerver ſa grace : que s'il éleve ceux qui s'abaiſſent, c'eſt afin qu'ils croiſſent en humilité & mépris d'eux-mêmes, parce que, comme dit ſaint Auguſtin dans nos Leçons du jour, il faut que le fondement ſoit d'autant plus profond que le bâtiment doit être haut, & que l'édifice ſoit humilié avant que d'être élévé. C'eſt ce que les ſages du monde ne peuvent comprendre, parce que Dieu ne le leur a point révélé. Il n'y a que lui qui nous puiſſe rendre humbles, comme il n'y a que lui qui nous puiſſe ſauver. C'eſt pourquoi il le lui faut demander avec inſtance, puiſque c'eſt une vertu ſi néceſſaire que nous ne pouvons entrer au Royaume des cieux ſi nous ne ſommes faits ſem-

Belle comparaiſon ſur l'humilité.

La demander avec inſtance.

blables à des enfans. C'eſt un grand modéle de petiteſſe.

Mais ſi ce n'eſt pas aſſez de ſe reconnoître petit, il faut le vouloir être auſſi aux yeux des autres autant qu'on l'eſt aux ſiens propres ; autrement il y a de l'injuſtice à vouloir être eſtimé ce qu'on ſçait bien n'être pas ; car c'eſt vouloir que les autres ſe trompent. Nôtre Seigneur nous apprend encore la néceſſité de cette vertu, & l'avantage que nous en recevons, quand il dit : *Prenez mon joug ſur vous.* Car pour porter un joug, il faut baiſſer la tête. Ainſi de même il n'y a que ceux qui s'abaiſſent qui puiſſent prendre & porter le joug de Jeſus-Chriſt, & c'eſt à eux qu'il eſt rendu doux & léger, par la force qu'ils reçoivent de leur Seigneur ; car c'eſt aux humbles qu'il dit : *Vous tous qui êtes travaillés & chargés, venez, & je vous ſoulagerai.* Que l'on recevroit de conſolation & de ſoulagement, ſi l'on n'avoit recours qu'à Dieu dans ſes peines ! *Matt.* 11. 29. Joug de Jeſus-Chriſt léger. v. 28.

Une Sœur lui demanda s'il ne falloit aller qu'à Dieu, & point du tout aux créatures ; la Mere répondit : Puiſque Dieu ne nous conduit pas lui-même immédiatement, & qu'il a dit aux Supérieurs, *qui vous écoute, m'écoute*, il veut donc que l'on aille à eux, mais en les regardant comme ceux qui tiennent la place de Dieu, &

qui nous ſont donnés de lui, & non pas comme créatures. Car il faut ſe ſouvenir
Matt. 23. 8. 9. de ce que notre Seigneur dit : *N'appellez point perſonne ſur la terre votre maître ou votre pere ; car un ſeul eſt votre maître ou votre pere, ſçavoir Jeſus-Chriſt.* C'eſt tranſ-
Vérité peu connue & pratiquée. greſſer formellement ce précepte de tenir une créature pour pere & maître, ſi ce n'eſt en regardant Jeſus-Chriſt en elle pour l'honorer & reſpecter en ſa perſonne. C'eſt pourquoi il ne faut jamais aller aux créatures qu'on n'ait été à Dieu auparavant, afin de l'adorer comme celui de qui nous eſpérons recevoir ſecours dans nos beſoins, afin de le prier qu'il éclaire notre cœur de ſa lumiere, pour le ſuivre dans les voies où il veut que nous marchions, & qu'il illumine l'eſprit de notre Supérieure pour nous y conduire. Aller à ſa Supérieure dans une autre diſpoſition, c'eſt chercher la créature, & ſe mettre au haſard de ne rien recevoir, parce qu'elle ne nous peut donner que ce qu'elle reçoit de Dieu pour nous.

Ma Sœur Marie de la Nativité fit ſouvenir notre Mere qu'elle avoit dit qu'il y a dans l'Ecriture que l'épouſe dit que le Roi l'a introduite dans ſes celliers, & qu'il a ordonné en elle la charité ; mais qu'elle ne penſoit pas que ce fût principalement pour ordonner la charité dans l'épouſe que le

Roi la menât dans ſes celliers. Car il n'eſt pas dit auſſi qu'il l'y eut menée pour cela, mais qu'après l'y avoir menée il lui fit la grace d'ordonner en elle la charité; que ſur cela donc elle croyoit que le Roi céleſte conduit ſon épouſe dans ſes celliers pour l'abyſmer dans ſa contemplation & dans la ſplendeur de ſes lumieres, & qu'après cela il ordonne en elle la charité comme une ſeconde faveur qu'il lui fait, qui eſt proprement l'effet de la premiere.

La Mere qui voyoit bien ce qu'elle vouloit dire, & qu'elle interprétoit ce paſſage en ſa faveur, lui dit: Les graces extraordinaires que Dieu fait aux ames ſont ſuſpectes, ſi l'on n'en voit des effets particuliers, qui tendent toujours à humilier l'ame davantage par un véritable mépris d'elle-même. C'eſt un proverbe commun que la charité bien ordonnée commence par ſoi-même: mais on en abuſe ſouvent par l'interprétation qu'on lui donne; car ce n'eſt pas en ſe préférant aux autres que la charité bien ordonnée commence par ſoi-même, mais en ſe réjoüiſſant d'être au-deſſous de tout le monde, & mépriſée des autres, non pas pour l'amour d'eux, puiſqu'ils n'en tirent aucun profit, mais pour l'amour de nous, parce que c'eſt notre avantage. C'eſt ce que la grace inſpire à l'ame, que le divin

Ce que c'
que la chari
bien ordon
née.

époux ſon Roi a menée dans ſes celliers; car c'eſt là qu'il ordonne parfaitement la charité dans celle qu'il traite comme ſa bien aimée. C'eſt pourquoi il n'eſt pas dit que c'eſt pour la lui donner qu'il l'a introduite dans le cabinet de ſes délices, mais pour l'ordonner en elle, afin de la rendre parfaite; car il faut qu'elle ait déja la charité pour mériter cette grace, puiſque ſans elle elle ne pourra plaire à ce divin Roi. Il y a des ames qui paroiſſent illuminées, qui ſont vraîment trompées par l'eſprit malin, qui ſe transforme en Ange de lumiere; car il y a des extaſes qui viennent de lui, & d'autres qui viennent de la nature. Ce qui eſt le plus étonnant, c'eſt que dans ces voies extraordinaires on s'égare ſans le ſçavoir. Il eſt vrai auſſi qu'il y a des ames qui veulent bien s'égarer, quand elles conſentent aux tromperies de l'ennemi, afin de tromper le monde en paroiſſant ce qu'elles ne ſont pas, & faiſant des choſes extraordinaires, ſeulement pour être admirées. Celles-là trompent, & veulent bien être trompées; mais il y en a d'autres qui ne ſont que trompées, & ne laiſſent pas néanmoins de périr. C'eſt ce que veut dire ce paſſage de l'Ecriture ſainte qui eſt rapporté dans notre Régle, qu'*il y a des chemins qui ſemblent droits aux yeux des hommes, & dont*

Danger des voies extraordinaires.

Prov. 16, 25.

la fin conduit au fond de l'enfer. C'eſt auſſi la même choſe que notre Seigneur témoigne, quand il dit : *Ce ſont des aveugles qui tomberont dans la foſſe ;* car ils y tombent parce qu'ils ſont aveugles, & s'égarent dans leur chemin parce que la lumiere ne les éclaire pas. Mais pour les ames qui ſont conduites de Dieu, s'il leur fait des graces extraordinaires, il faut néceſſairement qu'elles produiſent en elles des effets auſſi extraordinaires, qui rendent un témoignage certain que c'eſt une opération de Dieu, parce que celle du Démon en produit de bien contraires. L'on voit auſſi que ſainte Thereſe, rapportant les graces que Dieu lui faiſoit, dit auſſi-tôt les effets qu'elle en reſſentoit par les changemens qu'elle voyoit en elle, parce que c'eſt la vraie marque de la grace que le changement des mœurs, & principalement du défaut qui domine le plus en nous ; car après cela nous ſommes pures devant Dieu, comme dit David.

Matt. 15. 14.

Diſcernement de ces voies.

J'oubliois une choſe qu'elle dit auſſi à cette Conférence, & de quoi on vient de me faire ſouvenir, qui eſt que la racine de la cupidité qui eſt en nous, peut produire les mêmes effets que la charité, dont il faut beaucoup s'humilier, puiſque bien ſouvent on a ſujet de douter de ſes meilleures œuvres, de peur qu'elles

La cupidité peut faire ce que fait la charité.

ne viennent de cette malheureuſe racine, qui a non-ſeulement le pouvoir de produire le mal, mais auſſi de corrompre le bien; qu'il n'y a rien de ſaint dont le Démon ne ſe ſerve pour nous tenter; & puiſque la vûe des images de dévotion nous fait diſtraire, il faudroit ne point ouvrir les yeux, pour ôter à notre ennemi le pouvoir de nous tenter en cela.

Tolerance in eſprit éné. Parlant d'une Sœur qui avoit l'eſprit troublé, & qui donnoit bien de la peine, elle dit que ce n'étoit pas ſeulement par permiſſion de Dieu qu'elle avoit perdu l'eſprit, mais par une volonté abſolue, afin qu'on eût un exercice de charité & de patience; que de ne la point pratiquer envers elle, c'étoit offenſer Dieu, qui l'avoit miſe en cet état pour nous la faire exercer; qu'il falloit donc l'aimer & la ſouffrir dans ſes plus grands excès, & que de s'emporter contre elle, c'étoit commettre un péché, qui mérite un plus grand châtiment qu'elle n'en méritoit lorſqu'elle rompoit ſes chaînes, qu'elle levoit les portes & frappoit tout le monde, puiſqu'il n'y avoit point de péché en ce qu'elle faiſoit, ayant l'eſprit aliéné, & qu'il y en a toujours de manquer à la charité, que l'on doit à toutes ſortes de perſonnes, en quelque état qu'elles puiſſent être.

Sur un ſujet ſemblable, elle dit qu'il

faut avoir une circonſpection particuliere avec ces ſortes de perſonnes, pour ſupporter avec douceur & patience leur imbécillité, ſans les aigrir par des conteſtations & des contraintes inutiles, parce que quelquefois on eſt obligé de le faire; & qu'alors même il faut en uſer avec regret par une compaſſion véritable de leur état, n'imitant pas les perſonnes du monde, qui ſont bien aiſes de troubler entierement l'eſprit de ceux qui l'ont déja à demi, afin de s'en ſervir de jouet & de paſſe-temps : que la charité chrétienne oblige de s'entre aimer mutuellement, & cet amour doit produire un reſpect ſingulier pour tout le monde, ſur qui notre charité doit s'étendre : qu'en quelque état que ſoit donc une perſonne, on lui doit l'amour & le reſpect comme à un membre de Jeſus-Chriſt, qui a été lavé de ſon ſang, & comme à une créature qui eſt l'ouvrage de Dieu, & qui porte le caractère de ſon image.

Défaut de gens du monde à cet égar

L'on demanda à la Mere comment il falloit imiter Judas Machabée, qui prit l'épée de ſon ennemi Apollonius, dont il ſe ſervit dans les combats tous les jours de ſa vie : elle répondit que le Démon notre ennemi n'a point de meilleures armes pour nous combattre que nos propres paſſions, que c'eſt lui ravir ſes armes, que

Ravir au démon ſes armes.

de dompter ſes mauvaiſes inclinations, & qu'en s'humiliant de s'y voir ſujette, on le combat de ſa propre épée, parce qu'étant le Prince des ſuperbes, rien n'eſt plus capable de le terraſſer que l'humilité.

LV. ENTRETIEN.

Le Lundi 6 Octobre.

MADAME la Marquiſe de Sablé ſe trouva à la Conférence, & ayant dit à la Mere Angélique quel dommage c'étoit que l'on eût ſi peu de choſe de la vie des Apôtres : C'eſt, lui répondit la Mere, ce qu'a regretté ſaint Chryſoſtôme. A quoi elle ajoûta : La vie des Apôtres a été un vif portrait de celle de Jeſus-Chriſt, & une impreſſion vivante de l'Evangile, qui s'apprend beaucoup mieux par l'exemple que par la lecture qu'on en peut faire dans les livres. C'étoit le deſſein de notre Seigneur que les Chrétiens fuſſent, comme les Apôtres, des exemplaires de l'Evangile & de la vie de Jeſus-Chriſt, & qu'ils l'appriſſent à la poſtérité. Ce qui fait qu'à préſent il y en a ſi peu qui ſoient touchés des paroles de l'Evangile, c'eſt qu'il n'eſt point enſeigné par l'exemple, qui eſt une exhortation bien plus efficace que celle des paroles, parce que celles-ci n'ont que

Pourquoi 'on ſçait peu de choſe des Apôtres.

la lettre, mais les autres ont l'eſprit, qui vivifie. Il eſt ſi vrai que la lecture de l'Evangile ſert de peu, ſi Dieu n'inſpire la grace dans l'ame, que je connois une perſonne, qui a été meilleure qu'elle n'eſt à préſent, qui a fait écrire dans ſa maiſon, où le luxe éclate de tous côtés, les paſſages les plus terribles de l'Ecriture contre les riches, comme celui de ſaint Jacques: „ Vous, riches, pleurez, jettez des ſou- c. 5. „ pirs & des cris dans la vûe des miſeres „ qui doivent fondre ſur vous; la pour- „ riture conſume les richeſſes que vous „ gardez, &c. „ & elle a cela devant les yeux ſans en être plus touchée, quoique ceux qui le liſent en tremblent pour elle.

L'Evangile inutile ſans la grace.

LVI. ENTRETIEN.

Le Mardi 7 Octobre.

LA Mere nous dit qu'elle s'étoit occupée ce jour-là à penſer à l'Evangile des dix Vierges, qui lui ſemble le plus terrible de tous. Ces Vierges, dit-elle, qui attendent l'époux, repréſentent tous les fidéles, dont la vie préſente eſt une attente continuelle de celui qui les doit juger. Il eſt dit que toutes ces Vierges s'endormirent, & les ſages auſſi bien que les folles, parce que les plus juſtes en cette

Matt. 25. *&c.*

vie ſont ſujets à ſommeiller quelquefois, tant par la foibleſſe naturelle que par l'aſſujettiſſement aux néceſſités humaines, qui nous détournent de cette continuelle application à Dieu où nous devrions être, pour être toujours préparés à ſa venue. Mais il ſe faut reveiller ſouvent pour reprendre ſa lampe & ſe pourvoir d'huile, de peur qu'elle ne s'éteigne, & que l'époux ne nous rejette. Car ce qui eſt étonnant, c'eſt que toutes ces Vierges ont des lampes qui ſont ornées, de ſorte qu'avant leur ſommeil on ne voyoit pas qu'il y eut de la différence entre celles des ſages & celles des folles; mais celles de ces dernieres ont manqué d'huile lorſqu'il les falloit porter au-devant de l'époux. C'eſt pourquoi on les envoye en acheter; c'eſt-à-dire, qu'en cette vie la fauſſe vertu n'eſt point reconnue d'avec la vraie: c'eſt une lampe ornée, mais on ne ſçait ſi elle eſt pleine ſuffiſamment pour conſerver ſon feu & ſa lumiere. Son feu eſt la charité, & ſa lumiere eſt la foi; l'huile qui les entretient, c'eſt l'humilité. La charité ne ſe peut conſerver ſans l'humilité, & ſans la charité la foi eſt morte. Une ame donc qui pratique les bonnes œuvres en recherchant autre choſe que de plaire à Dieu, ſa lampe eſt ornée; mais quand l'époux viendra, elle s'appercevra trop tard que l'huile

Fauſſe & vraie vertu difficiles à diſcerner.

l'huile lui manque, parce que la charité meurt & la foi s'éteint, quand il n'y a plus d'humilité. Car comment pourroit-on conſerver la charité ſans l'humilité, puiſqu'il eſt écrit que *Dieu réſiſte aux ſuperbes, & ne donne ſa grace qu'aux humbles ?* La grace qu'il leur donne c'eſt la charité, qui eſt répandue dans nos cœurs par le ſaint Eſprit. On ne peut donc avoir de charité qu'autant qu'on a d'humilité. On leur dit qu'elles aillent acheter de l'huile à ceux qui en vendent, c'eſt-à-dire, à ceux qui les ont flattés, & à qui elles ont voulu plaire. 1. Petr. 5.

Sur cela on rapporta ce que l'on avoit lû le jour précédent à Complies dans le dégré de la vaine gloire, du livre de S. Jean Climaque, & l'on demanda à la Mere ſi c'eſt un reſpect humain que d'avoir plus de circonſpection & de modeſtie devant ſa Supérieure qu'en ſon abſence ; à quoi elle répondit, que non, parce qu'on eſt obligé de la reſpecter comme celle qui tient la place de Jeſus-Chriſt ; que ſi l'on ne le faiſoit point dans cette vûe, mais ſeulement pour l'amour d'elle, ou par une crainte humaine, ce ſeroit un reſpect humain & une hypocriſie. Reſpect humain, qui hypocriſie.

Une Sœur lui dit, qu'il ſembloit que ſaint Benoît n'improuve point toute ſorte de reſpect humain, puiſqu'il ordonne dans

ſa Régle des punitions publiques, diſant que c'eſt afin que la confuſion que l'on en recevra faſſe craindre de retomber dans les mêmes fautes : la Mere répondit, que durant que l'homme eſt encore animal, il faut qu'il ait du reſpect humain ; parce qu'il lui donnera de bonnes habitudes, qui pourront ſe changer en vertu : qu'elle ayoit écrit ce jour-là à une Supérieure, qui étoit nouvellement entrée en charge, & qui lui avoit mandé que ſes filles faiſoient bien, mais qu'elle remarquoit que c'étoit plutôt en ſa préſence qu'en ſon abſence ; que c'étoit beaucoup qu'elles euſſent du reſpect humain dans le commencement.

A qui ſert le reſpect humain.

Comme l'on ſe remit enſuite à parler de l'Evangile du jour, une Sœur demanda à ma Sœur Marie de la Nativité de quel nombre des Vierges elle penſoit être ; ſur quoi n'ayant pas voulu répondre, une autre Sœur dit qu'elle ſe croyoit du nombre des folles. Notre Mere la reprit, lui diſant, qu'il ne falloit ni dire cela ni le penſer, parce que l'Ecriture dit que nul ne ſçait s'il eſt digne d'amour ou de haine ; c'eſt-à-dire, que l'amour ou la haine que Dieu a pour nous, eſt ce qui nous met au rang des ſages ou des folles, qui ſont les élûes & les réprouvées. Or, comme il faut toujours eſpérer durant que nous ſom-

Eſpérer d'être du nombre des élus.

mes en cette vie, nous devons croire humblement que nous ſommes du nombre des ſages, puiſqu'il n'y a que celles-là qui ſont élûes.

LVII. ENTRETIEN.

Le Mercredi 8 Octobre.

LA Mere Angelique avoit bien de la peine à parler ce jour-là ; c'eſt pourquoi elle ne dit que fort peu de choſes, & ce fut ſur les leçons de Matines, où l'on avoit lû la défaite des Princes Juifs, qui voulurent combattre ſans en avoir eu ordre des Machabées : elle dit que cette hiſtoire faiſoit voir la néceſſité d'être appellée de Dieu pour réuſſir en quelque charge ou en quelque entrepriſe que ce ſoit. Car ces Princes étoient Prêtres, ce qui leur donnoit pouvoir de ce qu'ils entreprenoient : ils étoient excités & encouragés par l'exemple des Machabées, qu'ils voyoient que Dieu avoit tant favoriſés dans le ſoutien de ſa cauſe & la défenſe de la loi. C'étoit dans le même ſujet qu'ils vouloient donner des preuves de leur valeur, & néanmoins Dieu les rejette, & abandonne leur armée à l'épée des ennemis, qui tuerent deux mille hommes des principaux, & firent un carnage horrible

Néceſſité la vocatio

du commun du peuple. L'Ecriture dit pour raiſon, que c'eſt parce qu'ils n'étoient pas de la ſémence de ceux par leſquels Dieu vouloit donner le ſalut à Iſraël.

Là-deſſus elle dit, qu'à préſent c'eſt le temps où l'on prétend s'ingerer de ſoi-même; chacun veut ſe faire valoir, & ſe rendre renommé comme ceux-là qui le diſoient. La plûpart qui n'oſent dire leurs paroles, *Faciamus & ipſi nobis nomen, & eamus pugnare*, le penſent, & les ont dans le cœur. C'eſt d'où vient que chacun veut prêcher & enſeigner les autres, qu'on ſe laſſe d'obéir & qu'on veut commander; ce qui fait fonder tant de nouveaux établiſſemens, parce qu'on tient à gloire de faire quelque choſe de nouveau, qui demeurera pour mémoire de ſoi à la poſtérité parmi les Religieuſes même. Celles qui s'ennuyent de l'aſſujettiſſement, établiſſent de nouvelles Maiſons pour commander, & ſi le temps de leur ſupériorité n'eſt pas permanent, quand il finit, elles font d'autres fondations, afin de ne plus goûter de l'obéiſſance, qui n'eſt pas capable de ſatisfaire leur appétit.

Comment s'ingere-t-on les ſaintes entrepriſes Actes 5. 39.

Comme l'on parloit enſuite des occupations de M. Singlin, que tout le monde vient trouver, Madame de Crevecœur dit, qu'ils venoient manger notre pain; la Mere lui demanda de quoi elle l'avoit ac-

A qui appartient le ſin de la charité.

quis, & ajoûta qu'il étoit à ceux à qui il plaiſoit à Dieu de le donner, par la charité qu'il inſpiroit à M. Singlin pour les perſonnes qui en avoient beſoin, & que pour ceux qui en profitoient le plus & étoient plus fidéles à Dieu, il leur appartenoit davantage ; mais qu'il n'étoit point du tout dû à ceux qui n'en profitoient pas, auſſi bien nous que les autres.

LVIII. ENTRETIEN.

Le Samedi 11 Octobre.

PRESQUE toute la Conférence ſe paſſa à parler des vertus de M. de S. Cyran. La Mere dit, qu'il falloit bien retenir les trois vertus qu'il nous avoit enſeignées, & qui ſont marquées dans le Regiſtre mortuaire ; que ce qu'elle avoit le plus admiré en lui étoit la continuelle application qu'il avoit à Dieu, le ſuivant en toutes choſes, ſans perdre jamais ſa préſence d'un ſeul moment ; que la véritable & ſolide vertu eſt de regarder toujours Dieu, & de le ſuivre fidélement en toutes ſes actions ; que ſi l'on s'étudioit à cela, on retrancheroit beaucoup de choſes que l'on fait & que l'on dit, qui ſont fort peu néceſſaires, ou tout-à-fait inutiles ; & que par ce moyen on ſe procureroit la ſéparation du monde,

qui eſt l'une des choſes que M. de Saint-Cyran nous a enſeignées ; que l'on ne voudroit rien recevoir que de Dieu, & par ſa providence divine, pour toutes les choſes qu'on pourroit avoir beſoin, tant pour le ſpirituel que pour le temporel.

Répondre Dieu en ut.

Une Sœur lui dit, que l'on n'avoit plus ici de Diacre, & ſi elle n'en chercheroit point ; la Mere lui demanda ſi c'étoit par elle & par ſes ſoins que l'on en avoit eu un, & que ſi c'étoit Dieu qui l'avoit donné, c'étoit encore à lui à nous en pourvoir ; que comme il faut tout recevoir de ſa main, c'eſt auſſi de lui ſeul qu'il faut tout attendre, en ſe croyant même indigne de le demander, & bien plus de le recevoir ; qu'elle ne ſçavoit comment elle avoit oſé lui faire cette demande ; que pour elle, elle n'auroit jamais la hardieſſe de penſer qu'il faut avoir un Diacre pour ſervir notre Egliſe ; que c'eſt l'affaire d'un Evêque de pourvoir de telles perſonnes. On lui répondit que ſi l'on attendoit que M. de Paris penſât à nous en donner un, on pourroit bien attendre long-temps : elle répondit, qu'il falloit auſſi attendre que Dieu nous donnât quelqu'un qui ſuppléât à ſon défaut.

LIX. ENTRETIEN.

Le Dimanche 12 Octobre.

LA Mere nous dit, que nous avions été à la nôce, & qu'il falloit en parler; qu'elle penſoit que nous avions toutes la robe nuptiale, mais qu'elle étoit peut-être bien tachée; qu'il falloit travailler à la blanchir, afin de n'être pas expoſées au malheur de celui qui fut rejetté du banquet; que cette robe eſt la grace & la charité par laquelle nous ſommes juſtifiés & rendus agréables à Dieu: les taches qui y ſont, ce ſont les habitudes que nous avons contractées en péchant, qui nous demeurent, & contre leſquelles il faut combattre ſans ceſſe pour les diminuer peu à peu, juſqu'à ce qu'elles ſoient entierement ruinées, & pour leſquelles nous devons toujours craindre, parce que c'eſt pour cela que l'Ecriture nous dit: *Ne ſoyez pas ſans crainte du péché pardonné.* Laver ſa robe nuptiale. Eccl. 5. 5.

On lui demanda, ſi c'eſt que les péchés pardonnés nous ſont de rechef imputés quand nous y tombons: elle répondit que non, mais que c'eſt que la corruption & l'habitude qui nous demeurent après le péché, nous doit faire craindre d'y retomber, & d'être engagés de nouveau à la

juſtice de Dieu, & que pour s'en défendre, en ſorte qu'on ne ſoit plus ſujet à cette crainte, il faut embraſſer les moyens de nous en éloigner, en ruinant en nous cette imperfection : par exemple, une perſonne qui ſera tombée par l'orgueil, ne pourra ſe délivrer des inclinations qui lui ſeront demeurées, qu'en s'exerçant dans l'humilité en toutes les manieres qui lui ſeront poſſibles ; & ainſi des autres péchés qui ont bleſſé l'ame. Les playes qui en demeurent doivent être panſées ſoigneuſement par des remédes convenables, parce qu'elles ſont toujours prêtes à ſaigner, & capables de nous donner la mort, ſi nos chûtes ſe réiterent.

yen de lier aux uder.

Une Sœur lui demanda pourquoi il eſt dit que le royaume de Dieu eſt ſemblable à un Roi, &c. Elle expliqua en peu de mots l'Evangile, en diſant, comme il eſt dit dans nos Leçons, que les juſtes ſont le royaume de Dieu ; les nôces du fils du Roi, le mariage de Jeſus-Chriſt avec l'Egliſe ; pour enfanter en elle & avec elle tous les élûs, qu'il appelle à des nôces éternelles qu'il contractera avec chacun d'eux dans l'éternité ; que ces nôces ſeront glorieuſes, & que les ames qui y ſeront appellées ſeront heureuſes. En diſant cela, la Mere faiſoit paroître qu'elle eût voulu y être déja.

ôces éter-
es.

Une Sœur lui dit, qu'elle plaignoit bien celui qui n'avoit point été trouvé avec ſa robe nuptiale, que peut-être n'avoit-il pas eu le loiſir de la prendre. Car les invités avoient été pris ſur les chemins, ſans qu'ils s'attendiſſent d'être conviés à une telle fête. Nous ſerons de même ſurpriſes, répondit la Mere, pour être préſentées devant Dieu; & s'il nous trouve ſans cette robe nuptiale, nous ſerons pour jamais exclus de ſon banquet : car nul n'y ſera reçu ſans l'avoir, comme les Vierges, qui manquerent d'avoir de l'huile dans leurs lampes, n'y eurent point d'entrée. Ces deux paraboles nous enſeignent une même choſe, qui eſt l'importance qu'il y a d'être toujours prêt pour l'avénement du Fils de Dieu. L'on voit encore dans pluſieurs autres endroits de l'Evangile, quel ſoin Jeſus-Chriſt a eu de nous en avertir. Il n'y a point de doute que celui qui fut condamné, pour n'avoir point cette robe nuptiale, fut ſurpris, & qu'ayant été convié, lorſqu'il ne s'y attendoit pas, il n'eût pas le loiſir de la prendre, & de penſer à quel honneur il étoit appellé; & ainſi il merita juſtement d'être puni de ſa témérité. Il en arrive tout de même à la mort; on eſt ſurpris de la maladie, lorſqu'on y penſe le moins, & on ne laiſſe pas de ſe préſenter hardi-

Etre ſurpris ſans robe nuptiale.

ment à ce divin banquet, où l'homme mangé le pain des Anges. On reçoit le ſaint Viatique, mais le Roi vient pour juger ceux qui ſe ſont aſſis à ſa table ſans être parés de la robe nuptiale, & les condamner aux ténébres extérieures. L'on commet bien un auſſi grand crime, toutes les fois que l'on s'approche indignement de la ſainte Communion : mais on a le loiſir d'appaiſer le juſte courroux de Dieu par la pénitence ; au lieu qu'à la mort il ne donne non plus de temps qu'à celui à qui il dit : *Pourquoi eſt-tu entré ici ſans ta robe nuptiale ?* Il eſt dit qu'il ſe tût : car qui pourra répondre à ce Juge terrible à l'heure épouvantable de la mort ? Puis donc qu'elle nous peut ſurprendre à toute heure, il faut, pour éviter ce malheur, n'être jamais dépourvu de cette robe, afin d'être toujours prêt pour quand il plaira à Dieu de nous convier à ces nôces divines, qu'il fera avec nous dans l'éternité. Car cet homme qui eſt condamné pour ne l'avoir point eû, n'eſt pas excuſable de ce qu'il a été ſurpris, parce qu'il la devoit avoir.

Se préparer à mort.

Matt. 22. 12.

Enſuite la Mere changeant de diſcours, ſans qu'on lui demandât rien, fit voir combien auſſi il eſt important d'être toujours prêt non-ſeulement à nous approcher de Dieu par la mort, mais auſſi à le

Importance de profiter des afflictions

recevoir, quand il s'approche de nous par l'affliction. Elle rapporta là-deſſus qu'un jeune gentilhomme, fort accompli & de grande eſpérance, avoit été tué depuis peu en ſa premiere campagne, & que ſes pere & mere, qui en avoient été idolâtres, en étoient ſi extrêmement affligés, qu'ils étoient inconſolables & prêts de perdre l'eſprit; qu'on lui avoit dit que ces perſonnes avoient eû de continuelles proſpérités depuis vingt ans. Sur quoi elle dit, que les afflictions extraordinaires que Dieu nous envoye, ſont le pas où il nous attend pour conclure notre prédeſtination ou notre réprobation; qu'il n'y a rien qui ſanctifie plus une ame qu'une perte ſenſible, reçue patiemment comme de la main de Dieu; que ce qu'elle appelleroit perte pour nous, ſeroit, par exemple, la mort de M. Singlin, parce que, ajouta-t-elle, ce ſeroit offrir à Dieu l'intime de ſon cœur & tout ce que l'on a de cher dans la vie; & c'eſt auſſi ce que Dieu demande & ce que l'on eſt obligé de lui donner, quand il le veut; autrement c'eſt commettre une ingratitude extrême, de refuſer à Dieu ce qu'il nous auroit prêté pour notre profit. Car c'eſt tout de même que ſi on avoit prêté vingt mille écus à une perſonne, qu'on auroit vûe en grande néceſſité, & qu'après

qu'elle s'en ſeroit fort enrichie, quand on viendroit à lui redemander la ſomme, elle fit difficulté de la rendre; ce qui ſeroit une ingratitude odieuſe à tout le monde. Car on lui demande ce qui n'eſt point à elle, & qu'on lui a prêté par miſéricorde, pour la tirer de la pauvreté. Or c'eſt agir de la même ſorte avec Dieu, & même c'eſt faire encore pire; car c'eſt faire plus d'état du don que de celui qui le donne, comme s'il n'étoit pas aſſez puiſſant pour nous rendre ce qu'il nous redemande, ou qu'il manquât de bonté envers nous pour vouloir notre bien, lui qui nous a aimés d'une charité éternelle, & qui fait toutes choſes pour le bien de ſes élus. Car c'eſt pour leur bien même qu'il les prive des perſonnes, qu'il leur avoit données pour les conduire, afin qu'ils ayent occaſion de lui offrir quelque choſe, & de lui rendre la reconnoiſſance & l'hommage qu'ils lui doivent. C'eſt le plus grand effet que peut produire la plus excellente & plus ſainte conduite du monde, & ſans cela elle n'a rien fait du tout, & a été entierement inutile, parce que faute de cette diſpoſition, il arrive qu'une ame, qui n'eſt point ſoumiſe à la volonté de Dieu, & qui ne s'attache point à lui uniquement, tombe dans la triſteſſe & enſuite dans le découragement & la tié-

On fait plus l'état du don que du donateur.

Comment on en eſt puni.

deur, qui l'éloigne de plus en plus de Dieu. Au lieu qu'une perſonne, qui recevroit, comme il faut, une telle perte, diſant comme le ſaint homme Job : „ Le Seigneur me l'avoit donné, & c'eſt „ lui qui me l'a ôté : „ Mon Dieu m'eſt toutes choſes, & c'eſt lui qui eſt la ſource de tous mes biens ; c'eſt lui de qui j'ai tout reçu, parce que c'étoit lui qui me donnoit par cette perſonne ce que j'avois beſoin ; il peut donc me continuer ſon aſſiſtance, & je lui ſerai à jamais redevable de tous les biens qu'il m'a faits. Je crois indubitablement ou que Dieu ſanctifieroit cette ame par lui-même, ou qu'il la pourvoieroit d'une conduite auſſi ſainte que la premiere, pour la faire croître en grace & en vertu ; car ce n'eſt pas aſſez pour nous avancer que d'avoir une excellente conduite, il faut que Dieu nous faſſe la grace d'en profiter, faiſant bon uſage des biens que nous recevons, puiſque les Supérieurs & les Conducteurs ſont pour nous ce que nous ſommes envers eux. Ils n'ont de grace pour nous, qu'autant que nous ſommes dignes d'en recevoir, & il n'y a que Dieu qui nous puiſſe rendre telles que nous devons. C'eſt en ces grandes occaſions qu'il faut pratiquer la foi, l'eſpérance & la charité : la foi, en adorant Dieu, & lui rendant par une

Comment nos Supérieurs nous ſont utiles.

parfaite ſoumiſſion, le plus grand hommage que nous ſoyons capables : l'eſpérance, en nous jettant entre ſes bras par une entiere confiance au ſoin paternel qu'il a de nous : & la charité, en proteſtant qu'on ne veut s'attacher qu'à lui ſeul, pour l'aimer immuablement dans tous les événemens que ſa divine Providence permettra, diſant avec ſon Prophéte : " Le Sei-
„ gneur ſera mon partage pour l'éter-
ſ. 17. 1. „ nité : „ *Et diligam te, Domine, fortitudo mea.* Peut-être que Dieu ne ſanctifieroit pas ſeulement une ame, qui ſeroit dans cette diſpoſition, mais qu'il la confirmeroit en grace comme les Anges, qu'il y a confirmés après l'expérience de leur fidélité. Car auparavant que ſaint Michel & ſes Anges euſſent combattu ceux qui s'oppoſoient à Dieu par leur orgueil, ils ne poſſédoient pas Dieu parfaitement, ni avec une entiere aſſurance ; mais ayant été trouvés fidéles dans l'occaſion, & ayant vaincu les ſuperbes, qui les euſſent voulu tirer à leur parti, ils mériterent d'être confirmés en grace pour l'éternité. Auſſi une ame qui n'a point de contrarieté, & qui jouit en paix de ce qu'elle aime & chérit, quand ce ſeroit faintement, elle ne donne point à Dieu des preuves de ſa fidélité & de ſon amour pour lui ; mais quand elle porte conſtam-

Moyen d'être confirmé en grace.

ment les occaſions fâcheuſes qu'il lui fait naître, étant toujours diſpoſée à toutes ſes volontés, c'eſt alors qu'elle mérite beaucoup devant lui. Conduite dans les temps fâcheux.

On lui dit que pour cela il falloit avoir une grande vertu, & comment on y pouvoit arriver? Elle répondit, que c'étoit en la demandant à Dieu, lui diſant avec ſon Prophéte : *Domine, miſerere noſtrî : te enim expectavimus ;* que l'on demande à Dieu qu'il ſoit notre bras au matin, & notre ſalut au temps de la tribulation, parce que c'eſt principalement en ce temps-là que nous avons beſoin qu'il nous ſauve du péril où nous ſommes, s'il ne nous ſoutient par ſon puiſſant ſecours. *Iſai.* 33. 2.

Une Sœur lui dit, qu'il ſembloit qu'elle eût étudié tout cela pour nous le dire, que néanmoins on ſçavoit bien qu'elle n'y penſoit qu'en le diſant. Elle répondit, qu'il étoit vrai qu'elle ne l'avoit pas préparé pour nous le dire, mais qu'elle s'occupoit ſi fort de ces penſées, qu'il lui étoit bien aiſé d'en parler.

Une autre lui dit, qu'elle penſoit qu'elle avoit reçu la mort de M. de S. Cyran dans cette diſpoſition ; elle lui dit, qu'il étoit vrai que Dieu lui avoit fait la grace de la porter avec une grande paix ; qu'en ſa vie elle avoit perdu pluſieurs perſonnes, qui lui étoient extrêmement chéres, & qu'elle

ne ſe ſouvenoit point de s'être jamais troublée de toutes ces pertes.

LX. ENTRETIEN.

Le Lundi 13 Octobre.

Reſerve à aimer.

COMME l'on parloit de quelques Religieuſes Carmélites, la Mere dit, qu'elle les eſtimoit beaucoup, comme étant de très-bonnes Religieuſes; qu'il ne falloit point blâmer la ſomptuoſité de leurs bâtimens & des dorures, qui ſont dans leur Maiſon & dans leur Egliſe, parce qu'elles ont des perſonnes, qui les leur conſeillent comme des choſes deſtinées au ſervice de Dieu & à la pieté, & qu'ils appellent cela, *dépouiller l'Egypte*; que ſi nous avions les mêmes conſeillers, cela nous plairoit bien auſſi, puiſque, lorſqu'on tâche de nous faire aimer le contraire, nous ne laiſſons pas d'aimer tout ce qui eſt beau, agréable, & commode.

Enſuite l'on rapporta ce que dit ſaint Denis de l'état, où doivent être ceux, qui ſont dignes de participer aux divins Myſtères; & comme après avoir marqué ceux qui en ſont indignes, il ajoute que, pour y participer dignement, il faut être tellement purifié de tout défaut & im-

perfection, que l'on ſoit comme tout diviniſé pour s'unir à Dieu, comme le ſemblable avec ſon ſemblable, au moins autant que la foibleſſe humaine en eſt capable; & conclut en diſant que tous ceux, qui n'ont pas encore parfaitement ſurmonté les déréglemens de leurs paſſions, en devenant maîtres d'eux-mêmes, qui n'aiment pas Dieu d'un amour pur & ſans mélange, & enfin tous ceux qui ne ſont pas entierement parfaits, ſont indignes d'avoir part aux divins Myſtères.

Pureté pour les ſaints Myſtères.

La Mere Angelique ayant écouté tout cela, dit, qu'il étoit vrai, & que S. Denis n'avoit rien dit de trop, parce que l'on ne peut avoir aſſez de pureté pour s'approcher des ſaints Myſtères & de la ſainte Communion; mais qu'il y a deux manieres de s'en approcher : l'une comme fort, avec les qualités de perfection que demande ſaint Denis, pour recevoir dans ce Sacrement, qui eſt la nourriture des forts, une force nouvelle; & l'autre, que l'indulgence de l'Egliſe a accordée aux foibles, qui eſt de le recevoir comme malade & infirme, pour en être fortifié & guéri des playes que le péché nous a laiſſées : que ſi on le reçoit longtemps de la ſorte, c'eſt un grand ſujet de craindre, & il s'en faut beaucoup humilier.

Deux manieres de s'en approcher.

Elle parla enſuite de ce que dit le même ſaint Denis des énerguménes, qu'il ſépare des ſaints Myſtères, ſans qu'ils ayent péché ; mais parce que la foibleſſe de leur eſprit les a rendus ſuſceptibles des illuſions du démon ; diſant ſur cela, que ceux qui ſe laiſſent aller aux diſtractions, que cet eſprit malin leur ſuggére, ne ſont guères plus dignes des Myſtères ſacrés que les énerguménes ; mais néanmoins qu'il ne faut pas laiſſer d'aller à la ſainte Communion avec ſimplicité, en faiſant tout ce que l'on peut pour s'en rendre digne, ou pour le moins, afin qu'on n'en ſoit pas indigne ; que nous ne devrions point avoir d'autre ſoin que de nous y bien préparer, & rendre à Dieu des actions de graces pour avoir eu le bonheur de le recevoir.

L'aſſiſtance c'eſt l'adoration perpétuelle du ſaint Sacrement. Il y avoit toujours deux Religieuſes.

Après quelques autres diſcours, l'on vint à parler de l'endroit des Conſtitutions où il eſt dit qu'il ne faut être à l'aſſiſtance que pour adorer Dieu : ſur quoi on lui demanda ſi quand l'eſprit de Dieu nous porte à nous entretenir dans des ſentimens de componction & d'anéantiſſement à la vûe de nos miſeres, nous devons les rejetter pour nous occuper à rendre nos hommages & nos devoirs à ce Myſtère, ſelon qu'il nous eſt ordonné. Elle répondit : Il ne faut aller à l'aſſiſtance que pour adorer Dieu, lui rendre

nos hommages, & prier pour l'Egliſe, ſelon la fin de notre Inſtitut; mais ſi le S. Eſprit nous donne d'autres penſées, il les faut ſuivre; c'eſt aſſez de la premiere intention, & qu'elle nous ait occupé quelque temps à rendre nos devoirs à ce divin Sacrement. L'on n'eſt point alors en doute ſi l'on doit ſuivre l'eſprit de Dieu dans les diſpoſitions où il nous pouſſe, parce qu'il remplit l'ame, en ſorte que lui-même agiſſant en elle, cette ame n'a plus d'autres penſées que celles qu'il lui donne, & ne ſe ſouvient pas même ſi elle a d'autres devoirs qui la doivent occuper d'une autre maniere. C'eſt la marque qu'il faut prendre pour connoître ſi la diſpoſition que l'on a étant à l'aſſiſtance, de s'entretenir dans la vûe de ſoi-même & de ſes beſoins, plutôt qu'à rendre les hommages qu'on doit en ce temps-là au ſaint Sacrement, eſt un mouvement de l'eſprit de Dieu. Car l'amour-propre nous fait aimer de penſer à nous, & de demander à Dieu nos beſoins: ce qui eſt fort bon en un autre temps que celui de l'aſſiſtance; mais ſi Dieu nous le veut donner pour celui-là, il fera que nous le ſuivrons ſans crainte: que ſi l'on en a en cela, il faut ſuivre le plus ſûr, qui eſt d'entrer dans l'exercice de nos devoirs, ſelon qu'ils nous ſont marqués dans les Conſtitutions.

Suivre l'eſprit de Dieu. Quelles en ſont les marques.

Pour ce qui eſt de n'y point dire de l'Office, ce n'eſt pas que ce ne ſoit la plus excellente loüange que l'on puiſſe rendre à Dieu ; mais parce qu'il eſt d'obligation auſſi bien que l'aſſiſtance, il ne faut pas les prendre l'un pour l'autre pour abréger le temps que nous devons employer à louer Dieu, ſi ce n'étoit que l'on n'eût point du tout eu le loiſir de dire l'Office ; car il vaudroit mieux le dire en faiſant l'aſſiſtance, que de l'omettre, ou le dire aux heures indues, ou trop à la hâte.

Ce que c'eſt de la paix de Dieu. *Vil. 47.*

Ma Sœur Marie de la Nativité demanda à la Mere ce que vouloit dire cette parole : *La paix de Dieu ſurpaſſe tout ſentiment*, & quel ſentiment c'eſt qu'elle ſurpaſſe. La Mere lui répondit, que cette paix ſurpaſſe tout ſentiment en deux manieres, parce que le plaiſir qu'elle donne ſurpaſſe infiniment le ſentiment de tout autre plaiſir & de toute autre joie ; & que le Prophéte en avoit goûté quelque choſe, quand il diſoit : *Renuit conſolari*, &c. & elle ſurpaſſe auſſi tout ſentiment, en ce qu'elle eſt la béatitude de ce monde pour les ames qui la poſſédent, comme leur béatitude ſouveraine & éternelle ſera, lorſqu'on leur dira : Entrez en la paix auſſi bien qu'en la joie de notre Seigneur. Car en Dieu la paix & la joie ſont la même choſe, & on peut dire de cette paix que Dieu don-

ne à l'ame dès cette vie, ce qui eſt dit de celle de la gloire, *que nul œil n'a vû, ni l'oreille n'a point entendu, & le cœur de l'homme n'a pû comprendre*, &c. 1. Cor. 2. 9.

Ma Sœur de la Nativité repliqua qu'elle étoit ravie de cette explication, & qu'il y avoit du plaiſir à s'entretenir de la parole de Dieu, qui eſt ſi admirable & qui remplit de tant de conſolations; la Mere Angélique lui dit, que ce n'étoit pas tout que d'aimer l'entretien de ces paroles divines de l'Ecriture ſainte, mais qu'il faut qu'elle opere des effets; qu'elle n'eſt pas ſeulement pour notre conſolation, mais auſſi afin de nous encourager au travail; qu'il eſt dit que la parole de Dieu eſt *une épée à deux tranchans*, parce qu'elle eſt notre ſoutien au temps de la paix & de la conſolation, & notre défenſe dans celui du combat & de la peine. Elle nous conſole & nous fortifie, afin que nous ne refuſions pas le travail; que ce n'eſt donc pas l'aimer comme il faut que de ne pas ſuivre ce qu'elle enſeigne; qu'il faut ou que cette épée retranche de nous ce qui lui eſt oppoſé, ou que nous ſoyons retranchés par elle.

Effets de la parole de Dieu.

Heb. 4. 12.

Retranchemens qu'elle fait.

La même Sœur lui dit, que le Pere Honoré de Champigny avoit dit un peu devant ſa mort, que l'eſprit lui défailloit, & que cela lui faiſoit peur; à quoi la

Capucin mort à Chaumont en Baſſigni en odeur de ſainteté.

Mere répondit, que bien ſouvent l'eſprit de la grace nous manque, & nous marchons dans les ténébres, ſi nous n'avons recours à celui qui eſt notre lumiere ; qu'il lui faut dire avec David : *Ne projicias me in tempore ſenectutis.* Ne m'abandonnez pas, Seigneur, au temps que l'eſprit me manque, qu'il dit dans le temps de la vieilleſſe, c'eſt-à-dire dans le temps de la langueur & de l'affoibliſſement, parce que nous y ſommes tous ſujets ; qu'il faut dire auſſi ; *Miſerere meî, Domine, quoniam infirmus ſum*, avec cet autre verſet : *Ego in flagella paratus ſum*, &c. Car il faut excepter l'état de ſouffrance où nous met la tentation & l'affoibliſſement, en repréſentant à Dieu ce que nous ſommes, afin qu'il nous ſoutienne & nous donne la roſée de ſa grace, que nous lui devons demander comme faiſoit celui qui lui diſoit : " Mon ame eſt devant vous, Sei-
,, gneur, comme une terre ſans eau. ,,

Pſ. 70. 18.

Pſ. 6. 2.

Pſ. 142. 6.

Une autre fois cette même Sœur demanda à la Mere ce que ſignifie ce mot du Pſeaume, *in fimbriis aureis*, &c. qui ſuit ces paroles : *Omnis gloria filiæ regis ab intus ;* elle lui répondit, que cette parole venoit fort bien enſuite de cette premiere, & que les dernieres qui ſont, *circumamicta varietatibus*, ne doivent pas en être ſéparées, parce que tout cela n'ex-

Pſ. 44. 14. 15.

Vêtement de la charité.

plique qu'une même choſe, qui eſt ce vêtement glorieux dont la fille du Roi ſouverain eſt parée, qui n'eſt autre choſe que la charité ; qu'il eſt dit que ſa beauté & ſa gloire eſt au-dedans, parce que cette excellente & admirable vertu prend naiſſance dans le cœur, & que c'eſt auſſi là qu'elle s'entretient, ſe nourrit & s'accroît par les communications ſecrettes qu'elle a avec ſon bien-aimé, & par les faveurs qu'elle reçoit de lui ; mais que cette robe ne doit pas ſeulement couvrir l'intérieur, qu'il faut que toutes les opérations extérieures que l'ame produit en ſoient revêtues ; que c'eſt ce que ſignifie ce mot, *in fimbriis aureis ;* car la charité, qui eſt cet or, doit être auſſi bien la fin que le principe de toutes nos actions ; c'eſt-à-dire, que c'eſt elle qui les doit commencer, continuer & finir ; qu'elle eſt le couronnement de toutes les autres vertus, qui ſont entendues par ces mots, *circumdata varietatibus*, parce qu'elles ſont comme des fleurs d'une admirable variété, qui embelliſſent cette robe précieuſe.

Fin & principe de tout bien.

*

LXI. ENTRETIEN.

Le Vendredi 17 Octobre.

Demander à faire pénitence.

LA Conférence ſe fit à l'Infirmerie. Comme l'on demandoit à ma Sœur Marie-Antoinette ſi elle ne ſouhaitoit point la mort, la Mere dit qu'il ne falloit pas la déſirer, parce qu'il n'y a rien qui doive tant être demandé à Dieu que le temps de faire pénitence.

On lui répondit que l'on ne la faiſoit point, parce qu'encore qu'on le déſire, notre foibleſſe & notre fragilité eſt ſi grande, que nous nous en éloignons toujours par des relâchemens & par des fautes. La Mere répliqua, que pour cela on ne laiſſe pas de faire pénitence quand on le veut, & que cette pénitence ſert à effacer les fautes paſſées, & auſſi les préſentes.

On lui demanda ſi les actions de pénitence qu'on fait, & qui ſont d'obligation, comme d'aller à Matines, &c. ſont de quelque valeur, quand on les fait avec tant de négligence qu'on ne s'en acquitte preſque qu'à demi : par exemple, quand on va à Matines ſi fort endormie qu'on n'a preſque point d'attention. Elle répondit que ce qui eſt purement de l'infirmité humaine n'eſt pas un péché ; ſi on eſt ſi

Infirmité humaine n'eſt pas un péché.

fort

fort endormie, on n'y peut que faire; & quand on ſe laiſſeroit emporter juſques-là, que ſi ce n'étoit pas crainte d'être ſurpriſe & humiliée, on doute ſi on iroit. Ce n'eſt pas, dit-elle, que ce ne fut une faute, & bien grande, de n'y aller que par ce ſeul motif; mais il n'y a pas de danger de l'avoir en partie. Car ſaint Benoît même l'entend, quand il ordonne des pénitences humiliantes à ceux qui ont manqué, afin, dit-il, qu'ils craignent. En effet, la crainte des créatures eſt fort bonne, particulierement à ceux qui n'ont pas encore acquis ce dégré de charité qui met l'ame dans cet heureux état de liberté qui l'affranchit, en ſorte qu'elle n'a plus de loi, parce que celle de l'amour lui tient lieu de toutes les autres, & la met au-deſſus de toute crainte, par celle qu'elle a de déplaire à celui qu'elle aime. Mais hors cette perfection, qui ne permet pas d'avoir des craintes humaines, c'eſt plutôt une très-bonne marque de l'avancement d'une ame, quand elle a de la crainte; car il n'y en a point de pires que ceux qui n'en ont point, qui prennent le frein aux dents, & qui diſent: Je ſerai tancée, il faudra en dire ma coulpe, on me donnera pénitence; mais n'importe, je ne m'inquiéte pas, arrive qui pourra. Il n'y a point d'état qui ſoit pire que celui-là. C'eſt

Crainte des créatures, bonne à ceux dont la charité n'eſt pas parfaite.

Marque de réprobation.

une marque de réprobation ; car on ne peut rien eſpérer de bon d'une ame qui a ſecoué le joug.

Eſprit de pénitence à demander.

Une Sœur lui demanda comment il falloit faire pour entrer vraîment dans la pénitence, lorſqu'on reſſent tant de foibleſſes qui s'y oppoſent ; elle dit qu'on ſeroit vraye pénitente, en demandant continuellement à Dieu qu'il nous en donne l'eſprit, & nous faſſe la grace de l'accomplir pendant que nous ſommes en ce monde.

Des Sœurs continuerent de dire qu'elles ſouhaitoient d'être en Purgatoire : elle leur dit qu'elle avoit eu autrefois le même déſir, mais qu'elle ne le ſouhaitoit point du tout ; qu'il falloit bien mieux accomplir ſa pénitence en ce monde-ci qu'en l'autre, parce qu'elle eſt bien plus courte ici, & fait acquérir du mérite ; & que ſi les ames du Purgatoire étoient capables d'avoir des déſirs, elles n'en auroient point d'autres que de pouvoir retourner en leurs corps pour faire pénitence, & ſervir Dieu en cette vie, ſi c'étoit ſa volonté.

Déſir du Purgatoire, ce qu'il en faut penſer.

Une Sœur lui dit, qu'il lui ſembloit que ſi elle étoit en Purgatoire, elle ne voudroit point revenir en ce monde. La Mere lui répondit, que ſi elle étoit en Purgatoire, elle ne diroit pas qu'il y fait

meilleur qu'ici, parce qu'elle ſeroit plus ſage qu'à préſent.

Une autre lui allégua l'hiſtoire de cet homme qu'un Saint avoit reſſuſcité pour répondre à des impoſteurs qui demandoient qu'on les payât, l'ayant été déja, lequel pria le Saint qui l'avoit reſſuſcité de le faire retourner en ſon repos, pour preuve que ce repos-là étoit plus heureux que celui de ce monde. Elle répartit, qu'il avoit demandé de retourner, parce qu'il ſçavoit que c'étoit la volonté de Dieu, que les ames du Purgatoire y ſont parfaitement ſoumiſes. La volon de Dieu, repo de l'ame.

Des Sœurs qui ne comprenoient point ce qu'elle diſoit ſi clairement, lui demanderent comment il étoit poſſible que ces ames, qui ſont parfaitement ſoumiſes à Dieu, & qui ſont certaines de leur ſalut, vouluſſent rentrer dans les miſeres de ce monde, au haſard de s'y perdre. Elle répliqua, qu'elle ne diſoit pas que ces ames en ont le déſir, mais que ſi elles étoient capables d'en avoir, & qu'elles ſçuſſent que ce fût la volonté de Dieu qu'elles revinſſent au monde, ce ſeroit toute leur joie d'avoir moyen d'accomplir ce qu'elles regrettent ou regretteroient de n'avoir pas fait : car pour ce qui eſt de leur ſalut, elles en ont aſſurance, puiſque tous ceux qui ſont en Purgatoire ſont élus, Soumiſſio dans le Pu gatoire.

& que cela étant, elles n'auroient pas ſujet de craindre les périls de ſe perdre en s'engageant de nouveau dans cette vie voyagere, puiſqu'elles ſçavent qu'il eſt impoſſible qu'aucun des élus périſſe.

uves du toire.

On lui demanda encore s'il étoit bien certain qu'il y eut un Purgatoire, & en quel endroit de l'Ecriture on en parloit. La Mere répondit, qu'encore que l'Ecriture ne le dît pas expreſſément, il étoit indubitable qu'il y en a un; que tous les Conciles le témoignent, & que la tradition de l'Egliſe & les prieres qu'elle ordonne pour les morts, qui ſont en coutume dès le temps de ſaint Denis, qui en parle dans un de ſes Livres, ſont des témoignages ſuffiſans pour le faire croire.

Ma Sœur Marie-Antoinette rapporta ſur ce ſujet le paſſage de l'Evangile, où notre Seigneur dit que *celui qui peche contre le Fils de l'homme il lui ſera pardonné; mais que celui qui péchera contre le ſaint Eſprit, il ne lui ſera pardonné ni en ce monde ni en l'autre.* La Mere Angelique dit, que c'étoit cela qui prouvoit qu'il y avoit un Purgatoire, puiſqu'autrement il n'y pourroit avoir de péchés pardonnés en l'autre monde. Elle ajouta, que ces péchés contre le ſaint Eſprit, qui ne peuvent obtenir pardon, c'eſt l'impénitence finale, ou bien, comme d'autres diſent, ce ſont

t. 12. 31.

Ce que c'eſt que le péché contre le ſaint Eſprit.

des péchés ſi grands, qu'ils ne peuvent être expiés en ce monde. C'eſt pourquoi il faut néceſſairement qu'ils ſoient purgés par le feu du Purgatoire.

On lui fit encore une autre queſtion ſur le même ſujet du Purgatoire, mais ſans l'écouter, elle témoigna qu'elle ne ſçavoit ce que c'étoit que de trouver de l'oppoſition à tout ce qu'elle entendoit dire de bon & de ſaint, qui n'eſt point contre le ſentiment de l'Egliſe ; mais qu'elle aimoit particulierement tout ce qui tend à faire connoître la ſouveraine grandeur de la majeſté de Dieu, & la baſſeſſe & miſére de la créature, & combien elle eſt obligée de craindre & d'honorer celui qui l'a créée ; que quand elle penſoit que nous ſommes devant Dieu comme de petits cirons, elle ne trouvoit pas qu'il y eut lieu de s'étonner de ce qu'il y a beaucoup d'excellence en Dieu, que nous ne connoiſſons pas, ni les fins où tendent ſes divines volontés, parce que tout ce qui eſt en Dieu nous doit ſurpaſſer infiniment, puiſque nous ne ſommes rien devant lui ; que c'étoit ſon plaiſir d'adorer Dieu dans cette infinité de grandeurs incompréhenſibles à nos eſprits ; qu'à préſent on traite ſi indignement les vérités de Dieu, qu'on veut les faire tomber ſous les ſens, & ce qu'on ne

Baſſeſſe de la créature vis à-vis de la grandeur de Dieu.

peut comprendre où le réprouve.

Les habitudes servent de bourreau.

Elle ajouta : Ce qui fait que je crains à préſent beaucoup le Purgatoire, c'eſt parce que j'ai appris que l'habitude des paſſions demeure aux ames pour leur ſervir de bourreau, qui eſt ce que je trouve le plus horrible de tous les tourmens. Ce n'eſt pas que ces habitudes rendent la volonté rebelle à Dieu, mais elles demeurent pour faire payer à l'ame la négligence qu'elle a eu de les dompter : que ſi en ce monde on a été poſſédé d'une paſſion d'orgueil, d'ambition, d'envie, ou de colère, cette même habitude demeurera dans l'ame pour la tourmenter & la déchirer cruellement ; & elle ſera d'autant plus violente que l'ame, après la décharge de ſon corps, eſt plus ſubtile & plus forte. C'eſt pourquoi elle les ſent bien plus vivement ; & comme elle ſçaura que c'eſt par ſa faute, & qu'elle ſe ſouviendra & verra clairement toutes les inſpirations qu'elle a reçûes de Dieu, tous les moyens qu'il lui a donnés pour s'avancer dans la vertu, les avertiſſemens & les corrections qu'elle a reçues de ceux qui la conduiſoient, & enfin toutes les choſes qui lui pouvoient ſervir, dont elle a négligé de faire uſage, à cauſe dequoi elle a été livrée à cet ennemi domeſtique pour ſubir de ſi rigoureux ſupplices ;

ce ſera là l'extrême affliction de cette ame dans le Purgatoire, & qui eſt bien juſte. C'eſt pourquoi on devroit beaucoup appréhender d'y tomber. Le moyen de l'éviter, c'eſt de travailler ſoigneuſement à la mortification de nos paſſions : car ſi nous les pouvons tuer, pendant que la vie nous eſt donnée pour travailler à notre ſalut éternel, elles ne pourront pas nous nuire après notre mort. Mais pour cela il faut les combattre ſans ceſſe, & tâcher de remporter tous les jours quelque victoire ſur ſoi-même. Mon Dieu, que nous ſommes peu ſenſibles pour les maux de nos ames ! Si quelqu'une de nous avoit un ulcere qui ſe pourrit & ſentit mauvais, quand elle manqueroit à le panſer, elle trouveroit fort bon & remercieroit quand on l'avertiroit d'y ſoigner ; & pour une maladie de l'ame qui eſt bien plus dangereuſe, on n'a pas le courage d'y appliquer les remédes, & on ſe fâche bien ſouvent des charitables avertiſſemens qu'on nous en donne : ce n'eſt pas le moyen de guérir & de s'avancer.

Comb: ſans ceſſ paſſions.

Recevoi avis de l cœur, & ſer ſe ulc

Comme on lui témoigna que cela étoit bien vrai, elle continua : Mettons donc la main à l'œuvre tout de bon ; qu'on ſe mortifie tous les jours, afin de gagner quelque choſe, & tâcher de guérir les maladies de nos ames. Si quelqu'une ou-

blie de panſer ſon ulcere, comme par exemple, celui de la colere en s'y laiſſant emporter, qu'elle trouve bon qu'on l'avertiſſe qu'il ſent mauvais, & qu'il faut qu'elle mette quelque choſe qui tempére l'ardeur de ſon émotion, de peur que ce feu ne vienne à croître, & n'envenime davantage ſa playe. Nous ſommes bien malheureuſes, ſi nous n'avons pitié de nous-mêmes.

LXII. ENTRETIEN.

Le Samedi 18 Octobre.

A L'ENTRE'E de la Conférence, la Mere Angelique dit aux Sœurs la mort de M. de Calaghan; ſur quoi une ayant dit que le Pere B..... en ſeroit bien aiſe; elle répondit qu'il étoit encore bien plus aiſe, parce qu'il étoit en Paradis, & qu'il n'avoit point été dans ces lieux ſouterrains, dont on avoit parlé le jour d'auparavant. Il y en eut qui lui dirent que cela les avoit bien épouvantées, & ſur-tout ce qu'elle avoit dit des habitudes des paſſions qui demeurent aux ames. Elle répondit qu'il falloit tâcher de s'exempter de ces peines, en vivant de telle ſorte qu'on n'eût pas beſoin de Purgatoire au ſortir de ce monde.

On lui demanda comment cela ſe pouvoit faire, & que cela ſembloit impoſſible. Elle répondit, qu'il n'étoit point impoſſible avec la grace, qu'elle peut tout en nous, & que nous pouvons tout avec elle; qu'il y a eû de grands pécheurs que Dieu a ſi parfaitement convertis à l'heure de la mort, & ſi bien purifiés par l'infuſion de ſa grace, qu'ils n'ont point eu beſoin de Purgatoire; qu'il faut tout eſpérer de la miſéricorde de Dieu & de cette grace puiſſante; qu'encore qu'il ne faille pas prendre aſſurance ſur ces miracles extraordinaires de la grace, néanmoins il n'en faut pas déſeſpérer; & quand il plaira à Dieu de nous la donner, elle nous pourra ſanctifier ſi parfaitement que nous n'aurons point beſoin de Purgatoire.

La grace convertit parfaitement.

Ne jamais déſeſpérer.

La même Sœur lui demanda encore comment cela ſe faiſoit. Elle répondit, qu'il opéroit dans le fond de nos cœurs, & que pour le mériter il faut faire uſage de la grace, qui nous eſt donnée, & employer les puiſſances que Dieu nous donne pour nous porter au bien.

Ma Sœur Marie de la Nativité l'interrompit pour expliquer cette parole dans ſon ſens myſtique. La Mere lui répliqua, que c'étoit bien dit qu'il falloit faire uſage de la grace, en laiſſant les œuvres hu-

maines pour en faire de divines ; mais qu'elle vouloit lui apprendre un ſecret, qui étoit de faire les bonnes œuvres fine-
ieſ. 5. 15. ment, comme dit S. Paul, *cautè ambulantes.* Car l'eſprit malin nous prend de tout biais, & ce qui le ravit davantage, c'eſt quand nous avons de la complaiſance en nous-mêmes, parce qu'elle nous en-
aire uſage la grace, que c'eſt. leve tout ce que nous penſions avoir. Que pour elle, en diſant qu'il faut faire uſage de la grace, elle déſiroit qu'on entendit bien en quoi conſiſtoit cet uſage, qui n'eſt pas d'avoir des penſées ſublimes, & de hautes ſpéculations, ni des extaſes ; mais de nous faire mourir tous les jours à nous-mêmes, & de ruiner toutes nos paſſions & inclinations ; que la grace ne nous eſt pas donnée pour nous faire plaire à nous-mêmes, mais pour détruire entiérement ce que nous ſommes pour nous rendre de nouvelles créatures ; & ſi elle n'agit en nous de la ſorte, non-ſeulement elle ſe perd, mais auſſi elle nous perd. Si donc, dit-elle, on voit une perſonne qui devienne de plus en plus mortifiée, humiliée, & toute autre qu'elle n'étoit, ſelon ſon naturel & ſes inclinations, il faut croire indubitablement que c'eſt la grace qui opere en elle, & qui anéantit cette ame en elle-même afin d'y prendre force & vigueur. C'eſt là de quelle ſorte il faut

coopérer à la grace, & c'eſt le ſeul moyen de la conſerver : car elle eſt comme un feu qui s'éteint, ſi on ne lui donne de la matiere à conſumer. C'eſt ce que ſaint Paul nous apprend, quand il dit que la *grace n'a point été vaine en lui*, parce que, dit-il, *je châtie mon corps* pour l'aſſujettir à l'eſprit, *de peur qu'après avoir préché les autres je ne ſois moi-même réprouvé.* 1. Cor. 9. 27

Si on ne coopére à la grace en cette maniere, elle ſe perd, ou bien on eſt dans l'illuſion ſi on la croit avoir ſans cela, parce qu'il eſt impoſſible qu'elle opere ſon effet, qui eſt de nous unir à Dieu, & de faire régner ſon eſprit en nous, ſi elle ne ruine & ne détruit entiérement notre propre eſprit & tout ce que nous ſommes de nous-mêmes. En un mot la grace nous eſt donnée pour détruire tout ce qui eſt humain, afin de nous rendre divines par l'union qu'elle nous fait avoir avec Dieu : & enfin elle nous doit donner plus de crainte & d'horreur du péché que nous n'en avons des araignées ; car il n'y a rien de ſi ſale & de ſi horrible à nos yeux, que le péché ne le ſoit incomparablement plus à ceux de Dieu.

La grace donnée pour détruire tout l'humain.

Ma Sœur Marie de la Nativité changeant là-deſſus de diſcours, vint à parler d'extaſes ; ſur quoi la Mere lui répondit ; Il y en a de trois ſortes ; la premiere eſt

Trois ſortes d'extaſes.

de Dieu, la ſeconde de nous-mêmes, & la troiſiéme du démon. Celle de Dieu eſt une grace extraordinaire & gratuite, où l'on ne peut parvenir de ſoi-même, & qu'il ne faut point déſirer. Celle qui vient de nous-mêmes eſt bonne, nous devons tâcher de l'avoir, & nous pouvons nous y mettre de nous-mêmes, c'eſt-à-dire, par la grace commune que nous avons. Car quand je dis que nous pouvons quelque choſe de nous-mêmes, je n'entends pas ſans la grace, puiſqu'il eſt certain qu'on ne peut rien ſans elle; mais je veux dire que nous le pouvons ſans une grace extraordinaire, à quoi il ne faut point prétendre. Cette extaſe donc, que je dis que nous pouvons avoir ſi nous voulons, eſt celle de la foi & de la charité par un profond abaiſſement de nous-mêmes devant Dieu, en conſidérant ſa grandeur divine & ſa plénitude de ſainteté & de perfection dans une vûe au-deſſus de toutes vûes; ce qui nous doit faire anéantir dans l'abyſme de notre cœur : car il y a en nous un abyſme, & nous devons nous y mettre en la préſence de cette ſublime majeſté. C'eſt un ſilence du cœur & de l'eſprit, qui ne fait qu'adorer & admirer cette eſſence ſouveraine & incompréhenſible. C'eſt être comme ſainte Madelaine aux pieds de Jeſus-Chriſt, qui écoute en

Extaſe très-noble.

paix & en ſilence ce qu'il dit. Penſez-vous qu'elle fît des queſtions à notre Seigneur ? point du tout. Elle l'écoute ſeulement dans un ſilence profond & une paix divine. C'eſt l'état où elle a été durant les trente années de ſa ſolitude, toujours adorant Dieu, l'écoutant, & l'admirant. C'eſt un état de béatitude commencée ; car les Saints n'ont rien autre choſe à faire dans le ciel, que de louer & adorer Dieu éternellement. Les extaſes qui viennent du démon, c'eſt quand on eſt ſéduite par lui. Extaſes du démon.

Sur un autre ſujet, une Sœur demanda à la Mere comment les petits enfans reſſuſciteront, puiſque leurs corps deviennent en eau après leur mort, & que les os demeurent aux corps des grandes perſonnes. Elle répondit, qu'ils reſſuſciteront en leur propre corps auſſi-bien que les autres, comme Dieu reſſuſcitera tous ceux qui auront été brûlés, & mangés des bêtes, & même que tous les corps doivent être réduits en poudre, parce que la parole de Dieu eſt véritable : *Tu es poudre, & tu retourneras en poudre.* *Gen.* 3. 19.

Une autre lui dit, que la puiſſance de Dieu ſeroit admirable en la réſurrection, qu'il nous donneroit des corps nouveaux. Elle répondit, que ce ne ſeroit point des corps nouveaux que nous aurions, mais

Ib. 19. 26. les nôtres propres, comme dit Job : *Et in carne mea videbo Deum, &c.* Que la réſurrection n'eſt pas une merveille moins grande & moins admirable que la création. Comme il n'appartient qu'à Dieu de tirer les créatures du néant, il n'y a que lui auſſi qui ait la puiſſance de les reſſuſciter ; & il ne faut pas vouloir pénétrer les moyens dont ſe ſert cette puiſſance ſouveraine pour opérer de ſi grandes merveilles. Tout ce qu'il fait eſt au-deſſus de la capacité humaine, eſt incompréhenſible à nos eſprits : car ſi nous ſommes devant Dieu comme de petites fourmis, eſt-il étrange que nous ne puiſſions le connoître, ni la grandeur de ſes conſeils ? Les fourmis ne peuvent connoître les penſées des hommes, ni juger de leurs actions : or, il y a beaucoup moins de comparaiſon entre Dieu & nous que non pas entre nous & les fourmis. Car encore qu'elles ſoient au-deſſous des hommes, elles ont cela de commun avec eux qu'elles ſont auſſi créatures ; mais des hommes à Dieu, il n'y a nulle proportion. Il faut qu'ils connoiſſent que Dieu eſt un être infiniment au-deſſus d'eux, & par conſéquent qu'il leur eſt impoſſible de connoître ſes voies, ni de pénétrer ſes conſeils.

Œuvres de Dieu incompréhenſibles.

On lui avoit déja fait pluſieurs queſ-

tions ; & comme on continuoit encore à lui en faire, elle dit pour répondre à toutes, qu'il y avoit plusieurs choses qui nous étoient inconnues, & que nous ne devions point sçavoir ; que la sainte Ecriture même n'étoit pas encore toute expliquée, & qu'il y avoit plusieurs choses qui ne le seroient qu'à la fin du monde, & d'autres seulement au jour du Jugement ; que Dieu les manifesteroit pour sa gloire, que c'étoit assez que dans le ciel nous connoîtrions toutes choses en Dieu ; qu'à présent il faut seulement l'adorer dans toutes ses perfections infinies, & en reconnoissant que nous ne sommes rien devant lui ; que c'étoit là tout ce qu'elle aimoit.

A quoi elle ajouta : Pour aimer trop à entendre parler des vérités de Dieu, & à en faire des questions inutiles, on perd tout. On a une avidité déréglée pour ces choses-là, que j'appelle une gourmandise spirituelle, dont on n'est pas si honteuse que de l'autre, quoiqu'elle ne vaille guères mieux. Car quand on parle de quelque chose de beau, on fait proprement comme si on apportoit un panier de fruit au milieu de la Conférence, & que tout le monde se jettât dessus : car cela seroit honteux, & il y en auroit qui diroient aux autres : Attendez, notre Mere vous en donnera. Là-dessus elle se retint, &

Avidité spirituelle de la parole de Dieu a son danger.

dit, qu'elle craignoit de faire paſſer la Conférence en Chapitre, mais comme on la pria beaucoup de dire tout ce qu'elle penſoit, elle pourſuivit :

Quand on dit quelque choſe, tout le monde veut dire ce qu'il en ſçait, & tous enſemble. Si on fait une queſtion, chacun y répond ; quand on répéte des Sermons, chacun veut dire ce qu'il a retenu. Si une Sœur dit une choſe que d'autres aient auſſi retenue, on lui prendra la parole. On avoua que tout cela étoit vrai.

Parole remarquable.

Elle dit, que ce que diſoit feu M. de S. Cyran étoit bien véritable, qu'en parlant de ce qu'on a oui de la parole de Dieu, on perd tout, qu'il faut la réſerver dans ſon cœur comme une bonne odeur dont on craint qu'elle ſe perde en s'éventant ; que ce n'eſt pas qu'il ne ſoit bon de répéter les Sermons, mais qu'il le faut faire avec édification, & en s'écoutant l'une l'autre.

On répéta quelque choſe de ce qu'elle avoit dit le jour d'auparavant, & une Sœur qui n'y avoit pas été, la pria de lui redire le principal. La Mere dit, qu'elle ne pouvoit plus parler, qu'elle penſoit qu'elle nous donnoit les reſtes de ſa vie ; que néanmoins tout ce qu'elle avoit dit en ſubſtance, étoit, qu'il falloit faire tout ce qu'on pouvoit pour ne point aller en Purgatoire. Cette Sœur lui demanda

comment. Elle répondit, qu'elle avoit eu une penſée ſur l'Evangile, qu'elle croyoit qu'en la pratiquant on iroit tout droit en Paradis, ſans paſſer par les lieux ſouterrains. C'eſt que notre Seigneur envoya ſes diſciples deux à deux devant lui, que c'eſt là toute la perfection repréſentée en marchant toujours devant Dieu, que ce ſeroit un état heureux que de n'avoir que cela à faire : car c'eſt la béatitude des Saints que d'être toujours devant Dieu ; mais que pendant que nous ſommes en ce monde, nous avons encore une choſe à faire, parce que nous avons un prochain à côté de nous qui nous exerce bien ſouvent, que c'eſt pourquoi en marchant devant la face de Dieu, il faut quelquefois regarder ce prochain pour le ſupporter, le ſervir, & lui témoigner qu'on l'aime. Car Dieu ſe comportera envers nous de même que nous aurons fait envers celui qu'il nous a donné pour nous tenir compagnie.

Moyen d'éviter le Purgatoire.

Une Sœur lui dit, qu'elle lui étoit ce prochain qui donne matiere de patience. La Mere lui répondit : Puiſque vous croyez que je vous ſupporte, ſupportez donc auſſi les autres. *Tolera, quia toleratus es*, dit S. Auguſtin.

Enſuite elle dit ſur l'Oraiſon de ſaint Luc, que c'eſt à deſſein que l'Egliſe dit

Martyre dans le miniſtère.

de lui qu'il a porté la mortification de la croix de Jeſus-Chriſt, & qu'elle ne le dit pas des autres, parce qu'on doute de ſon martyre; & elle veut par-là faire entendre qu'il ne laiſſe pas de l'être, parce que les ſouffrances des Apôtres, dans la publication de l'Evangile, ont été ſi grandes, qu'elles leur ont tenu lieu de martyre.

LXIII. ENTRETIEN.

Le Dimanche 19 Octobre.

AU commencement de la Conférence, une Sœur dit à la Mere Angelique, qu'elle n'étoit point venue le jour d'auparavant, parce qu'elle avoit été devant Dieu durant ce temps-là, c'eſt-à-dire, à l'aſſiſtance. La Mere répondit, que bien ſouvent on étoit devant Dieu ſans y être, par les diſtractions qu'on a en ſa préſence, mais qu'en un autre ſens nous ſommes toujours devant Dieu, quand même nous ne penſons pas y être; que tous ceux qui pechent voudroient n'être pas devant Dieu, afin qu'il ne connût pas leurs fautes, & ne pût les punir, & que toutes celles qui font quelque choſe, qu'elles ne voudroient pas qui fut vû de leur Supérieure, ſe cachent devant Dieu, & ſouhaitent qu'il ne le voye point,

Comment on eſt devant Dieu.

:e qui eſt en quelque façon, & autant]u'on peut, détruire l'être de Dieu, qui :ſt une choſe horrible.

Une Sœur lui ayant demandé ſi elle ne nous montreroit point le Mandement de M. d'Angers, qu'une autre avoit dit ètre fort beau ; elle répondit que non, parce que ce n'étoit que curioſité ; que cette imperfection étoit une fiévre dont on devoit demander à Dieu la guériſon ; qu'elle avoit penſé ſur l'Evangile que tous les défauts ſont des fiévres, qui ne nous font pas mourir tout d'un coup, comme peut faire une fiévre violente, c'eſt-à-dire, une forte paſſion, qui peut faire bientôt tomber dans la mort du péché, mais qui nous minent peu-à-peu comme une fiévre lente qui emporte à la fin ; qu'auſſi de même ſi nous ſommes ſujets à l'impatience, à la promptitude, nous devons craindre le cours de cette fiévre, qui pourra la faire devenir incurable ; que ceux qui prient Jeſus-Chriſt pour nous, ſont nos Confeſſeurs, & celles qui nous dirigent, qui lui diſent : Vous voyez, Seigneur, combien il y a que je travaille pour la guériſon de cette ame ; néanmoins elle eſt ſi mal, que ſi vous ne venez promptement, elle mourra. Notre Seigneur dit à celui qui le prioit pour ſon fils : Ton fils vit ; & celui-là ne diſoit pas qu'il fut

Fiévre de la curioſité & des autres défauts, fort à craindre.

mort; mais dans la bouche d'un Dieu, qui ne regarde les ames que ſelon ce qu'elles doivent être éternellement, cette parole enferme une promeſſe; & dire qu'il vit, c'eſt dire qu'il vivra toujours & ne mourra point.

On parla enſuite de l'Epître du jour précédent, des animaux myſtérieux d'Ezéchiel, & une Sœur lui demanda ce que ſignifioit ce qui y eſt dit, qu'ils marchoient devant eux & ne reculoient pas. Elle répondit, qu'en avançant toujours on ne recule pas, mais qu'en ceſſant d'avancer on recule certainement; que c'eſt ce que notre Seigneur dit: *Celui qui met la main à la charrue, & regarde*, &c. Que cela montre que non-ſeulement il ne faut pas ceſſer de s'avancer, de peur de reculer en regardant derriere ſoi, mais qu'il ne faut pas non plus regarder le paſſé, afin de marcher inceſſamment vers ce qui eſt devant nous, comme faiſoit ſaint Paul, qui dit: *J'oublie ce qui eſt derriere moi*, &c. Qu'il faut donc tout oublier, tant ſes péchés que les bonnes œuvres qu'on a faites.

Ne pas avancer c'eſt reculer.

Luc. 9. 62.

Phil. 3. 13.

On répliqua ſur cela qu'il y a eu des Saints qui ont toujours eu leurs péchés devant les yeux, comme ſainte Thaïs & d'autres: elle répondit, que ce n'étoit pas les actions particulieres de péché que les Saints ſe repréſentoient, & particuliére-

Se ſouvenir de ſes péchés en général, & non les circonſtances qui ſont mauvaiſes.

ment celle-là ; mais que c'étoit en général la baſſeſſe & la turpitude du péché, & la corruption qu'il produit ; que c'eſt ainſi que David s'en ſouvenoit, quand il dit : *Mon péché eſt toujours devant moi.* Car cette corruption qui le faiſoit toujours humilier, & dont il demande à Dieu la délivrance, quand il dit qu'il ſera pur devant lui quand il lui aura fait la grace de ſe garder de ſon iniquité. C'eſt auſſi de quoi on ſe doit ſouvenir ſans ceſſe devant Dieu, en la vûe de notre miſere qui eſt ſi grande, mais qu'il ne faut point refléchir ſur ſes fautes paſſées. Pſ. 50. 5.

On lui demanda ſi quand on fait une Confeſſion générale, il ne faut pas bien y penſer, pour s'en ſouvenir ; elle répondit, qu'il le faut bien pour les confeſſer, mais que ce n'eſt pourtant pas là le principal, qu'il vaut mieux tâcher d'en concevoir le regret & l'humiliation que nous en devons avoir ; qu'une ame vraîment humiliée & contriſtée ne manque jamais à ſe bien ſouvenir de ſes fautes & à les bien accuſer, & qu'elle les dit ſi naïvement & ſimplement, qu'elle les fait entierement connoître, parce qu'elle ne craint point d'en être humiliée, l'étant vraîment en elle-même ; que les autres ont mille petits détours pour s'excuſer, & que pour l'ordinaire en s'excuſant ſoi-même

L'humiliation pour ſes péchés en fait ſouvenir.

avec toutes les circonſtances qu'il faut, on ajoûte à la fin un petit mot qui excuſe tout, parce qu'on n'eſt point vraîment touché dans le cœur ; ce qui fait qu'on ne veut pas avoir l'humiliation d'être crue telle qu'on ſe dit, ou un peu plus coupable. On ſe retient quelquefois de s'excuſer, mais on n'en penſe pas moins : on dit en ſoi-même qu'on exagere nos fautes, ſi on vient à les peſer un peu ; mais Dieu voit bien nos penſées, encore que nous ne diſions rien.

Défaut de la confeſſion.

On dit à la Mere qu'elle l'entendoit bien, parce qu'elle l'avoit remarqué ſouvent : elle répondit, qu'elle avoit aſſez de connoiſſance de la miſere de notre corruption, qu'elle l'expérimentoit aſſez en elle-même ; qu'il étoit bien vrai néanmoins que ce n'étoit pas en cela, parce que comme on ne va à confeſſe que pour s'accuſer, elle n'avoit jamais d'excuſe à dire.

Enſuite de quelques autres diſcours, ma Sœur Marie de la Nativité lui demanda pourquoi la ſainte Vierge avoit été choiſie pour Mere de Dieu plutôt qu'une autre créature. La Mere répondit : Parce que c'étoit la volonté de Dieu. Elle répartit, qu'elle ſçavoit bien cela, mais qu'elle vouloit ſçavoir pour quelle raiſon Dieu l'avoit voulu. La Mere répondit, qu'elle ne

On ne remonte point plus haut que la volonté de Dieu.

ſçavoit pas, & n'avoit point envie de ſçavoir, parce qu'elle ne vouloit pas pénétrer les ſecrets de Dieu ni ſes deſſeins; qu'il lui ſuffiſoit de connoître ſes ſaintes volontés pour les adorer; qu'elle n'avoit aucun déſir d'apprendre autre choſe, parce que dans le ciel rien ne nous ſera caché, puiſque nous connoîtrons comme nous ſommes connus.

Cette Sœur lui dit, que pourtant il faiſoit bon connoître, parce que plus on connoît, plus on aime; & plus on aime, plus on a de gloire dans le ciel. La Mere lui répliqua, qu'elle connoiſſoit aſſez pour aimer, & que de ce qu'elle ne vouloit point de connoiſſance, c'eſt parce qu'elle ſçait qu'en ce monde on ne peut connoître Dieu parfaitement, & qu'elle ne veut rien de parfait & d'accompli: ce qui ne pouvant être que dans la gloire, c'eſt là où elle remet tous les déſirs de connoître, parce que ſon cœur ne peut être rempli de moins que de la plénitude de Dieu; qu'elle ne veut puiſer que dans ſa ſource; que pour cette vie il lui ſuffiſoit de ſçavoir Jeſus; que qui ſçait Jeſus-Chriſt crucifié, en ſçait tout autant que ſaint Paul.

Sçavoir J. C. crucifié en ce monde c'eſt tout ſçavoir.

Enſuite la Mere dit, qu'elle avoit remarqué dans l'Epître de ſaint Paul aux Ephéſiens, que les paroles inutiles ne ſont pas bienſéantes à leur profeſſion; que s'il

dit cela à tous les Chrétiens, com
n'eſt-il pas plus vrai pour les perſo
Religieuſes ? Que la corruption e
grande à préſent, que les ſéculiers s'
ginent qu'il n'y a que les Religieux
doivent veiller ſur leurs paroles, &
Religieux croyent qu'ils ſe peuvent do
la liberté de dire tout ce qu'ils ont
à certaines heures, pourvû qu'ils gar
quelque temps le ſilence ; que comm
autres penſent que c'eſt aſſez de do
à Dieu quelques heures de la matinée
penſer à lui, & que le reſte du jour
eux pour jouer & penſer à leur nég

Vie peu chrétienne des gens du monde, & même des Religieuſes.

Je ſçais, dit-elle, des perſonnes qu
ſent que c'eſt aſſez pour des Religi
d'être renfermées, qu'il n'y a nul da
qu'elles ſe divertiſſent à jouer & s'en
tenir, que c'eſt une vie innocente, po
qu'elles vivent en paix ſans ſe quere

Ma Sœur de la Nativité dit ſur
que ſaint Jean l'Evangéliſte ſe diverti
bien avec un oiſeau, & que l'arc ne peu
toujours être bandé ; la Mere répon
que les divertiſſemens de ſaint Jean n
faiſoient pas dire des paroles inutiles ;
admiroit en l'oiſeau l'œuvre de Dieu
que la récréation de ſaint Louis, d
on parloit auſſi, étoit un entretien
ſérieux de beaucoup que ne ſont nos C
férences.

Quelqu

Quelqu'une dit qu'on faiſoit accroire aux Religieuſes qu'elles deviendroient folles, ſi elles ne prenoient du divertiſſement, & qu'il leur étoit néceſſaire. La Mere dit, qu'elle penſoit au contraire qu'il n'y avoit rien de plus capable de faire tomber dans la folie, que de dire tout ce qu'on penſe, & de faire tout ce qu'on veut; qu'il y a aſſez d'exercice dans la Religion qui ne ſont que trop divertiſſans.

Elle dit qu'il étoit temps de lire les Conſtitutions, parce qu'elle ne pouvoit plus parler. Il y avoit quelques jours qu'elle avoit établi de les lire à cette heure, c'eſt-à-dire, à la fin de la Conférence, parce qu'elle ne s'y pouvoit trouver lorſqu'on les liſoit après Nones. Elle nous dit ſur le premier chapitre, lorſqu'on les commença, qu'il falloit craindre qu'on n'eut ſujet de dire de nous ce qu'on dit des politiques, que toute leur ſageſſe eſt dans leur loi, que toute notre dévotion & notre piété eſt dans nos Conſtitutions; & ſur l'addition au premier chapitre, que c'étoit le point le plus important des Conſtitutions, parce qu'il étoit néceſſaire de nous munir contre les dévotions du temps.

On ſe c
tente d'a
des livres
en profite

Le chapitre du Supérieur & de la viſite étant échu ce jour-ci, après que l'on en eût fait la lecture, elle dit que bien ſouvent nous ſommes viſitées de Dieu ſans le

Viſite des arbres ſans fruit.

ſçavoir. Il vient voir ſes arbres, & s'il en voit qui ſoient ſans fruit, il dit : Il y a tant de temps que cet arbre occupe la terre inutilement, qu'il ſoit donc arraché ; & le jardinier qui a ſoin de cet arbre, qui eſt notre bon Ange, lui dit : Seigneur, ayez un peu de patience encore, j'y mettrai du fumier, & s'il eſt encore ſans rapporter du fruit cette année, je l'arracherai.

LXIV. ENTRETIEN.

Le Lundi 20 Octobre.

MA Sœur de la Nativité demanda, ſi nos bons Anges connoiſſoient nos penſées. Sur quoi la Mere répondit, que non, qu'elles ne ſont connues que de Dieu, & que nous-mêmes nous ne connoiſſons pas ce qui eſt dans le fond de notre cœur ; que néanmoins nos bons Anges peuvent bien juger de notre diſpoſition intérieure, comme les mauvais même en diſcernent beaucoup de choſes, par ce qui en paroît à l'extérieur, ſelon la maniere dont nous agiſſons, & qu'il n'y a pas de quoi s'étonner, puiſqu'une perſonne d'eſprit peut bien auſſi pénétrer les penſées qui nous occupent, encore que nous ne les diſions pas, & qu'il n'y

Eſprits ſubtils des Anges & des démons.

a point d'eſprits plus ſubtils que ceux des Anges & des Démons, qui ont outre cela une grande expérience.

Elle demanda encore, ſi les Anges connoiſſent que nous les prions ; la Mere répondit qu'oui. Si les Démons connoiſſent quand nous réſiſtons à leurs tentations ; la Mere répondit, qu'ils le voyent par ce que nous faiſons qui leur eſt contraire, comme ſi nous prions ou ſi on fait pénitence, & ſi on a recours à ceux qui nous conduiſent afin d'être fortifiées. Mais ſi nous demeurons dans l'oiſiveté & la pareſſe, & que nous ne les découvrions pas, il voit bien qu'il gagnera auprès de nous, puiſqu'au lieu d'avoir recours aux armes, nous nous amuſons à jouer ; & au lieu de découvrir les combats que nous livre notre ennemi, afin qu'on nous donne ſecours contre lui, nous ſommes ſecrettes, comme ſi nous avions fait partie avec lui ; qu'alors il dit : J'en ferai ce que je voudrai ; car puiſqu'elle me garde fidélité, c'eſt ſigne qu'elle eſt à moi.

Comment réſiſte aux d mons.

Ma Sœur Marie de la Nativité répliqua, qu'elle avoit oui dire que le meilleur reméde pour confondre le Démon, c'eſt de le mépriſer : la Mere lui dit, qu'il étoit vrai, mais non pas en ſe jouant ; mais au contraire en s'occupant ſi bien que les tentations n'ayent point d'entrée dans nos

Vrai mép des démons

eſprits ; qu'il eſt vrai que les Démons ne craignent rien tant que le mépris, mais de ceux qui les mépriſent avec aſſurance, comme étant plus forts qu'eux par les armes dont ils ſont munis ; car ſi nous ſommes déſarmés, ils n'ont point ſujet de nous craindre. Mais comme on craint avec raiſon d'attaquer un homme qui a de quoi ſe défendre, auſſi les Démons craignent ceux qui ſont couverts des armes de Dieu. Là-deſſus la Mere ayant rapporté le paſſage de l'Ecriture, qui dit qu'il faut combattre les déſirs de la chair,

it remarble. elle ajoûta que la cupidité eſt la chair de l'ame, & que tous déſirs qui en viennent ſont des déſirs de la chair ; que ſaint Paul

. 8. 13. dit : *Si vous vivez ſelon la chair, vous mourrez ; mais ſi par l'eſprit vous mortifiez les déſirs de la chair, vous vivrez ;* que c'eſt le paſſage qui lui ſemble le plus terrible de l'Ecriture ; que ſi on le conſidéroit un peu, & qu'à chaque action qu'on fait on penſât, n'eſt-ce pas un déſir de la chair ? aſſurément on ſe déſiſteroit ſouvent de ſon premier deſſein, & on en prendroit d'autres ; qu'elle avoit vû M. de S. Cyran ſe taire au milieu d'un diſcours, parce que les perſonnes qui ont toujours Dieu devant les yeux, découvrent bientôt ce qui ne vient pas de lui, & ſont fidéles à le quitter, pour ne ſuivre que ſon eſprit.

Ma Sœur de la Nativité lui demanda ce que veut dire ce paſſage : *Que votre main gauche ne ſçache point ce que fait la droite ;* la Mere lui dit, que c'étoit pour faire voir combien on doit cacher ſes bonnes œuvres, juſques-là que s'il étoit poſſible il ne faudroit pas qu'une main ſçût ce que fait l'autre ; qu'elle l'avoit encore oui expliquer à M. Singlin d'une autre ſorte, qui eſt que dans les bonnes œuvres qu'on fait par une intention droite, il ne faut pas qu'il y ait une intention gauche ; que cette main ne doit pas ſe mêler de ce que fait l'autre : par exemple, que ſi on donne l'aumône, il ne faut pas que ce ſoit pour en être loué ; car c'eſt là une intention gauche. *Matt. 6. 3.* Ce que c'eſt que la main gauche.

La même Sœur répliqua, que ſainte Thereſe veut qu'on ſe ſouvienne des graces qu'on a reçûes de Dieu, afin de lui en rendre graces, autrement c'eſt ingratitude au lieu d'humilité ; la Mere répondit, qu'il étoit vrai, mais que ce ſouvenir n'eſt que pour rendre graces à Dieu & lui donner gloire, & non pas pour ſe vanter des bonnes œuvres qu'on a faites & s'en glorifier ; ce qui ſeroit y mettre la main gauche, au lieu que la droite les cache dans ſon cœur, non pas pour les oublier, mais pour en rendre à Dieu des actions de graces qui ſoient pures ; que c'eſt ce que Jeſus-Chriſt Actions de graces du bien qu'on fait.

Luc. 17. 10. nous apprend, quand il dit : *Après que vous aurez fait ce qui vous aura été commandé, dites que vous êtes des ſerviteurs inutiles ;* qu'il veut donc bien qu'on ſçache qu'on a tout fait, afin d'en louer Dieu, mais qu'enſuite on ſe croye ſerviteur inutile.

Sur un autre ſujet elle nous dit, que les Monaſtères ſont des cours de Dieu incomparablement plus nobles que celles des Princes du monde ; que nous ne penſons point aſſez à l'honneur que nous avons, afin de nous en rendre dignes.

Défiance puiſe par la réprobation.

Dans la ſuite, ma Sœur de la Nativité ayant raconté l'hiſtoire de Saül, pour avoir ſujet de demander à la Mere pourquoi il fit un ſi grand péché en offrant le ſacrifice, puiſque ce ne fut que par une abſolue néceſſité, ſe voyant abandonné de tous ſes gens, & prêt à périr, le Prophéte ne venant point. Il ne laiſſoit pas d'être criminel, dit la Mere, & avec raiſon, pour n'avoir pas eu aſſez de confiance en Dieu, parce qu'il faut eſpérer en lui juſqu'à la derniere extrémité. C'étoit là l'épreuve que Dieu lui donnoit, pour connoître par ſa fidélité ſa prédeſtination ou ſa réprobation, comme il arriva. Car dès ce moment Dieu le rejetta & le mit au nombre des réprouvés, nonobſtant les lamentations de Samuël & les larmes qu'il répan-

doit pour lui devant Dieu, & il n'eſt point excuſable, quelque néceſſité qui parut de le faire, ſe voyant preſſé de tous côtés. Car Dieu lui avoit défendu par le Prophéte, qui lui avoit prédit ce qui lui en arriveroit s'il déſobéiſſoit à Dieu ; qu'il devoit croire qu'il ne l'abandonneroit point, & qu'étant ſous ſa protection, il ne pouvoit périr, puiſque ſa ſouveraine puiſſance pouvoit détruire en un moment tous ſes ennemis. Mais parce qu'il manqua de cette confiance en Dieu, pour s'être hâté d'un moment, il fut perdu : car s'il eut attendu, il n'eût point fait ce qu'il fit, puiſque le Prophéte arriva au même temps que ſon ſacrifice fut achevé ; ce qui fait voir qu'il ne pouvoit guères tarder à venir. C'eſt un exemple épouvantable que Dieu nous a voulu donner, pour nous faire voir juſqu'où doit aller notre confiance en lui, qui eſt juſqu'à la derniere extrémité, & qu'il faudroit plutôt périr que de faire la moindre choſe contre ſa ſainte volonté.

Confiance Dieu dans l'extrémité des maux.

A préſent on prêche qu'il ne faut point recevoir de Prêtres qui ne ſoient bien appellés, & en même-temps on admet tous ceux qui ſe préſentent, parce que, dit-on, ſi on ne reçoit que ceux qui ſont bien appellés, le nombre en eſt ſi petit, qu'il n'y en a quaſi point. Que ſera-ce, l'Egliſe

Prêtres n appellés, m heur de l'E gliſe.

n'aura donc point de Prêtres ? Il vaudroit mieux qu'elle n'en eût point, que d'avoir ceux qui s'y ingérent eux-mêmes. Mais Dieu ne peut manquer de lui en pourvoir ; & ſi on ſe confioit en lui juſqu'à l'extrémité, il en donneroit, & qui ſeroient ſelon ſon cœur.

Effets du défaut de confiance en lui.

C'eſt encore le défaut de confiance en Dieu qui fait les miſeres de tout le monde ; car il eſt impoſſible que Dieu n'aſſiſte d'un ſecours particulier ceux qui eſpérent en lui. C'eſt auſſi de là qu'arrive la ruine des Monaſtères, parce que pour n'avoir pas cette confiance en Dieu, on agit contre ſa volonté en marchandant les filles ; & nous voyons à préſent, pour la plupart, que pour avoir été un peu incommodées de la guerre, elles veulent que les Religieuſes demandent à leurs parens, ce qui introduit la propriété & renverſe tout l'ordre des Maiſons. On dit pour excuſe que tout eſt cher au double. Il eſt vrai ; mais quand il le ſeroit encore plus, Dieu n'eſt-il pas aſſez puiſſant & aſſez bon pour nous procurer le néceſſaire ? Peut-il ignorer nos beſoins ? Pour moi je crois fermement qu'il eſt impoſſible qu'en ſe confiant en lui, & lui étant fidéles, on puiſſe manquer des choſes néceſſaires à la vie.

Ma Sœur Marie de la Nativité répliqua, qu'il eſt dit : Aide-toi, & je t'aide-

rai ; cela eſt fort bon, lui dit la Mere, mais pour le ſpirituel il faut travailler autant qu'on peut, & eſpérer que Dieu fera le reſte ; mais il faut tout attendre de la Providence pour le temporel, ou au moins ne jamais rien faire contre la volonté de Dieu, pour ſe garantir de la néceſſité. Car il eſt bon de travailler pour gagner ſa vie légitimement, mais non pas d'une autre ſorte. Un voleur s'aide en dérobant, mais il offenſe Dieu. Les Religieuſes qui marchandent des filles, s'aident, mais cela n'eſt pas légitime. On dira : Comment vivre autrement ? C'eſt qu'il ne faut point faire des fondations ſur rien. Des filles qui veulent être Supérieures par une folle volonté, établiſſent des Maiſons, & eſpérent les fonder de ce qu'on apportera ; ce qui fait qu'on en voit tant qui périſſent. Eh ! comment pourroient-elles ſubſiſter, puiſqu'elles ne ſont point faites par l'ordre de Dieu, & que Jeſus-Chriſt dit : *Toute plante que mon Pere n'a point plantée, ſera arrachée.* Mais l'on ne verra aucune Maiſon bien fondée, je ne dis pas d'une riche fondation, mais qui l'ait été par l'ordre de Dieu, qui vienne à manquer pour avoir reçû par charité des filles pauvres ; & quand elles en ſeroient pleines, ſi elles ont confiance en Dieu, & qu'elles fuyent le monde, il ſera plutôt

Attendre tout de la Providence

Matt. 15.

un miracle pour les assister, au lieu que l'on voit des Maisons de cinquante mille livres de revenu, qui disent ne pouvoir seulement entretenir les Religieuses qui y ont beaucoup apporté. Sur cela elle ajoûta, qu'elle croyoit que Dieu lui avoit pardonné, au moins pour ce monde, & qu'elle ne pensoit pas que ce fût pour l'autre, les renversemens qu'elle avoit fait en la Maison, afin de faire paroître un effet de la providence, & ce que vaut la confiance en lui.

Maisons ruinées faute de courir à lui.

Une Sœur lui demanda quels renversemens elle avoit fait; elle répondit, que c'étoit d'avoir emprunté quarante mille écus pour le Dortoir, que cela lui avoit bien coûté des larmes; mais que la providence de Dieu avoit fait réussir les affaires au-delà de tout ce qu'on pouvoit espérer, que tout le monde en étoit étonné. Sur cela elle fit une étrange prophétie, disant qu'il viendroit un temps qu'on diroit: Cela étoit bon à notre Mere, qui avoit des amis qui l'assistoient, le temps n'est pas comme il étoit; qu'elle pouvoit pourtant assurer que jamais elle n'avoit mis sa confiance aux créatures, ni ne les avoit recherchées.

Effet contraire de ce secours.

LXV. ENTRETIEN.

Le Vendredi 24 Octobre.

ON parla de quelques accidens arrivés depuis peu, & de la mort ſubite d'une perſonne qui étoit jeune. Sur quoi la Mere dit : La mort ne ſurprend point, quand on vit de telle ſorte qu'on y eſt toujours préparé. Il ne faut point craindre de mourir ſubitement : il faut faire tous les jours de même que nous ferions, ſi nous ſçavions qu'il dût être le dernier de notre vie, parce que le temps de la maladie n'eſt pas pour ſe convertir, ni pour commencer à faire pénitence. Il ſe voit pluſieurs perſonnes qui meurent après avoir langui ſix mois dans un lit, & qui ſont auſſi ſurpriſes d'aller comparoître devant Dieu, que s'ils étoient morts ſubitement : car la plûpart de ceux qui aiment la vie, ſe voyant malades, ne ſe perſuadent point en devoir mourir ; & quand ils le croiroient & s'y prépareroient le mieux du monde, il eſt fort incertain ſi c'eſt par une vraie diſpoſition intérieure. Car la rêverie peut tout faire faire aux malades. Il n'y a rien de plus certain pour bien mourir, que de faire ce que faiſoit M. de Geneve, de ſe mettre

Moyen d viter la ſ priſe de l mort.

trois fois le jour devant Dieu, pour connoître ſi l'on eſt dans l'état où l'on voudroit être pour mourir, & mettre ordre à ce qui nous pourroit faire de la peine en ce dernier moment, par une fidéle pénitence, & ſur-tout, en purifiant ſon cœur de tout autre amour que de celui de Dieu. En pratiquant cela, il ne faut point craindre la mort ſubite; mais ſans s'y préparer de la ſorte, elle nous ſurprendra toujours, en quelque temps qu'elle arrive, & nous avons ſujet de l'appréhender, parce que ſi nous n'avons tâché de nous rendre Dieu favorable en lui ſatisfaiſant pour nos fautes, en qui pourrons-nous eſpérer? Car lui ſeul a la puiſſance de nous ſauver. Il ne faut pas néanmoins laiſſer d'eſpérer toujours, & ſe confier en ſa bonté : car ſi nous avons déja reçu de lui le déſir de faire pénitence, nous devons croire qu'il nous fera la grace de l'accomplir, puiſque tout bon déſir, auſſi-bien que tout don parfait, vient de lui. C'eſt une marque de ſon amour pour nous, & *ſi Dieu eſt pour nous*, comme dit ſaint Paul, *qui ſera contre nous?* Si Dieu nous protége, qui pourra nous nuire? Nous ne devons donc rien craindre que de lui déplaire : car s'il eſt pour nous, nous ſommes ſauvés. Tâchons donc d'aſſurer notre ſalut par les bonnes œuvres,

Confiance en Dieu pour ſalut.

Rom. 8. 31.

en lui demandant ſans ceſſe, qu'il nous faſſe être du petit nombre de ſes élûs. Je ne ſçaurois comprendre la folie du monde, & de tous tant que nous ſommes, de nous appliquer à des ſottiſes, au lieu de penſer ſérieuſement à ce moment terrible, qui nous doit mettre dans une éternité de biens ou de maux; & ce qui fait que nous ſommes dans une ſi grande inſenſibilité pour les choſes de notre ſalut, c'eſt l'attache à des bagatelles; car y a-t-il rien dans le monde qui merite de nous occuper le cœur, qui n'ayant été créé que pour Dieu, ne peut être rempli que de lui, ni être heureux que dans cette plénitude ſi ſouhaitable.

Folie du monde.

Une Sœur lui demanda, ſi la pénitence des exercices ordinaires de la Religion peut effacer nos fautes journalieres. La Mere répondit qu'oui, pourvû qu'on ne faſſe rien par coûtume ni avec négligence; qu'il faut que nous ayons une telle plénitude de charité dans nos actions, qu'il y en ait de reſte pour couvrir les manquemens qui s'y gliſſent.

Fautes journalieres comment elles s'effacent.

Une autre lui dit, qu'elle penſoit que les Sacremens nous aidoient auſſi beaucoup à nous acquitter de ce que nous devons à Dieu. A quoi la Mere répartit, qu'elle croyoit que le plus grand compte que nous aurions à rendre à Dieu,

Rendre compte des Sacremens.

ſeroit l'uſage que nous faiſons des Sacremens, que nous le rendrions de n'être pas diſpoſées à communier tous les jours, parce que nous devrions le faire.

On la pria de dire ce qu'il faudroit pour être diſpoſée à communier tous les jours. Elle répondit, qu'il faudroit n'avoir de l'amour que pour Dieu ſeul, & que, comme dit S. Chryſoſtôme, toute notre joie fût de recevoir cette Viande divine, & notre douleur d'en être privée.

Privation des Sacremens inutile, lorſqu'elle eſt ſans compoſition.

On lui répartit que les Prêtres même qui nous conduiſent, ne diſent pas tous les jours la Meſſe. Elle répondit, qu'en ne la diſant pas ils ſont dans le regret de cette privation; que ce n'eſt point pour ne pas communier tous les jours que nous ſommes coupables, mais pour n'y être pas diſpoſées, & pour n'être pas dans le gémiſſement & dans la douleur, lorſque nous en ſommes privées; qu'il faut toujours être dans la joie d'avoir eu le bonheur de communier, ou dans un déſir ardent d'y participer; que c'eſt une étrange inſenſibilité que de ne point ſentir ni l'un ni l'autre, & une marque qu'on n'eſt guères préparée à communier que de n'être pas touchée de cette privation.

Enſuite ma Sœur Marie de la Nativité lui ayant dit, qu'elle avoit lû quelque

part que Dieu a créé un enfer, afin de faire paroître ſa Juſtice, & qu'il avoit deſtiné des hommes pour ſouffrir. La Mere lui dit, que Dieu n'a point deſtiné les hommes pour être damnés, que c'eſt eux-mêmes qui s'y deſtinent, en ne voulant pas aimer l'infinie bonté de Dieu, & s'empêcher de l'offenſer; que Dieu a créé le ciel pour faire ſentir dans l'éternité ſa miſéricorde aux bienheureux, & que dans l'enfer les damnés éprouveront éternellement les rigueurs de ſa Juſtice.

Dieu n'a point deſtin les hommes la damnation.

La même Sœur lui fit d'autres demandes curieuſes, & entr'autres, la preſſa de lui répondre ſi Dieu ne nous avoit pas créé pour le connoître. Elle lui dit, qu'il y a dans l'Evangile que *tous ceux qui diſent, Seigneur, Seigneur, n'entreront point pourtant au Royaume des cieux*, que c'eſt-à-dire, qu'il ne ſuffit pas de connoître Dieu pour être ſauvé, puiſque ceux qui l'invoquent en diſant, Seigneur, le connoiſſent, & néanmoins ils ſont rejettés de lui comme inconnus, parce qu'il ne reconnoît pour ſiens que ceux qui l'aiment, parce que c'eſt pour cela que nous ſommes créés, & que ceux qui l'aiment, le connoiſſent, parce qu'il ſe manifeſte à eux; qu'elle ne s'occupoit jamais à rechercher les choſes curieuſes, qu'elle ne vouloit qu'aimer Dieu, & apprendre à

Matt. 7. 21.

Moyen d'êt fauvé.

le ſervir ſelon ſa volonté ; qu'il y a beaucoup de choſes que nous devons ignorer en ce monde, & que nous ſçaurons au ciel ; qu'elle aimoit bien mieux y avoir une place, que de ſçavoir pourquoi Dieu a permis que les Anges en ſoient tombés ; qu'il ne faut point vouloir pénétrer les ſecrets de Dieu, dont les Saints mêmes ne connoiſſent pas la profondeur ; qu'une des propriétés de la ſocieté des Bienheureux ſera qu'ils connoîtront toujours de nouvelles perfections en Dieu ; & cette connoiſſance augmentera leur gloire & leur joie, parce qu'elle leur donnera un amour nouveau.

LXVI. ENTRETIEN.

Le Samedi 26 Octobre.

L'On demanda à la Mere Angelique, ſi l'enfer n'avoit pas été créé dans le moment que les Anges eurent péché ; ſur quoi elle répondit, qu'elle ne s'enquêtoit point quand & comment il avoit été fait, & qu'elle étoit ſeulement en peine pour n'y point aller. Elle ajouta : Mon Dieu, que je le crains ! & qu'il n'y avoit rien qu'elle ne voulut ſouffrir pour l'éviter ; qu'elle avoit ſouhaité autrefois trouver quelqu'un, qui l'enchaînât & la traitât avec la plus grande rigueur

Vraie crainte de l'enfer, à quoi elle porte.

qu'il ſeroit poſſible, afin de ſe garantir par ce moyen des peines de l'enfer, dont on peut dire ce qui eſt dit de la béatitude, que l'œil n'a point vû, l'oreille n'a point entendu, & que le cœur de l'homme n'a pu concevoir ce qui eſt préparé pour ceux qui ſont rebelles à Dieu; que la plupart diſent, qu'ils ne peuvent être gagnés que par la douceur; mais que pour elle tout au contraire, elle n'étoit propre qu'à être traitée comme ces eſclaves, qu'on fait obéir à coup de bâtons; qu'elle ne pourroit avoir en ce monde une plus grande joie, que d'être ſujette à quelqu'un qui la traitât de la ſorte.

On lui dit, qu'elle ne le porteroit guères, on entendoit ſelon les forces de ſon corps. Elle répondit, le prenant autrement, qu'il étoit vrai qu'elle ne le pourroit pas porter d'elle-même, mais qu'elle croyoit fermement que Dieu lui en feroit la grace.

Néceſſité d'être contrain au bien pa des violenc extérieures.

On répliqua que les chaînes & la captivité volontaire de l'eſprit, valent mieux que toute autre contrainte: elle répartit, qu'il étoit vrai, mais que les autres lui étoient meilleures; que c'eſt une néceſſité que la volonté ſoit captivée & contrainte par des violences; que ceux qui ne les veulent pas ſubir volontairement, y doivent être forcés par des rigueurs effecti-

ves, afin que pour le moins on les aſſujettiſſe de force & malgré eux, ſi on ne peut les avoir autrement.

On lui dit encore que tous ceux qui ſont captifs & enchaînés, n'en deviennent pas toujours meilleurs : elle répondit, qu'en aimant cet eſclavage & le ſouffrant avec joie, afin d'en éviter un qui eſt bien plus malheureux, on obtiendroit de n'y pas tomber, & que quand on ne l'aimeroit pas d'abord, on ſeroit contraint de faire de néceſſité vertu.

Défir des mauvais traitemens.

Madame de Crevecœur la fit ſouvenir qu'elle lui avoit entendu dire qu'elle aimeroit un Confeſſeur qui la battit ; elle avoua, qu'oui, qu'il étoit vrai, que ce ſeroit ſes délices, parce que les plus grandes rudeſſes, les plus âpres reprimandes lui ſont un onguent ſalutaire qui lui amolit le cœur, le dilate, & la fait treſſaillir de joie.

On lui demanda pourquoi donc elle nous traitoit d'une maniere ſi différente de celle dont elle aimeroit tant qu'on la traitât : elle répondit, qu'elle ne le ſçavoit pas ; mais qu'elle eſpéroit que Dieu lui feroit la grace de tenir bien ferme avant que de mourir.

Quelques-unes dirent, que c'eſt qu'elle connoiſſoit notre foibleſſe, & qu'elle nous traitoit ſelon la portée de nos forces ; ſur

quoi elle ne répondit rien. Mais comme on ajoûta qu'elle ne parviendroit jamais à être rude, parce que quand elle la ſeroit, on prendroit toujours pour douceur ce qui viendroit d'elle, étant impoſſible de recevoir d'une autre ſorte les traitemens d'une perſonne qu'on aime plus que ſoi-même : elle témoigna que c'étoit ſon grand regret d'être aimée, & qu'il n'y avoit rien qui lui fit plus craindre l'enfer, parce qu'elle avoit peur que ce ne fût ſa récompenſe que Dieu lui vouloit donner en ce monde, pour punir amplement ſes péchés dans l'autre.

Craindre d'être aimé des hommes.

On lui dit que ce qu'elle diſoit étoit épouvantable, qu'on penſoit qu'elle avoit vû l'enfer, puiſqu'elle en avoit tant de crainte. Elle répondit, que non, qu'elle n'en avoit point eu de viſion ; mais qu'elle l'appréhendoit tout autant.

Une Sœur lui dit, que ſi nous avions des Confeſſeurs auſſi rudes qu'elle en déſiroit pour elle, on l'importuneroit bien, parce qu'on auroit ſouvent des peines à lui dire. A quoi elle répondit, qu'il ne ſeroit pas néceſſaire de dire ſi on avoit été maltraité d'un Confeſſeur, ſi ce n'étoit qu'on eût manqué de patience, dont il faudroit rendre compte pour réparer ſa faute ; mais qu'une perſonne qui recevroit ces traitemens avec humilité, ne s'en

Cacher ſes peines.

plaindroit pas, & que ſi on les aimoit, on n'auroit point de peine ; que ce n'eſt pas pourtant que la nature ne ſouffrît, mais que ſi on déſiroit véritablement la ſouffrance & la mortification, on cacheroit plutôt ſes peines que de les dire, parce qu'encore que les ſens & la volonté reſſentent de la contradiction, l'eſprit la digere par le déſir qu'il a de vaincre la partie inférieure qui lui eſt aſſujettie, & qui combat pour ne ſe pas ſoumettre.

Là-deſſus elle fit voir qu'il y a des peines, quoique grandes, qu'on ſupporte néanmoins ſans les reſſentir beaucoup, & d'autres très-petites qui nous accablent ; & qu'elle avoit expérimenté cela il y avoit quelques années ; qu'une choſe de néant, & dont elle ne devoit point du tout avoir de peine ni ſe fâcher, l'avoit tellement abattue de ſouci & de peine, que ſi Dieu ne l'eût ſoutenue particulierement, il lui eût été impoſſible de vivre, & que c'eût été aſſez pour la faire mourir ; qu'elle en étoit les nuits entieres ſans dormir, ce qui n'a point accoutumé de lui arriver jamais, pour quelque affliction qu'elle ait, parce que Dieu lui fait la grace de faire repoſer en lui tous ſes ſoins, & de ne s'inquiéter de rien, étant toujours diſpoſée à ſuivre toutes ſes volontés ; mais que pour lors ni les raiſons qu'elle avoit de ſe

Epreuve des ames ſaintes.

conſoler, ni la confiance qu'elle avoit en Dieu, ne la pouvoient ſoulager dans ſa peine.

Des Sœurs lui ayant demandé ce que c'étoit, elle leur répondit, qu'il n'y avoit que M. Singlin qui le ſçût, & que c'étoit une choſe de ſi peu de conſéquence, que perſonne ne le ſçavoit & ne pouvoit s'en douter. On lui demanda combien il y avoit que cela étoit paſſé ; elle répondit, qu'il y avoit environ trois ans.

On lui fit là-deſſus quelques queſtions, ſçavoir s'il eſt néceſſaire de rendre compte de certaines peines ſemblables, qui viennent de rien ; elle répondit, que non pas toujours, mais que quelquefois il le falloit. Comment on doit faire le diſcernement de celles qu'on doit dire ou non ? que c'étoit en le demandant à Dieu ; qu'il faut dire quelquefois ſes peines pour s'en humilier, & d'autre fois il eſt meilleur de ne les point dire, de peur que ce ne ſoit une décharge qui ſatisfaſſe l'amour-propre ; que cela arrive ſi ſouvent, & que cela eſt ſi à craindre, que le plus ſûr quaſi eſt de ne les point dire ; que néanmoins hors cela il eſt utile de les dire, & qu'il n'y a rien à craindre où il n'y a point de cupidité ; que c'eſt une maxime générale qu'elle avoit appriſe de M. de ſaint Cyran, qu'il n'y a point de péché ni d'im-

Quand il faut en parler ou les taire.

perfection où il n'y a point de cha-
dité.

Une Sœur lui dit qu'elle laiſſoit bien des choſes à dire ; la Mere lui dit, qu'elle faiſoit bien, & que c'étoit le mieux de mépriſer notre ennemi.

Une autre lui demanda s'il ne falloit pas que les Novices diſent tout ; elle répondit, qu'oui, & les Profeſſes auſſi qui ſont encore du Noviciat.

On lui demanda ſi quand on n'a rien à faire qu'à ſuivre les obſervances, & qu'on s'en acquitte du mieux qu'on peut, on a quelque choſe à rendre compte, lorſqu'on eſt comme il eſt dit dans le Pſeaume ; *Jumentum factus ſum apud te.* Elle répondit à cela, que c'étoit un état heureux que celui-là, & que ſi on étoit de la ſorte que dit le Prophéte, on ſeroit aſſuré de ne point deſcendre dans ces lieux horribles de l'enfer & du Purgatoire, parce que ces perſonnes qui ſont devant Dieu comme des bêtes, ſont auſſi toujours avec lui, comme il eſt dit : *Et ego ſemper tecum;* que ceux qui ſont parfaitement dans la ſuite des obſervances, peuvent dire avec vérité ce qui eſt dit dans ce verſet ; mais qu'il ne faut pas comprendre qu'on entende par la ſuite des obſervances, d'aller à Matines & au reſte de ce qu'on eſt obligé ; car cela n'eſt qu'une obſervance

Pſ. 72. 22. Moyen d'être avec Dieu & d'éviter l'enfer.

extérieure, qui ne coûte pas beaucoup à faire quand on y eſt accoûtumé ; mais que la véritable obſervance conſiſte dans le renoncement perpétuel à ſoi-même, pour être toujours prêt à ſe ſoumettre à tout ce qu'on voudra, & à tout le monde, comme une bête qui reçoit les charges qu'on lui donne ; que c'eſt une charité univerſelle, qui fait qu'on veut ſouffrir de toutes ſortes de perſonnes, & qu'on ne craint rien tant que de donner de la peine aux autres ; que c'eſt là la véritable obſervance, & que ſans celle-là il n'y en a point, en faiſant même ce que la Communauté fait.

Renoncement à ſoi-même eſſentiel, en quoi il conſiſte.

On parla après aſſez long-temps de la prédeſtination ; ſur quoi la Mere ne voulut point répondre à ce qu'on lui diſoit ; mais ayant laiſſé achever de parler celles qui avoient commencé, elle leur dit, qu'elle les admiroit de ſe croire capables de parler de ces matieres, & qu'elle n'oſeroit pas en ouvrir la bouche ; qu'elle ſçavoit ſeulement qu'il faut aſſurer ſon ſalut par les bonnes œuvres, & eſpérer toujours en Dieu.

On évitoit P. R. de parler de la Prédeſtination.

Le temps étant venu de lire les Conſtitutions, elle ajoûta, que cela vaudroit bien mieux que ce qu'on diſoit ; & le chapitre de la Communion s'étant rencontré, elle dit que c'étoit là notre prédeſ-

tination, qui nous doit conduire à l'éternelle.

Diſpoſition pour communier ſouvent.

Le chapitre étant lû, on la pria d'expliquer un mot qui y eſt, dont je ne me ſouviens pas préciſément, mais ſeulement qu'il fait voir comment il faut ſe préparer à pouvoir communier ſouvent; & là-deſſus on lui demanda quelle étoit la diſpoſition où il falloit être pour cela; elle répondit, qu'il falloit aimer Dieu uniquement d'une volonté toute pleine.

On lui demanda encore ce que c'étoit que cette volonté pleine; elle répondit, que c'étoit une volonté ſans bornes & ſans réſerve; c'eſt-à-dire, être préparé à ſuivre Dieu en tout ce qu'il voudra de nous, ſans diſtinction d'aucune choſe, & à vouloir faire & ſouffrir tout ce qu'il lui plaira, & ne vouloir rien conſerver en ſoi qui lui déplaiſe, parce qu'il n'y a rien qui nous rende plus mal diſpoſées pour la Communion que d'avoir la moindre attache à aucune imperfection.

Communions indignes.

Elle donna pour exemple de ceux qui communient indignement pour ne pas réſiſter à leurs paſſions, qu'on voit à préſent quantité de Religieuſes qui ont l'ambition d'être Supérieures, qui y prétendent, & font tout ce qu'elles peuvent pour la devenir, qui néanmoins ne laiſſent pas de communier; mais qu'elles le font indignement,

dignement, & ne méritent point même de recevoir l'abſolution, parce qu'elles ſont oppoſées à Dieu, & dans une diſpoſition actuelle de péché, quoiqu'elles ne le croyent pas, parce qu'on ne les reprend point, & qu'elles meurent ainſi avec confiance & ſans crainte, s'imaginant que parce qu'elles communient, cela les met bien avec Dieu.

Sur cela on demanda s'il falloit être entierement exempt d'imperfection pour communier, & ſi pour ſentir le combat des paſſions on en eſt indigne; à quoi elle répondit, que nous ne pouvons être exempts des rébellions de la chair, puiſque ſaint Paul même ſe plaint qu'il y a dans ſes membres une loi contraire à celle de l'eſprit; que les paſſions ſont les membres de l'ame, & que la corruption que le péché y a laiſſée, fait qu'ils ſont contraires à ce que veut l'eſprit de Dieu qui eſt en nous: que c'eſt pourquoi le même Apôtre dit qu'il fait le mal qu'il ne veut pas, & qu'il ne fait pas le bien qu'il voudroit; que ce n'eſt pas à dire pourtant qu'il offenſât Dieu, mais que cela faiſoit voir la peine que lui donnoit cette diviſion & ce combat qui ſe paſſoit en lui & avec lui-même; que ſi les Saints l'ont reſſenti, on ne doit pas demander à ceux qui ſont encore fort imparfaits. qu'ils en

ſirs de la autres les groſ- ſoient exempts ; mais qu'il ne faut pas qu'ils ſe laſſent de ſoutenir ce combat, ni qu'on s'imagine quand on dit qu'il faut combattre les déſirs de la chair, que ce ſoient des déſirs tout charnels & tout groſſiers ; car tout ce que la volonté déſire qui n'eſt point conforme à la volonté de Dieu, eſt un déſir qui vient de la cupidité, qui eſt la chair de l'ame.

La Mere vint enſuite à parler de l'Evangile du jour, & elle dit que Jeſus-
an. 15. 5. Chriſt par ces paroles, *Je ſuis la vigne, & vous êtes les ſarments*, nous fait voir l'union que nous devons avoir avec lui, comme nous devons toujours être près de lui & avec lui, parce que ſans lui nous ne pouvons rien faire, comme il le dit
Comment ieu taille ſa igne. auſſi, & qu'il arrachera tous les ſeps qui ne portent point de fruit ; & ceux qui en portent, il les émondera, afin qu'ils fructifient davantage ; que ſi nous étions bonnes filles, nous ſerions comme ces ſeps que le vigneron émonde. Car Dieu, qui eſt le vigneron de ſa vigne, comme dit notre Seigneur, éprouve & mortifie ceux qu'il trouve fidéles ; il coupe & retranche en eux tout ce qui lui déplaît, afin qu'ils lui ſoient un ſep de vigne tout agréable, & qu'ils portent du fruit en abondance : que ſi nous n'avons point de fruit, il nous coupera tout-à-fait pour nous jetter au

feu : qu'il vaut donc bien mieux ſouffrir qu'il nous taille, en retranchant ce qu'il y a de ſuperflu en nous. Car comme dans la vigne il y a ſouvent à tailler & à retrancher, il en eſt de même en nous ; que c'eſt pourquoi il faut être bien aiſe que Dieu nous en faſſe de même, & qu'il ne nous épargne pas, puiſque c'eſt une marque que nous ne ſommes pas de ces ſeps qu'il deſtine au feu, & que pour cela il ne tient compte d'émonder.

On demanda auſſi à la Mere ce que veulent dire ces paroles : *Tanquam aurum in fornace probavit electos Dominus ;* elle répondit, qu'elles faiſoient voir la néceſſité d'être éprouvés pour être élûs ; qu'il n'y a point de marque plus certaine qu'on eſt regardé de Dieu comme étant de ce nombre, que quand on eſt éprouvé par l'affliction, puiſque ſi on fait paſſer l'or par le feu pour être plus pur, il eſt bien plus néceſſaire que nous ſoyons éprouvés par le feu de la ſouffrance en ce monde, ou par celui du Purgatoire en l'autre, parce que nous ne pouvons jamais approcher de la ſouveraine majeſté de Dieu, qui eſt auſſi la ſouveraine pureté, ſi nous ne ſommes entierement purifiés & ſans aucune tache.

Sap. 3. 6.

Les élus éprouvés par les afflictions.

LXVIII. ENTRETIEN.

Le jour des Morts.

AU commencement de la Conférence la Mere parla de l'abus que l'on fait des plus ſaintes coutumes de l'Egliſe, comme eſt celle de faire aujourd'hui mémoire des Défunts, pour les ſoulager par des prieres plus ferventes & redoublées; & comme au lieu de tâcher de s'en acquitter avec dévotion, & en appréhendant la juſtice de Dieu, qui ne pardonne pas même aux plus juſtes ce qu'ils n'ont pas ſuffiſamment expié en cette vie, la plûpart des perſonnes du monde paſſent tout ce jour à trotter pour viſiter les ſépultures de leurs parens, & à en parler inutilement, de ſorte que cette dévotion, ſi ſaintement inſtituée par l'Egliſe, ne fait que donner au monde un plus grand ſujet de diſſipation, & n'apporte guères, ou peut-être point du tout, de ſoulagement aux ames du Purgatoire; que toutes ces paires de ſept Pſeaumes qu'on fait dire aux petits garçons, qui les diſent en brédouillant pour avoir quelque argent, qu'ils vont après jouer & manger, ne ſervent de rien aux Trépaſſés, & que tous ces dérégle-

mens au contraire donnent lieu aux héré- Occaſion
tiques de faire dériſion des ſaintes coutu- mocquerie par les héré
mes de l'Egliſe ; que pour ſe mocquer des ques.
Catholiques, ils avoient des tapiſſeries toutes relevées en or, où ils repréſentoient les ſouffrances des ames du Purgatoire en des manieres ridicules, comme d'en mettre rôtir à la broche, & d'autres ſemblables. C'eſt pour faire voir que ce qu'on fait pour elles donne moyen aux Prêtres de faire bonne chere ; que cela eſt horrible ; mais que cependant ils ont ſujet de ſe mocquer de l'uſage que les Eccléſiaſtiques font de leur dignité, parce que la plûpart ne cherchent que le profit, & célébrent le divin Service pour leurs intérêts.

Elle ajoûta à cela, qu'il ne falloit pas s'imaginer ce que croyent les gens de village, que les ames du Purgatoire ne ſouffrent point ce jour-là, parce que ce n'eſt pas ce que ces ames demandent que le Déſirs de
ſoulagement des peines ſenſibles qu'elles ames du Purgatoire.
endurent par la rigueur du feu dont elles ſont brûlées ; qu'elles voudroient au contraire que ce feu s'augmentât, s'il étoit poſſible, afin que l'accroiſſement de leurs ſouffrances pût abréger le temps de leur privation, parce que c'eſt là leur grande & leur unique peine d'être ſéparées de Dieu, & privées de ſa bienheureuſe vi-

ſion, qu'elles déſirent avec tant d'ardeur, que cette peine leur fait oublier toutes les autres, & leurs ſouhaits ſont ſi véhémens, qu'ils les font languir d'une maniere inconcevable.

Après que l'on eut dit pluſieurs choſes ſur ce ſujet, la Mere dit qu'il falloit parler du Sermon de la veille, qui étoit le jour de la Touſſaints; & comme on en eût rapporté quelque choſe, elle dit à quelques-unes, qui diſoient l'avoir oublié, que le Prédicateur avoit dit une grande parole, qui étoit qu'il falloit faire toutes nos actions par l'eſprit de la foi.

L'eſprit de foi pour re le bien.

Une Sœur répliqua que le Prédicateur avoit bien parlé là-deſſus, mais qu'il ne lui ſembloit pas que pour nous autres nous fuſſions dans un ſi grand hazard de faire nos actions par un autre eſprit; que lorſqu'on étoit fidéle à ſuivre ſa Régle, elle ne penſoit pas qu'il y eut rien à craindre. La Mere répondit, qu'il étoit vrai, qu'en faiſant bien ſa Régle, il n'y avoit rien à craindre; mais que pourtant ce n'eſt pas agir par l'eſprit de la foi, que de mêler de la propre volonté dans les obſervances de la Régle; par exemple, vouloir aller à Matines, ou faire d'autres choſes, dont notre Supérieure juge que nous n'avons pas les forces, parce que l'eſprit de la foi nous donne pour unique fin de plaire à

Dieu, en accompliſſant ſa volonté, & en renonçant à la nôtre.

Quelle veur à P Royal !

On répartit que l'on n'avoit pas auſſi envie de faire ce qu'elle n'approuvoit pas, mais que l'on craignoit que ſa charité ne fût trop portée à ſoulager les perſonnes, & que la chair ne prît de-là occaſion de ſe flatter. Elle répondit, qu'elle ſçavoit ſoulager les foibles, & exhorter les lâches à ſe contraindre.

Madame de Crevecœur lui dit, qu'elle doutoit fort qu'elle ſçût contraindre les lâches, parce qu'elle prendroit plutôt la lâcheté pour une impuiſſance de l'infirmité ; mais la Mere lui répliqua bien ferme, qu'elle le verroit peut-être quelque jour, & qu'à préſent même elle voyoit bien que, quand elle avoit envie de manger de la tartre, & autres choſes qui ne ſont pas néceſſaires, elle l'en empêchoit, encore que les Sœurs lui diſſent pour la flatter, qu'elle n'avoit pas aſſez mangé : que c'étoit en ne flattant perſonne, qu'elle pratiqueroit la béatitude, qui lui étoit échue, parce que c'eſt la meilleure miſéricorde qu'on puiſſe faire.

Comme on eſt miſ cordieux.

Pluſieurs Sœurs lui dirent, qu'elles avoient auſſi la même béatitude, & comment elles pourroient la pratiquer, n'ayant

perſonne à qui elles puſſent faire miſéricorde, ſi ce ne ſeroit pas en ſe la faiſant à elles-mêmes, ne ſe pardonnant rien, & ne s'épargnant point pour faire pénitence; la Mere leur dit, que cela étoit bon, pourvû que ce fût en ſuivant l'obéiſſance; mais qu'outre cela, il falloit encore faire miſéricorde au prochain; que celle que nous lui pouvons faire, & que nous lui devons, eſt de le ſupporter dans ſes défauts, & de lui céder en tout.

LXIX. ENTRETIEN.

Le Lundi 3 Novembre.

IL y avoit eû la veille un Sermon admirable de M^r. Feideau, ſur le ſujet de la ſainteté de Dieu. La Mere dit, qu'il en falloit plutôt parler que des choſes inutiles que l'on diſoit. Elle en parla la premiere & la derniere; car tout le monde ſe rendit attentif à l'écouter. Elle dit donc, que ce Sermon lui avoit tout rempli l'eſprit, & particuliérement ce qu'il avoit dit, que pluſieurs gardent la loi & ne l'aiment point, qu'ils l'accompliſſent étant contraints par la crainte des châtimens, & qu'ils voudroient bien que la loi ne fût point, afin de n'y être point

ſervateurs la loi, en- mis de eu.

obligés ; qu'ainſi en haïſſant la loi, ils n'aiment pas la ſouveraine ſageſſe de Dieu qui l'a établie, & ils détruiſent, autant qu'il eſt en leur pouvoir, l'être de Dieu, parce que ſa Sageſſe & ſa Juſtice, qui ont fait la loi, ſont en lui des qualités & des perfections eſſentielles & inſéparables de ſa nature. Tout ceci eſt du Prédicateur ; ſur quoi la Mere dit : Si chacun s'examine comme il faut, on trouvera qu'en pluſieurs choſes on n'aime point la loi, encore qu'on la garde. Il la faut aimer autant dans les petites choſes que dans les grandes, parce qu'autrement elle ne juſtifie point ſes obſervateurs, puiſqu'il n'y a point de mérite où il n'y a point d'amour, & que même de la haïr, c'eſt haïr Dieu même qui en eſt l'auteur. Car encore que Dieu n'ait pas commandé toutes les petites choſes qui ſont obſervées dans les Monaſtères, & que les Supérieurs en ajoutent d'autres, ſelon qu'ils le jugent à propos, tout cela néanmoins ſont des loix de Dieu, parce que c'eſt ſa volonté, & le commandement de ſon Evangile de détruire la cupidité par une ruine totale, & mortifier entierement tous les déſirs & les inclinations qui en naiſſent. C'eſt pourquoi il ne faut pas dire : A quoi bon telle

L'amour la fait obſerver.

But des petites obſervances.

& telle choſe qu'on nous commande, ou que l'on nous défend ? Quel mal y auroit-il en cela, ſi notre Mere ne l'avoit pas défendu ? Voulez-vous ſçavoir à quoi cela ſert ? C'eſt pour nous faire mourir à nous-mêmes, & c'eſt Dieu qui inſpire aux Supérieurs d'établir tant de petites choſes nouvelles, qui ſemblent n'être que pour contrarier les eſprits, afin que cela ſerve à nous acheminer à ce renoncement de nous-mêmes, & à cette mort entiere & parfaite, à quoi il nous oblige par ſon Evangile.

On lui dit, que bien ſouvent on fait des choſes que l'on n'aime pas ; mais que l'on n'a pas néanmoins la penſée de ſouhaiter que l'on n'y fût pas obligé. La Mere répondit, que cela ne rendoit pas coupable.

Une autre dit, qu'il y a bien des choſes, qui ne ſeroient pas néceſſaires, ſi elles n'étoient point commandées, qu'on les veut bien faire puiſqu'elles le ſont ; mais qu'on ſeroit bien aiſe qu'il n'y eût point un commandement qui y obligeât. Sur cela la Mere dit, que c'étoit là ne pas aimer la loi principale & indiſpenſable de l'Evangile, qui eſt de tuer la cupidité, en renonçant à toutes ſes malheureuſes productions ; que de ne pas

qu'on ut de doit s'é-

rechercher cette mort, c'eſt ne pas aimer la vie & s'en éloigner, parce que plus nous nous ſuivons nous-mêmes, & plus la cupidité s'enracine en nous ; mais ſi une fois nous l'avions parfaitement tuée, rien ne nous ſeroit plus difficile, parce que nous ſerions libres pour courir dans la voie des commandemens, & nous dirions comme David : *Quomodo dilexi legem, &c.* mais que ce qu'il faut faire, ſi nous ne ſommes point encore en cet état, & que nous déſirions y arriver, c'eſt qu'il ne faut point ſe laſſer de combattre, parce que, comme nous avoit prêché M. Singlin, quand on eſt aux mains avec ſon ennemi, il faut de néceſſité combattre ou périr ; que non-ſeulement il faut combattre, mais ſans diſcontinuation : car ſi nous quittons un ſeul moment les armes, celui qui a les ſiennes toutes prêtes & deſſus nous pour nous bleſſer, nous percera auſſi-tôt, & il n'aura garde d'attendre que nous ayons repris courage pour nous défendre. *Pſ.* 118. Combat perpétuel.

Une Sœur lui dit, qu'il faiſoit bon être mort à ſoi-même, & qu'elle la prioit de nous procurer ce bonheur en nous y faiſant mourir. La Mere lui répondit, que perſonne ne pouvoit nous rendre ce bon office, qu'il falloit que ce fût nous-

mêmes qui nous donnaſſions ce coup de mort.

On lui répliqua, qu'elle pouvoit nous aider. Elle répondit, que c'étoit fort peu, & point du tout ſans notre conſentement; mais que le moyen d'y arriver étoit d'aimer la loi, particuliérement quand elle eſt contraire à nos inclinations, ſans penſer jamais qu'il y a rien de petit, ni demander pourquoi cela eſt-il défendu, car ce n'eſt point une choſe mauvaiſe en ſoi. Par exemple, dit-elle, chacun eſt ſujet à la curioſité : c'eſt le mal à quoi nous ſommes plus attachées, & dont nous avons plus de peine à nous délivrer. Nous n'avons pas des curioſités de ſçavoir des nouvelles, nous ſommes au-deſſus de cela; mais on en a pour lire de certains livres, pour entendre de beaux diſcours ſpirituels; on déſire cela avec inquiétude par l'inſtinct de cette paſſion, qui eſt la plus dominante dans les hommes depuis le péché, & on penſe, pourquoi ma Supérieure ne me permet-elle pas cela, puiſque c'eſt une bonne choſe que je déſire? eſt-ce là une loi de Dieu? Oui, c'eſt une loi de Dieu; car il défend la curioſité, & il n'y a point de Supérieure qui puiſſe la permettre; & ainſi de tout le reſte qui nous mortifie, il le faut prendre comme

une loi de Dieu, puiſqu'en effet il le veut, pour accomplir le plus grand & le plus difficile précepte de l'Evangile, qui eſt de renoncer à nous-mêmes pour ſuivre Jeſus-Chriſt; & tout ce qui eſt pour nous ſervir en cela, nous eſt utile & néceſſaire.

Elle rapporta ſur ce ſujet, qu'au commencement de l'élection il arriva une choſe qui lui fit beaucoup de peine, & l'affligea extrêmement; & que comme une perſonne lui en parloit, & lui diſoit, Mais à quoi cela ſert-il? Dieu lui avoit fait la grace de répondre ſur le champ, Cela ſert à me faire mourir à moi-même; que c'étoit la penſée qu'il lui donnoit dans toutes les choſes qui la contrarioient, qui étoient en grand nombre dans cette nouvelle conduite.

Une Sœur la pria de dire ce que c'étoit qui lui avoit fait tant de peine; elle nous conta que c'étoit qu'il y avoit deux filles dans un village que le Seigneur du lieu avoit réſolu de perdre, qu'on lui en avoit donné avis, & que ce ſeroit une œuvre de grande charité de les ſauver de ce péril, en leur trouvant condition; qu'elle les avoit fait venir pour cela, & comme il ne s'en trouvoit point qui leur fuſſent propres, elle les avoit reçûes dans la Mai- Charité la Mere.

ſon, en attendant qu'on les pût placer ; & que la Mere Genevieve lui vint un jour demander d'où elles étoient, diſant que c'étoit pour les renvoyer ; qu'elle lui nomma le lieu, & rien autre choſe ; mais que cela la toucha ſenſiblement, & qu'elle en pleura beaucoup, ſans pourtant en dire un ſeul mot.

Elle ajoûta à cela, qu'elle avoit une peine extrême de s'empêcher de parler dans certaines occaſions, & pour des choſes aſſez légeres ; qu'un jour au Chapitre ma Sœur Marie de ſainte Claire étant auprès d'elle, comme on lui parloit & qu'elle ne ſe remuoit point, elle la tira tout doucement par ſa robe, pour lui faire ſigne de ce qu'elle devoit faire, dont on la reprit, lui diſant de quoi elle ſe mêloit : tout le monde prit parti là-deſſus, s'offençant contre les perſonnes qui traitoient la Mere de la ſorte. Car les Sœurs qui étoient de ce temps-là, en rapporterent encore bien d'autres, & d'étranges choſes : ſur quoi elle dit, qu'on avoit raiſon, que ce n'étoit pas à elle de ſe mêler de rien pour lors.

la douceur.

Elle dit auſſi qu'une des grandes peines qu'elle avoit eûes, au commencement qu'elle revint de la Maiſon du ſaint Sacrement, étoit qu'à Malines une Sœur

Aveu de ſa ſenſibilité.

venoit toujours moucher la chandelle ſi courte, qu'elle n'éclairoit point, & qu'auſſi-tôt qu'elle commençoit à éclairer, le moucheron étant un peu crû, elle revenoit la moucher, & ainſi toujours : ce qu'elle dit qui lui donna une ſi grande impatience, que la contrainte qu'elle ſe faiſoit pour retenir le mouvement de colere qui lui prenoit, lui cauſoit de la douleur ſenſible dans le corps ; mais qu'elle penſoit que Dieu permettoit tout cela pour la faire mourir à elle-même.

L'on ſe remit enſuite à parler de ce que le Prédicateur avoit dit, qu'on aime plus à faire des œuvres de ſurérogation, que non pas à s'acquitter de celles qui ſont d'obligation, & que cela vient de ce que les hommes ont une inclination particuliere à aimer ce qui vient d'eux-mêmes, & à prendre confiance dans leurs œuvres plutôt que de la mettre en la miſéricorde de Dieu. La Mere dit là-deſſus, qu'elle ſçavoit des perſonnes du monde qui viſitoient les Hôpitaux avec grand ſoin, & mettoient dehors leurs ſerviteurs auſſi-tôt qu'ils étoient malades. Chacun rapporta là-deſſus pluſieurs exemples de cet abus ; mais la Mere dit, qu'il falloit laiſſer les morts enſevelir les morts, & parler pour nous-mêmes ; que nous pouvions bien

Œuvres ſurrees de pié té.

e com-
on.

être comme ceux qui balayent la maiſon d'autrui, & laiſſent la leur toute ſale, comme avoit dit le Prédicateur de ceux qui font des œuvres de ſurérogation, & ne font pas celles à quoi ils ſont obligés; que c'eſt un proverbe ordinaire de dire, Si je fais cela, je n'y aurai point de mérite, car je ne ferai que mon devoir; & qu'elle diſoit au contraire, qu'il n'y avoit point de mérite que dans ce qui eſt d'obligation, parce que pour nous qui ſommes Religieuſes, nous ſommes conſacrées à l'obéiſſance, que c'eſt pourquoi il n'y a qu'elle qui nous donne du mérite.

lérite de
éiſſance.

Une Sœur lui dit, qu'il y a néanmoins des choſes à quoi la Régle ne nous oblige pas, comme de certaines qu'on fait ſelon ſa dévotion. Elle répondit, que puiſqu'il y a dans la Régle que tout ce qui ſe ſera fait ſans la permiſſion du Supérieur, ſera imputé à préſomption & à vaine gloire, & ne ſera d'aucun mérite; qu'il faut donc conclure qu'il n'y a de mérite que dans ce qui eſt fait par obéiſſance, & que c'eſt une obéiſſance de faire ce que notre Supérieure nous a permis; & nous n'avons plus la liberté de le faire ou de ne le pas faire, parce que ce que nous n'étions pas obligées de faire auparavant que d'en demander permiſſion, nous eſt d'obligation

après qu'on nous l'a donnée, parce que c'eſt l'intention de notre Supérieure que nous le faſſions ; & ce ſeroit une vraie hypocriſie de ne pas faire ce que nous avons demandé, au moins ſeroit-on obligé de lui rendre compte de ce qui nous a empêché de le faire.

Madame de Crevecœur demanda s'il falloit aller demander permiſſion, lorſqu'on eſt au Réfectoire, de laiſſer quelque peu de choſe dont on ſe voudroit mortifier. La Mere lui dit que non, qu'il n'étoit pas beſoin de ſe lever de table pour cela, qu'on peut quelquefois en paſſant laiſſer quelque choſe, mais non pas faire coutume de laiſſer une de ſes portions.

Une Sœur lui demanda, ſi on n'eſt pas obligé de ſe retrancher ce qu'on ſçait n'avoir pas beſoin ; elle répondit, qu'oui, mais qu'il falloit faire ce diſcernement par l'obéiſſance, afin qu'une autre en jugeant ſainement, nous ne fiſſions rien qu'avec aſſurance ; mais que pour l'ordinaire une Religieuſe qui ſe porte bien, & qui travaille raiſonnablement, peut ſans ſcrupule manger tout ce qu'on lui donne ; qu'enfin il faut aimer la loi, & à ne rien faire que par obéiſſance, & par conſéquent par devoir & par obligation ; que notre Seigneur ne fait état que de cela.

Aimer la loi en tout.

croître, des péchés véniels elle viendra à tomber dans les mortels, ſans qu'elle s'en apperçoive, parce que la charité, qui eſt toute ſa lumiere, venant à s'éteindre, elle eſt enſevelie dans de ſi épaiſſes ténébres, que le jour de la grace ne les pénétre plus, & ne peut plus l'éclairer que par un effet miraculeux de la miſéricorde de Dieu, qui eſt ſeule capable de la ſauver du péril où elle eſt.

chés ter- nger

L'on demanda encore ſi les péchés véniels peuvent damner; à quoi elle répondit: Ce n'eſt pas qu'ils damnent, mais parce qu'ils affoibliſſent l'ame, & la font tomber dans un état plus dangereux de beaucoup que ne ſeroit celui où la mettroit un péché mortel qui n'auroit point de ſuite, & qu'on auroit commis par quelque ſorte de mépriſe. Car l'habitude que l'ame contracte par ces péchés véniels, rend ſa guériſon plus difficile, quand ils l'ont entraîné tout-à-fait dans le précipice du péché mortel; & il eſt impoſſible qu'elle ne tombe, parce que comme une grande quantité de bled fait perdre un navire, & comme une petite gratelle, qui n'incommodoit au commencement qu'un membre du corps, qui n'en recevoit pas même grand mal, venant à croître & à s'étendre par tout le corps, cor-

npara- le cet.e

rompt la maſſe du ſang, & fait perdre la ſanté & la vie; auſſi l'habitude aux péchés véniels, ou ſeulement l'attache à une ſeule paſſion, mettent l'ame dans une telle langueur, qu'elle ne peut plus penſer à Dieu, l'adorer, le prier, ni lui rendre ſes devoirs; de ſorte que n'ayant plus recours à lui, & n'étant plus ſoutenue de ſa grace, que non-ſeulement elle manque d'attirer par la priere, mais dont même elle ſe rend tout-à-fait indigne, il faut néceſſairement qu'elle ſoit accablée du fardeau de ſes miſeres, en tombant dans celle du péché mortel, qui eſt la plus grande de toutes. Il lui eſt impoſſible de s'empêcher de tomber, parce que ſon habitude au péché devient inſenſible, & ſans qu'elle veuille pécher mortellement, elle y tombe ſans même s'en appercevoir; car elle eſt aveugle. Par exemple, prenez une perſonne qui ſe laiſſe aller à manger plus qu'elle n'a beſoin, & par une pure ſenſualité, elle y augmentera tous les jours, & enfin elle ne pourra plus jeûner, & en excédant trop dans ſon manger, elle tombe dans le péché de la gourmandiſe, qu'on ne doute pas qui ſoit mortel. Une autre qui ſera curieuſe, prendra plaiſir au commencement à faire des lectures inutiles, par une pure curioſité, puis elle

Comment on tombe dans le péché mortel.

lira des livres profanes, des romans, & d'autres, & enfin ſa curioſité la portera à en lire d'héréſie & de magie, qui eſt le plus grand mal où elle peut tomber ; car l'Egliſe défend tous ces livres.

Enſuite de quelqu'autre diſcours, l'on vint à faire des plaintes des Sœurs du Noviciat, entr'autres de ce qu'elles font du bruit dans leurs cellules, qui empêche le repos des Sœurs qui ſont au-deſſous. La Mere dit ſur cela, qu'elle iroit leur parler après Nones, & qu'elle étoit bien aiſe qu'on l'avertît de leurs manquemens ; qu'il eſt vrai qu'il ne faut point faire de bruit que le moins qu'on peut, mais auſſi que c'eſt une bonne choſe que de s'accoutumer à dormir au bruit ; que s'il eſt dit de la piété qu'elle eſt utile à tout, on en peut dire autant de la mortification, qu'elle eſt bonne & profitable à toutes choſes : à quoi elle ajoûta, qu'elle avoit accoûtumé de s'endormir auſſi-tôt qu'elle étoit couchée ; mais qu'on ne manquoit pas de l'éveiller pluſieurs fois, avant que tout fut fermé & la Sœur de ſa chambre couchée ; qu'autrefois cela lui faiſoit bien de la peine, mais que depuis qu'elle s'étoit réſolue de laiſſer faire tout le bruit qu'on voudroit, ſans en rien dire, elle ne s'en fâchoit plus, & même n'y penſoit pas, encore

'accoutu-
r au bruit.

qu'on l'éveillât preſque à tous momens.

Une Sœur, qui faiſoit la viſite du Dortoir après Complies, ſe plaignit de ce qu'elle ne trouvoit preſque perſonne de couchée. Une autre dit, que c'étoit la coûtume de marquer à une carte les Sœurs du Noviciat qui ne l'étoient pas ; & comme on lui répondit que cela ne ſe pratiquoit plus, la Mere Angelique dit qu'il le falloit faire ; & parlant à celles qui avoient cette charge, qu'elles devoient ſe ſouvenir de cette parole de l'Evangile : *Bon & fidéle ſerviteur, parce que tu as été fidéle en peu de choſe, je te conſtituerai ſur beaucoup ;* qu'il falloit donc qu'elles fuſſent fidéles à remarquer celles qui manqueroient à être couchées, & à en avertir ; qu'elle n'étoit pas contente d'une Sœur, parce qu'on lui avoit dit qu'elle ne faiſoit qu'entre-bailler les portes des cellules, ſans regarder ſi on y étoit, & ſi on étoit couchée ; qu'elle n'avoit garde de la conſtituer ſur beaucoup, puiſqu'elle n'avoit pas été fidéle en peu.

Fidélité aux petites choſes

Matt. 25. 21

Le temps étant venu de lire les Conſtitutions, ce fut le chapitre de la lecture qu'on lût ; ſur quoi la Mere dit, qu'il étoit peut-être le plus important & le moins pratiqué ; que ſi on faiſoit tous les jours ſa lecture en la maniere qu'il eſt dit, on

Ménager temps de lir

remarqueroit un notable avancement dans les ames. Des Sœurs lui dirent, qu'elles n'avoient point le loiſir de lire ; elle répondit, qu'il falloit tâcher de le prendre.

On lui demanda ſi celles qui ſont ſeules dans une obéiſſance, où elles n'ont guères de temps, la devoient quitter pour lire. Elle dit que non, mais qu'on ne ſçauroit avoir tant d'affaire que l'on ne puiſſe prendre un moment pour lire ; qu'il ne faut donc point paſſer de jour ſans le faire, pour peu que ce ſoit. Car il eſt mieux de ne lire guères, pourvû que ce ſoit comme il faut ; c'eſt-à-dire, en eſprit d'oraiſon & de priere, comme diſent les Conſtitutions.

mment
it lire.

J'ai oublié de mettre en ſon lieu que la Mere dit, que le profit que l'on devoit tirer du Sermon, étoit qu'il falloit travailler en ce monde, non pas pour nous exempter du Purgatoire, mais pour nous en rendre dignes ; que bienheureux ceux qui y iront.

On lui demanda ce qu'il falloit faire pour ſe rendre digne d'y aller. Elle répondit, qu'il falloit faire pénitence ; mais que la pénitence n'eſt pas la diſcipline, qu'il y a bien d'autres choſes plus rudes, & que le mal d'eſtomac qu'elle ſentoit alors, étoit bien plus pénible qu'une diſcipline ;

maux ſont
meilleure
itence.

ipline ; que c'étoit une partie de la pénience, de ſouffrir patiemment les maux qu'on ne ſe faiſoit pas, mais que Dieu envoye, & que le principal eſt de mourir à ſoi-même entierement, & d'aimer la loi qui nous aide à détruire totalement la cupidité ; que nous ſerions heureuſes, ſi nous pouvions dire comme David : *Quomodò dilexi legem tuam, Domine ;* Pſ. 118. 97 que ſi nous étions dans cet état, non-ſeulement nous ſerions dignes d'aller en Purgatoire, (car c'eſt une faveur particuliere que Dieu fait aux ames, que de les y mettre ; & M. de S. Cyran diſoit qu'il douteroit plutôt de l'enfer que du Purgatoire, parce que la ſainteté de Dieu eſt ſi grande, que s'il n'y avoit pas un lieu où les ames ſe purifiaſſent, il n'y auroit preſque perſonne de ſauvé :) mais que nous ne ſerions que paſſer par cette épée flamboyante du Cherubin, qui ſignifie le Purgatoire, parce que nous n'aurions que comme le bout de nos doigts à y laver ; que la cupidité étant morte en nous, nous ſerions toutes pures, & déja ſaintes ; que ce ne ſont pas les jeûnes ni les autres ſortes de macérations qui ſanctifient ; que ſi cela étoit, il y auroit bien des Saints, puiſqu'il y a bien des perſonnes qui n'y ont pas de peine ; mais que ce jeûne ſpi-

Parole remarquable.

rituel & cette ſorte de mort ſont beaucoup plus difficiles.

Ma Sœur de la Nativité demanda pourquoi David, dans le Pſeaume de ſa pénitence, demande à Dieu tout d'un coup de ſi grandes graces, comme eſt de le prier, d'avoir pitié de lui ſelon ſa grande miſéricorde, & d'effacer ſon péché, lorſqu'il n'a pas encore commencé à faire pénitence ; & qu'enſuite il le prie une ſeconde fois qu'il détourne ſes yeux de deſſus ſes péchés, qu'il ôte toute ſon iniquité, & qu'il lui donne ſon ſaint Eſprit & la joie de ſon ſalut. La Mere répondit, que c'eſt avec grande raiſon qu'il demande tout cela à Dieu, encore qu'il n'eût point commencé à faire ſa pénitence, parce qu'il ſçavoit que tout cela étoit néceſſaire pour la faire. Car il faut que nous ayons le ſaint Eſprit pour nous faire entrer dans la pénitence & nous y conduire, & il faut qu'il répande la joie dans notre cœur, pour adoucir les amertumes qui ſe trouvent dans cet exercice laborieux, & pour nous le faire ſoutenir. Mais il faut remarquer ce que David dit à Dieu en lui faiſant de ſi grandes demandes, pour voir comme c'eſt le ſaint Eſprit même qui le fait parler, & qui lui donne les diſpoſitions ſaintes où il étoit. Car il ne deman-

de rien à Dieu pour être diſpenſé de ſouffrir ; au contraire, il proteſte en ſa préſence qu'il eſt préparé au châtiment, que ſa douleur ſera toujours devant ſes yeux ; c'eſt-à-dire, qu'il gémira inceſſamment pour ſes péchés, & que jamais il ne les oubliera, afin que ce ſouvenir l'oblige de ſouffrir tout ce qu'il plaira à Dieu lui infliger par châtiment ; qu'enfin s'il demande à Dieu de grandes choſes, il eſt auſſi dans des diſpoſitions très-agréables à Dieu ; qu'il lui offre le ſacrifice d'un eſprit troublé de regret de ſes péchés, & d'un cœur vraîment contrit & humilié ; & qu'auſſi Dieu lui pardonne dès la premiere parole de pénitence qu'il dit, qui fut : *J'ai péché*, parce que toute ſa pénitence étoit compriſe dans cette parole ; que c'eſt pourquoi le Prophéte Nathan lui dit que Dieu avoit transféré ſon péché, & qu'il ne mourroit point ; c'eſt-à-dire, qu'il lui avoit pardonné, mais que ce n'étoit pas pourtant pour lui en épargner la peine ; ce que David ne demandoit pas auſſi, puiſque de lui-même il entre dans la pénitence, ſe couvrant du ſac & de la cendre, & arroſant ſon lit de ſes larmes, & que Dieu la lui fit faire bien plus exacte : car premierement il fait mourir l'enfant de péché ; & parce qu'il a pris une femme, & l'a deshono-

Péché remis & non la peine.

rée en ſecret, les ſiennes le ſont à la vûe de tout ſon peuple par ſon propre fils : & pour avoir répandu le ſang innocent, ſes propres enfans ſe tuent l'un & l'autre, & l'un d'eux le perſécute lui-même, & lui veut enlever le Royaume & la vie.

ENTRETIENS
OU
CONFERENCES
DE LA REVERENDE MERE
MARIE-ANGELIQUE ARNAULD,
Abbeſſe & Réformatrice de PORT-ROYAL.

ENTRETIENS
De l'année 1654.

I. ENTRETIEN.
Le 25 de Mai.

QUELQUES Sœurs ayant témoigné qu'elles auroient bien ſouhaité avoir la vie d'un Saint écrite ; elle leur dit : Il vaudroit mieux déſirer d'imiter la vie des Saints, que non pas de la voir écrite.

Les Sœurs répliquerent, que notre Sei-

gneur a fait écrire ſon Evangile ; il eſt vrai, leur répondit-elle, mais ce n'étoit pas ſa premiere intention, mais la ſeconde. Car il ne dit pas à ſes Apôtres : Allez, écrivez l'Evangile, mais, Allez, prêchez l'Evangile. L'on ſeroit plus heureux ſi Dieu avoit écrit ſa loi dans nos cœurs, & que la pratique de cette loi, ſi parfaitement exercée par les premiers Chrétiens, eût paſſé de ſiécle en ſiécle dans ceux qui leur ont ſuccedé, enſorte qu'il y eût une tradition de mœurs dans tous les Chrétiens, qui fut venue juſqu'à nous; croyez-moi que l'Evangile auroit été & ſeroit bien plus revéré, & que la gloire de Jeſus-Chriſt ſeroit plus grande : car à préſent on traite le ſaint Evangile avec ſi peu de reſpect, que cela fait horreur; on le prêche, & on le lit avec auſſi peu d'attention que l'on feroit une chanſon.

La loi écrite dans les cœurs, plus neceſſaire que l'Evangile écrit.

Dieu a écrit lui-même l'ancienne loi, & il l'a donnée au peuple dans ſa colere, afin de leur reprocher la dureté de leurs cœurs, s'ils ne la gardoient pas. Hélas ! les Chrétiens, qui ne le ſont que de nom, ont bien ſujet de craindre que l'Evangile ne les condamne auſſi, puiſqu'ils ne le ſuivent pas. Il ne faut pas tant déſirer de ſçavoir, mais il faut pratiquer ce que l'on ſçait. Dieu a parlé à Moyſe, & il nous parle tous les jours

par les Lectures & les Sermons que l'on nous fait ; c'eſt cela qu'il faut pratiquer : car *la ſcience enfle, & la charité édifie.* 1. *Cor.* 8. 1

Comme il étoit le lendemain de la fête de la Pentecôte, & que l'on vint à parler des fruits du ſaint Eſprit, une Sœur demanda ce que c'étoit que la continence ; à quoi la Mere répondit : Cela ne veut dire autre choſe que la tempérance. Il faut pratiquer cette vertu en tout temps & en tout lieu, dans la priere, dans le travail, &c. On peut dire qu'il eſt bon de prier toujours, & qu'on ne peut employer ſon temps à rien de plus ſaint : & moi, je vous dis que les prieres ſe convertiſſent en péchés, quand elles ne ſont pas faites dans les temps ordonnés : car il y en a qui ſont ſi enclinés, il ne faut pas dire à prier, mais à dire je ne ſçai combien de choſes dans un livre ſans attention, de ſorte qu'il leur ſemble qu'elles n'en ont jamais aſſez dit, & avec cela elles ſe croyent fort dévotes. La vraie dévotion conſiſte à faire la volonté de Dieu : or Dieu veut qu'on travaille, quand il le faut, & ainſi du reſte. Je croirois avoir offenſé Dieu, ſi un jour ouvrier je m'étois arrêtée à faire des prieres en un temps où il faut travailler : ce n'eſt pas à dire qu'il ne ſoit permis, & même l'on nous y exhorte, d'avoir toujours quelque

Quelle eſt vraie dévotion.

Pſeaume ou quelques verſets pour les dire en travaillant, & qu'il ne ſoit auſſi très-utile de ſe mettre quelquefois à genoux pour peu de temps; mais avec cela il faut ſe contenter de l'Office, de l'Oraiſon, & de l'Aſſiſtance. Car la Régle dit, qu'il ne ſera point permis de demeurer au Chœur plus que les autres, ſans un mouvement particulier, c'eſt-à-dire, ſans que Dieu nous le mette au cœur: & l'on peut connoître cela, quand on ſent un mouvement particulier de repréſenter à Dieu les grands beſoins de ſon Egliſe, ou ſes propres miſéres.

II. ENTRETIEN.

Le 29 jour de Mai.

LEs Sœurs ayant prié la Mere de leur dire quelque bonne parole, elle leur dit : J'ai peur que ſi je vous dis ce que je penſe, vous ne le croyiez pas; c'eſt qu'il faut être pauvres dans la pauvreté, humbles dans l'humilité, ſoumiſes dans la ſoumiſſion, détachées du détachement; en un mot, il faut pratiquer toutes les vertus ſans affectation. Dieu fait le reſte.

Eſprit des vrais évangéliques.

*

III. ENTRETIEN.

Sur la confiance qu'il faut avoir en la Providence de Dieu.

Le 20 Juin.

LE peuple d'Iſraël manqua bien en ce point ; car quoiqu'il ſoit vrai que les enfans de Samuël fuſſent méchans, il ne devoit pas néanmoins s'avancer de demander un Roi, mais il devoit laiſſer tout à Dieu. Et parce qu'ils firent le contraire, Dieu leur donna un Roi en ſa colere, & il endurcit leur cœur, afin qu'ils ne craigniſſent point les maux que cette royauté leur devoit apporter, quoiqu'il les leur fit annoncer par ſon Prophéte.

IV. ENTRETIEN.

Sur l'Epître du IV. Dimanche après la Pentecôte.

Le 21 Juin.

SAINT Paul dit, que les afflictions préſentes ne doivent point être miſes en comparaiſon de la gloire à venir ; n'eſt-ce pas aſſez pour nous donner cou-

La ſouffr marque enfans Dieu.

rage dans nos plus grandes peines ? La gloire éternelle n'eſt-elle pas, ſans comparaiſon, plus grande que tous les biens que l'on peut imaginer ; & cependant nous ſommes aſſurés de l'obtenir, ſi nous ſouffrons comme il faut en cette vie. La ſouffrance eſt une marque infaillible de l'adoption des enfans de Dieu, & il eſt certain que ceux, qui participeront aux ſouffrances du Fils unique de Dieu, participeront auſſi à ſa gloire.

Une Sœur ayant demandé l'interpré-
Rom. 8. 20. tation de ces paroles : *La créature eſt aſſujettie à la vanité, quoiqu'elle ne le veuille pas* ; la Mere lui dit, qu'elle n'entendoit pas cet endroit, & que le plus ſouvent l'on veut ſçavoir des choſes que S. Auguſtin n'entendoit pas ; que pour elle elle ſe contentoit de trouver une parole, qui lui put ſervir.

Elle nous dit enſuite, ſur cette autre parole de l'Epître : " Nous ſçavons que „ toute créature ſoupire & travaille : „
ine du pé- Il eſt vrai qu'en ce monde tous ont de la
pour tous. la peine, & de cette ſorte de peine que le péché produit ; car ce n'eſt pas ſeulement ceux qui ont la connoiſſance du péché, qui gémiſſent & ſoupirent ſous le faix ; mais ceux-là même qui ne le connoiſſent pas. Cela eſt clair, puiſque tous les Païens, & le reſte des hom-

mes, qui ne craignent point la Juſtice divine qui punit le péché, craignent néanmoins la Juſtice temporelle des hommes, qui eſt l'image de celle de Dieu : car quoiqu'ils ne croyent pas en Dieu, qui a défendu de commettre des crimes, ils ſont pourtant fâchés de les avoir commis, parce qu'ils en ſont punis. Un homme, par exemple, en a tué un autre, il eſt fâché de l'avoir fait mourir, parce qu'il en doit ſouffrir la peine; de ſorte que vous voyez que ce n'eſt pas ſeulement les enfans de Dieu, qui ſouffrent en réſiſtant à leurs paſſions ; mais auſſi les eſclaves du diable, qui ſouffrent en s'aſſujettiſſant à la tyrannie des mêmes paſſions. Les enfans de Dieu déſirent d'être délivrés pour n'offenſer plus Dieu, & les méchans voudroient pouvoir ſuivre leur nature dépravée ſans être punis.

V. ENTRETIEN.

Sur l'Evangile du même jour.

L'On travaille durant la nuit, & le plus ſouvent on ne ſçait ce que l'on fait ; Dieu parle, & on ne l'entend point. Il le faut pourtant écouter, & le ſupplier de ſe faire entendre, en lui diſant

1.3.10. avec le Prophéte Samuël : *Parlez, Sei-*
d'écou- *gneur, car votre ſerviteur écoute.* Mais l'on
feu dans ſe trouve quelquefois dans de certains ſcru-
oubles pules que l'on ne ſçait ce que l'on a,
con- on fait des fautes & on ne les connoît
ce. pas, on va à confeſſe & on n'a rien à dire, & il ſe peut même faire qu'on commette très-peu de fautes ; & néanmoins on ne ſçauroit dire quelle ſorte de remords l'on ſent. Toute la conſcience eſt troublée & inquietée, & l'on en ignore la cauſe. Croyez-moi qu'il faut bien écouter, c'eſt Dieu qui parle dans la nuée, & nous ne l'appercevons pas. Il demande aſſurément quelque choſe de nous, & il faut bien examiner notre cœur : car, ſans doute, nous trouverons qu'il a quelque attache, à quoi nous ne penſions pas, ou bien il nous fera connoître que nous tombons dans l'attiédiſſement ou dans la froideur, ou enfin que nous ſommes dans quelqu'autre état, qui
ait remar- déplaît à Dieu. Pour moi, il faut que
ble. je vous avoue, que j'ai été près de vingt années dans ces peines.

Il ne faut pas néanmoins, lorſqu'on y eſt, en rechercher trop la cauſe ; mais il faut tâcher de corriger les défauts que nous connoiſſons, & qui nous peuvent mettre dans le ſcrupule, quoique ce ne ſoit point un mal d'être ſcrupuleuſe. Il

y en a qui diſent, qu'il ne faut point l'être ; mais pour moi, je ſuis fort aiſe que l'on la ſoit, pourvû que l'on croye avec ſoumiſſion ceux qui conduiſent, & que l'on ne ſe mette rien d'extravagant dans l'eſprit.

Remede ſes répugnances dans la priere.

L'on eſt quelquefois dans l'impuiſſance de prier, & l'on ſent même de la répugnance à aller à la priere, parce que l'on croit n'y rien faire qui vaille. Il ne faut pas pourtant perdre courage, mais il faut aller à Dieu comme ce pauvre ſourd & muet de l'Evangile. Il y a cette différence néanmoins, que ce pauvre homme n'y pouvoit aller, parce qu'il n'avoit pas la foi, & nous, nous l'avons, & Dieu nous l'a donnée afin que nous ayons recours à lui. Quand il nous arriveroit d'être en ſa préſence ſans l'entendre, & même ſans lui pouvoir parler, il n'importe, c'eſt aſſez que nous ſçavons qu'il eſt préſent. Lorſque S. Pierre pria Jeſus-Chriſt de ſe retirer de lui, il ne ſçavoit ce qu'il diſoit, & il ignoroit encore pour quelle fin il étoit deſcendu ſur la terre, puiſque c'étoit pour s'approcher des pécheurs, afin qu'ils puſſent après s'approcher de lui : car il faut premierement que Dieu s'approche du pécheur en le convertiſſant, & qu'enſuite le pécheur s'approche de lui en le recevant par la ſainte Euchariſtie.

VI. ENTRETIEN.

Le 24 Juin.

Grand trait d'humilité.

UNE Sœur dit à la Mere : Vous ſouvenez-vous bien, ma Mere, de ce qu'une fois, comme vous paſſiez par le Dortoir aſſez tard, ma Sœur *N.* ſans ſçavoir qui c'étoit, vous alla dire aſſez promptement : Hé ! à quoi penſez-vous, ma Sœur, quel bruit vous faites ? & qu'à l'inſtant vous ôtâtes vos ſouliers, & vous mîtes à genoux devant elle ; & comme elle étoit étonnée d'une ſi prompte humiliation, elle apperçut que c'étoit vous : ce qui la ſurprit de telle ſorte, qu'elle ne pût parler pour vous en faire des excuſes. La Mere répondit : Il n'y avoit point d'excuſes à faire. Je ne me ſouviens point de cela ; mais enfin je ne fis que ce que je devois faire.

VII. ENTRETIEN.

Le 29 Juin.

Retenue à ger de la nduite de eu.

UNE Sœur lui dit, qu'elle avoit penſé que notre Seigneur traitoit bien rudement ſaint Pierre, quand il l'appelloit Satan ; la Mere répondit : Il n'eſt pas per-

mis de juger perſonne, & encore moins des Supérieurs; mais comme l'on manque fort à cela, l'on vient enfin à trouver à redire à la conduite de Dieu même. Eſt-ce à faire à des vermiſſeaux à ne ſe pas ſoumettre à leur Créateur? Lorſqu'on voit paroître la juſtice de Dieu, il le faut adorer, auſſi bien comme quand il fait éclater ſa miſéricorde; car il eſt également ſaint en l'un & en l'autre. Conſidérez, je vous prie, ce que Dieu fit faire à David, quand il lui commanda de faire mourir le peuple de toute une ville d'une façon ſi cruelle. Cependant il étoit ſi doux, qu'il eſt dit de lui dans les Pſeaumes: *Souvenez-vous, Seigneur, de David & de ſa douceur.* Pſ. 131. 1. Moyſe qui étoit le plus doux de tous les hommes, fit un carnage de vingt-trois mille hommes qui avoient adoré le veau d'or; & après il bénit ceux qui l'avoient ſuivi en cette expédition, de ce qu'ils avoient préféré la gloire de Dieu au ſang & à la vie de leurs peres & de leurs freres. Car voyez-vous, il ne faut pas tant faire les délicats dans les choſes de Dieu: la douceur n'eſt point une lâcheté & une molleſſe, il faut aller droit. Mais Dieu paroiſſoit bien plus rude, quand il reprit Samuël de ce qu'il prioit pour Saül, & qu'il lui dit: C'en eſt fait, je l'ai réprouvé; car il n'y a point de plus rude

Dureté de cœur, la plus terrible peine

punition que l'endurciſſement du cœur ; toutes les peines temporelles ne ſont rien en comparaiſon. Quand on ſe reconnoît & qu'on s'humilie, tout va bien. Voyez l'exemple de Nabuchodonoſor ; il fut réduit en l'état que l'on ſçait, juſqu'à ce qu'il reconnût qu'il y a un ſouverain dominateur ſur le ciel & ſur la terre. L'Ange rébelle n'a point eu de pardon, parce qu'il s'eſt élevé contre Dieu, & Dieu ne hait rien tant que les orgueilleux. Il les écraſe comme des crapaux, & il ne fait non plus d'état d'eux que d'une puce. C'eſt une choſe horrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant : il vaut bien mieux faire pénitence en ce monde, afin d'être trouvées dignes d'éviter les maux à venir. Dieu a fait la grace à quelques-uns de reconnoître cette vérité, comme l'Empereur Maurice, qui pria Dieu & le fit prier, afin qu'il lui plût de le punir en ce monde, & qu'il lui pardonnât en l'autre. Un Roi de France fit la même priere, & Dieu le lui accorda. Il y en a peu qui faſſent de même, & auſſi y en a-t-il peu qui ſoient ſauvés. Enfin c'eſt une néceſſité, il faut porter ſa croix & ſouffrir tous les jours. Ceux qui ſouffrent avec ſoumiſſion la portent avec joie, ils ne ſentent pas les afflictions, ils ſont dans la fournaiſe des tribulations, comme les trois enfans

rieré chré- nne, mais en rare.

dans la fournaiſe de Babylone, à qui le feu ne fit point de mal. Ainſi les afflictions ne peuvent nuire à ceux qui craignent Dieu ; car qui porte ſa croix, portera auſſi ſa couronne.

Une Sœur lui allégua une perſonne qui ſentoit bien ſa peine, & qui étoit néanmoins toute à Dieu ; à quoi la Mere répondit : Si vous lui aviez demandé ſi elle vouloit être délivrée, je m'aſſure qu'elle vous auroit répondu que non ; car jamais une ſeule parole de plainte ne ſortit de ſa bouche, & on ne l'a jamais vûe manquer à ſa charge, ni être pour cela moins humble, obéiſſante & charitable. Ces perſonnes honorent Jeſus-Chriſt en ſon agonie ; elles ſentent leurs peines, mais elles en reviennent toujours là : *Que votre volonté ſoit faite, & non pas la mienne.*

Comme faut porte peine.

Luc. 22.

VIII. ENTRETIEN.

Le 31 Juin.

L'HUMBLE acceptation des ſouffrances, le parfait renoncement de ſoi-même pour ſe ſoumettre à Dieu dans la vûe de ſa grandeur & de ſa majeſté infinie, eſt un ſacrifice d'holocauſte, qui honore autant Dieu que le martyre.

Sacrific qui vaut l martyre.

IX. ENTRETIEN.

Le 18 Juillet.

LE royaume des Cieux ſouffre violence, & il faut ſe la faire pour le ravir. Dieu conduit par quel chemin il lui plaît, il n'importe, pourvû qu'il nous ſauve. Il donne le Paradis gratuitement, en quelque maniere qu'il nous le donne, quelques maux que nous endurions, & quelque difficulté que nous ayons, parce que tout ce qu'on peut faire ou endurer, n'eſt rien. La voie qu'il a tenue ſur ſaint Barthelemi ne vous ſemble-t-elle pas bien rigoureuſe, puiſqu'après avoir paſſé toute ſa vie dans les travaux, il eſt enfin écorché tout vif? Mais ce n'eſt point à nous à conſidérer ſi Dieu nous conduit par une voie difficile; nous ſommes trop heureux ſi, par quelque chemin que ce ſoit, nous arrivons à la gloire. Le chemin eſt étroit, & il ſemble qu'il le ſoit plus pour les uns que pour les autres; mais Dieu nous donne ſa gloire à quel prix il lui plaît. Conſidérez la vie des Saints, & vous verrez combien ils ont ſouffert, & comment ils ont été humiliés. L'amour qu'ils avoient pour Dieu leur a tout adouci; & s'ils euſſent manqué de fidélité, ils ſe ſeroient perdus. Car enfin il faut ſuivre Dieu.

X. ENTRETIEN.

Sur ces paroles de l'Epître : Nous ſommes les cohéritiers de Jeſus-Chriſt, &c. *Rom. 8. 17.*

Le 19 Juillet.

POUR avoir part à l'héritage de Jeſus-Chriſt, il faut ſouffrir avec lui : & quelles ſouffrances a-t-il enduré ? Il a ſouffert des douleurs en ſon corps : il a ſouffert dans ſes biens, car il a voulu naître pauvre, & ſouffrir les incommodités de la pauvreté : dans ſon honneur, car tout le monde ſçait de quelle façon il a été traité. Si donc nous voulons jouir de la gloire avec lui, il faut ſouffrir avec lui & comme lui. Je vous dis en vérité, mes Sœurs, que quiconque n'embraſſe point la mortification, il amaſſe affliction ſur affliction, non-ſeulement pour la vie éternelle, mais même pour la préſente. Souffrir avec J. C. pour gner avec lui

Une Sœur lui témoigna la difficulté qu'elle avoit d'accorder ce qu'elle avoit oui dire, qu'il ne falloit pas employer le temps de l'aſſiſtance à repréſenter à Dieu ſes beſoins, mais ſeulement à l'adorer, avec ce que l'on diſoit, qu'il falloit prier pour le prochain & pour ſoi-même. Le Notre gra beſoin.

plus grand beſoin que nous avons, c'eſt d'adorer Dieu, & la plus grande faute que nous commettons, c'eſt de ne le pas faire. Si donc nous demandons à Dieu la grace de l'adorer, nous remédions à notre plus grand beſoin, & en l'adorant, nous reparons nos plus grandes fautes. Je ſouhaiterois que nous fuſſions tellement dans cet eſprit d'adoration, que nous n'euſſions point d'autres penſées que d'offrir toutes les créatures & nous-mêmes en continuel ſacrifice à Dieu. Ce ſeroit un holocauſte qui lui ſeroit plus agréable que toutes les prieres que l'on ſçauroit faire. Croyez-moi : ce ſeroit le vrai moyen d'obtenir toutes les graces qui nous ſont néceſſaires. C'eſt proprement ce que notre Seigneur dit à ſainte Catherine de Sienne : *Penſe à moi, & je penſerai à toi.* Conſidérez, je vous prie, la ſainte Vierge : elle a connu Dieu dès le moment de ſa conception, & dès ce moment elle n'a ceſſé de l'adorer, ſans ſe mettre en peine que de le ſuivre. Elle l'a ſuivi avec ſimplicité dans le temps : elle s'eſt laiſſée marier avec la même ſimplicité ; elle a reçû la qualité de Mere de Dieu dans une profonde adoration de ſa grandeur divine : toute ſa vie n'a été qu'une parfaite dépendance de Dieu. Dans les nôces de Cana, elle ſe contente de repréſenter à ſon Fils la

néceſſité qu'elle voyoit ; & après avoir entendu ſa réponſe, elle dit aux ſerviteurs: *Faites ce qu'il vous dira ;* comme ſi elle eût voulu dire : Je ne ſçai pas ce qu'il veut faire, mais obéiſſez à ce qu'il vous commandera ; s'il ne vous dit rien, ne faites rien. *Jean. 2. 5.*

Une Sœur répliqua, que l'heure que notre Seigneur diſoit n'être pas encore venue, étoit bientôt arrivée, puiſqu'un moment après il avoit fait le miracle ; la Mere répondit : La ſoumiſſion de la ſainte Vierge fit arriver ce moment ; car auſſitôt qu'elle ſe fut ſoumiſe, le miracle ſe fit. De même il ſe peut faire que Dieu attende quelquefois que nous le priions avec ſoumiſſion à ſa ſainte volonté, & lorſque nous ne déſirons plus que ce qu'il lui plaira, il nous donne ce que nous lui demandons, c'eſt-à-dire, des choſes ſpirituelles, & qui regardent la vie éternelle. Car pour le reſte, il eſt indigne d'un Chrétien de le demander. Attendre le moment de Dieu.

Il me ſemble qu'il ſuffit de ſçavoir que Dieu eſt notre Pere, & après cela quelles inquiétudes peut-on avoir en cette vie ? Lorſque l'on a un pere ſage, riche, bon & puiſſant, l'on ne craint rien ; mais s'il vient à mourir, l'on plaint ces pauvres orphelins, craignant qu'un tuteur ne diſſipe tous leurs biens ; mais c'eſt ce qui ne Foi dans la Providence.

peut point arriver à l'égard de Dieu. Ainſi je ne comprens pas comment il ſe peut faire que l'on ait tant de défiance de la miſéricorde & de la providence de Dieu ; eſt-ce donc qu'on n'a point de foi ? Je me ſuis trouvée bien des fois dans des affaires aſſez fâcheuſes, & il m'a toujours fait la grâce d'en remettre l'événement à ſa divine providence. Une fois particuliérement je me trouvai dans une tout-à-fait difficile, & qui n'étoit pas de petite importance ; elle me mettoit dans une grande angoiſſe, parce que l'on n'y voyoit aucun jour. Une bonne perſonne m'écrivit que lorſqu'on ne voyoit point de remède aux choſes, ſelon la prudence humaine, Dieu y en voyoit que nous ne ſçavions pas. Cela me calma de telle ſorte, que toutes mes inquiétudes ceſſerent, & j'ai toujours cru ſi fermement en la providence de Dieu, que rien ne me peut ébranler, parce que je ſçai que c'eſt lui qui conduit tout. O que nous ſerions heureuſes, ſi nous n'avions autre choſe à faire qu'à l'attendre ! Il y a plus de quarante ans que j'ai cette penſée & ce déſir. Quel bonheur ! on ne le peut expliquer.

XI. ENTRETIEN.

Le 20 Juillet.

ON vint à parler de guimpe, & une Sœur dit qu'elle ne trouvoit pas cela trop reformé ; à quoi la Mere répondit : Il eſt vrai ; mais ſi l'on vous en faiſoit porter, il le faudroit faire avec ſimplicité. Pour moi je ne vous en donnerai jamais ; mais s'il en vient une autre après moi qui vous en donne, prenez-les ſans murmurer.

Les Sœurs demanderent ſi l'on pouvoit ainſi ſe relâcher, & faire une choſe contre ſa propre conſcience & connoiſſance, que cela paroîtroit dangereux, parce qu'il eſt aiſé que des petites choſes l'on paſſe aux plus grandes. Il faut faire ce que l'on peut, dit la Mere, pour ne ſe point relâcher ; mais ſi le relâchement arrive dans ces choſes extérieures, qui ne ſont pas eſſentielles à la vertu religieuſe, il vaut mieux acquieſcer que de murmurer. Il faut néceſſairement que cela arrive. Malheur pourtant à celles qui en ſeront cauſe. Je vous prie de me dire, mes Sœurs, ſi nous ſommes plus Saints que les premiers Chrétiens, que les Religieux de ſaint Benoît ou de ſaint Bernard, & de tous les

Modération dans le relâchement.

autres ſaints Fondateurs qui étoient ſi zélés pour l'obſervation de leur Régle, & ſi fervents à la pratiquer. Cependant ne voyons-nous pas que preſque tous ces ſaints Ordres ſont à préſent dans le relâchement ; car c'eſt le propre de la nature d'y mener toujours. Je dis donc qu'il vaut mieux acquieſcer que de cauſer du ſchiſme & de la diviſion dans la Religion. Il faut ſe contenter de gémir intérieurement, & de repréſenter les choſes avec humilité à la Supérieure, ſans s'amuſer à en parler enſemble, ſinon que l'on ſe voulût joindre avec charité, pour lui aller parler enſemble avec ſoumiſſion & ſans révolte d'eſprit. Car ce n'eſt pas aſſez de ſoutenir un bon parti, il le faut faire ſaintement.

Soyez dans le bien.

Voyez, je vous prie, ce que dit ſaint Benoît, lorſqu'il parle des différends qui ſe peuvent élever entre l'Abbé & le Prieur. Il ne ſe peut faire, dit-il, que ceux qui ſoutiennent leur parti ne ſe perdent avec eux. Cependant ceux qui ſont du côté de l'Abbé pourroient dire qu'ils ont le droit, & que c'eſt pour maintenir l'ordre ; mais l'on voit au contraire que cela apporte le déſordre. Il ne faut donc jamais prendre aucun parti, parce qu'encore qu'il ſoit juſte, ſaint & raiſonnable, on le ſoutient avec paſſion, & dans cet état on ne ſe peu

peut ſauver. Le plus ſûr c'eſt de gémir & de s'en plaindre à Dieu. Les choſes extérieures ne ſont pas de ſi grande importance que les intérieures ; c'eſt pourquoi il ſe faut plutôt conformer aux autres, quand on ne peut faire autre choſe ſans ſingularité.

Se détac des plus ſ tes perſon

Ma Mere, lui dit une Sœur, vous nous avez promis que ſi on ſe relâchoit après votre mort, vous viendriez nous avertir de bonne ſorte. Si Dieu me permettoit, dit-elle, de revenir, ce ſeroit plutôt pour appaiſer les murmures ; car rien ne ſe gliſſe ſi facilement, & l'on ne fera point difficulté de dire : Hélas ! notre Mere étoit bien plus charitable, &c. Je vous dis que cela eſt plus dangereux que vous ne ſçauriez penſer ; car, croyez-moi, l'on ne trouve rien dans les Supérieures, ſi l'on ne regarde Dieu en elles. De faire autrement, c'eſt idolâtrer ; & quand ſainte Scholaſtique & les autres Saintes reviendroient en ce monde pour nous conduire, elles ne nous ſerviroient de rien, ſi nous ne regardions Dieu en elles.

XII. ENTRETIEN.

Le 22 Juillet.

Curioſité à faire dans la lecture.

UNE Sœur ayant fait une queſtion ſur l'Ecriture ſainte, qui paroiſſoit un peu curieuſe, la Mere lui dit : Je ne voudrois jamais rien ſçavoir que ce qui porte à bien faire. Lorſque je lis la ſainte Ecriture, c'eſt avec un tel reſpect & une telle ſoumiſſion, que je révére tout ce que je n'entends pas, ſans m'arrêter à y penſer ; car il eſt auſſi dangereux d'en entretenir ſon eſprit, comme d'en parler mal à propos.

XIII. ENTRETIEN.

Le jour de ſaint Laurent.

UNE Sœur pria la Mere de nous dire en quoi nous devions imiter ce Saint, parce qu'il n'y avoit pas moyen de le ſuivre dans ſon martyre, qui étoit trop cruel.

Devoir de ſe diſpoſer au martyre, & comment ?

Elle lui répondit : Nous ne pouvons pas imiter ſon martyre, mais il faut imiter ſa foi, qui le lui a fait endurer. On ne peut pas mourir comme les Martyrs, parce que la perſécution eſt finie ; mais il nous faut

toujours être diſpoſées comme eux à la recevoir, ſi l'occaſion s'en préſentoit. Ils ont été toute leur vie dans la diſpoſition du martyre, au moins la plûpart, & entre autres ſaint Laurent. Il faut y être de même toujours diſpoſées ; car enfin ſi Dieu permettoit que les Turcs ſe rendiſſent maîtres de la Chrétienté, ou quelques autres Infidéles, nous ſerions obligées de ſouffrir plutôt toutes ſortes de ſupplices, que de renier la foi ; & enfin cela peut être. C'eſt pourquoi il faut y être préparé, & il ne faut point dire : Dieu connoît ma foibleſſe, & ne permettra pas qu'une ſi grande tentation m'arrive, car il eſt vrai qu'il peut bien être que cela n'arrivera pas ; mais il eſt vrai auſſi que nous n'en avons pas lettres d'aſſurance, & que Dieu ne veut pas moins voir cela dans notre cœur, que ſi la perſécution étoit préſente. Autrement il nous regarderoit comme des rénégats, parce qu'il verroit qu'il ne manque que d'une occaſion pour nous faire renoncer notre foi. En attendant, il faut donc que cette diſpoſition nous faſſe recevoir toutes les petites choſes avec cette même affection. Il faut recevoir tout ce qui nous arrive, toutes les petites diſgraces, les petites croix, les petites pertes, les petites contradictions, les petits mépris, tout cela dans un eſprit de martyre,

Bon moy pour obte cette grace.

en regardant tout cela comme l'épreuve de notre foi, de notre charité & de notre ſoumiſſion à Dieu ; & quand cela eſt bien fait & reçu de bonne ſorte, cela n'eſt pas quelquefois moins agréable à Dieu que le martyre.

Une autre lui ayant demandé quelle penſée il faut avoir en diſant l'*Angelus*, elle dit qu'il falloit penſer au Myſtère de l'Incarnation, & qu'il étoit permis d'en joindre quelques autres, comme à midi celui de la mort ; qu'il n'importe point, pourvû que l'on penſât à l'anéantiſſement du Verbe, à ſon extrême rabaiſſement, à ſes humiliations continuelles ; & que comme toutes choſes ſont renfermées dans une ſeule, on pouvoit dire qu'il n'en falloit pas davantage pour ſanctifier une ame, que de dire l'*Angelus* comme il faut ; c'eſt-à-dire, de ſe donner toute entiere à l'adoration du Myſtère de l'Incarnation du Verbe, de ſon ſilence, de ſon anéantiſſement, & l'avoir toujours devant les yeux pour y conformer ſa vie.

Comment on doit dire l'*Angelus*.

Elle dit enſuite ſur l'Evangile du jour: *Si le grain de froment tombant à terre ne meurt*, &c. Qu'il faut mourir à tout, renoncer à tout, que celui qui aime ſon ame la perdra ; c'eſt-à-dire, celui qui a encore quelque choſe qu'il aime & à quoi il tient, comme on dit d'ordinaire : J'aime cela

Joan. 12. 24.

Devoir de ſe haïr.

comme mon ame, celui-là perdra ſon ame. Pour la ſauver, il faut la haïr, il la faut mépriſer, il y faut mourir ; & celui qui ne meurt point pendant cette vie de tout ſon pouvoir à toutes ſes affections, à toutes ſes attaches, comme il eſt dit, *Si le grain ne meurt*, celui-là demeurera abandonné, & reſtera éternellement dans la ſolitude de l'enfer. Car c'eſt une choſe horrible, que la multitude innombrable des damnés n'empêchera pas l'horreur éternelle de la ſolitude de l'enfer, parce qu'il n'y a point d'union. Chacun n'eſt qu'à ſoi, ſéparé de Dieu, ſéparé de toute créature, ſans pouvoir ſortir de ſoi-même & de ſa miſere. Voyez-vous bien cela, *Si le grain de froment tombant en terre ne meurt, il demeure ſeul.* Nous demeurons tout ſeuls & à nous-mêmes, tant que nous ſuivons les mouvemens de l'amour-propre, & que nous ne mourrons pas à tout, ce qui met de la diviſion entre Jeſus-Chriſt & nous.

Sur un autre ſujet elle nous dit, que le trouble de la conſcience naît toujours d'orgueil ; qu'on s'empreſſe pour reparer ſa faute, pour l'effacer ; qu'on voudroit ſauver ſon ame de ce péché-là ; c'eſt-à-dire, qu'on voudroit qu'il n'eût point été, & que par ce moyen on la perd ; qu'il faut bien haïr le péché, & déſirer

Humiliat utile dans fautes, ſai troubler.

qu'il n'eût point été commis ; mais parce que cela eſt impoſſible, & que ce qui eſt fait eſt fait, il en faut beaucoup aimer les ſuites, qui ſont l'humiliation qui en revient, la pénitence qu'il en faut faire, la confuſion qu'on eſt obligé de porter, & d'ailleurs y ſatisfaire avec une grande tranquillité, & que c'eſt le meilleur moyen d'attirer la miſéricorde de Dieu. Que quand le Prophéte eût fait connoître à David un péché auſſi grand qu'étoit le ſien, qui enfermoit un homicide très-cruel & un adultere, il le reconnut d'abord tel qu'il eſt, mais il ne ſe troubla point. Il ne fait que dire, *J'ai péché*, mais dans un ſi grand reſſentiment & un repentir ſi vif, qu'à peine eût-il proféré cette parole, qu'il reçut l'aſſurance de ſon pardon, pour montrer que ce n'eſt pas notre trouble, notre inquiétude, notre empreſſement qui engage Dieu à nous pardonner, mais la ſincere & véritable reconnoiſſance de notre faute, avec une grande confiance en la miſéricorde de Dieu, & une diſpoſition entiere à recevoir tous les châtimens qu'il lui plaira de nous envoyer. Car quand il dit cette parole, ce fut par une abondance de cœur dans la reconnoiſſance de l'énormité de ſon péché, & comme s'il eût dit : Je ſuis prêt à ſouffrir tout ce que Dieu voudra, & je le tiendrai pour

infiniment juſte, parce que j'ai péché.

On lui objecta que David étoit juſte & ſaint avant ſon péché, & qu'étant depuis long-temps dans l'habitude de ſe ſoumettre à Dieu en toutes choſes, il n'avoit fait qu'y rentrer dans ce moment-là, après en être ſorti par la force de la tentation; mais que pour les imparfaits, & qui néanmoins ont quelqu'amour & quelque crainte de Dieu, il n'eſt pas étrange qu'ils ſe troublent à la vûe de leurs péchés. Ce n'eſt point ce qui a précédé qui y fait, répondit la Mere, cela y peut faire peu de choſe, mais très-peu; c'eſt la grace préſente.

La gr
ſeule rép
les chûte

XIV. ENTRETIEN.

Le XVIII. Dimanche après la Pentecôte.

LA Mere nous dit qu'il y avoit dans l'Epître une parole également admirable & terrible, qui eſt ce que dit ſaint Paul : *Que rien ne manque à ceux qui ſont dans l'attente de la manifeſtation de la gloire de Jeſus-Chriſt* : que cela veut dire que cette diſpoſition donne à l'ame tout ce qui lui eſt néceſſaire pour ſe préſenter ſans crainte en la préſence de Jeſus-Chriſt au jour de ſon glorieux avénement, parce

1. Cor. 1.

Attent
J. C. co
ment on
prépare.

39. 1. que, comme dit le Prophéte, *en attendant j'ai attendu le Seigneur, & il m'a entendu*; c'eſt-à-dire, qu'il répand dans l'ame qui l'attend ſans ceſſe, ſa divine charité, qui en chaſſe la crainte, de ſorte qu'étant embraſée d'amour, elle recevra l'octroi de ſon déſir, quand ce jour ſera venu du glorieux avénement de ſon Sauveur: que rien donc ne peut manquer à une telle ame, parce que le déſir de l'avénement de Jeſus-Chriſt lui donne tout ce qui eſt néceſſaire pour le ſalut, puiſqu'il ſera donné à tous ceux qui ſouhaitent cet avénement; & qu'au contraire tout manque à celles qui ne ſont pas dans cette attente, quelques talens qu'elles ayent de ſcience, d'éloquence, d'eſprit & de mémoire; car tout cela eſt moins que rien devant Dieu.

Talens inutiles pour cela.

Que les perſonnes du monde ne pouvoient quaſi être dans cette ſainte attente, & ſur-tout les grands, parce qu'ils attendent preſque toujours autre choſe, les uns la fin d'une affaire, les autres l'accompliſſement de quelque deſſein de fortune, & qu'outre cela les embarras de pluſieurs ſoins néceſſaires les détournent beaucoup de cette diſpoſition, qui ne peut être véritable que dans ceux qui ſont vraîment voyageurs en ce monde, n'y aimant rien & ne déſirant rien autre choſe. Mais que

pour les perſonnes religieuſes elles n'ont rien qui les détournent d'être parfaitement dans cette attente ; que c'eſt pourquoi elles devoient s'eſtimer heureuſes, & que pour reconnoiſſance de la grace dont il a plû à Dieu de les favoriſer, rien du monde ne devroit être capable de les diſtraire tant ſoit peu de cette attente, qui eſt ſeule néceſſaire.

Une Sœur lui dit que les Supérieurs, qui étoient chargés de beaucoup d'affaires & embarraſſés de pluſieurs ſoins, n'étoient pas dans ce bonheur ; elle répondit, qu'ils n'y étoient pas moins que les autres, parce que ce qui eſt fait par l'ordre de Dieu, & ſelon ſa volonté, eſt fait dans la vûe de cette attente, & fait même partie de cette diſpoſition, ou plutôt que c'eſt par là qu'on la rend parfaite ; & qu'au contraire même les perſonnes qui travaillent le plus, ſi elles travaillent ſelon Dieu, elles peuvent dire avec plus de vérité, *En attendant j'ai attendu*, parce que quand on dit qu'il ne faut être appliqué que dans le déſir & l'attente de l'avénement de Jeſus-Chriſt, ce n'eſt pas à dire qu'il ne faille rien faire, mais qu'il faut tout faire pour cette attente, en pratiquant ce que dit notre Seigneur : *Soyez comme des ſerviteurs qui attendent leur maître.* Or ces ſerviteurs préparent avec ſoin la maiſon, Fidélité devoirs attendre

Luc. 12

& mettent toutes choſes en ordre, afin que quand le maître viendra, il ne trouve rien qui lui faſſe de la peine, ni après quoi il faille qu'il attende. C'eſt pourquoi auſſi les ſerviteurs veillent toute la nuit, s'ils ne ſçavent à quelle heure leur maître doit venir, pour être toujours prêts à le recevoir. Que c'eſt là l'exemple de la maniere dont on doit attendre Jeſus-Chriſt, qui eſt en s'y préparant par l'acquit de ſon devoir, de ſorte que toute perſonne qui eſt dans l'embarras de beaucoup d'affaires, ſi elle les fait dans la vûe de Dieu, & qu'elle ne déſire que ſon avénement, elle l'attend véritablement, & s'y prépare par toutes ſes actions, parce que la véritable attente conſiſte dans l'accompliſſement de ſon devoir; & ſi les perſonnes même du monde agiſſoient avec juſtice dans leurs affaires ſéculieres, & qu'ils le fiſſent dans la vûe & le deſſein de s'aſſujettir aux ordres de Dieu, d'accomplir ſa ſainte volonté & de lui plaire, elles ſeroient dans cette diſpoſition d'attente, & toutes leurs actions les prépareroient à ce glorieux avénement.

Avantages perſonnes Communauté.

Mais qu'il y a bien peu de perſonnes dans le monde qui ſoient dans cette diſpoſition, parce qu'il eſt difficile de ne ſe pas laiſſer emporter à tant de troubles & de diſtractions qui arrivent ſans ceſſe, &

qui ſont ſi violentes, qu'il faut avoir une vertu bien forte pour y pouvoir réſiſter; au lieu que dans la Religion tout étant ordonné pour le ſervice de Dieu, tout le travail qu'on y a eſt ſaint, ſi on le fait auſſi ſaintement qu'il eſt ſaintement ordonné. Que c'eſt pourquoi toutes nos actions peuvent être faites dans cette attente, & que nous devrions mettre toute notre dévotion à déſirer ſans ceſſe cet avénement, parce que toute notre perfection conſiſte à l'attendre parfaitement, & que l'attendre parfaitement n'eſt autre choſe qu'avoir une faim & une ſoif continuelle de la juſtice, parce qu'elle fera que nous mériterons d'être raſſaſiés, quand la gloire de Dieu nous apparoîtra.

Pour expliquer mieux ce qu'on lui avoit demandé, ſi les occupations diverſes de la Religion, qui ſont d'elles-mêmes des ſujets de diſtraction, n'empêchent point cette diſpoſition d'attente dont elle avoit parlé; elle donna une comparaiſon de ce que l'on fait quand il doit entrer quelques perſonnes conſidérables, comme la Reine, en diſant que quand cela arrivoit, on quittoit toutes choſes pour ſe préparer à l'attendre.

Une Sœur lui dit, que c'étoit une attente bien pénible; à quoi la Mere répondit, qu'il étoit vrai, mais qu'elle nous Grand la terre, ges de Di

repréſentoit fort bien la ſainte & bienheureuſe attente où nous devons être de celui qui eſt le Roi des Rois & le Seigneur des Seigneurs, & qu'encore qu'il ne fallût pas ſouhaiter les viſites des Reines & des Princeſſes, néanmoins il les falloit recevoir dans cette même attente de Jeſus-Chriſt ; & que puiſque c'eſt lui qui permet qu'elles viennent, (parce que rien ne ſe fait ſans ſa permiſſion,) il ſe faut préparer à les recevoir pour obéir à ſes ordres, & pour l'honorer en leurs perſonnes, puiſque toute puiſſance eſt établie de Dieu, & qu'il veut que l'on reſpecte tous ceux qu'il a mis pour commander, quels qu'ils ſoient, ſéculiers ou non, bons ou mauvais, parce qu'ils portent tous l'image de ſa puiſſance, & tiennent ſa place ſur la terre.

Enſuite elle reprit ſa comparaiſon, qu'il faut attendre la venue de Jeſus-Chriſt, comme ceux qui attendent quelques-unes de ces perſonnes de grande conſidération, diſant que, comme ils quittent durant ce temps-là tous leurs négoces ordinaires, afin de préparer la maiſon pour la perſonne qui doit venir, il faut auſſi que nous faſſions de même, ne nous ſouciant point d'accomplir nos déſirs, ni de nous ſatisfaire ; mais de nous employer ſeulement à ce qui nous prépare pour l'avé-

Fuite de ſes déſirs.

nement de Jeſus-Chriſt ; que nous devons imiter les Vierges ſages de l'Evangile, qui n'ont que cet unique ſoin d'attendre l'Epoux, qu'elles ont dormi en l'attendant, mais qu'en dormant elles l'ont attendu ; qu'il faut auſſi dans cette attente nous employer à tout ce que Dieu demande de nous, quoiqu'il nous retire de la méditation de ſes grandeurs & de ſon avénement. Mais qu'il faut agir ſelon nos devoirs & pour l'attendre mieux, c'eſt-à-dire, qu'il le faut toujours avoir pour fin dans toutes ſes actions, & y tendre par toutes ſes penſées, & ſur-tout par tous ſes déſirs, ne s'attachant à rien, & ne s'appliquant aux choſes qu'autant que notre devoir nous y oblige, & que c'eſt la volonté de Dieu, & rejettant tout le reſte pour nous appliquer à cette attente, comme à notre unique affaire.

Elle montra encore, par une autre comparaiſon, de quelle ſorte l'on devoit être dans cette attente, en diſant, que comme les perſonnes, qui ont quelque grande affaire qui les occupe, ſi on leur vient parler de quelque choſe qui ne les concerne point, ils diſent : *Laiſſez-moi, j'ai bien d'autres choſes plus importantes à penſer* : qu'il faut de même que nous ſoyons tellement appliqués à l'attente de cet avénement de Jeſus-Chriſt, qu'il doit

Unique importante affaire.

comme amortir toutes nos passions, de sorte que si nous avons des désirs humains, si nous avons curiosité de sçavoir quelque chose, il faut que nous pensions que nous serons extrêmement mal avisés, si nous nous détournons de vacquer à une affaire si importante pour des bagatelles, & qu'enfin cette sainte occupation où nous devons être de penser à cét avénement, de le désirer, & de nous y préparer, nous doit rendre indifférentes pour toutes les choses de la terre, soit fâcheuses, ou agréables, ou pour toutes sortes d'evénement, tant de prospérité que d'adversité, & que même elle doit calmer toutes les émotions de notre esprit, & arrêter toutes ses fantaisies pour le rendre immuable dans cette unique attente.

Ce qui rend indifférent à tout.

Sur cela une Sœur lui dit, que cela étoit impossible à faire, que l'esprit alloit trop vîte; à quoi la Mere répondit, que ce n'étoit pas à dire qu'il fallut être sans autre pensée, ni sans aucune contradiction de la nature; que ce seroit un état bienheureux si l'on y pouvoit toujours demeurer, mais qu'il n'est pas en notre pouvoir de nous donner cette paix intérieure, qui est la félicité de cette vie; mais que ce qu'elle vouloit dire c'étoit, qu'il falloit que ce désir d'être continuellement dans l'attente de Jesus-Christ,

dominât tellement en nous, qu'il nous fit mépriſer tout autre ſentiment & tout autre déſir, & réſiſter à toutes les tentations dont nous pourrions être attaqués, comme d'impatience, de colere, d'envie, de murmure, & qu'une ame, qui eſt vraîment dans cette attente de l'avénement de Jeſus-Chriſt, pourra bien en ſentir quelqu'une de pareille, mais qu'elle n'y conſentira pas, parce qu'elle les rejettera, en conſidérant que toutes les choſes de ce monde ſont de ſi peu de conſéquence, ou plutôt ſi mépriſables, au prix de la fin pour laquelle elle a été créée, qu'elle ne doit non plus ſe fâcher de l'adverſité que ſe glorifier de la proſpérité, ni s'offenſer des outrages qu'on lui fait, ni porter envie à ceux qui ſont plus favoriſés & eſtimés qu'elle; qu'une perſonne, qui eſt occupée dans une affaire de grande importance, & dont elle ſouhaite avec paſſion de voir l'accompliſſement, mépriſe toutes les choſes moindres, & ne daigne pas ſeulement y penſer. Que ce qu'il falloit donc faire pour être dans cette diſpoſition c'étoit d'y tendre continuellement, & de ſe reprendre toutes les fois que l'on s'égaroit dans des penſées & des occupations contraires, c'eſt-à-dire, quand on ſe laiſſoit aller à ſuivre ſes inclinations, & à tom-

Moyen de vaincre les tentations, belle régle.

ber dans des diſtractions, & que cela ſe devoit faire en priant Dieu qu'il nous mît dans cette véritable attente de ſon avénement.

On lui demanda ſi les perſonnes, qui ont l'eſprit agiſſant & les paſſions violentes, n'avoient pas plus de mérite que ceux qui ſont tempérés. Elle répondit, que ce n'étoit pas la concupiſcence qui faiſoit le mérite, mais ſeulement la meſure de la grace qui nous eſt donnée, parce que nous n'avons rien du tout de nous-mêmes, & nous ne ſommes rien du tout devant Dieu que ce qu'il nous fait être; de ſorte que notre mérite vient de ſa libéralité; mais que comme c'eſt l'effet d'une grande & puiſſante grace, quand nous ſurmontons la violence & l'impétuoſité de nos paſſions, il y a auſſi beaucoup de mérite, parce qu'encore que la concupiſcence ne puiſſe être la cauſe du mérite, néanmoins comme Dieu tire du bien de tout, il fait être bien ſouvent une occaſion de mérite, lorſque par ſa grace victorieuſe il nous la fait vaincre & ſurmonter ſi parfaitement, que nous agiſſons d'une maniere toute contraire & oppoſée à nos inclinations. Mais qu'une ame, qui eſt dans l'attente de Jeſus-Chriſt, c'eſt la manifeſtation de la gloire de ſon Sauveur qu'elle attend & non pas

La grace ile fait le rite.

la ſienne ; qu'elle ſe réjouit dans l'eſpérance qu'elle a en la miſéricorde de celui qu'elle aime & qu'elle déſire, & non pas dans la confiance en ſes œuvres ; & qu'il faut encore que nous attendions ſans ceſſe la manifeſtation de ſa gloire en nous, par l'opération de ſa grace & par l'accompliſſement de ſes deſſeins ſur nous, mais qu'il la falloit attendre avec patience & ſans curioſité.

Enſuite elle dit, que jamais perſonne n'avoit été plus parfaitement dans cette diſpoſition que la ſainte Vierge, qui nous apprend par ſon ſilence de quelle ſorte nous devons attendre la manifeſtation de la gloire de Jeſus-Chriſt ; qu'il eſt dit qu'elle conſervoit dans ſon cœur tout ce qu'elle entendoit dire de ſon Fils, & ce qu'elle voyoit de lui ; mais qu'il n'eſt point dit qu'elle lui ait fait aucune queſtion. Et bien qu'elle ſçût encore mieux que les Apôtres ce qu'il étoit, elle ne lui a pourtant jamais demandé comme eux : *Quand ſera-ce que vous rétablirez le royaume d'Iſraël?* Et quand notre Seigneur lui répondit aux nôces de Cana, lorſqu'elle le pria pour les mariés, *Mon temps n'eſt point encore venu*, elle ne lui demanda point, Quand viendra-t-il ? parce qu'elle attendoit l'accompliſſement des deſſeins de Dieu & la manifeſtation de ſa gloire, ſans curioſité ;

La ſainte Vierge étoit ſans curioſité

Act. 1. 6.

Joan. 2. 4.

mais ſeulement en attendant, elle attendoit comme le Prophéte, & beaucoup plus parfaitement : que c'eſt pourquoi elle ne faiſoit que conſerver dans le tréſor de ſon cœur les paroles divines qu'elle entendoit de la bouche de ſon Fils, ſans lui faire jamais aucune queſtion ni aucune demande ſur ce qu'elle lui voyoit faire, ni même ſur ce qui lui étoit ordonné. Car quand il fallut porter l'enfant Jeſus en Egypte, elle ne s'informa point de la raiſon pourquoi on lui commandoit cette fuite, parce qu'elle étoit toujours prête d'obéir avec une parfaite ſimplicité à tous les ordres de Dieu : que c'eſt là vraiment attendre l'avénement de Jeſus-Chriſt, parce qu'on ne peut l'attendre véritablement ſi l'on ne marche dans la voie étroite, qui n'eſt autre choſe que de ſuivre Jeſus-Chriſt comme la ſainte Vierge, & ne ſe ſuivre jamais ſoi-même.

Sur cela la Mere prit ſujet de parler de ceux qui s'élargiſſent la voie, & comment, pour peu qu'on l'élargiſſe, on eſt au hazard de tomber juſques dans le gouffre de l'enfer. Elle parla premierement des perſonnes du monde, & dit que ce qu'il y a de plus horrible dans le monde, n'eſt pas ſeulement la licence de pécher, mais l'approbation du péché, ce qui n'eſt venu que de ce qu'on s'eſt élargi la voie : qu'il eſt

Effets du refroidiſſement de la charité.

arrivé ce que notre Seigneur a prédit, que ſur la fin des temps *la charité de pluſieurs ſe refroidiroit ;* la charité ayant été refroidie, on a trouvé trop rudes & auſtères les préceptes de l'Evangile ; c'eſt pourquoi on les a adoucis par des interprétations qu'on y a données, afin d'avoir la licence de faire ce que l'on n'eût oſé. Enſuite de quoi les hommes s'étant corrompus de plus en plus dans leurs mœurs, ils ont accompli ce qui avoit été prédit dans les ſaintes Ecritures, que le bien ſeroit appellé mal, & le mal bien, ne ſe donnant pas ſeulement la licence de pécher, mais autoriſant même le péché, au mépris de la vertu & des préceptes divins. Et qu'il eſt arrivé quaſi la même choſe dans les Religions ; la charité étant refroidie, l'on a trouvé que c'étoit une dure néceſſité que d'obéir, & enſuite on n'a pas manqué de rencontrer des conducteurs aveugles, qui ont dit que c'étoit aſſez pour des filles que d'être renfermées toute leur vie, qu'il falloit avoir compaſſion de leur foibleſſe, & que pourvû qu'elles ne fuſſent pas abandonnées au mal, qu'il les falloit laiſſer vivre en paix, ſe divertir, & jouir du plaiſir de la ſociété. Sur quoi la Mere fit voir combien c'étoit un grand abus aux Religieuſes de ſe croire plus à plaindre que les ſéculiers, parce qu'elles

Matt. 24. 12

Guides aveugles.

n'ont pas la liberté de ſortir, faiſant voir comment au contraire elles ſont beaucoup plus heureuſes qu'elles ne le pourroient être dans le monde, parce que les peines & les miſeres qu'on y ſouffre continuellement ſurpaſſent beaucoup les biens & la liberté dont on y peut jouir : les déplaiſirs ſurmontent bien ſouvent les plaiſirs, & les afflictions qu'on y reçoit d'un mari, ou des enfans, ou des faux amis, ſont quelquefois au double des conſolations qu'on en eſpéroit.

Comment les Communautés ſe relâchent.

Elle ajoûta, que la cauſe de tous les déſordres qui ſont dans les Monaſtères, vient de ce que la charité étant auſſi refroidie, on ſe veut élargir la voie, & l'on y commence par des choſes qui ne paroiſſent rien, mais qui néanmoins conduiſent tout-à-fait dans la voie large, parce que cette voie large n'étant autre choſe que de ſe ſuivre ſoi-même, depuis que l'on commence à ſe vouloir donner de la liberté dans les petites choſes, on en prend inſenſiblement dans les plus grandes, parce que tout ce qui vient de la propre volonté étant un péché, il porte l'aveuglement & l'endurciſſement dans l'ame, qui la conduit infailliblement dans l'égarement & le précipice ; que c'eſt pourquoi il eſt extrêmement dangereux de ne point aimer la dépendance, même dans les

moindres choſes, qui ne paroiſſent rien. Car ſi l'on s'examine ſérieuſement, on verra que preſque toutes les fautes que l'on fait ne viennent que d'un manque d'aſſujettiſſement dans les petites choſes. On dit : Mais quel mal y a-t-il de faire cela ou cela ? C'eſt qu'il eſt défendu. Mais pourquoi l'a-t-on défendu, puiſqu'il n'y a point de mal ? Et ainſi après avoir raiſonné ſur la cauſe du commandement, on veut accuſer le précepte d'être trop auſtère, afin de ſe donner la liberté de paſſer par-deſſus tout, de même que font les perſonnes du monde, qui diſent : Pourquoi faut-il qu'une telle choſe ſoit péché ? car il n'y a pas moyen de s'empêcher de la faire. Que cela n'eſt pas moins que d'accuſer & de murmurer contre Dieu même, puiſqu'il eſt l'auteur de ces divins préceptes, & auſſi bien des moindres comme des plus grands ; car rien n'eſt établi dans la Religion chrétienne & dans les particuliers, que par ſon ordre & ſa volonté : que c'eſt pourquoi c'eſt lui-même qu'on attaque & ſa divine ſageſſe qu'on mépriſe, quand on refuſe de s'aſſujettir aux ordres de ſa volonté, & qu'on dit que ce qu'il nous commande eſt inſupportable. Et que cependant c'eſt ce que l'on fait, quand on dit qu'il eſt impoſſible de vivre dans une continuelle dépendance, & de

Mal de raiſonner ſur les défenſes régulieres.

Revolte contre Dieu.

ne faire jamais ſa volonté dans les choſes qui ſont le moins de conſéquence : car c'eſt dire qu'on ne veut point marcher dans la voie étroite, qui conſiſte dans un continuel renoncement de nous-mêmes, mais ſi entier & général, que pour peu que nous nous donnions la liberté de ſuivre nos inclinations & nos volontés, c'eſt autant nous élargir cette voie.

Sur cela elle donna pour exemple, que l'on trouve que c'eſt une choſe de trop grande dépendance & trop auſtère, de n'oſer mettre le pied dans un lieu ſans permiſſion. L'on dit : Quel danger y peut-il avoir d'y entrer pour un moment ? Je n'ai point volonté d'y faire aucun mal. Ainſi on ſe perſuade que c'eſt être trop ſcrupuleuſe d'avoir difficulté pour ſi peu de choſe, & l'on entre où l'on ſçait bien que l'on ne doit pas entrer ſans permiſſion : voilà déjà élargir la voie. Mais il arrive bien rarement qu'on en demeure là, parce que la juſtice de Dieu permet d'ordinaire qu'une faute ſoit punie par une autre. C'eſt pourquoi, après s'être donné cette liberté, on ſe donne encore celle de parler un peu. On n'a pas volonté de perdre beaucoup de temps à s'entretenir, mais comme il paſſe bien vîte, on y en perd toujours plus qu'on

Ils déclinent vers le mal.

ie penſoit, & ce qui eſt pire, c'eſt que les diſcours indifférens & purement innocens, on paſſe à d'autres, qui ſont moins innocens, comme de curioſité, de vanterie, de raillerie, & même quelquefois de médiſance & de murmure; & quand on vient à faire ſon examen on voit que pour une petite liberté qu'on s'eſt donnée, on a fait cinq ou ſix fautes très-notables. Voilà ce qu'a produit l'amour de l'indépendance. Mais que ce qui l'étonnoit le plus étoit de ne point reconnoître ſes fautes, & de s'excuſer quand on eſt repriſe; de dire: C'eſt qu'on ne m'aime pas, c'eſt qu'on m'en veut, on me ſoupçonne, on dit de moi ce qui n'eſt pas, & parce qu'on aime celle qui l'a dite, on donne créance à ſes rapports. Excuſes mauvaiſes.

Elle ajouta d'autres choſes ſemblables, & que tout cela venoit de ce qu'on craignoit l'humiliation, & que pour l'éviter l'on faiſoit ce que l'on pouvoit pour couvrir les fautes que l'on avoit faites, & comme les racommoder, & quand on ne le pouvoit faire & qu'elles étoient ſçues, on avoit recours aux excuſes, & s'il arrivoit qu'on eût dit une parole, qui eût tant ſoit peu augmenté la faute, on étoit bien aiſe d'en avoir ſujet de former des plaintes, qu'on ſe perſuadoit pouvoir faire Ecueil de l'humilité.

légitimement ; mais que tout cela étoit n'avoir aucune humilité, & ne ſervoit qu'à augmenter les fautes plutôt que de les diminuer.

Une Sœur lui demanda de quelle ſorte il falloit reparer ſes fautes, quand on en avoit faites. La Mere répondit, que ce n'étoit pas toujours en ſe venant accuſer promptement, non qu'il ne fût bon de le faire, mais que le plus ſouvent ces accuſations précipitées ne venoient que d'une appréhenſion que l'amour-propre donnoit d'être prévenue par l'accuſation d'un autre, qui dit notre faute plus à découvert que nous n'en aurions envie : car on ne s'accuſe guères ſincerement, on ajoute toujours quelque choſe qui diminue la faute, ou bien on ſe reſerve quelque circonſtance, qui en eſt la plus humiliante : qu'il faut au contraire être bien aiſe que nos fautes ſoient découvertes par d'autres, parce qu'on en eſt plus humiliée ; & qu'il n'y a point de plus court moyen pour réparer ſes fautes que d'en accepter l'humiliation ; que pour cela il faut demeurer en ſilence quand on a manqué, & s'humilier devant Dieu dans l'attente de la peine qu'il lui plaira nous infliger par ſa miſéricorde, pour ſatisfaire à ſa Juſtice.

Accuſations faites par d'autres, utiles.

Enſuite une Sœur demanda à la Mere, ſi ce

ſi ce qui eſt écrit : *retournez au principe & à l'origine de la foi*, ne devoit pas s'entendre qu'il falloit conſidérer les mœurs & la ſainteté des premiers Chrétiens, pour les imiter & les prendre pour régle de ſa vie. Elle répondit, que cette penſée étoit bonne, & elle prit ſujet de montrer comment les premiers Chrétiens de la primitive Egliſe avoient été parfaitement dans la diſpoſition dont elle avoit parlé, d'être ſans ceſſe dans l'attente de l'avénement de Jeſus-Chriſt, & qu'ils étoient dans cette diſpoſition bien plus véritablement que n'y ſont à préſent les Chrétiens, parce que les perſécutions des Empereurs leur mettant continuellement la mort devant les yeux, il falloit qu'ils y fuſſent toûjours préparés, & non-ſeulement à la mort, mais à toutes les morts cruelles que la cruauté des tyrans pouvoit inventer : que c'étoit cette diſpoſition où la grace les mettoit, qui leur donnoit la force de ſouffrir tant de tourmens, & la ferveur qu'ils avoient pour courir au martyre : qu'elle avoit une particuliere devotion à une Sainte, dont le Martyrologe dit, qu'ayant vu, comme elle alloit querir de l'eau, des navires de Chrétiens, qu'on menoit en exil ou au martyre, elle laiſſa ſa cruche, & courut avec eux : que cette Sainte

Diſpoſitio des premier Chrétiens.

Bel exem de foi.

n'eût pu faire cela, ſi elle n'eût eu un grand amour pour Jeſus-Chriſt & un grand déſir de ſon avénement ; qu'elle l'attendoit ſans doute, puiſqu'elle ſçût ſi bien ſe ſervir de l'occaſion qu'il lui offroit, qui ſembloit être fortuite, mais qui toutefois ne l'étoit pas dans le deſſein de Dieu, qui lui préſentoit par-là la couronne du martyre qu'elle avoit tant déſirée : que nous devons de même accepter toutes les occaſions mortifiantes & humiliantes que Dieu permet nous arriver, comme un effet de ſa Providence, qui nous offre dequoi lui donner des témoignages de notre fidélité : que les premiers Chrétiens étoient heureux d'être tous les jours expoſés au martyre, mais que nous ne le ſommes pas moins ſi nous voulons, parce qu'il y a deux ſortes de martyre, celui du ſang & celui des mœurs ; que c'eſt pourquoi l'Egliſe ne manquera jamais de martyrs, parce qu'en tout temps elle a toujours des ames fidéles à Dieu, qui ſouffrent toujours pour l'amour de lui une eſpece de martyre en mourant à eux-mêmes, martyriſant leurs paſſions, réſiſtant aux attaques de l'ennemi, & ſouffrant de tout le monde ; que toutes ces choſes ſont de grands martyres : que l'obéiſſance eſt encore appellée un ſacrifice, parce qu'elle eſt un grand

Martyre des mœurs, néceſſaire.

martyre, quand on la rend comme il faut, en ſupprimant tous les raiſonnemens de l'eſprit, & étouffant toutes les répugnances qu'il y peut avoir.

XV. ENTRETIEN.

La veille de ſaint Michel, 28 Septembre.

ON demanda à la Mere comment il falloit honorer les Anges; elle répondit, que c'étoit en les imitant. Maniere d'imiter les Anges.

On lui répartit qu'il étoit bien difficile, puiſque c'étoit de purs eſprits, & que nous étions chargées d'un corps corruptible qui appéſantit l'ame; elle dit, que c'étoit par l'opération de la volonté qu'il les falloit imiter, la tenant toujours attachée à Dieu par une intention droite de lui plaire, diſant toujours, *Qui eſt comme Dieu?* qu'il eſt vrai que le corps appéſantit l'ame, mais qu'il le faut rendre ſujet; que notre Seigneur ayant pris un corps pour l'amour de nous, & afin de le ſacrifier pour nous, il nous a obligé de lui ſacrifier les nôtres.

XVI. ENTRETIEN.

Jour de ſaint Michel.

LA Mere Angelique commença la Conférence en diſant, que c'étoit la fête de ſa Confirmation, ſa premiere Communion, & ſa Bénédiction, qui s'étoit faite, il y avoit cinquante-deux ans; que les conſeils & les deſſeins de Dieu étoient admirables & incompréhenſibles; qu'il y avoit ce jour-là dans le Monaſtère environ trois cents perſonnes, qui ne penſoient tous qu'à ſe réjouir, & preſque aucun qui penſât à Dieu; qu'elle-même n'y penſoit pas beaucoup, n'étant encore qu'un enfant, & que Dieu voyoit dans onze Religieuſes, qu'il y avoit ſeulement dans la Maiſon, tout ce grand nombre qui étoit là préſent, (car tout le Noviciat étoit ce jour-là avec nous dans une chambre du Bâtiment, & il ne manquoit preſque aucune des Sœurs de la Communauté, excepté celles qui ſont à Port-Royal des Champs, & celles qui ſont déjà avec Dieu,) qu'il n'y eût perſonne du monde le jour de cette Bénédiction, qui eût pu croire, ni penſer que ce qui s'eſt fait dans la Maiſon, eût dû ſe faire.

Une Sœur lui dit je ne ſçai quoi, que l'on ne comprenoit pas bien ; mais la Mere l'entendit bien, & répondit, qu'il ne falloit pas dire qu'il y eut du ſien en cela, qu'il n'y avoit que la main toute-puiſſante du Très-haut, qui avoit pu opérer ces merveilles, & qu'une créature ne devoit point prendre de part à ſes œuvres.

Cette Sœur répartit, que la créature coopéroit avec lui ; la Mere lui dit, que la créature ne pouvoit jamais tant coopérer aux graces de Dieu, qu'elle n'en perdit infinement plus qu'elle n'en conſervoit pour en faire uſage ; que la grace de Dieu recevoit toujours du déchet en venant à nous ; que ſi nous étions capables de recevoir une ſeule goutte de cette eau céleſte de la grace, dans ſa pureté, nous ſerions ſaintes & parfaites, mais que la créature en eſt incapable à cauſe de la corruption du péché, qui eſt infiniment oppoſé à cette grace ; qu'il n'y a jamais eû que la ſainte Vierge, qui l'ait reçue dans ſa plénitude, parce que Dieu l'avoit préſervée de la corruption du péché, en la retenant lorſqu'elle y alloit tomber ; que ſaint Jean a bien été auſſi ſanctifié dans le ventre de ſa mere, mais que ce n'a pas été ſi parfaitement qu'il

La grace Dieu reçoit du déchet nous.

La ſainte Vierge en été exempte

ne ſoit tombé dans quelques fautes légeres durant ſa vie ; que pour la ſainte Vierge il eſt certain qu'elle n'en a jamais commis aucune, ayant reçu la grace dans ſa plénitude, & ayant parfaitement correſpondu à la grace, qui a tout fait en elle, parce que comme pure créature elle en étoit incapable.

Une Sœur répliqua, que S. Paul avoit dit de lui-même, que la grace n'avoit pas été vaine en lui, & qu'il lui avoit auſſi été répondu : *Ma grace te ſuffit.* Elle répondit, qu'il étoit vrai que la grace ſuffiſoit à ſaint Paul, mais que ſaint Paul ne ſuffiſoit pas à la grace, qu'il y avoit bien de la différence ; & qu'il eſt vrai auſſi que la grace n'a point été vaine en lui, puiſqu'il l'a dit ; mais que ce n'étoit pas à dire qu'il l'eut reçue dans toute ſa plénitude ; que la grace n'avoit pas été vaine en lui, puiſqu'elle avoit rendu ſa converſion parfaite ; qu'il avoit bien pu auſſi être confirmé en grace dans ces hautes révélations qu'il eût, étant ravi juſqu'au troiſiéme ciel, où il connut des ſecrets ineffables, dont aucun homme ne peut parler, non pas même celui qui les a vûs ; mais néanmoins qu'après cela il lui avoit été laiſſé un aiguillon de la chair, pour lui faire connoître qu'il étoit hom-

ace de il.

A beſoin des entations.

me, c'eſt-à-dire, pécheur, qui avoit toujours beſoin d'un nouveau ſecours de la grace, parce qu'il falloit qu'il connut que la vertu ſe fortifie dans l'infirmité, c'eſt-à-dire, dans la reconnoiſſance de ſa miſére, que l'on ne connoît jamais mieux que quand on la reſſent. Ce qui montre, que ſi ce grand Apôtre avoit été confirmé en grace, ce n'étoit que dans le deſſein & l'élection de Dieu, qui le ſoutenoit auſſi de telle ſorte, qu'il étoit impoſſible qu'il tombât, bien qu'il reſſentit en lui-même une loi contraire à celle de l'eſprit. Mais que pour la ſainte Vierge, le privilége ſingulier lui a été accordé de recevoir la grace dans toute ſa plénitude & dans toute ſon étendue, de ſorte qu'elle n'a reçu en elle aucun déchet, puiſqu'elle ne l'a pas ſeulement rendue exempte de tout péché, mais même de tout mouvement de péché, quelque petit qu'il fût. Que pour nous autres, étant nés dans la corruption du péché, par lequel notre premier pere eſt tombé, en ſe ſéparant de Dieu pour s'attacher à lui-même, cette malheureuſe inclination demeurant toujours, c'eſt ce qui fait l'oppoſition à la grace, & que nous ne pourrons jamais en jouir dans ſa pureté, juſqu'à ce que par la délivrance de ce corps de mort nous entrions dans

Oppoſ à la grac la conc cence.

une ſi parfaite union avec Dieu, que nous ſoyons entierement perdus pour nous-mêmes, & qu'il ne nous demeure plus rien de nous, mais que nous ſoyons abyſmés en lui, comme une goutte d'eau l'eſt dans l'océan; elle ne perd pas ſon être, mais étant abſorbée dans cette infinité d'eaux, elle ne peut plus être diſtinguée par ce qu'elle eſt d'elle-même, ce qui ne lui eſt pas une perte, mais un avantage, puiſqu'elle ſe conſerve plus aſſurément dans ſon centre. Auſſi de même nous ſerons tellement abyſmées dans l'immenſité de Dieu, qu'étant parfaitement unies à lui, nous ne ſerons plus qu'une même choſe avec lui, nous ſerons comme perdues dans ce divin océan; mais ſans l'être toutefois, puiſque nous recevrons dans la ſource de tous les êtres une conſervation du nôtre beaucoup plus noble, parce que c'en eſt là l'accompliſſement, comme c'eſt là la fin pourquoi nous l'avons reçu, n'ayant été créées que pour jouir de ce bonheur d'être unies à Dieu, & faire une même choſe avec lui.

Enſuite elle dit, qu'il falloit parler des Anges, puiſqu'il étoit leur fête, parce que c'étoit proprement leur confirmation en grace que l'Egliſe honoroit, & la victoire remportée ſur le Démon.

où vient toire des Anges.

Sur cela elle fit une queſtion, ſçavoir

ce qui avoit diſpoſé les Anges à obtenir une ſi glorieuſe victoire, & à mériter d'être confirmés en grace ; car Dieu a voulu qu'ils l'ayent méritée. La Mere Marie des Anges répondit, qu'elle penſoit que ç'avoit été l'humilité ; la Mere dit, qu'il étoit vrai, mais que ce n'étoit pas ce qu'elle vouloit dire, que c'étoit une autre diſpoſition plus claire & plus palpable, ſelon l'Ecriture. Il y eut environ une douzaine de Sœurs qui lui dirent leurs penſées ; les unes, que ç'avoit été l'anéantiſſement d'eux-mêmes, rapportant à Dieu ce qu'ils avoient reçû de lui ; les autres, la reconnoiſſance de ſa grandeur, en diſant, *Qui eſt comme Dieu ?* & d'autres diverſes choſes, que la Mere approuva fort ; mais elle dit que tout cela n'étoit pas ce qu'elle vouloit dire. Après qu'on eût encore bien rêvé, & dit pluſieurs choſes pour rencontrer ſa penſée, on la pria de la dire, parce que l'on quittoit la partie pour la deviner. Elle dit que c'étoit : *Factum eſt ſilentium in cælo ;* que tout ce qu'on avoit dit ſe trouvoit bien dans les ſaints Anges, mais que ç'avoit été par le moyen de ce ſilence qui avoit été fait au ciel, & que c'étoit ce qui les avoit diſpoſés à mériter leur confirmation en grace, & à remporter la victoire ſur le Démon, parce que tout s'obtient par le ſilence de la langue,

du raiſonnement & des penſées, même les meilleures. Que c'eſt ce que l'on ne comprend point, qu'on penſe toujours qu'il faut beaucoup raiſonner pour ſortir de ſes contradictions & de ſes peines, & qu'au contraire c'eſt le moyen de ne rien avancer, de ne rien gagner, parce que la victoire de ſes paſſions & des tentations du Démon n'eſt pas le propre effet de notre vertu, mais de la grace, qui n'eſt donnée que dans le ſilence. Que c'eſt par le ſilence que les Anges, n'étant pas confirmés en grace, ont mérité de l'être, & de vaincre les ennemis de Dieu; car dans ce ſilence ils étoient tous arrêtés à regarder leur Capitaine, qui ne contemploit que Dieu avec eux; & en un moment, par cette ſeule parole, *Qui eſt comme Dieu?* la victoire fut gagnée. Que c'eſt la ſeule parole qu'il faut dire quand on eſt preſſé des tentations, en arrêtant tous les raiſonnemens, les beaux diſcours, & même les bonnes penſées. Car il faut que tout ſe taiſe & s'anéantiſſe devant Dieu, & puis il nous fera remporter la victoire; mais que nous n'entrons guères dans cette diſpoſition, étant toujours remplis de raiſonnemens, de penſées & de paroles que nous avons bien de la peine à arrêter, parce que nous voulons toujours être quelque choſe, & que nous ne ſommes rien.

ilité d'un
e chré-

Pour faire voir dans quel anéantiſſement il faut être pour mériter la grace, & comment Dieu n'aſſiſte que ceux qui ont perdu toute ſorte de confiance dans leurs propres forces & dans leur vertu, elle donna deux exemples ; l'un de David, qui étant dans la pénitence & la douleur de ſon péché, qu'il avoit ſans ceſſe devant les yeux, diſoit à Dieu pour lui repréſenter ſa miſere & fléchir ſa miſéricorde : *Sicut terra ſine aquâ tibi, velociter exaudi me, Domine*, &c. Que c'eſt dans cet état qu'il faut que nous nous mettions devant Dieu pour recevoir promptement ſa grace, qu'il ne manque point de donner à ces ames qui ſe préſentent devant lui comme une terre ſéche, toute crevaſſée d'aridité, qui crient vers lui par l'expoſition qu'elles lui font de leurs miſeres, pour être rafraîchies de la roſée de ſa grace ; que c'eſt alors qu'il répand avec abondance ſur cette terre ſa pluie volontaire qu'il a réſervée pour ſon héritage. Moyen d'attirer la grace

Enſuite elle expliqua cette parole : *Emitte Spiritum tuum, & creabuntur*, & dit, qu'il étoit à remarquer qu'elle nous faiſoit voir que Dieu n'agiſſoit pas ſur ce que nous ſommes, puiſqu'il dit qu'il crée en nous, qu'il faut donc que nous ſoyons anéantis, afin de donner lieu au ſaint Eſprit de créer en nous ce qu'il veut qui Nouvelle création ; que c'eſt.

y ſoit ; & quand cet Eſprit ſaint aura été envoyé, & qu'il aura créé en nous ce qui lui eſt agréable, alors la face de notre terre ſera renouvellée, parce qu'il nous rendra de nouvelles créatures, revêtues de ſa juſtice, de ſa vérité & de ſa ſainteté.

L'autre exemple qu'elle donna, fut ce qui eſt rapporté dans l'hiſtoire de Judith, que le peuple étant menacé par Holopherne, ils ſe vêtirent de ſacs, & ſe proſternerent tous, juſqu'aux enfans, dans le temple en la préſence du Seigneur, qu'ils prierent tous unanimement, & avec tant de cris & de larmes, qu'après en être devenus tout épuiſés, ils demeurerent ſans pouvoir plus crier, pleurer ni proférer aucune parole, & que ce fut alors que Dieu inſpira à Judith ce qu'elle devoit faire, leur donnant le ſalut par la main d'une femme. Et ſur cela elle dit, que quand on étoit anéanti de la ſorte en la préſence de Dieu, ſans nulle autre confiance qu'en ſon infinie miſéricorde, c'étoit alors qu'il en faiſoit reſſentir les effets, quelquefois même par des moyens tout miraculeux, parce qu'il n'y avoit rien que Dieu déſirât tant pour notre propre utilité, que la perte de cette fauſſe confiance & de cette malheureuſe complaiſance que nous prenons en nous-mêmes pour les dons

ſpoſitions
ns les plus
nds maux.

que Dieu nous a faits, ſoit de grace ou de nature, qui fait que nous les corrompons tellement, qu'ils ſervent pour notre perte, au lieu de ſervir pour notre bien, comme il eſt arrivé à Lucifer, qui ayant été créé le plus beau & le plus excellent des Anges, a perdu ſa beauté & toutes les qualités ſurnaturelles que Dieu lui avoit données, ſeulement pour avoir pris de la complaiſance en lui-même, & s'être attribué ce qu'il avoit reçû : qu'il n'y a que cela qui fait l'orgueil, comme ce qui fait l'humilité c'eſt de ne s'attribuer rien & ne s'eſtimer rien du tout : que le Démon par ſa ſuperbe a perdu la grace, référant à lui-même ce qu'il devoit référer à Dieu, pour lui rendre la gloire qu'il lui devoit de tous les biens & de toutes les graces qu'il avoit reçûes de lui, le voulant uſurper pour lui-même. La ſainte Vierge au contraire a conſervé ſa grace & en a mérité de nouvelles, par une humilité oppoſée à cette ſuperbe de Lucifer ; car elle ne s'attribue pas ce qu'il y a de grand en elle ; mais lorſqu'on la dit *bienheureuſe & bénie entre toutes les femmes*, elle rentre dans ſon néant, pour rendre à Dieu la gloire de ce qu'il a fait en elle, en s'adreſſant à lui pour lui rendre graces & publier les louanges qui ſont dûes à ſa miſéricorde. *Mon ame*, dit-elle, *magnifie le Sei-*

Perte du premier Ange par la confiance en ſ même.

Luc. 1. 4

gneur, & mon eſprit ſe réjouit en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a regardé la baſſeſſe de ſa ſervante. Quelle différence il y a du premier des Anges avec la ſainte Vierge ! Auſſi ce qu'il a perdu par ſon orgueil, elle l'a mérité par ſon humilité & par la fidélité qu'elle a eûe de rendre à Dieu ce qu'elle avoit reçû de lui. C'eſt par cette diſpoſition qu'on eſt préparé à recevoir la grace ; car elle ne peut être bien reçûe que par une ame qui la fait retourner à ſa ſource, ſans jamais s'en approprier rien. Les ames que Dieu juge dignes de ſes graces, ſont celles qui imitent la Vierge, rendant à Dieu ce qu'elles reçoivent de lui, en même temps qu'elles l'ont reçû ; car il faut que les eaux retournent à leur ſource, afin que de rechef elles coulent. Ce n'eſt pas que la ſource des richeſſes de Dieu ne ſoit inépuiſable, & capable de donner juſqu'à l'infini, mais parce que les graces que nous nous approprions nous corrompent, il faut néceſſairement les faire remonter à leur ſource, afin de ne les pas perdre. Car tout ce qu'on s'en approprie on le perd, & il nous perd, parce que l'orgueil n'entrera jamais dans le ciel, comme nous le voyons par l'exemple du premier Ange, qui s'étant approprié les dons de Dieu, en a été chaſſé, & a perdu la grace ; & l'ayant perdue, il

dre à
e qu'on
de lui.

alheur de
pproprier
dons de
eu.

eſt devenu Démon, parce que n'ayant plus la grace, il falloit qu'il fût ennemi de Dieu. C'eſt un exemple qui nous doit donner beaucoup de crainte.

Enſuite elle dit que Dieu avoit pourtant laiſſé au Démon ſon eſprit naturel, qui eſt ſi grand, qu'il ſurpaſſe tous les hommes dans la connoiſſance des choſes naturelles; que ce que Dieu lui avoit ôté c'étoit les connoiſſances ſurnaturelles qu'il avoit dans le ciel; de ſorte qu'il ne ſe ſouvenoit plus de ce qu'il avoit vû dans le ciel, que par une ſimple idée que Dieu lui en avoit laiſſée, telle qu'auroit une perſonne à qui pour un moment il auroit été montré quelque choſe de ſouverainement beau, dont ayant été privée auſſi-tôt, il lui ſeroit demeuré un appétit & un déſir non pareil de jouir de ce grand bien, & qui la mettroit dans une peine continuelle d'en être excluſe; & que c'eſt auſſi pour cela que Dieu a laiſſé au Démon une idée de ce qu'il a vû dans le ciel, & du lieu dont il eſt déchu, afin que ce ſouvenir fût le bourreau qui le tourmentât éternellement; & qu'il lui a auſſi laiſſé la grandeur & la vivacité de ſon eſprit, afin qu'ayant une ſi grande connoiſſance de toutes les choſes naturelles, il connût davantage le malheur où il eſt réduit, d'être privé de la viſion bienheureuſe de celui qui eſt le

Ce que le démon a perdu.

créateur de toutes ces choſes, & qui leur donne tout ce qu'elles ont de beau & de bon, & que ce grand eſprit & ces connoiſſances fuſſent le ver dont il ſera rongé dans l'éternité. Que cela nous fait voir combien Dieu fait peu de cas de toutes les conditions naturelles d'un grand eſprit, & combien les hommes ſont fous & remplis de vanité, de ſe glorifier de connoître toutes ces choſes, d'avoir une grande & ſubtile intelligence, une mémoire aſſurée, une admirable éloquence & une expérience de toutes choſes, autant qu'il eſt poſſible, puiſque Dieu a ſi peu eſtimé tout cela, que dans ſa colere il l'a laiſſé au Démon : qu'il y a donc bien de quoi ſe glorifier d'avoir le partage du Démon, & encore avec beaucoup moins d'étendue, & fort au-deſſous de lui, puiſqu'il n'y a aucun Philoſophe, pour ſçavant qu'il ſoit, qui le ſoit plus que le Démon. Sur cela elle rapporta d'un Philoſophe, qui ſouhaitoit paſſionément d'entendre quelque beau diſcours de philoſophie, & que comme les paſſions portent toujours au mal, ſa curioſité paſſa juſqu'à un tel point, que pour la ſatisfaire il gagna une Sorciere, afin qu'elle fit venir un Démon lui parler de philoſophie. La Mere fit ici une petite parenthèſe, diſant que les Démons, quoique très-ſuperbes, ſont néan-

moins les eſclaves des hommes pour un temps, afin de les avoir pour eſclaves malheureux dans l'éternité, tant ils ſont envieux de leur bien & paſſionnés pour leur ruine : que c'eſt pourquoi les Sorciers ont puiſſance ſur eux, & leur commandent, comme fit celle que ce Philoſophe avoit gagnée, qui commanda à un Démon de venir faire un diſcours de philoſophie devant cet homme. Le Démon y vint, diſant mille injures à cette femme, & tout enragé de dépit de ce qu'elle l'obligeoit de venir parler devant un homme, eſtimant que c'étoit trop ſe rabaiſſer, parce qu'il eſt le Prince d'orgueil. Il obéit néanmoins à ſon commandement, & fit un diſcours de philoſophie qui dura deux heures, le plus élevé & élégant que ce Philoſophe eût jamais entendu. Il en étoit tout ravi : mais dans le moment qu'il fut fini, il l'oublia ſi entierement, qu'il ne pût ſeulement en retenir un ſeul mot ; de ſorte que tout ce qu'il en remporta ne fut que l'horreur de ſon crime, & le dépit de n'en avoir eu qu'un plaiſir paſſager, ſans aucun profit. Ce diſcours qui paroiſſoit ſi admirable, & qui fut ſi inutile, montre que toutes les ſciences humaines ne ſont que vanité, & qu'elles nuiſent plus ſouvent qu'elles ne ſervent, parce qu'elles enflent l'eſprit.

Enſuite la Mere ſe mit à parler du ſilence, parce qu'une Sœur lui demanda comment on pouvoit être dans cette diſpoſition dont elle avoit parlé, de ne regarder que Dieu dans le ſilence de l'eſprit. A quoi elle répondit, que c'étoit par miracle, parce que nous ſommes toujours remplis de raiſonnemens & de penſées, qui viennent de l'amour-propre, qui nous fait aimer, vouloir, déſirer & craindre, qui eſt ce qui produit nos raiſonnemens & nos penſées, & qui nous en fournit ſans ceſſe, parce que nous ſommes preſque toujours dans l'une de ces paſſions : que c'eſt pourquoi le moyen d'obtenir ce ſilence intérieur, c'eſt de faire mourir tout cela, & de combattre les tentations qui nous viennent, non pas par raiſonnement, mais en regardant Dieu, & de même porter les afflictions & les privations qu'il permet nous arriver, en diſant : *Qui eſt comme Dieu ?* Que ſi l'on avoit cette penſée quand Dieu nous retire quelque perſonne qui nous étoit utile, & que lui-même nous avoit donnée pour nous conduire, nous éprouverions que Dieu nous ſeroit toutes choſes ; car rien ne manque à ceux qui le craignent : que tout au plus ce que nous pouvions eſpérer de ces perſonnes, c'étoit qu'elles nous aidaſſent à mourir à nous-mêmes, & que

Trop raiſonner, obſtacle aux dons de Dieu.

c'eſt ce que Dieu fait encore plus parfaitement, quand Dieu nous les retire, pourvû que nous diſions, *Qui eſt comme Dieu ?* en ne perdant jamais la confiance que nous devons à ſa ſouveraine Majeſté & à ſa bonté ineffable ; car quand tout nous manqueroit, il ne nous manquera jamais, ſi nous lui ſommes fidéles, en ne regardant jamais que lui, & n'ayant confiance qu'en lui, comme en celui de qui nous tenons tout ce que nous avons de bien, & qui peut nous en faire plus que nous ne ſçaurions penſer.

Une Sœur lui dit, que cette diſpoſition ſe rapportoit fort bien à celle dont elle avoit parlé le Dimanche, d'attendre toujours l'avénement de Jéſus-Chriſt. La Mere lui répondit, que c'étoit auſſi la même choſe, parce qu'il n'y en a qu'une de néceſſaire, qui eſt d'aimer Dieu, & en l'aimant de le regarder ſans ceſſe, & de déſirer ſon avénement, afin d'être parfaitement unis à lui. Unique choſe néceſſaire.

Une autre lui dit, que l'on ſeroit heureuſe ſi l'on étoit toujours dans cette penſée ; la Mere répartit, qu'oui, & que cette diſpoſition étoit vraîment la félicité de cette vie ; que c'eſt à quoi ſaint Paul l'Hermite & ſaint Antoine ſe ſont occupés continuellement dans leur ſolitude.

On répliqua qu'ils n'avoient rien qui

ombats
aints.

les en pût diſtraire ; elle répondit, qu'étant hommes, ils avoient leurs paſſions à combattre comme les autres, & qu'il n'y a point de doute qu'ils n'ayent ſouvent reſſenti de l'ennui dans une ſi grande & ſi longue ſolitude ; qu'ils avoient auſſi les Démons à combattre, comme ſaint Antoine, qui les voyoit ſous de ſi horribles formes, & qui en étoit ſi maltraité ; mais que dans tout cela leur recours étoit à Dieu ; ils ſe conſidéroient en ſa préſence, ils ſe ſouvenoient qu'ils étoient à lui & qu'ils combattoient pour lui, & le déſir de jouir de ſa bienheureuſe viſion les ſoutenoit dans une ſi rude guerre & dans la privation de toute conſolation humaine.

La priere
ait vaincre.

On lui demanda ce qu'il falloit faire pour l'obtenir ; elle dit, que c'étoit en la déſirant, en la demandant à Dieu, & en ſe reprenant toutes les fois que l'on s'appercevoit d'en être détourné : que comme nous péchons tous les jours, & que le juſte même tombe ſept fois le jour, il faut ſans ceſſe nous reprendre, & retourner à notre cœur pour le remettre devant Dieu : & qu'encore que cette diſpoſition, dont elle avoit parlé, fût de grande perfection, il la falloit néanmoins avoir pour but, & y tendre continuellement, comme une perſonne qui va quelque part marche toujours dans le chemin qui l'y doit conduire,

Comparai-
on utile.

afin d'y arriver ; & quand il arrive qu'en regardant de côté & d'autre elle s'en détourne, elle eſt bien aiſe qu'on l'y remette, parce que quand on eſt hors de la voie, plus on marche & plus on s'égare. Que c'eſt pourquoi une perſonne qui en marchant eſt ſortie par mégarde hors de ſon chemin, ſçait bon gré & remercie ceux qui l'en avertiſſent, & qui lui montrent où elle doit aller ; que nous devrions faire de même, d'avoir toujours pour but la perfection de ce regard continuel de Dieu & de cet anéantiſſement de nous-mêmes dans l'amortiſſement de nos paſſions, & quand nous en ſortons, être bien aiſes qu'on nous avertiſſe, & qu'on nous diſe, Vous vous détournez de votre chemin, remettez-vous-y : que ſi l'on étoit telle que l'on doit être, l'on s'avertiroit l'une l'autre, & on s'aideroit ainſi à s'avancer.

Enſuite la Mere dit qu'il falloit parler d'autre choſe, que ce qu'elle avoit dit étoit plus de ſpéculation que de pratique, mais que l'Evangile du jour étoit plus de pratique que de ſpéculation, qu'il le falloit conſidérer, puiſqu'il nous oblige à des choſes difficiles & de très-grande importance.

Premierement, ce que les Apôtres demanderent à notre Seigneur, qui ſeroit Quel eſt le plus grand dans le ciel.

le plus grand dans ſon Royaume, que l'on voudroit bien ſçavoir laquelle de toute la compagnie qui étoit là préſente, devoit être la plus grande dans le ciel ; que Jeſus-Chriſt nous répondoit que c'étoit la plus humble, & que la plus humble étoit celle qui ſe croyoit moins être ; qu'il n'y avoit point devant Dieu une véritable grandeur que celle de l'humilité ; que les grands talens de ſcience, d'éloquence, d'eſprit, de mémoire, & de toutes les vertus mêmes, n'étoient rien devant Dieu ſans cette vertu ; que les Philoſophes qui avoient tant travaillé à l'étude de la vertu, n'ayant point eu l'humilité, ils n'avoient rien gagné, parce qu'ils avoient chaſſé des vices par un plus grand, qui eſt l'orgueil.

Vérité terrible.

Et ſur cette parole : *Niſi efficiamini, &c.* Qu'il n'y avoit point de ſentence dans l'Ecriture qu'elle trouvât plus terrible & rédoutable que celle-là, parce qu'il n'y a rien de plus difficile à l'homme que le péché a corrompu & aſſervi ſous la loi de ſon amour-propre, que de devenir enfant en ſimplicité, en humilité & en innocence, & que cependant c'étoit une ſentence ſi abſolue, que tous ceux qui n'étoient pas trouvés tels en ſortant de cette vie, portoient l'arrêt irrévocable de leur condamnation, quel qu'il fût ; que tous étoient également obligés à ce précepte, & qu'on

n'étoit pas moins obligé de croire ſon obligation, que de croire que Jeſus-Chriſt eſt venu au monde & eſt mort pour nous; qu'il falloit remarquer que notre Seigneur ne diſoit pas ſimplement, Si vous n'êtes faits ſemblables à un enfant, mais à un petit enfant, qui eſt ſi petit qu'il ne peut avoir d'eſtime de lui-même, parce qu'il ne ſçait pas ſeulement ce qu'il eſt, tant il eſt petit, comme pourroit être un enfant de trois ans, qui ne ſçait encore ce qu'il eſt : il ſent bien ſon être, mais il ne le diſcerne pas; il ne ſçait ce qu'il veut ni ce qu'il penſe, il n'entend rien & ne peut ſe mêler de rien, & eſt aſſujetti à tout le monde ; que c'eſt ce que nous devons être pour accomplir le précepte de Jeſus-Chriſt, & pour entrer dans ſon royaume.

Vérité à croire comme les autres Myſtères.

Que l'on demandera peut-être ce qu'il faut faire pour devenir comme ce petit enfant; mais que notre Seigneur nous l'explique lui-même, en diſant : *Quiconque ſe ſera humilié lui-même comme ce petit enfant ;* c'eſt-à-dire, que comme les enfans ſont petits par néceſſité, il faut & il eſt néceſſaire que nous nous rendions petits, en rentrant, par le moyen de la grace, dans le néant qui nous eſt propre par nature. *Matt.* 18. 4.

Qu'enſuite notre Seigneur dit : *Celui*

Qui ſont x qui yent en s-Chriſt.

qui reçoit un tel petit enfant en mon nom, il me reçoit ; & qu'il faut joindre à cette parole celle qui ſuit, *Un de ces petits qui croyent en moi*, parce qu'il n'y a que ceux qui croyent en Jeſus-Chriſt qui ſoient humbles, & qu'il n'y a que les humbles qui croyent ; tout ce que le Verbe incarné a opéré en ce monde étant compris dans ſon humilité, qui a été ſi grande, qu'elle eſt appellée par ſaint Paul du nom d'anéantiſſement. Or il n'y a que ceux qui la croyent véritablement qui croyent en lui, & il n'y a que ceux qui l'imitent, qui la croyent véritablement ; car les ſuperbes ne connoiſſent point l'humilité de Jeſus-Chriſt, & par conſéquent ils ne la croyent point, & ne la croyant point, ils ne croyent point en lui : que c'eſt pourquoi il n'y a que les petits qui croyent en Jeſus-Chriſt, & que parce qu'ils y croyent, ils le portent en eux par grace, & il repoſe en eux & y fait ſa demeure, n'y en ayant pas qui en ſoient plus dignes que ceux qui ſont revêtus de lui-même, en portant le caractère de ſon humilité ; que c'eſt donc aimer Jeſus-Chriſt que d'aimer les humbles, & que tout ce que l'on fait aux humbles eſt fait à lui-même ; que cela devroit donner une grande affection à les ſervir.

Haine des rgueilleux our les hum. les.

Que les ſuperbes ne ſe peuvent ſouffrir l'un l'autre, parce que chacun d'eux voulant

lant avoir le deſſus, ils ne ſe peuvent pas accorder enſemble, & quoique les humbles faſſent le contraire, ils ne peuvent néanmoins les aimer, parce qu'ils haïſſent l'humilité, qui porte toujours au rabaiſſement, & que les actions des humbles les choquent, au lieu qu'ils aiment bien les perſonnes qui ſont d'une douce humeur ; car la douceur étant une vertu naturelle, elle ne leur eſt point oppoſée. Mais les humbles portent une grace oppoſée au Démon d'orgueil, qui eſt dans les ſuperbes. C'eſt pourquoi c'eſt une très-mauvaiſe marque que de ne point aimer les humbles, quoiqu'il ſoit vrai que les humbles ne ſont point connus. Mais il faut aimer pour humbles ceux qu'on voit dans le rabaiſſement & l'humiliation, puiſqu'étant obligés de croire toujours bien de ſon prochain, on doit préſuppoſer que ceux qui ſont humiliés aiment leur état, & ſont auſſi humbles dans le fond du cœur que dans l'apparence. Car il eſt vrai que comme l'humilité n'eſt connue que de fort peu de gens, les humbles auſſi ſont peu connus, & il leur eſt utile, de peur qu'ils ne ſoient en riſque de perdre un ſi précieux tréſor, s'il étoit découvert. Les ſuperbes les mépriſent tellement, qu'ils appellent baſſeſſe de cœur ce qu'ils ſont & ſouffrent par humilité. C'eſt la ſeconde

Humbles peu connus.

marque d'orgueil qui ſuit l'averſion qu'on a pour les humbles, laquelle fait qu'on les mépriſe & qu'on tâche d'obſcurcir la gloire de leur vertu, en diſant : Ce n'eſt pas par vertu qu'il eſt tel ; c'eſt ſon humeur qui l'y porte naturellement, il n'y a point de peine.

Matt. 18. 7. Notre Seigneur dit enſuite qu'*il eſt néceſſaire qu'il arrive des ſcandales*. C'eſt une parole épouvantable & terrible ; car puiſque c'eſt la vérité même qui l'a prononcée, elle ſera trouvée vraie : & n'eſt-ce pas une choſe bien terrible, de dire qu'il faut qu'il y en ait d'entre ce que nous ſommes ici qui ayent de l'orgueil, afin d'exercer les autres, & de leur être un ſcandale ; mais malheur à ceux par qui il arrive le ſcandale : c'eſt ce que chacun doit extrêmement craindre.

Id. 5. 29. *Si votre œil vous ſcandaliſe, arrachez-le ;* c'eſt-à-dire, ſi quelque choſe qui vous eſt auſſi précieux & qui vous ſemble auſſi néceſſaire que votre œil & qu'un autre de vos membres, vous eſt une occaſion de donner du ſcandale par votre orgueil, ſoit aux autres ou à vous-mêmes, ſouffrez qu'on vous l'arrache ; & de peur de ſouffrir aucun ſcandale par votre amour-propre, ſouffrez qu'on vous dépouille de vous-même & de tout ce que vous aimez. Car il eſt certain que ce commandement de notre Seigneur, de couper ſes mem-

bres, ne s'entend pas de ceux du corps: il faudroit avoir de grandes raiſons pour le faire, & en quelque ſorte une néceſſité abſolue, par une connoiſſance certaine, autant qu'elle ſe peut avoir, de la volonté de Dieu. Il doit donc s'entendre ſpirituellement de toutes les choſes qui peuvent être des occaſions de péché. Mais nous ne pouvons pas toujours nous retrancher nous-mêmes, parce que bien ſouvent ce que nous croyons nous être avantageux nous eſt préjudiciable. C'eſt pourquoi nous devons laiſſer faire Dieu, nous tenant ſeulement préparés aux retranchemens qu'il lui plaira de faire en nous & pour nous. Il nous ôte quelquefois des perſonnes que nous croyons nous être néceſſaires, afin que l'attache que nous y aurions ne produiſe pas du ſcandale, en nous faiſant quitter Dieu pour la créature.

Se ſoume aux retran chemens Dieu fait.

Dieu ne peut manquer dans ce qu'il fait, parce qu'il eſt tout ſage & tout bon, & par ces deux adorables qualités, qui lui ſont eſſentielles, il connoît parfaitement ce qui nous eſt utile, que nous ignorons pour l'ordinaire, & il ne manque point de bonne volonté pour nous faire du bien. Que faut-il donc craindre ſous la conduite d'une ſi ſage providence, & ſous la protection d'une bonté ſi ineffable? Tout ce qu'il demande de nous, c'eſt que

nous nous rendions capables qu'il accompliſſe ſur nous les conſeils de ſa ſageſſe & de ſa bonté ; ne ſommes-nous pas bien obligés de nous y rendre ? Mais on dit : Ce qui m'afflige le plus dans la perte de cette perſonne qui m'a tant donné de ſecours, c'eſt que je crains que ce ne ſoit par châtiment que Dieu me l'ait retirée. Eh bien, ſi cela eſt, prenez-le en eſprit de pénitence, afin que vous mériticz d'être reçû comme enfant de celui qui *corrige ceux qu'il aime, & qui châtie ceux qu'il veut recevoir comme ſes enfans.* Car en vous corrigeant il exerce ſur vous le ſoin & la bonté d'un pere pour ſon fils. C'eſt pourquoi ayez-en plus de confiance en lui & plus d'eſpérance de votre ſalut.

Hebr. 12. 7.

Devoir enters les Anges iens.

Enfin notre Seigneur conclud l'Evangile, en diſant que chacun des hommes, juſqu'aux moindres & aux plus petits, ont un Ange qui les garde, lequel voit continuellement la face de Dieu, & c'eſt la principale raiſon pourquoi il veut que nous les honorions, parce que cela les rend ſouverainement dignes de nos reſpects. Et ſaint Bernard ſur cela s'écrie ; O admirable bonté ! ô ineffable dilection de charité ! que Dieu ait commis des créatures ſi nobles & ſi pures pour ſervir des petits vermiſſeaux de terre, & que ces eſprits céleſtes ayent tant de charité pour

nous ! Il eſt certain que l'on n'a point aſſez de reconnoiſſance du ſecours que l'on reçoit des Anges gardiens, ni aſſez de confiance en leur protection ; car nous ne devrions rien craindre, ſçachant que nous ſommes gardés par ces Eſprits bienheureux, qui aſſiſtent ſans ceſſe devant le trône de Dieu, & cependant on a plus de confiance aux Anges viſibles qu'aux inviſibles.

Une Sœur lui dit, que cela venoit de ce qu'on ne leur parloit pas comme aux Anges viſibles. Elle répondit, que c'étoit le mal qu'on leur parlât moins, qu'au contraire il falloit beaucoup parler aux inviſibles, & fort peu aux viſibles. Parole marquable

On répliqua, que ce que M. de ſaint Cyran diſoit dans la premiere des régles de la vie religieuſe, témoignoit qu'il falloit parler aux Anges viſibles : elle répartit, qu'elle ne diſoit pas qu'il ne le fallût point, mais qu'il falloit que ce fût peu, & pour des choſes fort néceſſaires, comme dit S. Benoît, qu'on parlera aux Supérieurs en peu de mots, prenant garde de ne rien dire que de néceſſaire ; que c'eſt pourquoi il falloit donc parler peu aux Anges viſibles, mais beaucoup aux inviſibles ; que nous ne devrions jamais rien faire qu'après avoir pris conſeil d'eux, & nous y être recommandés ; qu'ils entendent nos déſirs

& connoiſſent ce qui nous eſt utile ou ce qui nous peut nuire, & veillent continuellement pour notre ſalut.

Enſuite la Mere dit, qu'elle n'en pouvoit plus d'avoir tant parlé. Une Sœur la pria néanmoins de lui dire quel étoit le plus grand commandement de la Religion, de même que notre Seigneur avoit dit que le plus grand de la loi étoit la charité ; elle répondit, qu'elle croyoit que celui qui étoit le plus grand de la loi, étoit auſſi le plus grand de notre Régle, qu'on pouvoit auſſi bien dire à une Religieuſe, *Ama & fac quod vis*, parce que toute notre Régle ne tend par tout ce qu'elle ordonne qu'à nous rendre capables d'accomplir parfaitement ce premier Commandement, d'aimer Dieu & le prochain : que toute la Régle eſt compriſe en trois choſes, dans les exercices du Service divin, dans les macérations du corps & dans l'obéiſſance. Le Service divin eſt pour rendre à Dieu le culte qu'on lui doit, & les auſtérités du corps avec l'obéiſſance, qui eſt l'auſtérité de l'eſprit, ſont pour dompter la rébellion du corps & de l'eſprit, qui ſont les ſeuls empêchemens que nous avons à l'amour de Dieu & du prochain : car nous ſerons capables d'accomplir le commandement de cette double charité, quand il n'y aura plus rien en nous qui y ſoit oppoſé.

tat religieux n'exige pas l'accomplissement de la Régle.

Une Sœur lui dit ſur cela, qu'il ne lui ſembloit point qu'il y eût d'auſtérités dans la Régle. Elle lui répondit, que l'abſtinence, les jeûnes, les veilles & le travail étoient des auſtérités du corps, & que l'obéiſſance étoit une grande auſtérité pour l'eſprit : que s'il n'y avoit pas davantage d'auſtérités dans la Régle, ce n'étoit pas que ce ne fût l'intention de ſaint Benoît d'en mettre davantage, comme il paroît par ce qu'il dit dans le chapitre du vin ; que le vin devroit être interdit aux Moines, mais que ne pouvant plus leur perſuader, il conſeille qu'au moins on en uſe ſi ſobrement qu'on n'en prenne jamais plus que ſelon la néceſſité. Ce qui montre clairement qu'il ne veut donner au corps que ce qui lui eſt abſolument néceſſaire, & que s'il modere les auſtérités des premiers Peres, ce n'eſt point du tout pour flatter la nature, mais ſeulement afin de lui donner moyen de ſubſiſter dans les travaux du ſervice de Dieu, qui la doivent détruire peu-à-peu juſqu'au temps que Dieu a ordonné de nous décharger de ce corps de mort. Doubleté.

Mais, que la pauvreté eſt une grande auſtérité pour le corps & pour l'eſprit, ſelon que ſaint Benoît nous ordonne de la pratiquer dans le même chapitre, où il dit, que s'il ſe trouve des Monaſte-

res ſi pauvres qu'on ne puiſſe avoir du
cier vin, ceux qui ſeront dans ces lieux en
la bénironſ Dieu, au lieu de s'en plaindre;
& que ce qu'il dit ici du vin, il le faut
prendre de toutes les choſes néceſſaires,
dont il veut qu'on s'en paſſe, quand la
pauvreté de la Maiſon eſt ſi grande qu'on
ne les peut avoir : & non-ſeulement il
veut qu'on ſe paſſe, mais qu'on en re-
mercie Dieu. Que c'eſt pourquoi il nous
oblige à une auſtérité ſans bornes, puiſ-
qu'en ſouffrant la plus rigoureuſe pau-
vreté, qui nous fait manquer des choſes
les plus néceſſaires, nous ne faiſons rien
que ce qu'il nous commande : de ſorte
que les Religieux de Clairvaux, qui ſe
nourriſſoient du pain d'orge, du temps
de ſaint Bernard, étoient ſi pauvres qu'ils
n'avoient pour tout néceſſaire que des
itence de légumes d'herbes ſauvages, & qui fai-
raux. ſoient leur potage de feuilles d'arbres,
ne faiſant rien en cela plus que la Ré-
gle : qu'ainſi la pauvreté, quand elle eſt
bien pratiquée, n'eſt pas une petite auſ-
térité, non-ſeulement pour le corps,
mais auſſi pour l'eſprit, parce qu'il n'y
poſitions a rien qui humilie davantage. Par exem-
malade ple, quand on eſt malade & qu'on ſe
tien. conſidere comme pauvre, on voit que
rien ne nous eſt dû, que c'eſt par pure
charité qu'on nous aſſiſte & qu'on nous

ſert : cela nous oblige de tout recevoir avec actions de graces, quoique les choſes ne ſoyent pas comme nous les voudrions, & de nous laiſſer ſervir au gré de celle qu'on nous donne, & de lui en avoir de la reconnoiſſance, quoiqu'elle nous ſerve mal & qu'elle nous faſſe bien de la peine, parce qu'on penſe qu'elle n'eſt pas obligée au ſervice qu'elle nous rend, n'étant pas à nos gages. Y a-t-il rien qui ſoit plus auſtére, & qui porte plus à l'humilité ? Cela fait enrager la nature ; & ainſi il ne faut point ſouhaiter d'être riches, car la pauvreté nous ſera toujours bien plus avantageuſe.

Enſuite la Mere dit, que ce n'étoit point encore cela qui lui ſembloit le plus auſtére de la Régle, & elle demanda aux Sœurs ce qu'elles penſoient que ce fut, & ce qui étoit auſſi le plus important des obſervances religieuſes. Perſonne n'ayant pu deviner, elle dit, que c'étoit la correction : & ſur cela elle rapporta la réponſe que fit ſaint Bernard aux Religieux de Chartres, qui lui avoient mandé qu'ils trouvoient qu'il étoit impoſſible de bien garder la Régle ; que la Régle conſiſtoit en deux choſes, en préceptes & en remedes ; que celui qui avoit manqué aux préceptes ne laiſſoit pas d'accomplir la Régle, s'il avoit recours aux remedes,

puiſque c'étoit ne point ſortir des bornes de ce que la Régle préſcrit. A quoi elle ajouta, qu'il n'y avoit rien de plus néceſſaire que la correction, parce qu'il eſt impoſſible de ne point faire de fautes, & que la meilleure diſpoſition qu'on puiſſe trouver dans une ame c'eſt de l'aimer, que c'eſt la marque la plus certaine pour s'aſſurer d'une perſonne, & pouvoir eſpérer qu'elle fera du progrès dans la vertu. Qu'elle aimeroit mieux une perſonne ſujette à faire beaucoup de fautes, & qui aimât d'être repriſe & corrigée, qu'une autre qui n'en feroit point, & qui ne pourroit ſouffrir la correction, parce que l'humilité de la premiere répareroit toutes ſes fautes, & l'orgueil de la ſeconde détruiroit toutes ſes vertus : que Dieu eſt ſi bon & qu'il nous traite avec tant de miſéricorde, qu'il veut que tout nous ſerve & nos fautes mêmes : que l'humiliation qu'on a d'une faute que l'on a faite, ne ſert pas ſeulement à la réparer, mais à nous en faire remporter de grands avantages ; qu'il n'y a que les vrais humbles qui faſſent ainſi profit de tout, & qu'une ame qui eſt ſans humilité n'a rien, & n'eſt rien du tout devant Dieu.

ENTRETIENS
OU
CONFERENCES
DE LA REVERENDE MERE
MARIE-ANGELIQUE ARNAULD,
Abbeſſe & Réformatrice de PORT-ROYAL.

ENTRETIENS
De l'année 1655.
I. ENTRETIEN.
Le XIX. Dimanche après la Pentecôte.

UNE Sœur lui ayant demandé ſa penſée ſur l'Evangile du feſtin des Nôces, où les invités ne voulurent point ſe trouver, elle répondit : Ma penſée a été ſur la robbe nuptiale. Il eſt conſtant que c'eſt la charité, mais ce n'en eſt que le fonds, c'eſt la matiere, c'eſt l'étoffe de la

robbe ; mais il faut outre cela qu'il y ait quelques ornemens deſſus, & ces ornemens doivent être conformes à notre condition, c'eſt-à-dire, à la qualité de celui que nous épouſons. Et qui eſt-ce que nous épouſons ? Notre Seigneur Jeſus-Chriſt. Mais il faut prendre garde que nous ne l'épouſons pas glorieux & régnant dans le ciel ; nous l'épouſons pauvre, ſouffrant, & anéanti ſur la terre. Qu'eſt-ce donc que la robbe nuptiale pour nous ? C'eſt une grande charité accompagnée d'humilité, d'abjection, de patience, de douceur, de tolerance, de ſilence, de retraite, de mépris de ſoi-même, de renoncement à ſa propre volonté & d'anéantiſſement. Car voilà les parures & les ornemens de notre époux.

II. ENTRETIEN.

Le jour de ſaint François d'Aſſiſe.

L'EVANGILE d'aujourd'hui eſt admirable, mais il le faut prendre de plus loin. Le commencement du chapitre nous fait voir la fin pour laquelle le Fils de Dieu eſt venu au monde. Ecoutez bien : Saint Jean envoye ſes diſciples pour ſçavoir de notre Seigneur s'il étoit le Meſſie. Voici ce qu'il répond pour prouver

qu'il eſt le vrai Meſſie, ce qui nous montre pourquoi c'eſt proprement que Dieu a envoyé ſon Fils au monde, cela eſt merveilleuſement conſolant : *Allez, & annoncez à Jean ce que vous avez vû ; les aveugles recouvrent la vûe.* On ſe trouve quelquefois dans des obſcurités, on n'a plus de lumiere ſur les choſes de Dieu, il ſemble quaſi qu'on ait perdu la foi. Tout le monde n'eſt pas conduit par cette voie, mais il y en a. Eh bien ! vous voilà aveugle, ayez confiance. Jeſus-Chriſt eſt venu illuminer les aveugles, ayez ſeulement recours à lui avec paix & avec une ferme eſpérance. *Matt.* 11. 4

Aveugles l'eſprit.

Les boiteux marchent : C'eſt tout de même. Vous êtes dans la lâcheté, dans la tiédeur, vous n'avez pas le courage de rien entreprendre ; tout vous ſemble difficile, tout vous effraye ; toutes choſes vous ſemblent au-deſſus de vos forces, vous voilà boiteux. C'eſt pour vous que Jeſus-Chriſt eſt venu ; il vous fera marcher, ſi vous avez recours à lui, ſi vous criez à lui de tout votre cœur.

Boiteux cœur.

Les lépreux ſont nettoyés. Eh bien ! voilà les grands pécheurs. Vous dites quelquefois : J'ai tant offenſé Dieu, je me ſuis laiſſé emporter à mes paſſions, je n'ai point eu ſoin de me purifier devant Dieu. Vous êtes lépreux, le Fils de Dieu eſt venu pour vous nettoyer.

Lépreux intérieurs.

té de

Les ſourds entendent. On eſt quelquefois endurci, & on n'entend point la parole de Dieu. Les inſtructions qu'on nous donne entrent par une oreille, & ſortent par l'autre, s'il faut ainſi dire : on ne retient rien, on n'eſt touché de rien ; c'eſt être vraîment ſourd. Mais il n'importe, notre Seigneur eſt venu rendre l'oüie aux ſourds.

rection
e, di-
emples

Les morts ſont reſſuſcités. Voilà qui eſt admirable ! En quel état faudroit-il donc être pour déſeſpérer de la miſéricorde de Dieu ? Mais ce n'eſt pas tout. Car notre Seigneur a reſſuſcité toute ſorte de morts. Il a reſſuſcité la fille du Prince, qui ne venoit que de mourir : c'eſt la figure de ceux qui ont commis quelque grand péché, mais qui n'y ont pas encore d'habitude. Ils ſont morts, il eſt vrai ; mais ce n'eſt pas ſans eſpérance de réſurrection. Auſſi le Fils de Dieu la reſſuſcita par une ſeule parole.

Il a encore reſſuſcité le fils de la Veuve. Celui-là étoit mort depuis plus long-temps : on le portoit déjà en terre. C'eſt un pécheur qui a demeuré long-temps dans le vice, qui s'y eſt habitué, qui l'a nourri ; le Fils de Dieu le reſſuſcite néanmoins. Mais il a encore reſſuſcité le Lazare qui étoit mort depuis quatre jours, & qui puoit déja. Voilà ceux qui ont vieilli dans leurs déſor-

dres, & où il n'y a preſque plus aucune eſpérance d'amendement. Cependant notre Seigneur le reſſuſcite comme les autres: & pourquoi tout cela? Pour nous apprendre qu'en quelqu'état que nous ſoyons, Dieu eſt toujours tout-puiſſant pour nous en retirer. Vous dites quelquefois : J'ai tant habitude à ce défaut-là ; quel moyen que je m'en corrige? Il y a tant de temps que j'ai pris cette mauvaiſe coutume, je n'eſpére plus de m'en pouvoir défaire. Il ne faut point dire tout cela ; c'eſt pour ces ſortes de perſonnes, que Jeſus-Chriſt eſt venu ſur la terre.

Quels ſont les pauvres qui l'Evangile eſt annoncé.

Mais voici encore ce que j'aime : *Et l'Evangile eſt annoncé aux pauvres.* Ces perſonnes ſuffiſantes, ces ſçavantes, ces entendues qui jugent de tout, qui diſcourent ſur tout, qui examinent tout, qui veulent tout connoître, & tout pénétrer, notre Seigneur n'eſt pas venu pour tous ces gens-là. Mais réjouiſſez-vous, vous pauvres & ignorantes, ſans livres, ſans lectures, ſans entretiens relevés, en épluchant vos herbes, en faiſant bouillir votre pot, ſi vous aimez votre état, ſi vous êtes bien aiſes d'être les moindres dans la maiſon de Dieu, ſi vous n'avez point l'ambition d'une autre condition, c'eſt pour vous que le Fils de Dieu eſt venu. Ne vous mettez point en peine, il évangeliſera lui-même

votre cœur : ne craignez point de manquer d'inſtruction.

ment on ndaliſe ſus- ſt.

Voici le reſte : *Et bienheureux qui ne ſera pas ſcandaliſé en moi.* Je m'aſſure qu'il n'y en a aucune de nous qui ne penſe qu'elle n'a jamais été ſcandaliſée en Jeſus-Chriſt, ni de Jeſus-Chriſt. Dieu le veuille & nous y maintienne. Toutes les fois qu'on ſe ſcandaliſe des repréhenſions des ordres des Supérieurs ; toutes les fois qu'on porte envie au prochain, qu'on eſt ſcandaliſé de la proſpérité des méchans, des injuſtices qui ſe font dans le monde, des déſordres qu'on y voit, des trahiſons, des abominations; toutes les fois qu'on ſe ſcandaliſe de tout cela, qu'on ne le peut ſouffrir, qu'on tâche de s'en défendre par toute ſorte de voies, tout autant de fois on ſe ſcandaliſe en Jeſus-Chriſt : car il permet tout cela, tout cela tend à ſes fins, tout cela contribue à ſes deſſeins. Toutes les fois qu'on n'eſt pas content de ſa condition, qu'on s'attriſte de quoi que ce ſoit, qu'on voudroit que les choſes fuſſent autrement qu'elles ne ſont, tout cela c'eſt ſe ſcandaliſer de notre Seigneur Jeſus-Chriſt: car c'eſt lui qui ordonne tout, qui fait tout, qui permet tout.

ENTRETIENS
OU
CONFERENCES
DE LA REVERENDE MERE
MARIE-ANGELIQUE ARNAULD,
Abbeſſe & Réformatrice de PORT-ROYAL.

ENTRETIENS
De l'année 1659.
I. ENTRETIEN.
Le jour de ſaint Pierre & ſaint Paul.

Pendant une maladie de la M. Agnès, alors Abbeſſe.

Ce que c'eſt qu'avoir la loi de Dieu dans le cœur

SAINT Pierre & ſaint Paul ont été les maîtres de l'Egliſe, qui lui ont appris la loi de Dieu ; prions-les qu'ils la gravent dans nos cœurs. On n'a point parfaitement la loi de Dieu dans le cœur, quand

on y conſerve volontairement quelqu'imperfection ; car cette loi conſiſte dans un déſir de plaire à Dieu en toutes choſes. C'eſt pourquoi l'homme de bien ne tire rien que de bon du bon tréſor de ſon cœur, & il n'en ſort rien de mauvais, parce que le tréſor ne ſeroit pas bon s'il y avoit de l'imperfection ; car il n'y a point d'imperfection dans un bon cœur, n'y en pouvant avoir où la volonté n'eſt point attachée.

mort de guides eſt utile.

Les premiers Chrétiens ne furent point troublés de la mort de ſaint Pierre & de ſaint Paul, parce qu'ils ne s'attendoient qu'à être ſacrifiés comme eux. Ils prierent pour ſaint Pierre quand il fut empriſonné par Hérode, parce qu'il faut déſirer la conſervation de ſes Paſteurs ; mais après ſa mort ils ne furent point privés de conſolation : au contraire ils en furent remplis, voyant l'exemple qu'il leur avoit donné, & qu'il s'en alloit intercéder pour eux. C'eſt ainſi que nous devons être à l'égard de nos Supérieurs. Il faut prier Dieu qu'il lui plaiſe de nous les conſerver ; mais lorſqu'il nous les a retirés, nous devons eſpérer que ſa bonté nous les rendra plus utiles auprès de lui.

Si nous penſions à notre mort, celle des perſonnes que nous aimons ne nous troubleroit point, parce que quelque lon-

gue que puiſſe être notre vie, c'eſt toujours bien peu de choſe au prix de l'éternité, où nous retrouvons tout en Dieu, ſans craindre de pouvoir rien perdre. Ce n'eſt pas une imperfection de déſirer la conſervation d'une perſonne qui eſt utile, & qu'on eſt obligé d'honorer, puiſqu'en cela on obéit à Dieu; mais c'eſt une imperfection que d'en être en inquiétude, parce que c'eſt offenſer la ſouveraine ſageſſe & bonté de Dieu, qui ſçait ce qui nous eſt néceſſaire, qui peut y pourvoir, parce qu'il eſt tout-puiſſant, & qui le veut, parce qu'il eſt la bonté même. C'eſt pourquoi nous devons mettre en lui toute notre confiance. Si un enfant diſoit que quelque choſe dût être utile à la Communauté ou non, on n'y auroit aucun égard, parce que c'eſt un enfant, qui n'eſt pas capable de juger des choſes. Nous ſommes infiniment moins que les petits enfans au regard de Dieu, & plus incapables de juger de ſa conduite. C'eſt pourquoi nous devons nous ſoumettre à la diſpoſition qu'il fait des perſonnes, & croire qu'il fait tout pour le mieux, puiſque nous ſçavons qu'il nous aime, nous l'ayant témoigné juſqu'au point de donner ſa vie pour nous. Après cela, l'inquiétude dans les diſpoſitions de ſa Providence eſt une très-grande faute, & une infidélité contre la recon-

Inquiétude contraire à Dieu.

noiſſance qu'on doit à ſa charité envers nous, & aux témoignages ſi grands qu'il nous en a donnés.

Si la ſanté de notre Mere dépendoit de M. Singlin nous n'en ſerions point en peine, dans la confiance que nous avons en ſa charité. Nous en devons avoir une bien plus grande en celle de Dieu, puiſqu'elle ſurpaſſe infiniment celle de M. Singlin, & qu'il nous aime beaucoup mieux qu'il ne nous peut aimer : car quelque bonté & charité que M. Singlin ait pour nous, il peut changer parce qu'il eſt homme, ou bien il peut ſe méprendre dans ce qu'il croit nous être utile ; mais ni l'un ni l'autre ne peut ſe trouver en Dieu, qui eſt toujours le même & jamais abſent d'aucun lieu. C'eſt pourquoi il n'ignore rien, & il a tant de ſoin de nous qu'il nous porte en ſes mains, & que ſe donnant lui-même à nous, il n'y a rien que nous ne devions eſpérer de ſa bonté. En portant avec ſoumiſſion & confiance en Dieu la privation des perſonnes que l'on croiroit utiles à ſon ſalut, on feroit un plus grand profit ſpirituel, & on acquéreroit plus de grace par ce ſeul ſacrifice que l'on ne pourroit jamais faire par tous les ſecours que l'on recevroit de leur conduite. C'eſt ce qu'on aime le mieux qu'il faut ſacrifier à Dieu. La ſainte Vierge n'a

tant mérité devant Dieu, que par le ſacrifice qu'elle lui a offert de ſon Fils, en aſſiſtant à ſa mort ſur la croix, & l'offrant au Pere éternel pour l'accompliſſement de ſes deſſeins éternels. Elle a plus acquis de graces par ce ſacrifice, qu'elle n'avoit fait durant toute la vie qu'elle avoit menée avec Jeſus-Chriſt. Si on ne vit de la foi, on eſt miſérable, & les athées ſont déja damnés dès cette vie; car il n'y a que la foi qui nous puiſſe ſoutenir dans les afflictions de cette vie; & ſi on ne croit point en Dieu, ſi on n'a point la foi de ſa bonté, de ſa ſageſſe & de ſa providence, rien ne ſera capable de nous conſoler dans ce qu'il faut ſouffrir. Mais auſſi toutes les afflictions ne ſont rien à une ame qui eſt animée de cette foi. Si elle perd une Supérieure, ſon reſſentiment eſt ſans trouble & ſans inquiétude pour l'avenir, parce qu'elle ſçait que Dieu eſt puiſſant pour donner la même vertu & capacité à une autre qui en ſeroit la plus éloignée, ou que s'il ne lui plaît pas, il peut lui donner ſans elle & par lui-même ce qui lui eſt néceſſaire. La perte des perſonnes dont la conſervation nous eſt précieuſe, n'eſt qu'une privation de quelques années, & peut-être de peu de temps. Mais même pour cette vie le juſte qui vit de la foi ne perd rien, parce qu'il poſſéde tout en Dieu, à qui il eſt uni.

Le plus grand mérite de la ſainte Vierge

mment
la pri-
des
mes.

Que ſi néanmoins c'eſt une peine à la nature, il faut qu'elle ſerve de pénitence. Il n'y en a point de plus grande que celle de la privation des perſonnes qu'on aime, & il n'y en a point auſſi qui ait plus de mérite devant Dieu, & qui lui ſoit plus agréable. C'eſt peut-être cela ſeul que Dieu a deſtiné pour vous ſanctifier : voulez-vous manquer à votre ſanctification? Mais on dira, C'eſt une punition de Dieu, pour le peu d'uſage que j'ai fait de ſa grace, ou pour mes péchés. Si cela eſt, à la bonne heure, il faut qu'elle ſerve d'un ſacrifice de ſatisfaction, & le châtiment de Dieu deviendra un témoignage de ſa miſéricorde, vous ayant puni d'une maniere qui vous donne de quoi ſatisfaire, & vous rendre digne de ſa grace par le plus grand & le plus agréable ſacrifice que vous lui puiſſiez faire. En vérité celui qui n'a point la foi, n'a rien, & il ne ſe peut qu'il ne ſoit dans une perpétuelle déſolation ; & celui au contraire qui a la foi, a tout, & il eſt toujours dans la paix & dans la joie.

II. ENTRETIEN.

Sur la Pauvreté.

LA pauvreté conſiſte dans une diſpoſition de cœur à ſouffrir le manquement des choſes néceſſaires, juſqu'à mourir nud comme Jeſus-Chriſt. Ce ſont ceux-là dont on peut dire véritablement : *Beati mortui qui in Domino moriuntur.* Car mourir de pauvreté, c'eſt mourir avec Jeſus-Chriſt & en Jeſus-Chriſt. C'eſt mourir véritablement au baiſer de Dieu, comme il eſt dit de Moyſe, & par ſa volonté, puiſqu'on meurt par la part & la conformité qu'il nous donne à la pauvreté de ſon Fils, qui eſt la plus grande de toutes ſes faveurs. La pauvreté n'eſt point véritable ſans cette diſpoſition de recevoir avec action de graces les occaſions de ſouffrir le manquement des choſes néceſſaires, comme ſaint Benoît veut que ſes Religieux remercient Dieu s'ils ne peuvent avoir de vin, qui eſt une choſe des plus néceſſaires aux hommes. Il en eſt ainſi du reſte. Il faudroit rendre graces à Dieu, ſi on étoit réduit à n'avoir que du pain & de l'eau. Je penſe que Dieu me fait dire cela : car c'eſt une des choſes ſur quoi on a plus beſoin de ſe

Mort dans la pauvreté avec Jeſus-Chriſt.

prémunir, en s'établiſſant dans le véritable eſprit de la pauvreté, puiſque faute de l'avoir on voit, que dès que le temporel d'une maiſon vient à manquer, chacun penſe à ſe pourvoir en ſon particulier, & c'eſt une Communauté perdue, & autant d'ames en grand danger.

La vie religieuſe eſt une vie de pénitence, & la vraie pénitence ne s'accomplit que par la vraie pauvreté, la mortification, le travail & le renoncement à ſoi-même & à ſes inclinations, ſans quoi il n'y a point de vraie pénitence. C'eſt pourquoi toutes les bonnes œuvres, où il y a de la propre volonté, ne ſont qu'une vaine image de piété & de pénitence qui ne ſert de rien.

III. ENTRETIEN.

Matt. 7. 21. *Sur ces paroles :* Tous ceux qui diront : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas, *&c.*

ON demande à Dieu les vertus, mais on n'obtient pas ce qu'on demande, parce qu'on demande mal, comme dit ſaint Jacques, & on demande mal parce qu'on héſite. On veut bien que le vieil homme ſoit détruit, que les paſſions

Jac. 4. 3. Pourquoi l'on n'obtient point les vertus.

ſions ſoient mortifiées ; mais on héſite en demandant ces graces, parce qu'on ne prend point les voies qui y doivent conduire. On ne veut point que les perſonnes, qui pourroient nous y aider, faſſent en nous les retranchemens néceſſaires. S'il étoit vrai qu'on voulut véritablement les vertus, on accepteroit les occaſions qui ſe préſentent de les pratiquer, & on ne ſeroit pas dans l'impatience quand il faut ſouffrir, ni dans la révolte quand il faut renoncer à ſa volonté. Nous n'obtiendrons jamais rien de Dieu, pour ce qui regarde notre avancement dans la perfection, ſi nous ne travaillons fortement à ôter les empêchemens que la grace trouve en nous, en pratiquant, autant qu'il nous eſt poſſible, ce que nous lui demandons : car une choſe qu'on déſire, on y tend toujours. Qui aime la ſanté, ne mange rien qui lui puiſſe faire mal ; & ainſi qui déſire véritablement l'humilité, fuira toujours toute ſorte d'élevation, comme ce qui eſt contraire à ſon déſir. Et tous ceux qui ne déſirent point véritablement ce qu'ils demandent à Dieu, & qui en le demandant ne s'efforcent pas avec perſévérance de le pratiquer, ils ont beau dire, Seigneur, Seigneur, ils n'entreront point dans le royaume de la puiſſance du Seigneur, qui eſt

la grace, ou plutôt ce royaume n'entrera point en eux : car comment pourroient-ils jouir de la liberté des enfans de Dieu, s'ils n'ont pas l'amour des véritables enfans de Dieu ?

lonner Dieu obtenir

On veut bien faire quelque action pour Dieu, mais ce n'eſt rien ſi on ne lui donne tout, & ſi on n'eſt réſolu de ne plus rien donner à ſon amour-propre : car pour être juſte devant Dieu, il faut accomplir toute juſtice. Si une perſonne, de qui on auroit été fort offenſé, venoit à faire des careſſes & à témoigner de la bienveillance à celui même de qui il retiendroit le bien injuſtement, ou à qui il auroit fait quelque injure, celui-là n'en tiendroit aucun compte, & ne voudroit point le recevoir juſqu'à ce qu'il lui eût ſatisfait : de même Dieu ne reçoit rien de nous, ſi nous ne lui donnons ce que nous lui devons, qui eſt notre volonté. Si une perſonne bien barbouillée ne ſe débarbouilloit que d'un côté du viſage, ce ne ſeroit rien : ainſi ne faire qu'une partie de ce que Dieu demande, c'eſt ne rien faire pour lui plaire. On n'eſt pas tout d'un coup parfait dans l'acte, mais il le faut être dans la volonté ; & ſi on y eſt parfait, on l'eſt devant Dieu : car il ne demande que le cœur ; le reſte n'eſt qu'infirmité, qu'il guérira bientôt quand

notre volonté ſera toute à lui. On pardonne tout à une perſonne de qui on ſçait être aimé, parce qu'on eſt aſſuré qu'elle n'offenſe pas volontairement, c'eſt pourquoi il n'y a plus d'imperfection, quand la volonté eſt parfaite. Cela n'eſt point impoſſible; car nous avons la vertu de Jeſus-Chriſt, par laquelle nous pouvons crucifier le vieil homme.

Ce que que faire ſéricorde Jeſus-Chr

Il faut faire miſéricorde à Jeſus-Chriſt, afin qu'il nous la faſſe. Lui faire miſéricorde, c'eſt écouter ſa voix, c'eſt faire en ſorte, que ce qu'il a fait pour nous ne ſoit pas perdu, que ſon ſang n'ait point été répandu en vain pour nous; c'eſt ne le point laiſſer ſeul dans nos cœurs, où il habite par la foi, reconnoître l'excès de l'amour qu'il nous a porté, & par lequel il demeure pour nous dans le ſaint Sacrement, tâcher de lui rendre nos devoirs & nos adorations, & ne point donner le deſſus en nous à notre ennemi.

IV. ENTRETIEN.

Sur ces paroles du Prophéte : Immittam furorem meum in te, & judicabo te juxtà vias tuas. *Ezechiel chap. 7. v. 3.*

DIEU fait ces menaces à ſon peuple & non au peuple gentil, quoiqu'il fût ſi abandonné au mal. Car il n'employe point ſes corrections contre les pécheurs obſtinés & abandonnés au déréglement, il les reſerve pour un châtiment éternel ; mais il corrige ſes enfans, parce qu'il les aime, & c'eſt une faveur ſinguliere qu'il fait à une ame, que de daigner la corriger. Il y en a qui diſent quand il arrive quelques peines qu'ils ont méritées, Cela ne me ſert de rien, car c'eſt une punition de Dieu dont je me ſuis rendu digne, & ils ſe trompent de croire que pour l'avoir mérité, elle ne peut leur ſervir de mérite devant Dieu pour obtenir une augmentation de grace : car Dieu les traite comme ſes enfans en les corrigeant, non-ſeulement afin qu'ils s'amendent, mais auſſi afin qu'en ſouffrant avec patience le châtiment qu'il leur envoye, il puiſſe répandre ſur eux

itions de
occa-
de mé-

ſa miſéricorde. Car la bonté de Dieu eſt ſi grande qu'il fait que tout profite & ſe tourne en mérite à ceux qui l'aiment. Si on penſoit à cela quand Dieu nous retire quelques perſonnes qui nous étoient utiles, ou qu'on nous ôte des moyens avantageux qu'on nous avoit donnés pour le ſervir, & qu'au lieu de perdre courage on reçût cette affliction dans une profonde humilité, l'acceptant & portant en eſprit de pénitence, & offrant à Dieu la peine qu'on en a pour ſatisfaire à ſa Juſtice, nous obtiendrions de ſa bonté une grace plus grande que celle dont il nous auroit privés : la peine même qu'on a de ſes imperfections étant méritoire, pourvû qu'avec une profonde humilité on en accepte & porte la confuſion.

V. ENTRETIEN.

A propos de l'hiſtoire du bienheureux Gauthier de Bilbao, Religieux de notre Ordre, & de la Croix miraculeuſe qui lui fut donnée de la ſainte Vierge.

UNE Sœur s'étonnant pourquoi les Religieux & ce bon Pere avoient conſenti à laiſſer ſortir cette Relique mi-

Eſprit de détachement des choſes ſaintes.

raculeuſe de leur Monaſtère, & lui demandant quel eût été ſon avis. Sur cela la Mere répondit : Si toutes les Reliques du monde étoient en ma diſpoſition, je les donnerois toutes, c'eſt-à-dire, en bonne occaſion & à des perſonnes que je ſçaurois bien en faire uſage, & je ne voudrois pas en reſerver une ſeule pour moi par attache. Voyez-vous, j'eſtime davantage le don que ces ſaints Religieux ont fait de la Croix miraculeuſe, que tous leurs jeûnes & leurs auſtérités, & encore plus de celui à qui elle avoit été donnée du Ciel, qui ne voulut pas ſe reſerver la propriété du préſent que la ſainte Vierge lui avoit fait : car encore qu'il l'eût donnée au Couvent, s'il eût conſervé le déſir qu'elle y fût demeurée, il fût devenu propriétaire dans la Communauté même, & c'eſt ce qui arrive tous les jours. C'eſt là le déſordre du temps, & ce qui perd la plûpart des Maiſons religieuſes. En cela il ne ſert de rien de prendre prétexte que les choſes ſont ſaintes, que ce ſont des graces de Dieu, qu'il n'y a point de danger de les déſirer dans ſa Communauté & dans ſon Ordre. Il faut honorer les moindres dons & les moindres graces de Dieu, mais il n'eſt point permis de s'attacher même aux plus grandes ; nous devons être attachés à Dieu ſeul, pour

qui perd ommu-ſs.

tout le reſte il faut y renoncer. C'eſt en quoi conſiſte la vraie pauvreté, & avec quelqu'intention qu'on puiſſe s'approprier choſe quelconque, pour ſainte qu'elle ſoit, on ceſſe d'être pauvre. Il n'y a point de plus dangereuſe propriété que celle qui regarde les dons de grace, & qui fait qu'on ſe rapporte à ſoi-même & à ſa vanité la vertu & les graces de Dieu, ſoit celles qu'il nous fait à nous-mêmes, ou à notre Communauté. Combien l'on feroit de cas dans ce temps-ci ſi l'on avoit dans un Monaſtère une perſonne, qui eût reçu comme cela quelque grace miraculeuſe & extraordinaire? On ne penſe pas que ce ſoit vanité, parce que ce n'eſt pas de ſoi-même; c'eſt, ſe dit-on, pour reconnoître la faveur que Dieu a faite à notre Monaſtère. C'eſt pour ſatisfaire à votre amour-propre, & afin de vous mettre vous-mêmes en bonne eſtime en y mettant votre maiſon. Voilà l'erreur du temps & ce qui regne, & dont il ſe faut d'autant plus garder : car ſous ce prétexte de charité & d'affection pour ſa Communauté & pour ſon Ordre, on couvre fort bien l'amour de ſoi-même, ſon propre orgueil & ſa cupidité; on s'approprie ſi bien toutes choſes, notre Ordre, notre Monaſtère, notre Communauté, nos Sœurs;

Avis très important une faute très-commune.

tout de même que ces gens du monde qui parlent de leurs emplois, ma Compagnie, mes Carabins ; ou les autres: Je ſuis à M. le Prince, & moi à la maiſon de Lorraine, & moi à celle d'Orléans. Tout cela n'a qu'une même fin, quelque beau prétexte qu'on y donne: car enfin l'un & l'autre aboutit à une même prétention d'eſtime & de gloire pour ſoi-même & non pour Dieu.

VI. ENTRETIEN.

Au ſujet des Sœurs infirmes d'eſprit, & qui ne ſont pas bien ſages.

IL ne faut point que l'imbecillité & l'infirmité de nos Sœurs nous ſoit un ſujet de récréation ; au contraire nous devons en avoir compaſſion, & redoubler notre ſupport vers elles, en ſorte que notre charité ſoit plus grande où la miſére abonde davantage. Il ne ſert de rien de vouloir s'amuſer à les faire entrer en raiſon, & à leur parler pour cela. L'on ſçait bien qu'elles en ſont incapables, & ſi quelque choſe y pouvoit contribuer, ce ſeroit plutôt notre ſilence, & en ne parlant point d'elles, ni à elles ; car tout cela eſt ſuperflu, & ſur-tout en n'en vou-

port des
ités
it dans
tres.

lant point prendre ſon plaiſir, comme font toutes les perſonnes du monde. Notre légereté & le mépris que nous en faiſons, nous rendent plus ridicules & plus extravagantes devant les Anges qu'elles, & ils ont beaucoup plus de ſujet de ſe mocquer de nous, quoique les Anges ne le font pas ; car au contraire ils en ont de la douleur. Ce ſont les démons qui s'en mocquent, & à qui nous ſervons de jouet, quand nous penſons nous divertir avec celles qui ſont égales à nous devant Dieu. Or comme il ne faut pas les entretenir par récréation & par mocquerie, il ne faut pas auſſi que ce que nous diſons, qu'on ne leur parle point du tout & qu'on ne les écoute pas, que ce ſoit par mépris : comme il faut que ce ſoit la charité qui faſſe parler, il faut auſſi que ce ſoit la charité qui nous faſſe taire, & faire paroître qu'il eſt ainſi, en augmentant l'affection & la compaſſion que nous devons avoir pour elles dans notre cœur, quand nous ſommes obligées de ne leur en pas rendre des témoignages extérieurs, en nous amuſant à elles & à les écouter, parce que cela feroit tort à elles & à nous.

Sur ce qu'une Sœur ſouhaitoit, que la Maiſon pût être gouvernée toute la vie d'une Supérieure, ſans en changer que par la

mort, elle lui fit cette réponſe : Ma Sœur,
le pure Supé-s. c'eſt un très-mauvais ſouhait, ſi vous l'appuyez ſur la raiſon que vous dites, que c'eſt tous les trois ans à recommencer & avoir de nouvelles peines : cela vous en doit-il faire ? Pour moi, cela ne m'en feroit pas, parce que je regarderois Dieu dans toutes les Supérieures qui me ſeroient données. Le changement ne vous doit point troubler. Quoi ! eſt-ce qu'une Religieuſe connoît de viſage ſa Supérieure ? Elle en pourroit bien changer tous les jours qu'elle ne s'en devroit pas appercevoir. Et croyez-moi, lorſqu'on obéit à une Supérieure, parce qu'on l'aime & par la confiance qu'on a en elle, & non pas en la vûe de Dieu & comme à la perſonne de Jeſus-Chriſt, ce n'eſt point obéiſſance devant Dieu, & tant s'en faut que vous deviez attendre récompenſe de cette obéiſſance, que vous devez plutôt craindre un châtiment.

Enſuite on vint à parler des Maiſons qui ne veulent que des Princeſſes pour Abbeſſes, & des filles de condition, &
uine des mauvau- riches pour être Religieuſes. Aſſurez-vous, mes Sœurs, que c'eſt la ruine des Religions de rechercher tant l'un que l'autre, & il ne faut point demander d'autre cauſe de tous les déſordres qui y arrivent. Je n'entens pas dire qu'il faille

pour cela mépriſer généralement toutes les Princeſſes, & qu'il ne les faille point élire, quand elles ſont bonnes Religieuſes & bien vertueuſes ; mais il les faut choiſir tout comme d'autres & ſans nul diſcernement que de leur vertu & capacité pour bien exercer la charge.

VII. ENTRETIEN.

Le V. Dimanche après la Pentecôte.

Sur ces Paroles : Si votre juſtice ne ſurpaſſe celle des Phariſiens. *Matt.* 10.

LA Mere Angelique nous dit, qu'elle avoit admiré cette parole de notre Seigneur, & qu'il ne dit pas : Si vous les imitez dans leur avarice, leur orgueil, &c. vous n'entrerez point dans le ciel ; mais Si vous ne les ſurpaſſez dans ce qu'ils font de bien, qui étoit leur exactitude à obſerver la loi, leurs aumônes, leurs prieres, &c. Tout cela, dit-elle, ſont des actions de juſtice ; mais elles ne vous ſauveront pas, ſi vous ne les faites plus juſtement qu'eux. Ainſi toutes les obſervances de notre Régle ſont des œuvres de juſtice ; mais elles ne ſont rien, ſi elles ne ſont faites avec un cœur juſte,

c'eſt-à-dire, droit, parce qu'il ne regarde que Dieu & Jeſus-Chriſt, qui eſt notre Juſtice.

La juſtice des Phariſiens eſt une juſtice raiſonnable & humaine; mais pour avoir part au royaume que Jeſus-Chriſt nous a acquis par ſon ſang, il faut que notre juſtice ſoit celle qu'il nous a enſeignée par ſon exemple & par ſes paroles, qui eſt de nous aimer comme il nous a aimées, & de faire ce qu'il nous dit: *Si on vous frappe en une joue, préſentez l'autre, &c.* Cela comprend tout ce qu'il pouvoit nous dire de la parfaite juſtice, qui conſiſte à tout ſouffrir du prochain, & à tout faire pour lui, comme il a tout fait & ſouffert pour nous. Je vois cela ſi terrible, que je ne m'étonne point qu'on ſoit bien ſurpris à l'heure de la mort: car en vérité nous ne connoiſſons point la Juſtice de Dieu, mais elle nous ſera montrée à ce dernier moment, & je le prie que ce ne ſoit pas à notre condamnation. Se peut-il rien imaginer au-delà de ce que Jeſus-Chriſt a fait pour nous, & de la miſéricorde avec laquelle il nous ſouffre? Il nous demande que nous faſſions de même les uns envers les autres. On ne comprend point juſqu'où l'on doit s'accommoder au prochain, quelle douceur on doit avoir pour

oi con-
juſtice
nne.

ui, & quel déſir de le ſervir & de le contenter. Les Phariſiens s'eſtimoient juſes parce qu'ils ne tuoient perſonne; mais es Chrétiens ne ſont point juſtes, s'ils n'ont le cœur rempli d'une ſi grande charité pour le prochain qu'ils n'ayent pas e moindre reſſentiment de haine contre ui. Cela ne ſuffit pas encore, mais il aut qu'ils ayent une diſpoſition contraire, étant toujours diſpoſés à le ſupporer, à le contenter, & à lui obéir, en orte que ſi nous ſommes dans l'impuiſance de le ſatisfaire, nous en ayons un éritable regret. C'eſt ce qui nous doit ervir de preuve ſi nous avons la juſtice le l'Evangile; car on penſe quelquefois n être quitte, quand on a trouvé un rétexte d'impoſſibilité : mais vous ne dez point croire que cela vous juſtifie levant Dieu, quelque légitime que ſoit otre excuſe, ſi vous ne ſentez dans vore cœur un véritable regret de ne le ouvoir ſatisfaire, & d'être obligée de ui donner quelque peine. Et ce qui eſt errible c'eſt là la juſtice dont parle nore Seigneur, ſans laquelle il dit qu'on 'entrera point au ciel, non-ſeulenent ne point faire de mal au prohain, mais lui faire tout le bien que 'on peut.

Faire à ſon prochain tout le bien que l'on peut.

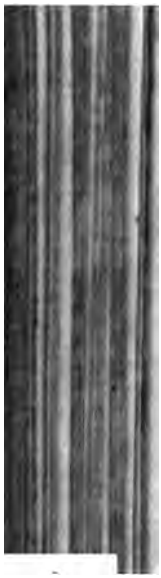
Ce qui nous fait voir que nulle action ni moment de notre vie n'eſt indifférent, c'eſt une ſemence de récompenſe ou de punition devant Dieu, non-ſeulement pour l'autre vie, mais auſſi pour celle-ci: car ſi nous ſommes fidéles dans les petites choſes, nous le ſerons dans les grandes. Au contraire ce qui fait que nous manquons en des choſes conſidérables, c'eſt qu'ayant manqué à Dieu dans les petites, ſa grace nous manque dans celles où nous voudrions qu'elle nous fut préſente : car Dieu fait tout par miſéricorde ou par juſtice, & c'eſt ce qui nous doit tenir dans la crainte. On s'étonne de voir tomber dans le relâchement des perſonnes qui couroient bien en apparence, pour uſer des termes de S. Paul : cela vient de ce qu'elles n'ont point couru avec la même ardeur qu'elles avoient commencé. Elles ont ceſſé de veiller ſur elles-mêmes, elles ſe ſont laſſées de combattre leurs paſſions, elles les ont laiſſées endormies au lieu de les faire mourir par la pratique de la mortification & de la vertu ; & enſuite les occaſions les ont réveillées avec plus de force que jamais.

Sur ce ſujet on vint à parler de quelques Saints, qui ont donné des exemples

d'une vertu extraordinaire, & qui ſurpaſſe les forces humaines, comme de la perſévérance des ſaints pénitens, dont parle ſaint Jean Climaque, & d'autres dont il ne me ſouvient pas : la Mere dit, que c'étoit par un miracle de la grace qu'ils avoient ainſi perſéveré, & que non-ſeulement leur vie eſt un miracle, mais auſſi le ſalut de chaque élu : que ſans un miracle de la toute-puiſſante & miſéricordieuſe bonté de Dieu, il ſeroit impoſſible que perſonne fut ſauvé, parce qu'il ſeroit impoſſible, ſans être ſoutenu de lui, de perſéverer dans cette mort continuelle, à laquelle nous ſommes obligés, & ſans laquelle il n'y a point de ſalut, puiſque de nous-mêmes nous panchons toujours au mal, comme une pierre qui ayant ſa pente naturelle en bas, ne peut demeurer ſuſpendue que par miracle : que cela ne doit pas néanmoins nous décourager, mais nous faire veiller & prier, puiſque les miracles ne coutent rien à Dieu.

Sur quelqu'autre ſujet elle dit, que les ames ſont quelquefois tombées ſans qu'elles le ſçachent. C'eſt pourquoi, dit-elle, David demande à Dieu qu'il le délivre de ces péchés ſecrets, qui ſe dérobent à ſa connoiſſance : car le démon ne de-

Péchés ſecrets bien redoutables.



Joan. 12. 35. mêmes. C'eſt pourquoi *ma*
que vous avez la lumiere, c'e
ſuivez les mouvemens que Die
ne, & les lumieres qu'il vous
ceux qui vous tiennent ſa plac
notre mal vient de ce que
geons ces lumieres, & de c
ne profitons pas des graces pr
nous fait. Il y a dans l'Ecritu
ple terrible de la réprobatio
qui mépriſent l'appel de Die
tique de la vertu; c'eſt en la
thi, vous en ſçavez l'hiſtoire.
ceſſe penſoit peut-être avoi
refuſer d'obéir au Roi, qui p
effet ne l'avoit mandée que p
par légéreté, étant peut-être
pendant elle eſt rejettée par le

ur dire qu'il trouvoit que ce traite-
ent qu'il lui avoit fait étoit bien rude.
éanmoins elle ne fut point rappellée, &
ſe contenta de chercher ſa conſolation
en mettre une autre en ſa place. *Gardez* *Apoc.* 3. 11.
nc bien votre couronne, de peur qu'elle ne
it donnée à un autre. On ne penſe point
ſez que Dieu n'a que faire de nous, &
e nous ne pouvons rien ſans lui ; &
ſt ce qui fait que les innocens tombent
ivent plus rudement que les autres,
rce qu'ils ont moins d'humilité & de
ainte. Quand on voit une perſonne
mmettre quelque faute, on croit qu'on
: bien éloigné d'en faire autant, & on
conſidere pas aſſez que c'eſt par la
ace de Dieu que l'on s'en trouve éloi-
é, ce qui fait en l'ame un commen-
ment de chûte. Il faudroit trembler de
ainte pour ſoi-même, lorſqu'on voit
mber les autres dans quelque faute :
r *qu'avez-vous que vous n'ayez reçu ?* & 1. *Cor.* 4. 7.
vous n'avez rien de vous-même, pour-
oi vous fiez-vous en vous-même ?

A la fin de cette Conférence, la Mere
venir une Novice pour lui dire ſa ré-
ption. Elle lui demanda, ſi elle ſentoit Montrer les devoirs d'une Religieuſe.
volonté affermie pour réſiſter conti-
ellement à ſes paſſions, ſi elle ne crai-
oit point un ſi grand engagement que

celui de la vie religieuſe, qui eſt une vie de mortification continuelle, d'une pauvreté de corps & d'eſprit, qui enferme une privation univerſelle de toute ſorte de ſatisfactions & même de toute ſorte de commodités, ſi Dieu ne permet pas que nous les ayons, & enfin une vie qui nous oblige d'être crucifiées avec Jeſus-Chriſt : que comme il n'eſt venu au monde que pour nous réconcilier à Dieu, en mourant pour nous ſur la Croix & pour détruire nos maladies ſpirituelles par ſes ſouffrances, nous ne pouvons être vraîment Religieuſes, ſi nous ne lui ſommes conformes dans cet état de ſouffrances & d'humiliations : que c'eſt la plus grande malédiction que l'on puiſſe s'attirer que de faire des vœux, ſans être dans ce deſſein de ſuivre Jeſus-Chriſt pauvre, humilié, & crucifié ; car *l'on ne ſe mocque point de Dieu.*

Gal. 6. 7.

Jeſus-Chriſt, modéle à ſuivre.

Vous ne vous faites pas Religieuſe, ma Sœur, pour conſidérer ce qui ſe fait, mais pour conſidérer ce que Jeſus-Chriſt a fait, & vous y conformer. C'eſt en cela que conſiſte votre vœu de converſion des mœurs, qui vous rendra conforme aux exemples de Jeſus-Chriſt dans une vie pauvre, languiſſante, & mourante comme celle qu'il a menée pour nous. Il ne

ous importe ce que font les autres, vous
e ſerez pas jugée ſur leurs actions, mais
r votre modéle Jeſus-Chriſt. Ne pen-
z jamais : on ſouffre bien cela à une
lle ; cela n'eſt rien pour vous, puiſque
:la n'eſt point ce qui vous juſtifie. Quand
ous aurez dans le cœur le vrai déſir d'imi-
:r Jeſus-Chriſt, que vous n'aurez d'autre
îe dans toutes vos actions, vous accom-
lirez la Régle ; mais ſans cela quoi que
.ſſent les autres, cela ne vous rendra
oint excuſable devant Dieu : car c'eſt à
ui que vous ouvrez la bouche pour lui fai-
e des promeſſes, & c'eſt à lui à qui il en
aut rendre l'effet, puiſque c'eſt à lui que
ous vous engagez. Souvenez-vous tou-
ours que vous êtes reçue en un jour où no-
re Seigneur donne cette inſtruction ſi im-
ortante, *ſi votre juſtice*, &c. Remarquez
u'il ne dit pas que nous devons fuir les
ices des Phariſiens, leur orgueil, leur
varice, &c. mais *ſi votre juſtice ne ſur-
paſſe la leur*, ſi vous n'êtes plus parfaite
& plus ſainte qu'ils n'étoient dans leurs
meilleures actions, dans l'obſervance exac-
e de la loi, &c. C'eſt-à-dire, qu'il faut
voir leur exactitude, mais d'une ma-
niere plus parfaite, ou bien il n'y a point
le ſalut. Ils ſe contentoient de ne point
uer, & il faut que nous ſoyons éloignés

de faire un ſigne de mépris ou d'indignation au prochain : ils gardoient les jours de Sabbat, & il faut que nous ſabbatiſions tous les jours en honorant Dieu.

Nous ſommes à préſent obligées de vous garder, mais vous ne l'êtes pas de vous faire Profeſſe. Comptez bien ſi vous avez de quoi achever cette tour, afin que les démons ne ſe mocquent pas de vous, & que vous ne ſoyez jugée indigne du royaume des cieux, ſi après avoir mis la main à la charrue, vous tournez la tête en arriere.

FIN.

PENSÉES ÉDIFIANTES

SUR LE MYSTERE

DE LA MORT

DE NOTRE SEIGNEUR

JESUS-CHRIST.

CE qui ſuit fut fait par Mademoiſelle *Jacqueline Paſcal*, qui ſe préparoit à entrer à Port-Royal, en conſéquence d'un billet de chaque mois que la Mere Agnès de Saint-Paul-Arnauld lui avoit envoyé, ſelon l'uſage de cette ſainte Maiſon.

PENSÉES ÉDIFIANTES

SUR LE MYSTERE

DE LA MORT

DE NOTRE SEIGNEUR

JESUS-CHRIST.

S *Penſées de Mademoiſelle* Paſcal
la mort de Jeſus-Chriſt ſont ſi lumi-
ſi ſublimes, qu'on a déſiré qu'elles
nies aux Penſées de M. Paſcal, ſon
ec leſquelles elles peuvent, dans leur
urer parfaitement. L'occaſion ne s'eſt
ntée de les y aſſocier, il ne convient
moins de les laiſſer plus long-tems
bſcurité. En les mettant en lumiere,
ropos de faire connoître leur auteur.
moiſelle Jacqueline Paſcal *étoit née*
mille où l'eſprit & la piété furent hé-
s. Elle poſſédoit des talens d'eſprit ſi
linaires, qu'ils lui avoient acquis dans
e une réputation, où arrive bien peu
nnes de ſon ſexe. Mais, touchée des
& de la maniere de vivre de M. ſon
ui ne reſpiroit alors que l'amour de
la perfection du Chriſtianiſme, elle
généreuſement à tous ſes avantages
voit fort aimés juſqu'à ce moment,
t cacher dans la Communauté de Port-
où elle fit profeſſion de la vie monaſ-

is ſa conſécration, elle ne fit plus
les perfections dont Dieu l'avoit ornée,
ur lui plaire uniquement. Le progrès
leux qu'elle fit en peu de tems dans la
joint à ſes grands talens naturels, la
r capable des emplois les plus difficiles,
remplit avec autant de fidélité que de

de toute étude & de toute applic
& M. Paſcal *perſuadé qu'il ne*
gliger pour rétablir ſa ſanté, ſe r
ſeil, & ſe jetta un peu dans le n
ſe diſtraire de toute occupation.
fitoit de ce loiſir pour venir ſou
ſœur, Dieu qui s'étoit autrefois
pour gagner la ſœur, ſe ſervit a
tère de la ſœur pour gagner entie
Dans ces fréquentes viſites elle
tant de force & de douceur, qu'el
de ſe retirer abſolument du com
de, de renoncer aux inutilités d
ne vivre que pour Dieu. Dès-lo
qui n'avoit encore que trente an
ces importantes vérités, embraſſ
& pénétrée que tout le monde
Mais cette ſage ſœur ne conſei

PENSÉES ÉDIFIANTES

Sur le Myſtère de la mort DE NOTRE SEIGNEUR J.C.

Par Mlle. JACQUELINE PASCAL, depuis devenue Religieuſe à Port-Royal, ſous le nom de Sœur de Sainte Euphemie.

I.

JESUS-CHRIST eſt mort par amour envers ſon Pere Eternel, parce qu'il eſt mort pour réparer par une offrande infinie l'offenſe qui lui avoit été faite. Il eſt auſſi mort par amour envers nous, parce qu'il a ſatisfait par amour à nos dettes; enſorte que le peu que nous pouvons, & que nous ne pouvons ſans lui, ſuffit pour les payer toutes.

J'apprens de-là que je dois mourir au monde par amour envers Dieu, pour lui rendre ce que je lui dois, en lui donnant tout mon cœur ſans partage, & ſatisfaiſant pour tous mes péchés par la pénitence, qui eſt enfermée dans cette mort, & par amour envers moi-même de la même ſorte.

Se donner Dieu ſans partage.

II.

Jeſus-Chriſt n'eſt pas mort pour ne plus vivre, mais pour ne plus être dans la ſouffrance, dans la foibleſſe, & dans les autres infirmités de cette vie humaine, pour vivre éternellement d'une vie exempte de toutes ces miſéres, toute ſpirituelle & toute divine.

J'apprens de-là qu'après que je ſerai ſéparée par ma mort au monde, de toutes les appartenances de la corruption de la nature, il faut que dès-lors je vive en Dieu ſeul, & que je ne vive plus à rien de ce qui appartient à ma premiere vie.

III.

Jeſus eſt mort réellement, & non pas en figure, ou en déſir ſeulement.

Cela m'apprend qu'il faut mourir effectivement au monde, & ne pas me contenter en cela d'imaginations & de belles ſpéculations.

IV.

La mort de Jeſus n'a rien d'extraordinaire, c'eſt-à-dire, que ſon corps a été privé d'une vie humaine, comme tous les autres, & il s'eſt tenu mort dans la poſture & la maniere, qui étoit propre à cet état.

Cela m'apprend, qu'encore qu'il faut faire mourir effectivement en moi la chair & tous ſes déſirs, il ne faut pas néanmoins qu'il paroiſſe rien d'extraordinaire, ni de ſingulier dans mes actions; mais que je faſſe ſimplement & uniquement celles qui ſeront conformes à mon état & à ma condition préſente.

V.

Jeſus eſt mort au regard de ſoi-même, en ce que réellement ſa ſainte ame & ſon corps ont été ſéparés, & qu'enſuite il a ſouffert toutes les privations que cauſe la mort, de la vûe, de l'ouie, de l'entendement, de tout mouvement, en ſorte qu'on l'emporte dans le ſépulcre, & qu'il ne s'y conduit pas ſoi-même, & il a bien voulu être privé de toutes ces choſes, quoiqu'elles fuſſent fort ſaintes en lui.

Cela m'apprend à mourir à moi-même en toutes choſes, même dans les plus innocentes, en ſorte que je ne produiſe plus de moi-même aucune action, mais que tout ce que j'opérerai ſoit tellement produit par l'obéiſſance que je dois aux maximes du Chriſtianiſme, & aux Supérieurs que Dieu m'a donné, que l'on puiſſe dire véritablement, que mon eſprit n'eſt plus en moi, & qu'il eſt de telle ſorte ſéparé de mon corps, que ce ne ſoit plus le corps qui le fait agir. Obéiſſance univerſelle.

VI.

Jeſus eſt mort non-ſeulement au regard de ſoi-même, mais encore au regard de ſa Mere, de ſes parens, & de ſes amis, les privant de la conſolation de ſa préſence, & ſe privant ſoi-même de la leur.

Cela m'apprend à ne pas mourir ſeulement à ce qui ne touche que ma perſonne, mais auſſi à tous les intérêts de la chair & du ſang, & de l'amitié humaine, c'eſt-à-dire, à oublier tout ce qui ne regarde pas le ſalut des ames, & à ne plus m'empreſſer dans les affaires temporelles. Oublier tout ce qui ne me ne pas à Dieu

VII.

Jeſus eſt mort au regard de tout le monde, en ſorte que le monde entier eſt privé de ſa préſence viſible, & du fruit de ſes exhortations, y laiſſant ſeulement ſes diſciples, qui étoient des copies de ſa ſainte vie qu'ils imitoient.

a **Cela m'apprend que lorſqu'on eſt mort au monde, il ne faut plus s'y produire, & qu'il faut ſe contenter de fructifier par le bon exemple & la bonne odeur que cette vie de mort peut répandre.**

VIII.

Jeſus n'a pas attendu de mourir de vieilleſſe, mais a comme prévenu la mort dans ſa plus forte jeuneſſe.

ir au de heure. Cela m'apprend à ne pas attendre la défaillance de ma vie pour mourir au monde, mais à prévenir ma mort réelle par la myſtique.

IX.

Jeſus eſt mort de mort violente, & non pas naturelle.

re vio- J'apprens de-là qu'encore que la nature répugne à cette mort violente, & que toutes les choſes humaines, qui ſont en moi, me portent à la fuir, je dois faire violence à tout cela pour mourir vraiment au monde.

X.

Jeſus eſt mort à la Croix, élevé au-deſſus de tout le monde, ayant ſous ſes pieds tout, & même ſa ſainte Mere.

ver au- de la J'apprens de-là que mon cœur doit être au-deſſus de toutes les choſes de la terre, & que par

cette élevation d'eſprit, qui n'eſt pas orgueilleuſe, mais celeſte, je dois regarder comme au-deſſous de moi tout ce qu'elle a de plus grand & de plus aimable, parce que comme je ne me dois glorifier qu'en la Croix de mon Sauveur, je ne dois auſſi rien eſtimer qu'elle.

XI.

Jeſus a voulu être tellement ſéparé de la terre en mourant, qu'il n'y tenoit que par l'inſtrument de ſon ſupplice, par où il y étoit néceſſairement joint.

Cela m'apprend à regarder comme des ſupplices tout ce qui me contraint à prendre quelque part aux choſes de la terre, & qu'il faut que la haine véritable que je conſerverai dans mon cœur pour ces choſes, en m'y ſoumettant néanmoins, faſſe qu'elles me ſoient une rude croix, afin que mourant au monde, je ne tienne plus à la terre, comme mon Sauveur, que par l'inſtrument de mon ſupplice. Fait ſuppli choſes terre.

XII.

Jeſus eſt mort tout environné de douleurs & de playes horribles, & néanmoins la penſée de pluſieurs eſt que ce ne ſont pas les douleurs qui l'ont fait mourir, n'ayant pu le faire ſi-tôt.

Cela m'apprend qu'encore que je fuſſe environnée & accablée de maux dans le monde, ils ne doivent point être le motif de ma mort au monde, & que comme il ne m'eſt pas commandé d'y vivre pour les ſouffrir plus long-temps, il ne m'eſt pas permis d'y mourir ſeulement, pour les éviter. Maux tif de au mo

XIII.

Jeſus eſt mort hors la Ville.

Cela m'apprend que la premiere choſe qu'il faut faire, c'eſt de ſortir du milieu du monde, pour mourir au monde.

XIV.

Quoique Jeſus mourut hors de la Ville, il fut néanmoins accompagné de beaucoup de monde.

Cela m'apprend qu'encore que je ne puiſſe pas m'en ſéparer entierement, ni quitter tout-à-fait les lieux où il habite, je ne dois pas laiſſer d'y mourir généreuſement.

XV.

Jeſus eſt mort publiquement devant tous ceux qui l'ont voulu voir.

le teſmain. J'apprens de là qu'encore que ma condition m'expoſe aux yeux de tout le monde, cela ne me doit pas empêcher d'y mourir.

XVI.

Jeſus meurt tout nud.

Cela m'apprend à me dépouiller de toutes choſes.

XVII.

Encore que Jeſus ait bien voulu ſouffrir ce dépouillement, il ne s'eſt pas néanmoins dépouillé ſoi-même.

uffrir d'êdépouillé tout. Cela m'apprend non-ſeulement à me dépouiller de toutes choſes, mais à ſouffrir que Dieu m'en dépouille par quelque voie que ce ſoit.

XVIII.

La mort de Jeſus l'a rendu mépriſable aux mé-

chans, elle leur a été utile pour cacher à leurs yeux ſa Divinité, & leur a fourni une horrible matiere de blaſphémer; mais elle a été pour les bons une matiere de la reconnoître & de la confeſſer publiquement. Elle a été un ſujet de ſcandale pour les uns, & de componction pour les autres.

Cela m'apprend à me préparer à cette honte, étant ſans doute que les hommes charnels me mépriſeront, & attribueront à foibleſſe, à ſtupidité, & à folie mon renoncement au monde, que de plus ſpirituels pourront attribuer au mouvement de l'eſprit de Dieu, en être touchés, & le glorifier. Mépris & jugement des hommes.

XIX.

Jeſus-Chriſt, comme il le dit par la bouche de ſon Prophéte, a été l'opprobre des hommes, & l'objet du mépris de ſon peuple. *Pſ.* 21. 7.

J'apprens de là à ſupporter avec joie le mépris que le monde fera de moi en cet état.

XX.

Jeſus eſt mort dans l'inſenſibilité de tous les maux, quoique ſon corps ſoit tout environné de playes.

Cela m'apprend à être inſenſible à tous les événemens fâcheux. Sainte inſenſibilité.

XXI.

Jeſus eſt inſenſible à tous les événemens bons & mauvais, & eſt ainſi dans une parfaite tranquillité.

Cela m'apprend l'égalité avec laquelle je dois recevoir toutes les agitations du monde bonnes ou mauvaiſes, ſelon ſon jugement, pour être par ce moyen dans un parfait repos.

XXII.

Jeſus eſt mort non-ſeulement dans l'inſenſibilité, mais auſſi dans la privation de tous les plaiſirs de la vie.

ion irs. Cela m'apprend que je dois non-ſeulement me tenir dans une véritable indifférence, mais auſſi me priver actuellement de tous les plaiſirs du monde.

XXIII.

Jeſus étant mort, eſt effectivement dans une inſenſibilité parfaite au regard de toutes les choſes du monde, de ſes biens, de ſes maux; mais la Divinité, demeurant unie à ce corps inſenſible, le ſaint Eſprit qui reſide en lui y a ſes déſirs, ſes ſenſibilités & ſes paſſions, de ſorte que ce corps inſenſible, étant tout pénétré de la Divinité, n'a plus aucun ſentiment pour les choſes de la terre, & tout ce qui eſt ſenſible en lui ne l'eſt que par le ſentiment unique de l'Eſprit de Dieu, puiſque ce n'eſt autre choſe que lui-même.

ıle ſenſi- : utile. J'apprens de-là que l'inſenſibilité qui me doit rendre immobile à tous les événemens du monde, bons & mauvais, ne doit pas me rendre incapable de ſentir aucune joie ou triſteſſe, mais ſeulement de celles du monde, me rendant d'autant plus ſenſible aux choſes qui regardent Dieu, que n'étant nullement occupée de celles de la terre, je n'aurai à penſer qu'à celles-là, parce qu'ayant fait une abnégation entiere de mon eſprit propre, je ne dois plus agir que par le mouvement de l'Eſprit de Dieu.

XXIV.

Encore que Jeſus dans tout le temps de ſa mort n'ait aucunement de vie, néanmoins ſes pieds &

ſes mains par leurs playes, ſa bouche même & ſa langue par l'attouchement du fiel, & enfin toutes les bleſſures de ſon corps étoient autant de langues & de voix, qui par un langage très-intelligible, autant qu'elles en étoient capables, ſans ſortir de ſon état, publioient les grandeurs de Dieu, qui avoit exigé une telle ſatisfaction, & reprochoient aux hommes leurs péchés, qui avoient beſoin d'une telle réparation, & prêchoient ſans ceſſe aux Chrétiens la grandeur de leurs devoirs, & parmi tout cela ſa bouche a effectivement gardé le ſilence.

Cela m'apprend qu'encore que je ne doive point me taire ſur toutes ces choſes, autant que je puis, dans la condition où il a plu à Dieu de me placer, je dois néanmoins les publier plus par mes actions que par mes paroles, & que me taiſant de parole & de voix, mes actions ne ſe doivent pas taire. Parler ſes actions

XXV.

Jeſus mort, quoique ſans mouvement, eſt pourtant agité, quand il le faut; il eſt détaché de la Croix, & de-là porté dans le tombeau; mais il n'a point de part à tout cela, ne le faiſant point par lui-même.

Cela m'apprend que je dois agir toutes les fois qu'il le faudra, mais que je ne dois jamais faire aucune action par mon propre eſprit. Eviter d par ſon pre eſprit

XXVI.

Jeſus eſt encore quelque temps attaché à la Croix après ſa mort, & lors même qu'il en eſt deſcendu, ſon corps ne laiſſe pas d'être environné de toutes ſes playes : il eſt toujours dans la pauvreté & dans l'opprobre, & par conſéquent dans la privation des biens contraires à ces maux, en ſorte que ſi par un miracle qu'il n'a pas voulu

faire, ſon ame fut retournée dans ce corps, pour le rendre encore paſſible, il eût en même-temps ſenti toutes les pointes de la douleur univerſelle, qu'il ſentit lors de ſa Paſſion.

Cela m'apprend qu'encore que la poſſeſſion de tous les biens du monde, & la ſouffrance de tout ce qu'il évite avec plus de ſoin, ne ſoient pas capables de me toucher, parce qu'étant morte au monde, je ſuis devenue inſenſible à tout ce qu'il a & à tout ce qu'il eſt, je ne dois pas laiſſer de fuir les uns, & de rechercher les autres avec ardeur, afin que ſi par une punition, qui ne ſeroit que trop juſte, Dieu permettoit à cet eſprit du monde de revivre en moi, pour m'y faire revivre, me voyant environnée de tout ce qu'il appelle maux, & privée de tout ce qu'il appelle biens, je commence à ſentir la douleur qu'un tel état cauſe aux perſonnes qui ſont ſenſibles à tous les événemens, & que cette douleur, que je me ſerois volontairement procurée, me tint lieu de peines ſatisfactoires pour être ſauvée comme par le feu; mais j'eſpére que, comme mon Sauveur n'a pas voulu être paſſible depuis ſa mort, il empêchera auſſi par la toute-puiſſance de ſa grace ceux qui l'imitent dans ſa mort, de le redevenir à l'égard des choſes du monde.

ion qui devenir ar la

XXVII.

Jeſus eut après ſa mort le côté percé d'un coup de lance, & il en ſortit de l'eau & du ſang, qui étoit reſté liquide par miracle, & cette playe eſt toujours demeurée ouverte, depuis même ſa réſurrection.

J'apprens de-là qu'après avoir fait mourir la chair, & avec elle toutes les paſſions qui ſont ſa vie, comme la charité eſt la vie de l'ame; il faut encore percer la principale & celle où réſidoit plus particuliérement la vie de la chair; quoique je ne

éceſſité de mortifica- n conti- elle.

ſente plus qu'elle ait aucune vie ; je dois par des mortifications continuelles tâcher de l'étouffer, comme ſi elle ne l'étoit pas déja ; afin que pratiquant tout ce qui lui eſt contraire, je forme, moyennant la grace de Dieu, une habitude, qui paſſant en naturelle, ſoit ſa mort véritable à mon égard, & ſoit comme la playe du cœur de mon Sauveur, après laquelle il ne pouvoit plus vivre naturellement, afin que par cette playe ſortent tous les reſtes de la foibleſſe & de la force humaine, qui ne ſervent qu'à me rendre incapable du bien, & capable du mal, lequel réſidoit dans ce cœur, & qui par un prodige funeſte reſte encore en nous après être mort au monde, & il faut ſans ceſſe r'ouvrir cette playe, afin qu'elle ne ſe referme jamais tout-à-fait.

XXVIII.

Je vois Jeſus mort en trois lieux différens ; à la Croix à la vûe de tout le monde ; deſcendu de la Croix au milieu de ſes amis ; & dans le tombeau dans une entiere ſolitude ; & en ces trois lieux il eſt également mort.

Cela m'apprend qu'en quelqu'état que je me puiſſe trouver, de converſation ou de ſolitude, je dois toujours être morte au monde, auſſi-bien en l'un comme en l'autre.

XXIX.

Lorſque Jeſus eſt ſur la Croix environné du peuple, je lui vois les mains pleines de cloux qui l'y attachent, & il les a vuides, lorſque les ſiens l'ont ôté de la Croix, & auſſi lorſqu'il eſt ſeul dans le ſépulchre.

Cela m'apprend que ſi la divine Providence me donne en maniement des choſes temporelles, je Cloux ſpirituels, & cloux temporels.

m'y dois ſoumettre, quoique ce ſoit des liens, qui me tiennent attachée aux choſes de la terre, & qu'il faut en même-temps que l'averſion que j'aurai pour toutes ſes attaches, faſſe qu'elles me tiennent lieu des cloux de mon Sauveur, qui lui faiſoient de cruelles playes, en même-temps qu'elles tenoient ſon corps attaché à la Croix, & par la Croix à la terre qui la ſoutenoit : & j'apprens du temps, où il a eu les mains vuides, qu'en quelqu'état que je ſois, de commerce avec les hommes, ou de retraite, je puiſſe avoir les mains vuides de tout maniement, & de toute affaire, s'il plaît à Dieu de m'en décharger.

XXX.

On revêt Jeſus-Chriſt après ſa mort d'ornemens convenables aux morts.

s ha- J'apprens de-là à témoigner par mes habits que je ſuis morte pour le monde.

XXXI.

Quoique Jeſus-Chriſt fut revêtu des ornemens des morts, néanmoins ils n'étoient que conformes à ſon état, parce qu'il étoit effectivement mort.

u'ils doi- Cela m'apprend qu'encore qu'il ſoit vrai que je
être. dois témoigner par mes habits que je ſuis morte au monde, je n'y dois rien avoir de ſingulier & d'extraordinaire, mais ſimplement conformes à mon état préſent.

XXXII.

Le drap dans lequel on enſevelit Jeſus n'étoit pas à lui.

J'apprens de-là à ne me pas attacher aux cho-

ſes qui ſont les plus proches de moi, & qui me ſont les plus utiles, & à ne pas les regarder comme m'étant propres, mais étrangeres.

XXXIII.

Jeſus fait paroître qu'il eſt mort, non-ſeulement par ſes habits, qui ne ſont pas autres que ceux des morts, & par la maiſon qu'il habite, qui eſt le ſépulchre, mais auſſi par toutes les poſtures de ſon ſaint corps.

Cela m'apprend qu'il faut témoigner au monde que je ſuis morte pour lui, non-ſeulement par mes habits & par ma maiſon, mais auſſi par toutes mes actions. Langag actions.

XXXIV.

Incontinent après la mort de Jeſus, ſon corps eſt dérobé aux yeux des hommes, pour être enfermé dans le ſépulchre, & depuis ce moment perſonne ne l'a plus vû, même après ſa réſurrection, car il n'eſt apparu qu'à ſes diſciples.

Cela m'apprend qu'après être morte au monde, je dois me cacher de lui, en ſorte qu'il ne me revoie jamais, & que ſi je ne puis m'y rendre entierement inviſible, & que la charité m'oblige à me manifeſter encore à quelqu'un, il faut que ce ne ſoit qu'à des véritables diſciples de Jeſus-Chriſt. C'eſt ce que m'apprend ſaint Paul, quand il dit aux Chrétiens : *Vous êtes morts, & votre vie eſt cachée en Jeſus-Chriſt.* Il ne dit pas que votre vie ſoit cachée, ce qu'on auroit pu prendre pour un conſeil de perfection, mais il dit poſitivement : *votre vie eſt cachée ;* marquant par-là que c'eſt l'état naturel du Chrétien. A qui doit ſe fa connoître Coloſſ. 3.

XXXV.

Jeſus a voulu qu'on l'embaumât peu de temps après ſa mort, ſans qu'il en eut beſoin pour empêcher la corruption de ſon corps.

ver up- J'apprens de-là à ne pas me contenter de mourir au monde, mais quelque vertu que j'aie par la grace de Dieu, à uſer de toutes les précautions néceſſaires pour empêcher que je ne vienne enfin à me corrompre : ce qui arrivera en moi très-facilement, ſi je ne ſuis toujours armée de myrrhe & d'aloës, c'eſt-à-dire, de la mortification & de l'oraiſon.

XXXVI.

Jeſus après ſa mort a été renfermé dans un ſépulchre de pierre, comme en un lieu de retraite, dans lequel il a ôté à ſes yeux le moyen de voir naturellement tout ce qui étoit au-dehors, & *non* ſeulement cela, mais il a voulu avoir les yeux fermés par la mort, étant ainſi privé de la vûe même du lieu où il étoit renfermé.

de per- Cela m'apprend qu'il ne ſuffit pas, pour imiter
i. mon Seigneur en ce point, de m'éloigner par affection, ni même par effort, du commerce & de la vûe du monde, mais qu'il faut que je me décharge, autant que je pourrai, des choſes domeſtiques les plus proches & les plus intimes & inſéparables de ma condition, ſans me complaire dans la vûe & la jouiſſance de ces choſes.

XXXVII.

Jeſus eſt enfermé ſeul dans ce ſépulchre, étant auſſi ſéparé de ceux-mêmes, qui étoient morts avec lui, & autant du bon larron que du méchant, quoique d'ailleurs le bon fut uni à l'a-

de Jeſus-Chriſt dès le moment de ſa mort.

Cela m'apprend à me ſéparer, autant que je Progrès dans
urrai, des perſonnes qui ont renoncé au monde la ſolitude.
ume moi, & même des parfaits, afin de m'é-
lir dans une ſolitude réelle & parfaite : mais
même-temps je m'y dois tenir unie par une af-
tion ſpirituelle, pour jouir enſemble, par une par-
te union de cœurs formés par la charité, d'une
titude parfaite, autant qu'elle le peut être en
te vie.

XXXVIII.

Jeſus n'eſt enfermé dans le ſépulchre, qu'après
il eſt entierement mort, & que l'on en eſt aſ-
é.

Cela m'apprend à ne pas ſortir entierement du Quand on
nde, qu'après que je ſerai certaine d'être ef- peut quitter
tivement morte au monde. le monde.

XXXIX.

En cet état Jeſus eſt privé de la jouiſſance de
s les objets, qui frappent les ſens, non-ſeule-
nt parce qu'étant enveloppé d'un drap & d'un
ire, & renfermé dans un rocher impénétrable,
toit comme à l'abri de toutes les choſes les plus
ſibles, mais auſſi parce que n'ayant plus de
, il n'avoit plus le principe du ſentiment, &
ainſi il s'étoit ôté la faculté de ſentir, quand
me il eût été expoſé à toutes choſes.

Cela m'apprend que pour imiter parfaitement Comment on
n Sauveur en ce point, il faut non-ſeulement ſe ſépare des
nfermer dans des murailles, & s'enſevelir ſous choſes du ſiè-
voiles, mais auſſi parce que des réſolutions in- cle.
lables, ou même des vœux ſolemnels nous ôtant
ouvoir de toutes les choſes du ſiécle, nous en
dent l'uſage impoſſible, & nous préſervent ainſi
ntr'elles, quand même nous y ſerions expoſés.

XL.

Jeſus a été enfermé dans un lieu de retraite, mais il a voulu qu'il ne fut pas ſien.

regarder en un im-

Cela m'apprend qu'il ne ſuffit pas de me ſéparer de cœur d'avec le monde, & même me dérober à ſes yeux ; mais qu'il faut que je ſois auſſi dégagée de l'affection du lieu de ma retraite, & que je la dois conſidérer comme un lieu d'emprunt.

XLI.

Tant que Jeſus eſt dans le tombeau, il y demeure paiſiblement, & en ſort néanmoins dans le temps ordonné.

J'apprens de-là à n'avoir ni amour ni attache pour le lieu de ma retraite.

XLII.

Jeſus eſt mort dans une parfaite ſolitude au regard de toutes les choſes créées, mais il eſt toujours accompagné de la Divinité.

ie remplit Dieu.

Cela m'apprend qu'il faut qu'un entier dégagement, pour le moins du cœur, me mette dans une vraie ſolitude, mais il faut en même-temps que je ſois remplie de l'eſprit de Dieu.

XLIII.

La mort de Jeſus n'a point ſéparé ſon ame ni ſon corps de la Divinité ; au contraire elle l'a ſéparée de toutes choſes, excepté de la Divinité ; & ils ont été unis d'une maniere bien plus admirable, en ce qu'il eſt bien plus difficile de concevoir qu'un corps mortel ſoit uni au Dieu vivant, & que

a même Divinité ſoit unie perſonnellement à deux choſes entierement ſéparées.

J'apprens de-là qu'il faut que ma mort au monde accroiſſe, & augmente mon union avec Dieu, & me rempliſſe d'une plus grande charité pour lui & pour le prochain. Effets d'une plus grande union en Dieu.

XLIV.

La mort de Jeſus n'a pas détruit ſon corps, qui eſt demeuré entier dans le ſépulchre ; car Dieu n'a point ſouffert que ſon ſaint corps ait ſenti la corruption, & la mort n'a rien fait paroître de nouveau que du repos, au lieu du mouvement & de l'agitation.

Cela m'apprend que pour mourir au ſiécle, il n'eſt pas queſtion de détruire ſon corps, mais ſeulement de faire ceſſer le trouble & les agitations du cœur par un ſaint repos, établi ſur la ruine des principes de ces agitations, qui n'eſt autre que les paſſions. Ne pas détruire ſon corps.

XLV.

Tant que Jeſus demeure mort, ſon ſaint corps demeure toujours dans la terre, mais en ſorte néanmoins qu'il eſt ſéparé de tout le commerce des hommes.

Cela m'apprend qu'encore que je ſois morte au monde, je ne dois pas laiſſer de demeurer dans la terre ; mais que je dois vivre dans l'éloignement de tout le commerce du monde.

XLVI.

Jeſus n'eſt pas oiſif dans ſa mort, car il va délivrer les ames des ſaints Peres.

Cela m'apprend qu'il ne faut pas que ma mort au monde me faſſe mener une vie oiſive ; mais que je Eviter l'oiſiveté.

dois travailler ſans ceſſe à des œuvres de charité, ſur-tout ſpirituelles, & autant envers moi qu'envers le prochain, travaillant à rendre la liberté à mes bons déſirs.

XLVII.

Jeſus n'eſt pas entré triomphant dans le Ciel, au moment que la mort l'a ſéparé du monde, mais il a attendu pluſieurs jours après.

Souffrir la privation des graces ſenſibles.

Cela m'apprend à ſouffrir en patience la privation des conſolations céleſtes, où les perſonnes mêmes qui ſont mortes au monde, ſe rencontrent ſouvent, & attendre avec patience le temps ordonné de Dieu, pour me faire entrer dans la poſſeſſion ſenſible de la grace, qui eſt la gloire commencée, & enſuite l'heure arrêtée de toute éternité, pour me donner entrée dans la gloire conſommée.

XLVIII.

Jeſus eſt mort, & en mourant il n'a point laiſſé les ſiens orphelins, mais il leur a envoyé ſon ſaint Eſprit, qui eſt ſon divin amour pour les aſſiſter, & lui-même y demeure inviſiblement juſqu'à la fin du monde.

Maniere de ſe ſéparer des ſiens.

J'apprens de-là à me ſéparer des miens en quelque maniere que ce ſoit : j'y dois néanmoins toujours demeurer par une affection, qui naiſſe purement de Dieu, & les aſſiſter de mes prieres.

XLIX.

Jeſus après ſa mort a été plus environné de ſes ennemis que de ſes amis ; les premiers euſſent volontiers empêché les merveilles de ſa nouvelle vie, comme ils tâcherent d'en cacher la vérité, mais ils ne firent ni l'un ni l'autre.

Cela m'apprend que quoique le nombre de mes ennemis ſoit plus grand que celui de mes vrais is, & que j'en ſois ſans ceſſe environnée ; cependant après ma mort au monde, je ne dois pas ler de continuer cette mort par la nouvelle vie je dois mener malgré leurs efforts.

Reſiſter aux ennemis du ſalut.

L.

C'eſt proprement par la mort du corps naturel Jeſus, qu'il a donné la vie à ſon corps myſti- , qui eſt l'Egliſe.

Cela m'apprend qu'il faut que ma mort au monſoit le principe de ma vie en Dieu.

LI.

Le Myſtère de la mort de Jeſus renferme tous les res qui l'ont précédé, puiſqu'ils ſe devoient is terminer à cette mort, qui devoit ſeule opé- la rédemption du monde.

Ce qui nous apprend que dans une ame tous les ns mouvemens, tous les bons déſirs, les bon- s actions que Dieu lui fait faire, n'ont leur per- ction, & ne contribuent point à leur ſalut, juſ- à ce qu'ils ſoient arrivés à ce point d'opérer la ort de la volonté, qui l'anéantit heureuſement ns celle de Dieu : après quoi la réſurrection ne ut manquer de ſuivre, qui donne une vie nouelle à ces ames, leſquelles ont renoncé au principe la mort ſpirituelle, qui eſt la propre volonté. men.

Mourir à ſa volonté propre.

FIN.

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans les Entretiens ou Conférences de la M. ANGELIQUE.

A

Abſolution, malheur de la précipiter, 104.
Accuſations faites par d'autres, utiles, 360. Rien de meilleur que d'être corrigé, 393.
Affaire unique & importante, comment on s'y applique, 349 *& ſuiv.*
Alleluia, raiſon de ſon uſage, 31.
Ame, on n'en déſire point la guériſon, 52. Sa réſurrection, divers exemples, 398.
Amour de Dieu fait ſeul obſerver la loi, juſqu'où il doit s'étendre, 297 *& ſuiv.* Aimer la loi de Dieu en tout, 305. Unique choſe néceſſaire, 379.
Anges, reſpect pour les Saints Anges, 205. Eſprit ſubtil de ces intelligences, 266. Maniere de les imiter, 363. D'où vient la victoire des bons Anges, 368. Devoir envers les Anges Gardiens, parole remarquable à ce ſujet, 381 *& ſuiv.*
Apôtres, pourquoi on en ſçait peu de choſes, 214.
Arnauld (la Mere Angelique), ſon détachement, 4. Pieux déſir de cette Mere, 18. Son humilité

humilité, 19. Sa dévotion dans l'enfance, 21. Trait de cette grande ame, 29. Affoibliſſement dont elle ſe plaint au ſujet de la pauvreté, 37 *& ſuiv.* Sa charité, 301. Sa douceur, aveu de ſa ſenſibilité, 302. Lire l'abregé de ſa vie, pour la mieux connoître.

Avancer, ne pas avancer, c'eſt reculer, 260.

Avis important, 24. Aimer à recevoir des avis, 129. Les recevoir de bon cœur, & panſer ſes ulceres, 247.

B

Beſoin, quel eſt le nôtre ? 331.

Bien, principe & fin de tout bien, 239. Sageſſe dans le bien, 336.

Blâmer, réſerve à le faire, 232.

Bruit, ſçavoir s'y accoutumer, 310.

C

Capucin, à Chaumont en Baſſigny, mort en odeur de ſainteté, 237.

Chair, ce qu'on doit entendre par ſes déſirs, 268, 290.

Charité bien ordonnée, ſon effet, 78, 209. Caractère de cette vertu pour le Ciel, 92. Œuvres faites ſans charité rendent coupables, 120. Force de la charité, 119. Fait accomplir la loi ; Caſuiſtes ennemis de ce précepte, 158. La cupidité peut faire ce que fait la charité, 211. Effets du refroidiſſement de cette vertu, 354.

Charité fraternelle, ſon importance, 50.

Chrétiens, comment les premiers étoient crucifiés, 45. Leur caractère, 66. Ceux du tems préſent, 67. Un Chrétien doit être une image vivante de Jeſus-Chriſt, 192. Diſpoſitions des premiers Chrétiens, 361. Utilité d'un ſilence chrétien, 370.

Ciel, comment on y entre, 43. Quoi qu'il en coûte, le Ciel eſt donné pour rien, 330.
Clairvaux, pénitence ancienne de cette maiſon, 392.
Cœur, effet de ſon changement, 47. Sa dureté la plus terrible peine, 327.
Combat perpétuel ſur la terre, 299.
Commandemens, malheur de mépriſer les moindres, 204.
Commodités, recherche qu'on en fait, 71.
Communautés, cauſe de leur ruine & du relâchement, 127, 143. Reméde à ces maux, 142. Ruine des Maiſons, 175. Ce qui les ſoutient, *la même*. Avantage de vivre en commun, 189. Ce qui les ruine & les ſoutient, 274. Comment elles ſe relâchent, 356. Ce qui les perd, 414 & 418. Vice ordinaire & peu connu des Communautés, 415.
Communion, ſes fruits, 177. Pureté pour y participer, deux manieres d'en approcher, 233. Diſpoſitions pour communier ſouvent, & Communions indignes, 288.
Concupiſcence, ſa malice, 56.
Confeſſion, ſes défauts, 262.
Confiance en Dieu dans l'extrémité des maux, 271. Effets du défaut de confiance, 272. Motif de confiance pour le ſalut, 276. Trop raiſonner, obſtacle à cette vertu, 378.
Confuſion, de deux ſortes, 137.
Conſcience, ſoin d'écouter Dieu dans les troubles dont elle eſt agitée ; trait remarquable à ce ſujet, 324.
Converſion, on doit plus déſirer la ſienne que celle des autres, 156.
Crainte, quel en eſt le vrai ſujet, 3. Ne point craindre les hommes, 159. Crainte ſervile & crainte filiale, 193. Crainte des créatures, bonne à ceux en qui la charité n'eſt pas parfaite,

241. Craindre d'être aimé des hommes, 283.
Creation nouvelle, ce que c'eſt, 371.
Croix de Jeſus-Chriſt, pourquoi ſa découverte en a été faite ſi tard, 44.

D

Damnation, Dieu n'y a point deſtiné les hommes, 279.
David & Saül, différence de l'un & de l'autre, 82. David & Salomon bien contraires dans leurs fautes, 121.
Défauts, tolerance d'un eſprit aliéné : conduite injuſte du monde à cet égard, 212 *& ſuiv.*
Demon, ſes imitateurs, 100. Son accuſation à craindre, 116. Bêtes inviſibles à redouter, 125. Ravir au démon ſes armes, 213. Subtilité de cet eſprit, 266. Comment on lui réſiſte, 267. Vrai mépris du démon, *la même*. Perte du premier Ange par la confiance en ſoi-même, 373. Ce que le démon a perdu, 375. Puiſſance de la magie, 376.
Dévotion, quelle eſt la vraie, 98, 319.
Detachement, ſe détacher des plus ſaintes perſonnes, 317, 387. La mort de nos guides nous eſt utile, 403. Inquiétudes à ce ſujet contraires à Dieu, 403, 406, 413.
Dieu, le regarder en tout, 8, 203. Voix de Dieu, 14. Degrés de l'attachement à Dieu, 23. Sa vûe, remède des penſées inutiles, 39. Moyen de trouver Dieu, 108. Trois ſortes de perſonnes qui ne cherchent pas Dieu fidélement, 118. Ce que c'eſt que maudire Dieu, 135. Soumiſſion à Dieu dans ſes bons déſirs, 149. Motifs de confiance en lui, 150. Ne ſouhaiter que la volonté de Dieu, 153. Ce que c'eſt que ſuivre Dieu, 186. Dépendre de Dieu en tout, 222. Marques qu'on ſuit l'eſprit de Dieu, 235. Baſſeſſe

de la créature vis-à-vis la grandeur de Dieu, 245. Œuvres de Dieu incompréhenſibles, 254. Comment on eſt devant Dieu, 258. On ne remonte point plus haut que la volonté de Dieu, 262. Retenue à juger de ſa conduite, 326. Attendre les momens de Dieu, 333. Effets admirables des deſſeins de Dieu, 364. Ce que c'eſt qu'avoir la loi de Dieu dans le cœur, 401. Amour de Dieu pour nous plus grand que celui d'aucune créature, 404. Se donner tout à Dieu, pour obtenir tout, 410.

Difficultés du ſalut, courage pour les vaincre, 96. Remercier Dieu au lieu de ſe décourager, 99.

Diſtractions, moyens de s'en délivrer, 53.

Don de Dieu, on fait plus d'état du don que du Donateur, 228. Comment on eſt puni, *la même.*

Donner, généroſité à donner fort à craindre, 70.

Dots, exactions qu'on en fait pour les Religieuſes, 130.

E

Egliſe, ce qui ruine une Egliſe particuliere, 179. Prêtres non appellés, malheur de l'Egliſe, 271.

Elus, vûe qu'ils ont de leurs fautes, 145. Eſpérer d'être de ce nombre, 218. Eprouvés par l'affliction, 291. Comment Dieu les traite comme une vigne, 290. Le ſalut de chaque Elu eſt un miracle, 422.

Endurciſſement terrible, 4. Marque de ce vice, 5.

Enfer, voies qui y menent, 41. Vûe de l'enfer rend tout ſupportable, 123. Peine de l'enfer la plus grande, 196. Vraie crainte de l'enfer, à quoi elle porte, 280. Moyen d'éviter l'enfer, 286.

Entrepriſes, comment on s'ingere dans les plus ſaintes, 220.

Envie, quel eſt ce vice, 168.

Eſpérance en Dieu, ſes fruits, 202. Confiance aux

hommes funeſte, 201. Ne jamais déſeſpérer, 249.

Eternité, effets que ſa vûe produit, 23. Belle maxime à ce ſujet, 61, 103.

Evangile, grace de ce don, 39. Inutile ſans la grace, 215. Loi écrite dans les cœurs plus néceſſaire que l'Evangile écrit, 318.

s'*Excuſer*, comment on peut le faire, 138. Mauvaiſes excuſes, 318 *& ſuiv.*

Exercices, ſoin à les remplir, 134.

Extaſes, de trois ſortes, 251. Extaſe très-poſſible, 252. Extaſes du démon, 253.

F

Fautes journalieres, comment elles s'effacent, 277. Humiliation utile dans ſes fautes, ſans ſe troubler, 341.

Ferveur dans le bien, 295. Fidélité aux petites choſes, 311. A ſes devoirs, pour attendre Dieu, 345.

G

Grace, changement qu'elle fait, 95. Grand miracle qu'elle opere, 108. Manquer de grace, prétexte ridicule, 140. Moyen d'être confirmé en grace, 230. La grace convertit parfaitement, 249. Faire uſage de la grace, ce que c'eſt, 250. La grace donnée pour détruire tout l'humain, 251. La grace ſeule répare les chûtes, 343. Talens inutiles pour cela, 344. La grace ſeule fait le mérite, 352. La grace de Dieu reçoit du déchet en nous, 365. Oppoſition à la grace par la concupiſcence, 367. Moyen d'attirer la grace, 371.

Graces, actions de graces du bien qu'on a fait, 269. Rendre à Dieu ce qu'on a reçu de lui, malheur de ſe l'approprier, 374.

H

Habitudes, moyen d'y remédier, 224. Elles ſervent de bourreau, 246. Combattre ſans ceſſe ſes paſſions, 247.
Humbles, ſeuls aimés de Dieu, 205. Grand trait d'une ame humble, 326. Humbles haïs des orgueilleux, 384. Ils ſont peu connus, 385.
Humilité, ſource de paix, 42. Comment elle ſe combine avec la charité, 77. Humilité de ſaint Pierre, écueil des hérétiques, 80. Force de cette vertu dans David, 83. Image de cette vertu, 105. Effet de la vraie humilité, 170. Belle comparaiſon, 206. Ecueil de l'humilité, 359.

I

Jean-Baptiſte, éminente vertu de ce Saint, 84 & 89.
Jeſus-Chriſt, recours continuel à lui, 14. Moyen de renaître en lui, 48. Source de paix, 106. Paſſion de J. C. dans le cœur, 161. Humilité de J. C. dans ſes ancêtres, 166. Déſir de ſon avénement, 184. Son joug léger, 207. Sçavoir J. C. crucifié en ce monde, c'eſt tout ſçavoir, 263. Attente de J. C. comment on s'y prépare, 343. Qui ſont ceux qui croient en J. C. 384. Comment on épouſe J. C. en cette vie, 396. Modéle à ſuivre, 426.
Imperfections des plus ſaintes Maiſons, mauvais effet de ce défaut, 76 & *ſuiv.*
Infirmité humaine n'eſt pas un péché, 240. Support des infirmités d'eſprit dans les autres, 416.
Jubilé, comment on le gagne, 49. Garder le ſilence, 54. Devoir eſſentiel alors, 58.
Judas, comment on l'imite, 7.

Jugement de Dieu, jour où tout eſt manifeſté, 145. Crainte de ce Jugement, 182.
Juſtice chrétienne, en quoi elle conſiſte, 419 *& ſuiv.*

L

Langueurs de l'ame, leur reméde, 81.
Livres, on ſe contente d'en avoir, ſans en profiter, 265. Ménager le tems de lire, 311. Comment on doit lire, 312. Fuir la curioſité dans la lecture, 338.

M

Main gauche, ce que c'eſt, 269.
Maladie, diſpoſition à cet égard, 392. Maladies de l'ame, aveugles, boiteux, lépreux, ſourds, 397 *& ſuiv.*
Malheurs, conduite qu'on y doit tenir, 25, 231. Soumiſſion à Dieu dans les maux, 101. Injuſtice de s'en plaindre, 126. Néceſſité d'être éprouvé par les maux, 188. Importance de profiter des maux, 226. Diſpoſitions dans les plus grands maux, 372.
Martyre, devoir de s'y diſpoſer, & comment? 338. Bon moyen pour obtenir cette grace, 339. Martyre des mœurs néceſſaire, 362. Martyre dans les fonctions du miniſtère, 257.
Miracle, on en peut abuſer, 64, 68.
Miſere, combien la nôtre eſt exceſſive, 148. De quoi elle nous rend capables, 194.
Miſéricordieux, ce que c'eſt, 295. Faire miſéricorde à Jeſus-Chriſt, ſens de cette parole, 411.
Mort, pourquoi elle ſurprend, 180. Vigilance contre la mort, 197. S'y préparer, 226. Moyen de n'en être pas ſurpris, 275.
Morts, abus qu'on commet à ce ſaint jour, oc-

caſion de mocquerie par les hérétiques, 292 & ſuiv.
Mourir à ſoi-même, comment le faire, 300.

N

Noees éternelles, 224.
Noë, ce qu'étoit ce Patriarche, 167.
Nourriture, maniere d'uſer du plaiſir qui s'y trouve, 181.

O

Obéiſſance, ſon caractère, 69. L'amour n'aime qu'à obéir, 94. Mérite de cette vertu, 304.
Obſervateurs de la loi, ennemis de Dieu, 296. L'amour ſeul la fait obſerver, but des petites obſervances, 297.

P

Paix de l'ame, ce qui la cauſe, 151, 200. Ce que c'eſt que la paix de Dieu, 236. Volonté de Dieu, repos de l'ame, 243.
Parole de Dieu, ſes effets, 237. L'avidité qu'on en a n'eſt pas ſans danger, 255. Trait remarquable à ce ſujet, 256.
Paul, la grace de S. Paul a beſoin des tentations, 366. Comment il vouloit être anathême, 160.
Pauvreté chrétienne, ſon eſprit & ſes effets, 124. Quels ſont les vrais pauvres, 132. Recevoir les ſervices comme pauvres, 190. Remercier Dieu de la pauvreté, 392. Pauvres à qui l'Evangile eſt annoncé, 399. Mort dans cette vertu, 407.
Péché mortel, ſon énormité, 35. Moyen de guérir des péchés groſſiers, 178. Pourquoi on punit davantage les péchés corporels que les ſpirituels, 179. Péché contre le Saint-Eſprit, 244.

Comment on tombe dans le péché mortel, 309. Se ſouvenir en général de ſes péchés & non des circonſtances mauvaiſes, 260. L'humiliation en fait ſouvenir, 261. Péchés remis & non la peine, 315. Péchés ſecrets bien conſidérables, 423.

Péché veniel, idée qu'on en doit avoir, 2. Occaſion de crime ſans retour, 11. Moyen de l'éviter. Remède des fautes, 59. Danger des venielles, 306 *& ſuiv.* Comparaiſon ſenſible, 308.

Pécheur, comment il peut plaire à Dieu, 32.

Peine du péché pour tous, 322. Comment il la faut porter, 329.

Pénitence fauſſe, 10, 72. Image de deux pénitens oppoſés, 11. Pénitence excellente, 18. Idée qu'un pénitent doit avoir de ſoi, 56. Ses diſpoſitions, 60. Pénitence ſans borne comme l'amour, 62. Terrible pénitence d'Adam, 183. Demander à faire pénitence, 240. Eſprit de pénitence à invoquer, 242. Cacher ſes peines par cet eſprit, 283. Quand il faut en parler ou les taire, 285. Parole remarquable à ce ſujet, 315. Eſprit ſaint néceſſaire pour faire pénitence, 314.

Perfection chrétienne, 90.

Perſécution la plus à craindre, 116.

Prédeſtination, on ne s'entretenoit point de ce myſtère à Port-Royal, 287.

Prieres exaucées de Dieu dans ſa colère, 46. Priere commune, ſon eſprit, 91. Remède à la répugnance qu'on ſent à prier, 325. Priere chrétienne, mais rare, 328. La priere fait vaincre, belle comparaiſon, 380.

Prochain, lui faire tout le bien que l'on peut, 421. Si on l'offenſe, comment le ſatisfaire, 139.

Providence, attendre tout d'elle, 273. Foi qu'il faut en avoir, 333.

Punitions divines des Communautés, 74. Punitions de Dieu, occaſion de mérite, 412.

Purgatoire, ce qu'il faut penſer du déſir de ce lieu de peines, 242. Soumiſſion des ames qui y ſont, 243. Preuves du Purgatoire, 244. Moyen de l'éviter, 257. Déſirs des ames qui y ſont, 295.

R

Regles, les ſuivre, 33. Mal de raiſonner contre, c'eſt révolte contre Dieu, 357.
Relâchement, modération dont il faut uſer, quand il arrive, 335.
Religieux, cet état n'exige que l'accompliſſement de l'Evangile, double auſtérité à obſerver, 390 *& ſuiv.*
Renoncement à ſoi-même, en quoi il conſiſte, 187.
Repos, le fuir, 103.
Reprobation, marque de ce caractère, 241. Cauſée par la défiance en Dieu, 270.
Reſpect humain, hypocriſie, 217. A quoi il peut ſervir, 218.
Retour vers Dieu dans ſes fautes, 5. Modéle dans S. Pierre, 6.
Robe nuptiale, comment la laver, 223. Etre ſurpris ſans cette robe, quel malheur, 225.
Roi, peuple d'Iſraël qui en demande un, 63.

S

Sacremens, compte qu'on en rendra à Dieu, 277 *& ſuiv.* Privation des Sacremens inutile, ſi elle eſt ſans componction, 278.
Sacrifice qui vaut le martyre, 329.
Saints, Dieu ſeul en connoît la différence, 79. Saints d'à préſent, 110. Les Saints ne ſont pas connus, 118. Diſcrétion à en parler, 156. Foi héroïque des anciens Saints, 184. La crainte des Saints doit faire trembler, 193. Epreuve des

ames ſaintes, 284. Combats des Saints, 380. Quel eſt le plus grand dans le ciel, 381.
Salomon, ſon orgueil, 12. Incertitude de ſon ſalut, 13.
Salut, moyen d'être ſauvé, 279.
Saül, pourquoi eſt-il dit qu'il ne regna que deux ans, 9.
Scandales divers à diſtinguer, 188. Celui qu'on prend de Jeſus-Chriſt, 400.
Souffrances néceſſaires pour être ſauvé, 15. Quelles ſont les meilleures, 17. Dieu ſçait faire ſouffrir pour purifier, 162, 227. Marque des enfans de Dieu, 321. Souffrir avec J. C. pour regner avec lui, 331.
Supérieurs, comment ils nous ſont utiles, 229. Vûe pure dont on doit les regarder, 418.

T

Talens, vanité des grands talens, 376.
Tentations du démon, 111. Son pouvoir inutile ſans nous, 113. Ouverture qu'on lui donne & dégré des chûtes, *la même*. Utilité des tentations, n'être point tenté, mauvaiſe marque, 195. Belle régle pour les vaincre, 351.
Traitemens mauvais toujours mérités, 172. Déſirs des mauvais traitemens, 282.

V

Verité terrible, 382. La croire comme les autres myſtères, 383. Vérité peu connue & pratiquée, 208. A qui appartient le pain de la vérité, 220.
Vertus, les demander non en gros, mais en détail, 107. Vertu du chrétien, 109. Déſir des vertus doit être éclairé, 187. Vraie & fauſſe vertu difficile à diſcerner, 216. Eſprit des ver-

tus Evangeliques, 320. Pourquoi on ne les obtient point, 408.

Vice pire que les péchés groſſiers, 27. Vice le plus incurable, 177.

Vierge Marie, vertu de cette grande Sainte, 57. Son union continuelle avec Dieu, 155. Elle étoit ſans curioſité, 353. N'a ſouffert aucune diminution de grace, 365. Son plus grand mérite, 405.

Vigilance ſur les petites choſes, 112.

Violence extérieure, néceſſaire pour être contraint au bien, 281.

Violence évangélique, comment il faut ſe vaincre, 114. L'obéiſſance en eſt l'art, 115. Monde à vaincre en ſoi; belle priere pour cela, 164. S'exercer à la pénitence, 185. Faire ſon devoir ſans s'écouter, 198. Combattre ſans ceſſe ſes paſſions, 247.

Viſite terrible des arbres ſans fruit, 266.

Vivre comme on veut mourir, 141. Vie peu chrétienne des gens du monde & même des Religieuſes, 264. Leur folie, 277. Nul moment de la vie n'eſt indifférent, 402.

Vocation, effet de la véritable, 36. Néceſſité de ce don, 219.

Voies extraordinaires, leur danger, 210. Diſcernement de ces voies, 211.

Vol fort commun, 28.

Fin de la Table des Matieres.